This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ESSE ET VIDERI.
Will.m
Duer
Esq.r

ESSE ET VIDERI.
Will.m
Duer
Esq.r

ESSE ET VIDERI.
Will.m
Duer
Esq.r

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ASTOR NEW-YORK

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

AMAURY	1	UN GIL BLAS EN CALIFORNIE	1
ANGE PITOU	2	HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'ARABIE HEUREUSE	3	L'HOROSCOPE	1
ASCANIO	2	IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse)	3
LES BALEINIERS	2	INGÉNUE	2
LE BATARD DE MAULÉON	3	LES LOUVES DE MACHECOUL	3
BLACK	1	LA MAISON DE GLACE	2
BRIC-A-BRAC	2	LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
UN CADET DE FAMILLE	3	LES MÉDICIS	1
LE CAPITAINE RICHARD	1	MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
CATHERINE BLUM	1	MÉMOIRES D'UN MÉDECIN : — JOSEPH BALSAMO	5
CAUSERIES	2	LE MENEUR DE LOUPS	1
CÉCILE	1	LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2	LES MORTS VONT VITE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1	UNE NUIT A FLORENCE	1
LE CHATEAU D'EPPSTLIN	2	OLYMPE DE CLÈVES	3
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2	LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
LE COLLIER DE LA REINE	3	LE PÈRE GIGOGNE	2
LA COMTESSE DE CHARNY	6	LE PÈRE LA RUINE	1
LA COMTESSE DE SALISBURY	2	LES QUARANTE-CINQ	3
CONSCIENCE L'INNOCENT	2	LA REINE MARGOT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3	LA ROUTE DE VARENNES	1
LES DEUX DIANE	3	LE TESTAMENT DE CHAUVELIN	1
LES DRAMES DE LA MER	1	LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1	LA TULIPE NOIRE	1
FERNANDE	1	LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
UNE FILLE DU RÉGENT	1	LA VIE AU DÉSERT	2
GEORGES	1	UNE VIE D'ARTISTE	1
		VINGT ANS APRÈS	3

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

BRIC-A-BRAC

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

S.S.O.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

BRIC-A-BRAC

DEUX INFANTICIDES

I

On s'est énormément occupé, depuis quelque temps, d'un animal de ma connaissance, pensionnaire du Jardin des Plantes, et qui a conquis sa célébrité à la suite de deux des plus grands crimes que puissent commettre le bipède et le quadrupède, l'homme et le pachyderme, — à la suite de deux infanticides.

Vous avez déjà compris que je voulais parler de l'hippopotame.

Toutes les fois que quelque grand criminel attire sur lui la curiosité publique, à l'instant même, on se met à la recherche de ses antécédents; on re-

monte à sa jeunesse, à son enfance; on jette des lueurs sur sa famille, sur le lieu de sa naissance, enfin sur tout ce qui tient à son origine.

Eh bien, sur ce point, j'ose dire que je suis le seul en France qui puisse satisfaire convenablement votre curiosité.

Si vous avez lu, dans mes *Causeries*, l'article intitulé : *les Petits Cadeaux de mon ami Delaporte* (1), vous vous rappellerez que j'ai déjà raconté comment notre excellent consul à Tunis, dans son désir de compléter les échantillons zoologiques du Jardin des Plantes, était parvenu à se procurer successivement vingt singes, cinq antilopes, trois girafes, deux lions, et, enfin, un petit hippopotame, qui, parvenu à l'âge adulte, est devenu le père de celui dont nous déplorons aujourd'hui la fin prématurée.

Mais n'anticipons pas, et reprenons l'histoire où nous l'avons laissée.

Le petit hippopotame offert par Delaporte au Jardin des Plantes avait été pris, il vous en souvient, sous le ventre même de sa mère.

(1) Tome II, p. 41.

Aussi fallut-il lui trouver un biberon.

Une peau de chèvre fit l'affaire; une des pattes de l'animal, coupée au genou et débarrassée de son poil, simula le pis maternel. Le lait de quatre chèvres fut versé dans la peau, et le nourrisson eut un biberon.

On avait quelque chose comme quatre ou cinq cents lieues à faire avant que d'arriver au Caire. La nécessité où l'on était de tenir toujours l'hippopotame dans l'eau douce forçait les pêcheurs à suivre le cours du fleuve; c'était, d'ailleurs, le procédé le plus facile. Un firman du pacha autorisait les pêcheurs à mettre sur leur route en réquisition autant de chèvres et de vaches que besoin serait.

Pendant les premiers jours, il fallut au jeune hippopotame le lait de dix chèvres ou de quatre vaches. Au fur et à mesure qu'il grandissait, le nombre de ses nourrices augmentait. A Philæ, il lui fallut le lait de vingt chèvres ou de huit vaches; en arrivant au Caire, celui de trente chèvres ou de douze vaches.

Au reste, il se portait à merveille, et jamais nourrisson n'avait fait plus d'honneur à ses nourrices.

Seulement, comme nous l'avons dit, les pêcheurs étaient pleins d'inquiétude; le pacha leur avait demandé une femelle, et, au bout de quatre ans, au lieu d'une femelle, ils lui apportaient un mâle.

Le premier moment fut terrible! Abbas-Pacha déclara que ses émissaires étaient quatre misérables qu'il ferait périr sous le bâton. Ces menaces-là, en Égypte, ont toujours un côté sérieux; aussi les malheureux pêcheurs députèrent-ils un des leurs à Delaporte.

Delaporte les rassura : il répondait de tout.

En effet, il alla trouver Abbas-Pacha; et, comme s'il ignorait l'arrivée du malencontreux animal à Boulacq, il annonça au pacha qu'il venait de recevoir des nouvelles du gouvernement français, lequel, éprouvant le besoin d'avoir au Jardin des Plantes un hippopotame mâle, faisait demander au consul s'il n'y aurait pas moyen de se procurer au Caire un animal de ce sexe et de cette espèce.

Vous comprenez...

Abbas-Pacha trouvait le placement de son hippopotame, et était en même temps agréable à un gouvernement allié.

Il n'y avait pas moyen de faire donner la bastonnade à des gens qui avaient été au-devant des désirs du consul d'une des grandes puissances européennes.

D'ailleurs, la question était presque résolue : en vertu de l'entente cordiale qui existait entre les deux gouvernements, il était évident qu'à un moment donné, ou la France prêterait son hippopotame mâle à l'Angleterre, ou l'Angleterre prêterait son hippopotame femelle à la France.

Delaporte remercia Abbas-Pacha en son nom et au nom de Geoffroy Saint-Hilaire, donna une magnifique prime aux quatre pêcheurs, et s'occupa du transport en France de sa ménagerie.

D'abord, il crut la chose facile : il pensait avoir *l'Albatros* à sa disposition; mais *l'Albatros* reçut l'ordre de faire voile pour je ne sais plus quel port de l'Archipel.

Force fut à Delaporte de traiter avec un bateau à vapeur des Messageries impériales.

Ce fut une grande affaire : l'hippopotame avait quelque chose comme cinq ou six mois; il avait énormément profité; il pesait trois ou quatre cents,

exigeait un bassin d'une quinzaine de pieds de diamètre.

On lui fit confectionner le susdit bassin, qui fut aménagé à l'avant du bâtiment; on transporta à bord cent tonnes d'eau du Nil, afin qu'il eût toujours un bain doux et frais; en outre, on embarqua quarante chèvres, pour subvenir à sa nourriture.

Quatre Arabes, un pêcheur, un preneur de lions, un preneur de girafes et un preneur de singes furent embarqués avec les animaux qu'ils avaient amenés.

Le tout arriva en seize jours à Marseille.

Il va sans dire que Delaporte n'avait pas perdu de vue un instant sa première cargaison.

A Marseille, il mit sur des trucs appropriés à cette destination l'hippopotame et sa suite.

Les trente quadrupèdes, dont vingt quadrumanes, arrivèrent à Paris aussi heureusement qu'ils étaient arrivés à Marseille.

A leur arrivée, j'allai leur faire visite. Grâce à Delaporte, je fus admis à l'honneur de saluer les lions, de présenter mes respects à l'hippopotame, de caresser les antilopes, de passer entre les

jambes des girafes, et d'offrir des noix et des pommes aux singes.

Le domestique de Delaporte, qui était le favori de tous ces animaux, semblait jaloux de me voir ainsi fraterniser avec eux.

A propos, laissez-moi vous dire un seul petit mot du domestique de Delaporte.

C'est un magnifique enfant du Darfour, noir comme un charbon et qui a déjà l'air d'un homme, quoiqu'il n'ait, selon toute probabilité, que onze ou douze ans. Je dis *selon toute probabilité*, parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'un nègre sache son âge. Celui-là... Pardon, j'oubliais de vous dire son nom. Il se nomme Abailard. En outre, — chose assez commune, au reste, d'un nègre à l'égard de son maître, — il appelle Delaporte *papa*.

Vous allez voir pourquoi il se nomme Abailard et appelle Delaporte *papa*.

Abailard, qui, en ce temps-là, n'avait pas encore de nom, ou qui en avait un dont il ne se souvient plus, fut fait prisonnier, avec sa mère, par une tribu en guerre avec la sienne.

Sa mère avait quatorze ans, et lui en avait deux.

On les sépara et on les vendit.

La mère fut vendue à un Turc, l'enfant à un négociant chrétien.

Nul ne sait ce que devint la mère.

Quant à l'enfant, son maître habitait Kenneh; il vint à Kenneh avec son maître.

Nous avons dit que son maître était négociant; mais nous avons oublié de spécifier l'objet de son commerce.

Il vendait des étoffes.

Un jour, il s'aperçut qu'une pièce d'étoffe lui manquait, et il soupçonna le pauvre petit, alors âgé de six ans, de l'avoir volée.

Le procès est vite fait dans toute l'Égypte, et dans la haute Égypte surtout, entre un maître et un esclave.

Le marchand d'étoffes coucha l'enfant sur le dos, lui passa les jambes dans des entraves et lui appliqua lui-même, afin d'être sûr qu'il n'y aurait point de tricherie, cinquante coups de bâton sous la plante des pieds.

Puis, comme le sang s'y était naturellement amassé et que l'on craignait des abcès, qui se ter-

minent souvent par la gangrène, on fit venir un barbier qui entailla chaque plante des pieds de deux ou trois coups de rasoir, lesquels permirent au sang de s'épancher.

L'enfant fut un mois sans pouvoir marcher et boita deux mois.

Au bout de ces trois mois, le malheur voulut qu'il cassât une soupière. Cette fois, comme le négociant avait reconnu qu'il y avait prodigalité à endommager la plante des pieds d'un nègre, les blessures le rendant impropre au travail pendant trois mois, ce fut sur une autre partie du corps qu'il lui appliqua les cent coups.

Les nègres ont cette partie du corps, que nous ne nommerons pas, fort sensible, à ce qu'il paraît; la punition fut donc encore plus douloureuse à l'enfant que la première; si douloureuse, qu'au risque de ce qui pourrait lui arriver, le lendemain de la punition, il s'enfuit de la maison et se réfugia chez l'oncle de son maître.

L'oncle était un brave homme, qui garda le fugitif jusqu'à ce qu'il fût guéri, c'est-à-dire environ un mois.

Au bout d'un mois, il lui annonça qu'il pouvait rentrer chez son maître. Celui-ci avait juré qu'il ne lui serait rien fait, et même il avait poussé la déférence pour son oncle jusqu'à lui promettre que son protégé serait vendu dans les vingt-quatre heures.

Or, la promesse de cette vente était une bonne nouvelle pour le malheureux enfant. Il ne croyait pas, à quelque maître qu'on le vendît, qu'il pût rien perdre à changer de condition.

En effet, aucune punition ne fut appliquée au fugitif, et, le lendemain, un homme jaune étant venu et l'ayant examiné avec un soin méticuleux, après quelques débats, le prix fut arrêté à mille piastres turques, c'est-à-dire à deux cents francs, à peu près. Les mille piastres furent comptées et l'homme jaune emmena l'enfant.

Celui-ci suivit sans défiance son nouveau maître, qui demeurait dans un quartier éloigné de la ville, ou plutôt à un jet de flèche de la dernière maison de la ville.

Cependant, arrivé à la maison, une certaine répugnance instinctive le tirait en arrière; mais son maître lui envoya un vigoureux coup de pied dans

une partie encore mal cicatrisée. L'enfant poussa un cri et entra dans la maison.

Il lui sembla que des cris plaintifs répondaient à son cri.

Il regarda derrière lui si la porte était encore ouverte. La porte était fermée et la barre déjà mise.

Il se prit à trembler de tous ses membres.

Les cris qu'il avait cru entendre devenaient plus distincts.

Il n'y avait pas à en douter, on infligeait un supplice quelconque à un ou plusieurs individus.

Son nouveau maître, au frisson qui parcourait son corps et au claquement de ses dents, devina ce qui se passait en lui.

Il le prit par le bras et le poussa dans la chambre d'où partaient les cris.

Une douzaine d'enfants de six à sept ans étaient attachés sur des planches comme des pigeons à la crapaudine; le barbier qui avait déjà ouvert la plante des pieds du pauvre petit esclave était là, son rasoir ensanglanté à la main.

Le négociant chrétien avait tenu parole à son oncle : il avait, comme il le lui avait promis, vendu

son esclave; seulement, il l'avait vendu à un marchand d'eunuques!

En jetant les yeux autour de lui, en voyant le sort qui lui était réservé, l'enfant se trouva mal.

Le barbier jugea la disposition mauvaise pour faire l'opération, et il invita le négociant en chair humaine à la remettre au lendemain.

Le maître, qui craignait de perdre les mille piastres, y consentit.

Il lâcha l'enfant, qui tomba à terre évanoui.

L'enfant était tombé près de la porte.

Quand il revint à lui, il conserva l'immobilité de l'évanouissement.

Il espérait que cette porte s'ouvrirait, et que, par cette porte, il pourrait fuir.

Il avait remarqué un escalier éclairé par le haut; il calcula que cet escalier devait donner sur une terrasse.

La porte s'ouvrit; l'enfant ne fit qu'un bond, gagna l'escalier, monta les degrés quatre à quatre, gagna la terrasse élevée de quinze ou dix-huit pieds, sauta de la terrasse à terre, et, avec la rapidité du vent, se dirigea vers la ville.

Son maître l'avait poursuivi; mais il n'osa faire le même saut que lui. Il fut obligé de descendre et de le poursuivre par la porte.

Pendant ce temps, le fugitif avait gagné plus de deux cents pas.

Son maître était résolu à le rattraper; lui, tenait à ne pas se laisser reprendre.

Au reste, sa course avait un but : il s'enfuyait du côté du consulat français.

Le beau nom, que le nom de France, qui, quelque part qu'il soit prononcé, signifie liberté!

L'enfant se précipita haletant dans la cour.

Aveuglé par son avarice, le marchand d'eunuques l'y suivit.

Or, de même que le pape Grégoire XVI a rendu un décret qui défend de faire des castrats à Rome, Méhémet-Ali a rendu un décret qui défend de faire des eunuques dans ses États.

L'enfant n'eut donc qu'à dire à quel péril il venait d'échapper pour que Delaporte, qui par hasard voyageait dans la haute Égypte et se trouvait chez son collègue de Kenneh, le prît sous sa protection.

D'abord, et avant tout, il paya les mille piastres

au marchand; puis il livra le marchand à la justice du pacha.

Le marchand reçut cinq cents coups de bâton et fut condamné aux galères.

L'enfant était libre; mais, comme suprême faveur, il demanda à Delaporte de le prendre pour son domestique.

Delaporte y consentit et en fit son *saïs*.

C'est en souvenir de ce qu'il a gagné à ce changement de condition que l'enfant appelle Delaporte *papa*.

C'est en mémoire de ce qu'il a failli perdre chez son avant-dernier maître que Delaporte appelle l'enfant Abailard.

Cela nous a quelque peu éloigné de l'histoire de notre hippopotame; mais nous y revenons.

II

La France n'eut pas plus tôt la huitième merveille du monde, qu'elle se mit à en désirer une neuvième.

Ce ne fut qu'un cri, qu'un gémissement, qu'une

lamentation parmi les savants. Comme la voix de Rachel dans Rama, on entendait pendant la nuit des voix venant du Jardin des Plantes, et qui criaient :

— A quoi nous sert un hippopotame mâle, si nous n'avons pas un hippopotame femelle?

Ces voix traversèrent la Méditerranée et firent tressaillir Halim-Pacha au milieu de son harem.

— Ne laissons pas se désoler ainsi un peuple chez lequel nous avons fait notre éducation, dit-il à son frère Saïd, et prouvons-lui que nous sommes restés Turcs en nous montrant reconnaissants.

Et il ordonna qu'à tout prix une femelle d'hippopotame fût prise dans le Nil blanc et envoyée au Caire.

Il y a un pays où le mot *impossible* est bien autrement inconnu qu'en France, c'est l'Égypte.

Au bout d'un an, on annonça par un messager, à Halim-Pacha, que ses désirs étaient remplis. Au bout de seize mois, la femelle, âgée de six mois et quelques jours, arriva au Caire; enfin, dans le commencement de son septième mois, elle fut embarquée à bord d'un navire de l'État, avec de l'eau du

Nil pour trente jours, et trente-cinq chèvres, dont le lait servait à sa nourriture.

Au bout de dix-sept jours, le bâtiment aborda à Marseille.

Pendant ce temps, j'avais fait plus ample connaissance avec le mâle.

Delaporte, qui était resté quatre mois en France, était allé passer trois de ces quatre mois dans sa famille, et était revenu à Paris.

Aussitôt son retour, il était venu me chercher pour aller voir son hippopotame au Jardin des Plantes.

Son hippopotame pouvait avoir de huit à neuf mois.

Il y avait trois mois qu'il n'avait vu Delaporte.

Voici ce que je puis constater à l'honneur de l'hippopotame, et c'est à regret que je contredis sur ce point l'opinion de mon honorable et savant ami Geoffroy Saint-Hilaire, qui prétend que l'hippopotame est une créature privée de tout sentiment généreux :

Dès que nous entrâmes dans l'enceinte réservée, l'hippopotame, qui était au fond de l'eau, reparut à la surface; puis, lorsque Delaporte l'eut appelé de

son nom arabe, l'animal accourut avec les démonstrations de joie les plus vives, et avec des grognements de satisfaction pouvant équivaloir à ceux que pousserait un troupeau d'une trentaine de porcs.

Rappelons un fait que le lecteur n'a pas oublié, c'est que le père et la mère du susdit hippopotame s'étaient fait tuer l'un après l'autre en défendant leur petit.

Il y a loin de là, à cet axiome si hardiment avancé par notre savant ami Geoffroy Saint-Hilaire, « qu'il est commun que les femelles des mammifères abandonnent leurs petits et même les dévorent, et qu'il n'y a pas d'animaux aussi brutaux et aussi colères que les hippopotames. »

On verra l'explication que nous donnerons (nous qui ne sommes pas un savant) de cette brutalité de notre hippopotame femelle, à l'endroit de son petit.

A peine fut-elle arrivée à Paris, au bout de dix-sept jours, ayant encore, par conséquent, pour treize jours d'eau du Nil, que, quoiqu'elle n'eût que sept mois, l'hippopotame mâle, qui en avait dix-sept, se rua sur elle avec une brutalité qui faisait plus d'honneur à sa passion qu'à sa courtoisie.

Il résulta de cette brutalité une première gestation qui dura quatorze mois.

Au bout de quatorze mois, c'est-à-dire à vingt-deux mois, la femelle mit bas un petit hippopotame ; la parturition eut lieu dans l'eau, soudainement, sans que la femelle eût annoncé par aucun signe que cette parturition fût si proche.

A peine eut-elle mis bas, à peine le petit fut-il venu à la surface de l'eau pour respirer, que les savants furent prévenus et accoururent. Bien leur en prit de s'être hâtés; car, dix ou douze heures après sa naissance, la femelle se jeta sur son petit et, d'une de ses défenses, le blessa mortellement.

Disons en passant que, lorsque la gueule de l'hippopotame s'ouvre dans sa plus grande étendue, soit en jouant, soit en bâillant, soit en absorbant une gerbe de carottes, elle mesure un mètre d'étendue d'une mâchoire à l'autre.

Les savants étaient désolés de cette mort, attendu que les naturalistes avaient généralement affirmé que l'hippopotame était unipare, c'est-à-dire ne mettait bas qu'une seule fois.

Il est vrai qu'unipare veut aussi bien dire, à mon

avis, que l'hippopotame ne met bas qu'un seul petit à la fois.

La désolation, au reste, ne fut pas longue. Le gardien des deux animaux annonça bientôt à ces mêmes savants que, si ses prévisions ne le trompaient pas, la femelle hippopotame donnerait dans quatorze mois un nouveau produit. Quatorze mois après, jour pour jour, la femelle manifesta l'intention d'aller au bassin préparé pour faire ses couches, et, après une seule douleur, qui se manifesta par une violente crispation, elle mit au monde son second petit.

Les savants furent prévenus de nouveau. Ils accoururent, virent le petit animal nageant à la surface du bassin, se couchant délicatement sur le cou et sur le dos de sa mère, qui l'allaitait en levant la cuisse; seulement, du lundi au mercredi matin, c'est-à-dire pendant l'espace de quarante-huit heures environ, ni le petit ni la mère ne sortirent de l'eau.

Le mâle paraissait indifférent, mais non pas hostile à sa progéniture.

Le mercredi matin, le petit commença de sortir du bassin et de se coucher au soleil. On envoya

aussitôt chercher les savants, qui vinrent, qui l'examinèrent et le mesurèrent. Il portait près d'un mètre trente-cinq centimètres d'une extrémité à l'autre, et grossissait à vue d'œil, et *comme si on l'eût soufflé.* Rapport d'un témoin oculaire.

Au nombre des savants, est un fort bon et fort aimable homme, M. Prévost, que la femelle hippopotame, malgré toutes les avances qu'il lui a faites et lui fait journellement, a pris en grippe. Elle ne peut pas le voir, et, sitôt qu'elle le voit, sort de son bassin et essaye de le charger.

M. Geoffroy-Saint Hilaire lui-même, malgré la haute position qu'il occupe, non-seulement au Jardin des plantes, mais encore dans la science, n'a jamais pu familiariser avec le pachyderme; ce qui pourrait bien avoir eu une influence sur le jugement un peu sévère qu'il en porte, contradictoirement à l'opinion de son confrère le savant allemand Funke, qui dit, dans son *Histoire naturelle*, édition de Leipzig, 1811, que « la nature de l'hippopotame est douce et inoffensive. »

Ajoutons que, pendant la soirée qui précéda le meurtre commis par l'hippopotame sur son petit,

MM. les savants se livrèrent à une grande chasse aux rats. Les moyens de destruction étant le pistolet, et les savants, chose reconnue, ne maniant pas cette arme avec une supériorité remarquable, il y eut peu de rats tués, mais beaucoup de coups de pistolet tirés et beaucoup de bruit fait.

Ce bruit parut vivement inquiéter la femelle de l'hippopotame.

Vers une heure du matin, le gardien de veille vit sortir de l'eau le petit hippopotame se traînant à peine, et paraissant visiblement souffrir. Au bout de quelques pas, il se coucha, avec un gémissement, au bord de son bassin; le gardien courut à lui, et reconnut six blessures, dont une mortelle traversant le poumon.

Il courut à M. Prévost, le réveilla, et lui annonça que, s'il voulait voir le petit hippopotame vivant, il lui fallait se hâter.

M. Prévost se hâta et reçut le dernier soupir du petit hippopotame, sans que la mère, à ce triste spectacle, manifestât autre chose que son mécontentement de l'introduction d'un étranger dans son domicile.

Vers deux heures du matin, le petit hippopotame rendit le dernier soupir.

Maintenant, nous qui n'avons jamais eu aucune prétention à la science, mais qui sommes un homme pratique, ayant vécu parmi les animaux domestiques et sauvages, présentons une bien humble observation à MM. les savants.

C'est que les animaux domestiques seuls tolèrent la présence et l'attouchement de l'homme à l'endroit de leurs petits; encore a-t-on remarqué que les chiens et les chats, dont on avait tué, comme cela arrive souvent, trois ou quatre petits pour ne leur en laisser qu'un ou deux, ou se cachaient pour mettre bas lors d'une nouvelle parturition, ou, voyant que l'on avait touché à leurs petits, les emportaient et les cachaient du mieux qu'il leur était possible pour les enlever á la main destructrice de l'homme.

Mais il en est bien pis des animaux sauvages. Beaucoup de quadrupèdes, voyant l'endroit où ils ont déposé et où ils allaitent leurs petits découvert, les abandonnent et les laissent mourir de faim.

Quant aux oiseaux des forêts et même des jar-

dins, il suffit de toucher à leurs œufs pour qu'ils renoncent à l'incubation et que ces œufs soient perdus; il est vrai qu'ils tiennent davantage à leurs petits.

Cependant, citons un fait qui se passe fréquemment à l'endroit de ceux-ci.

Souvent, des enfants, ayant découvert, à quelques pas de la maison qu'ils habitent, dans le jardin qu'ils fréquentent, un nid soit de chardonneret, soit de pinson, soit de fauvette, et voulant se dispenser de la peine d'élever les petits ou croyant les faire élever plus sûrement par la mère, mettent les oisillons dans une cage, à travers les barreaux de laquelle les parents viennent les nourrir pendant un certain temps; mais, lorsque le moment est venu où les petits devraient les suivre et en sont empêchés par leur captivité, les parents les abandonnent et les laissent mourir de faim.

Aussi n'ôterez-vous pas de l'idée des petits paysans que, lorsqu'un amateur d'ornithologie emploie ce moyen économique de se procurer des oisillons, le père et la mère, plutôt que de laisser leurs petits en captivité, *les empoisonnent*.

L'infanticide existerait donc, dans ce cas, chez ces innocents chanteurs que l'on appelle le chardonneret, le pinson, la fauvette, comme chez ce féroce amphibie qu'on appelle l'hippopotame?

Non. Mais le fait irrécusable est celui-ci : tout animal sauvage a horreur de la captivité et de l'homme, qui la lui impose. Tant qu'il est petit, tant qu'il a besoin des soins de l'homme, il semble oublier qu'il était fait pour la liberté. Mais, en grandissant, il redevient sauvage, et l'oiseau qui, lorsqu'il ne mangeait pas seul, venait chercher sa nourriture dans votre main, après un an de cage, c'est-à-dire lorsqu'il devrait être habitué à la captivité, se débat, s'effarouche et essaye de fuir lorsque cette même main, dont, petit, il se faisait un perchoir, va le chercher et essaye de le prendre dans sa cage.

Eh bien, il est arrivé pour l'hippopotame, animal essentiellement sauvage et farouche, ce qui arrive aux oiseaux dont on touche la couvée, ce qui arrive même aux animaux domestiques dont on a décimé les petits : acceptant la captivité et l'attouchement de l'homme pour elle-même, l'hippopotame ne les a pas acceptés pour sa progéniture; elle a tué son

petit, non point parce qu'elle était mauvaise mère, mais parce qn'elle était trop bonne mère.

Maintenant, quoique peu de temps se soit écoulé depuis ce crime, l'hippopotame femelle se trouve déjà, comme disent nos voisins d'outre-Manche, dans un état intéressant. Que MM. les savants attendent patiemment le quatorzième mois de gestation, qu'ils séparent l'hippopotame mâle de l'hippopotame femelle, qu'ils laissent cette dernière seule avec son petit, sans la regarder, sans la toucher, en lui jetant ses carottes et ses navets par une ouverture quelconque; qu'ils prennent un autre moment que celui de la naissance de leur jeune pachyderme pour faire à coups de pistolet la chasse aux rats, et ils verront que, dans la solitude, loin du regard, de l'attouchement et de la curiosité de l'homme, la mauvaise mère redeviendra bonne mère, et qu'ils auront, comme on dit en termes de science, la satisfaction d'obtenir un produit.

Terminons ce récit par une anecdote sur MM. les savants, qui rappellera, d'une singulière façon, la spirituelle fable de *la Poule aux œufs d'or*.

Un de mes amis, le célèbre voyageur Arnaud,

avait, au péril de sa vie, ramené de l'ancienne Saba un âne hermaphrodite, tranchant, comme Alexandre, ce nœud gordien de la science, qui avait déclaré que l'hermaphrodisme était un des rêves de l'antiquité.

L'âne hermaphrodite répondait victorieusement à tous les doutes : il pouvait féconder, il pouvait être fécondé.

Les savants n'y ont pas tenu; au lieu de conserver précieusement un pareil sujet, bien autrement rare que l'hippopotame, puisqu'il était, sinon unique, du moins le seul connu, ils l'ont tué, ouvert et disséqué.

Avouez que la femelle de l'hippopotame, qui connaît peut-être l'anecdote de l'âne hermaphrodite, a bien raison de ne pas permettre aux savants de toucher à son petit.

POÈTES, PEINTRES ET MUSICIENS

Avez-vous remarqué ceci :

Tous les peintres aiment la musique, tandis que tous les poëtes, ou la détestent, ou la comprennent mal, ou disent comme Charles X : « Je ne la crains pas ! »

Essayons d'expliquer ce fait.

La peinture et la musique sont deux arts essentiellement sensuels.

Les musiciens et les peintres idéalistes sont des exceptions assez peu appréciées des autres peintres et des autres musiciens.

Voyez Scheffer, voyez Schubert.

Les musiciens existent dans un pays en raison inverse des poëtes.

Ainsi, la Belgique, qui n'a pas un poëte, pas un romancier, pas un historien, a des compositeurs respectables et des exécutants supérieurs : madame Pleyel, Vieuxtemps, Bériot, Batta, que sais-je, moi ! dix autres encore. Elle a d'excellents peintres : Gallait, Wilhems, les deux Stevens, Leys.

La France, qui a des poëtes à foison : Hugo, Lamartine, de Vigny, Barbier, Brizeux, Émile Deschamps, madame Desbordes-Valmore, n'a, en compositeurs, qu'Auber et Halévy.

Je ne nomme pas plus Hérold et Adam que je ne nomme Chateaubriand et de Musset : tous deux sont morts.

Maintenant, pourquoi les peintres aiment-ils la musique ?

C'est que, comme nous l'avons dit, la musique et la peinture sont deux arts sensuels.

La musique entre par les oreilles et chatouille les sens.

La peinture entre par les yeux et réjouit le cœur.

C'est la peinture et la musique qui sont sœurs, et non pas, comme le dit Horace, la peinture et la poésie.

Nous dirons pourquoi la peinture et la poésie ne sont pas sœurs.

C'est que la peinture est égoïste.

La poésie décrit un tableau : elle n'aura jamais l'idée d'y rien changer, d'en altérer les lignes, d'en transformer les personnages.

La peinture traduit la poésie : elle ne s'inquiète ni des traits arrêtés, ni des costumes traditionnels, ni des contours tracés par la plume.

Plus le peintre sera grand et individuel, plus la traduction s'éloignera de l'original.

Tant que les peintres ont été idéalistes comme Giotto, Orcagna, Benezzo Gozzoli, Beato Angelico, Mazaccio, Pérugin, Léonard de Vinci et Raphaël dans sa première manière, la poésie biblique et évangélique a été aussi bien rendue que possible.

Mais, quand Raphaël eut fait *les Sibylles;* Michel-Ange, *le Jugement dernier;* quand la peinture païenne, sous le pinceau de Carrache, se fut substituée à la peinture chrétienne; quand la Vierge fut une Niobé pleurant ses fils et non plus Marie s'évanouissant au pied de la croix; Jésus, un Minos qui juge les vivants et les morts au lieu d'un apôtre

qui pleure et pardonne ; le Père Éternel un Jupiter Olympien clouant implacablement Prométhée sur son rocher au lieu d'un maître compatissant se contentant de chasser Adam et Ève du paradis terrestre, la poésie et la peinture rompirent l'une avec l'autre.

A l'heure qu'il est, il est impossible qu'un poëte et un peintre jugent de la même façon.

Le peintre peut voir juste à l'endroit du poëte, et le poëte le reconnaître; mais le peintre n'admettra jamais que le poëte voie juste à l'endroit du peintre.

Ainsi, prenons, par exemple, *la Pêche miraculeuse* de Rubens.

Le poëte dira :

— C'est admirablement peint, c'est un chef-d'œuvre d'exécution. Le côté matériel de la couleur et de la brosse est irréprochable du moment que ce sont des pêcheurs d'Ostende ou de Blankenberghe qui tirent leurs filets; mais, si c'est le Christ avec ses apôtres, non !

— Pourquoi non?

— Dame, parce que j'ai dans l'esprit la poésie

traditionnelle du Christ, de l'homme au corps mince, aux longs cheveux blonds, à la barbe rousse, aux yeux bleus et doux, à la bouche consolatrice, aux gestes bienveillants; parce que mon Christ, à moi, c'est celui qui prêche sur la montagne; qui plaint Satan de ne pouvoir aimer; qui ressuscite la fille de Jaïr; qui pardonne à la femme adultère, et qui, de ses deux bras cloués sur la croix, bénit le monde, et que je ne vois rien de tout cela dans le Christ de *la Pêche miraculeuse,* pas plus que je ne vois un Arabe des bords du lac de Génézareth, dans ce gros et puissant gaillard à vareuse rouge qui tire la barque à lui.

Le peintre vous répondra :

— Vous n'avez pas le sens commun, mon cher ami; Rubens a vu le Christ comme l'homme au manteau rouge, et l'Arabe comme l'homme à la vareuse.

Que voulez-vous répondre à cela? Rien. Il faut admirer le côté matériel de la peinture, convenir que Rubens et Rembrandt sont les deux plus habiles peintres qui aient jamais existé, mais se dire à soi-même, tout bas :

— Si j'avais à prier devant un Christ ou devant une Vierge Marie, ce ne serait point devant un Christ de Rubens ou une Vierge Marie de Rembrandt que je prierais.

Voilà pourquoi le peintre peut apprécier le poëte au point de vue de la poésie; voilà pourquoi le poëte n'appréciera jamais le peintre au point de vue de la peinture.

Maintenant, pourquoi les poëtes sont-ils si froids à l'endroit de la musique, qu'ils se contentent de ne pas la craindre, quand ils ne la haïssent pas?

Ce sera encore plus simple que ce que je viens de vous expliquer.

La poésie n'aime pas la musique, parce qu'elle est elle-même une musique. Quand la poésie a affaire à la musique, elle n'a donc point affaire à une sœur, mais à une rivale.

En effet, que la musique fasse les honneurs d'une partition à la poésie, sous prétexte de donner l'hospitalité à la poésie, elle la conduira dans le château de Procuste; elle la couchera sur son lit, c'est-à-dire sur un véritable échafaud.

Les vers qui seront trop courts, elle les tirera,

au risque de les disloquer, jusqu'à ce qu'ils aient la longueur voulue.

Les vers qui seront trop longs, elle les rognera, au risque de les estropier, jusqu'à ce qu'ils soient raccourcis à sa convenance. Elle aura besoin d'une syllabe en plus, elle l'ajoutera.

Le poëte a écrit :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir.

Le musicien mettra :

Oh ! l'or est une chimère,
Eh ! sachons nous en servir.

Elle aura besoin d'une, de deux, de trois, de quatre syllabes en moins, le musicien les retranchera. Et il aura raison.

Quand les poëtes voudront être lus comme poëtes, ils feront les *Odes et Ballades*, les *Méditations poétiques*, les *Contes d'Espagne et d'Italie*. Quand ils voudront être écoutés comme librettistes, ou plutôt ne pas être écoutés, ils feront *Guillaume Tell*, *le Prophète*, *la Marchande d'oranges*.

On a dit qu'on ne pouvait faire de bonne musique que sur de mauvais vers.

C'est exagéré peut-être. Certains musiciens font d'excellente musique sur de beaux vers. Preuves : *le Lac*, de Lamartine, musique de Niedermayer; *le Navire*, de Soulié, musique de Monpou.

Mais, en général, la puissance humaine ne va pas jusqu'à écouter et comprendre à la fois de belle musique et de beaux vers.

Il faut absolument abandonner l'un pour l'autre.

Les mélomanes suivront les notes, les poëtes suivront les paroles; mais les paroles dévoreront les notes ou les notes mangeront les paroles.

Supposez que l'on sorte d'un opéra de Scribe, on redonnera la musique. Supposez que l'on sorte d'un opéra de Lamartine, on redira les vers.

Ce qui signifie que, sans être un grand poëte, et justement parce qu'il n'est pas un grand poëte, Scribe sera, pour Meyerbeer, Auber et Halévy, un librettiste préférable à Hugo ou à Lamartine.

Et la preuve, c'est qu'ils n'ont pas fait un seul opéra avec Hugo ou Lamartine, et qu'ils ont fait à peu près tous leurs opéras avec Scribe.

DÉSIR ET POSSESSION

La mode des charades est passée. Oh! le beau temps pour les poëtes sphinx que celui où *le Mercure* apportait, tous les mois, tous les quinze jours, et enfin toutes les semaines, une charade, une énigme ou un logogriphe à ses lecteurs!

Eh bien, moi, je vais faire revenir cette mode.

Dites-moi donc, cher lecteur ou belle lectrice, — c'est pour l'esprit perspicace des lectrices surtout que sont faites les charades, — dites-moi de quelle langue est tiré l'apologue suivant.

Est-ce du sanscrit, de l'égyptien, du chinois, du phénicien, du grec, de l'étrusque, du roumain, du gaulois, du goth, de l'arabe, de l'italien, de l'an-

glais, de l'allemand, de l'espagnol, du français ou du basque?

Remonte-t-il à l'antiquité, et est-il signé Anacréon? — Est-il gothique, et est-il signé Charles d'Orléans? — Est-il moderne, et est-il signé Gœthe, Thomas Moore ou Lamartine? — Ou plutôt, ne serait-il pas de Saadi, le poëte des perles, des roses et des rossignols? — Ou bien...?

Mais ce n'est pas mon affaire de deviner; c'est la vôtre.

Devinez donc, chez lecteur.

Voici l'apologue en question :

* * *

Un papillon avait réuni sur ses ailes d'opale la plus suave harmonie de couleurs : le blanc, le rose et le bleu.

Comme un rayon de soleil, il voltigeait de fleur en fleur, et, pareil lui-même à une fleur volante, il s'élevait, s'abaissait, se jouait au-dessus de la verte prairie.

Un enfant qui essayait ses premiers pas sur le ga-

zon diapré, le vit, et se sentit pris tout à coup du désir d'attraper l'insecte aux vives couleurs.

Mais le papillon était habitué à ces sortes de désirs-là. Il avait vu des générations entières s'épuiser à le poursuivre. Il voltigea devant l'enfant, se posant à deux pas de lui; et, quand l'enfant, ralentissant sa course, retenant son haleine, étendait la main pour le prendre, le papillon s'enlevait et recommençait son vol inégal et éblouissant.

L'enfant ne se lassait pas; l'enfant suivait toujours.

Après chaque tentative avortée, au lieu de s'éteindre, le désir de la possession augmentait dans son cœur, et, d'un pas de plus en plus rapide, l'œil de plus en plus ardent, il courait après le beau papillon!

*
* *

Le pauvre enfant avait couru sans regarder derrière lui; de sorte que, ayant couru longtemps, il était déjà bien loin de sa mère.

De la vallée fraîche et fleurie, le papillon passa dans une plaine aride et semée de ronces.

L'enfant le suivit dans cette plaine.

Et, quoique la distance fût déjà longue et la course rapide, l'enfant, ne sentant point sa fatigue, suivait toujours le papillon, qui se posait de dix pas en dix pas, tantôt sur un buisson, tantôt sur un arbuste, tantôt sur une simple fleur sauvage et sans nom, et qui toujours s'envolait au moment où le jeune homme croyait le tenir.

Car, en le poursuivant, l'enfant était devenu jeune homme.

Et, avec cet insurmontable désir de la jeunesse, et avec cette indéfinissable besoin de la possession, il poursuivait toujours le brillant mirage.

Et, de temps en temps, le papillon s'arrêtait comme pour se moquer du jeune homme, plongeait voluptueusement sa trompe dans le calice des fleurs, et battait amoureusement des ailes.

Mais, au moment où le jeune homme s'approchait, haletant d'espérance, le papillon se laissait aller à la brise, et la brise l'emportait, léger comme un parfum.

*
* *

Et ainsi se passaient, dans cette poursuite insensée, les minutes et les minutes, les heures et les heures, les jours et les jours, les années et les années, et l'insecte et l'homme étaient arrivés au sommet d'une montagne qui n'était autre que le point culminant de la vie.

En poursuivant le papillon, l'adolescent s'était fait homme.

Là, l'homme s'arrêta un instant, ne sachant pas s'il ne serait pas mieux pour lui de revenir en arrière, tant ce versant de montagne qui lui restait à descendre lui paraissait aride.

Puis, au bas de la montagne, au contraire de l'autre côté, où, dans de charmants parterres, dans de riches enclos, dans des parcs verdoyants, poussaient des fleurs parfumées, des plantes rares, des arbres chargés de fruits; au bas de la montagne, disons-nous, s'étendait un grand espace carré fermé de murs, dans lequel on entrait par une porte incessamment ouverte, et où il ne poussait que des pierres, les unes couchées, les autres debout.

Mais le papillon vint voltiger, plus brillant que jamais, aux yeux de l'homme, et prit sa direction vers l'enclos, suivant la pente de la montagne.

Et, chose étrange! quoiqu'une si longue course eût dû fatiguer le vieillard, car, à ses cheveux blanchissants, on pouvait reconnaître pour tel l'insensé coureur, sa marche, à mesure qu'il avançait, devenait plus rapide; ce qui ne pouvait s'expliquer que par-la déclivité de la montagne.

Et le papillon se tenait à égale distance; seulement, comme les fleurs avaient disparu, l'insecte se posait sur des chardons piquants, ou sur des branches d'arbre desséchées.

Le vieillard, haletant, le poursuivait toujours.

*
* *

Enfin, le papillon passa par-dessus les murs du triste enclos, et le vieillard le suivit, entrant par la porte.

Mais à peine eût-il fait quelques pas, que, regardant le papillon, qui semblait se fondre dans l'atmosphère grisâtre, il heurta une pierre et tomba.

Trois fois il essaya de se relever, et retomba trois fois.

Et, ne pouvant plus courir après sa chimère, il se contenta de lui tendre les bras.

Alors, le papillon sembla avoir pitié de lui, et, quoiqu'il eût perdu ses plus vives couleurs, il vint voltiger au-dessus de sa tête.

Peut-être n'étaient-ce point les ailes de l'insecte qui avaient perdu leurs vives couleurs; peut-être étaient-ce les yeux du vieillard qui s'affaiblissaient.

Les cercles décrits par le papillon devinrent de plus en plus étroits, et il finit par se reposer sur le front pâle du mourant.

Dans un dernier effort, celui-ci leva le bras, et sa main toucha enfin le bout des ailes de ce papillon, objet de tant de désirs et de tant de fatigues; mais, ô désillusion! il s'aperçut que c'était, non pas un papillon, mais un rayon de soleil qu'il avait poursuivi.

Et son bras retomba froid et sans force, et son dernier soupir fit tressaillir l'atmosphère qui pesait sur ce champ de mort...

*
* *

Et cependant, poursuis, ô poëte, poursuis ton désir effréné de l'idéal; cherche, à travers des douleurs infinies, à atteindre ce fantôme aux mille couleurs qui fuit incessamment devant toi, dût ton cœur se briser, dût ta vie s'éteindre, dût ton dernier soupir s'exhaler au moment où ta main le touchera.

UNE MÈRE

(CONTE IMITÉ D'ANDERSEN)

Une mère était assise près du berceau de son enfant. Il n'y avait qu'à la regarder pour lire sur sa physionomie qu'elle était en proie à la plus vive douleur.

L'enfant était pâle, ses yeux étaient fermés, il respirait difficilement, et chacune de ses aspirations était profonde comme s'il soupirait.

La mère tremblait de le voir mourir, et regardait le pauvre petit être avec une tristesse déjà muette comme le désespoir.

On frappa trois coups à la porte.

— Entrez, dit la mère.

Et, comme on avait ouvert et refermé la porte, et que cependant elle n'entendait point le bruit des pas, elle se retourna.

Alors elle vit s'approcher un pauvre vieillard, le corps à moitié enveloppé dans une couverture de cheval.

C'était un triste vêtement pour qui n'en avait pas d'autre. L'hiver était rigoureux; derrière les vitres blanchies et ramagées par le givre, il faisait dix degrés de froid et le vent coupait le visage.

Le vieillard était pieds nus; c'était sans doute pour cela que ses pas ne faisaient pas de bruit sur le parquet.

Comme le vieillard tremblait de froid, et que, depuis qu'il était là, l'enfant paraissait dormir plus profondément, la mère se leva pour ranimer le feu du poêle.

Le vieillard s'assit à sa place et se mit à bercer l'enfant, en chantant une chanson mortellement triste dans une langue inconnue.

— N'est-ce pas que je le conserverai? dit la mère en s'adressant à son hôte sombre.

Celui-ci fit de la tête un signe qui ne voulait dire

ni oui ni non, et de la bouche un sourire étrange.

La mère baissa les yeux, de grosses larmes coulèrent sur ses joues, sa tête tomba sur sa poitrine. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait ni dormi ni mangé!

Son front devint si lourd, qu'un instant elle s'assoupit malgré elle; mais bientôt elle se réveilla en sursaut et toute glacée.

Le vieillard n'était plus là.

— Où donc est le vieillard? cria-t-elle.

Et elle se leva et courut au berceau.

Le berceau était vide.

Le vieillard avait emporté l'enfant.

En ce moment, la vieille horloge qui était pendue dans un coin contre le mur sembla se détraquer; le poids en plomb descendit jusqu'à ce qu'il eût touché le sol, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita hors de la maison en criant :

— Mon enfant! qui est-ce qui a vu mon enfant?

Une grande femme vêtue d'une longue robe noire, et qui se tenait dans la rue en face de la maison, les pieds dans la neige, lui dit :

— Imprudente! tu as laissé la Mort entrer chez

toi et bercer ton enfant, au lieu de la chasser. Tu t'es endormie pendant qu'elle était là; elle n'attendait qu'une chose : c'était que tu fermasses les yeux; alors elle a pris ton enfant. Je l'ai vue s'enfuir rapidement et l'emportant entre ses bras. Elle allait vite comme le vent, et ce qu'emporte la Mort, pauvre mère, elle ne le rapporte jamais!

— Oh! dites-moi seulement le chemin qu'elle a pris, s'écria la mère, et je saurai bien la retrouver, moi.

— Certes, rien ne m'est plus facile, dit la femme noire; mais, avant de le faire, je veux que tu me chantes toutes les chansons que tu chantais à ton enfant en le berçant. Je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes lorsque tu les chantais.

— Je vous les chanterai toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, dit la mère, mais un autre jour, mais plus tard; laissez-moi passer maintenant, afin que je puisse les rejoindre et retrouver mon enfant.

Mais la Nuit resta muette et inflexible; alors la pauvre mère, en se tordant les bras, lui chanta toutes les chansons qu'elle avait chantées à son en-

fant. Il y avait beaucoup de chansons, mais il y eut encore plus de larmes. Quand elle eut chanté sa dernière chanson et que sa voix se fut éteinte dans son plus douloureux sanglot, la Nuit lui dit :

— Va droit à ce sombre bois de cyprès; j'ai vu la Mort y entrer avec ton enfant.

La mère y courut; mais, au milieu du bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devait prendre à droite ou à gauche.

A l'angle des deux chemins, il y avait un buisson d'épines qui n'avait plus ni feuilles ni fleurs, car c'était l'hiver; il était couvert de givre, et des glaçons pendaient à chacune de ses branches.

— N'as-tu pas vu la Mort passer avec mon enfant? demanda la mère au buisson.

— Oui, répondit l'arbuste; mais je ne te dirai point le chemin qu'elle a pris que tu ne m'aies réchauffé à ton sein; car, tu le vois, je ne suis qu'un glaçon.

La mère, sans hésiter, se mit à genoux et pressa le buisson contre son sein, afin qu'il dégelât; les épines pénétrèrent dans sa poitrine, et le sang coulait à grosses gouttes.

Mais, au fur et à mesure que le sein de la mère était déchiré et que son sang coulait, il poussait au buisson, qui était une aubépine, de belles feuilles vertes et de belles feuilles roses, tant est chaud le cœur d'une mère!

Et le buisson, alors, lui indiqua le chemin qu'elle devait suivre.

Elle le prit en courant, et parvint ainsi au rivage d'un grand lac, sur lequel on ne voyait ni vaisseau ni barque; le lac était trop gelé pour qu'on essayât de le passer à la nage, pas assez pour qu'on pût le passer à pied.

Il fallait cependant, tout impossible que cela paraissait au premier abord, que cette mère affligée le traversât.

Elle tomba à genoux, espérant que Dieu ferait un miracle en sa faveur.

— N'espère pas l'impossible, lui dit le génie du lac en levant sa tête blanche au-dessus de l'eau. Voyons plutôt, à nous deux, si nous en viendrons à bout. J'aime à amasser les perles, et tes yeux sont les plus brillants que j'aie vus; veux-tu pleurer dans mes eaux jusqu'à ce que tes yeux tombent? Car alors

tes larmes deviendront des perles et tes yeux des diamants. Après cela, je te transporterai sur mon autre bord, à la grande serre chaude où demeure la Mort, et où elle cultive les arbres et les fleurs dont chacun représente une vie humaine.

— Oh! ne veux-tu que cela? dit la pauvre désolée. Je te donnerai tout, tout, pour arriver à mon enfant.

Et elle pleura, elle pleura tant, que ses yeux, n'ayant plus de larmes, suivirent les larmes, qui étaient devenues des perles, et tombèrent dans le lac, où ils devinrent des diamants.

Alors le génie du lac sortit ses deux bras de l'eau, la prit, et en un instant la transporta de l'autre côté de ses eaux.

Puis il la déposa sur la rive, où était situé le palais des fleurs vivantes.

C'était un immense palais tout en verre, ayant plusieurs lieues de long, doucement chauffé l'hiver par des poêles invisibles, et l'été par le soleil.

La pauvre mère ne pouvait le voir, puisqu'elle n'avait plus d'yeux.

Elle chercha en tâtonnant, jusqu'à ce qu'elle en

trouvât l'entrée; mais sur le seuil se tenait la concierge du palais.

— Que venez-vous chercher ici? demanda la concierge.

— Oh! une femme! s'écria la mère; elle aura pitié de moi.

Puis, à la femme :

— Je viens chercher la Mort, qui m'a pris mon enfant, dit-elle.

— Comment es-tu venue jusqu'ici et qui t'y a aidée? demanda la vieille.

— C'est le bon Dieu, dit la mère. Il a eu pitié de moi. Toi aussi, tu auras pitié de moi et tu me diras où je puis retrouver mon enfant.

— Je ne le connais pas, répondit la vieille, et, toi, tu ne peux plus le voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres sont morts cette nuit. La Mort va bientôt venir pour les replanter; car tu n'ignores pas que chaque créature humaine a son arbre ou sa fleur de vie, suivant que chacun est organisé. Ils ont la même apparence que les autres végétaux, mais ils ont un cœur, et ce cœur bat toujours; car, lorsque les hommes ne vivent plus sur la terre, ils vivent

au ciel. Et, comme les cœurs des enfants battent comme les cœurs des grandes personnes, peut-être au toucher reconnaîtras-tu le battement du tien.

— Oh ! oui, oui, dit la mère, je le reconnaîtrai, j'en suis sûre.

— Quel âge avait ton enfant ?

— Un an ; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la première fois *maman*, hier au soir.

— Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an ; mais que me donneras-tu ?

— Qu'ai-je encore à donner ? demanda la mère. Rien, vous le voyez ; mais, s'il faut aller pour vous pieds nus au bout du monde, j'irai !

— Je n'ai rien à faire au bout du monde, répondit sèchement la vieille ; mais, si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en échange de mes cheveux gris, je ferai ce que tu désires.

— Ne vous faut-il que cela ? dit la pauvre femme. Oh ! prenez-les, prenez-les !

Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs, et reçut en échange les cheveux gris de la vieille.

Elles entrèrent alors dans la grande serre chaude

de la Mort, où fleurs, plantes, arbres, arbustes, sont rangés et étiquetés selon leur âge.

Il y avait des jacinthes sous des cloches de verre, des plantes aquatiques nageant à la surface des bassins, quelques-unes fraîches et bien portantes, d'autres malades et à demi fanées; des serpents d'eau se couchaient enroulés sur celles-ci, et des écrevisses noires grimpaient après leurs tiges. Il y avait là de magnifiques palmiers, des chênes gigantesques, des platanes et des sycomores immenses; il y avait des bruyères, des serpolets, du thym en fleurs. Chaque arbre, chaque plante, chaque fleur, chaque brin d'herbe avait son nom et représentait une vie humaine, les unes en Europe, les autres en Afrique, celles-ci en Chine, celles-là au Groënland. Il y avait de grands arbres dans de petites caisses qui paraissaient sur le point d'éclater, étant devenues trop étroites. Il y avait aussi maintes petites plantes dans de trop grands vases, dix fois trop grands pour elles. Les caisses trop étroites représentaient les pauvres, les vases trop grands représentaient les riches. Enfin, la pauvre mère arriva dans la salle des enfants.

— C'est ici, lui dit la vieille.

Alors la mère se mit à écouter battre les cœurs et à tâter les cœurs qui battaient.

Elle avait mis si souvent la main sur la poitrine du pauvre petit être que la Mort lui avait pris, qu'elle eût reconnu ce battement du cœur de son enfant au milieu d'un million d'autres cœurs.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-elle enfin en étendant les deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout maladif sur un côté.

— Ne touche pas à la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, mais place-toi ici tout près. J'attends la Mort à chaque instant, et, quand elle viendra, ne lui laisse pas arracher la plante; mais menace-la, si elle persiste, d'en faire autant à deux autres fleurs : elle aura peur; car, pour qu'une plante, une fleur ou un arbre soient arrachés, il faut l'ordre de Dieu, et elle doit compte à Dieu de toutes les plantes humaines.

— Ah ! mon Dieu, dit la mère, pourquoi ai-je si froid ?

— C'est la Mort qui rentre, dit la vieille; reste là et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Et la vieille s'enfuit.

A mesure que la Mort approchait, la mère sentait le froid redoubler.

Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qu'elle était devant elle.

— Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici? demanda la Mort; comment surtout as-tu pu être ici avant moi?

— Je suis mère! répondit-elle.

Et la Mort étendit son bras décharné vers le petit cactus; mais la mère le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de précaution, qu'elle n'endommagea point une seule de ses feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et elle sentit que ce souffle était froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre.

Ses muscles se détendirent et ses mains se détachèrent de la plante, sans force et sans chaleur.

— Insensée! tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort.

— Non; mais le bon Dieu le peut, répondit la mère.

— Je ne fais que ce qu'il me commande, répli-

qua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantés sur la terre et les replante dans le grand jardin du paradis.

— Rends-moi donc mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant; ou arrache mon arbre en même temps que le sien.

— Impossible, dit la Mort : tu as encore plus de trente années à vivre.

— Plus de trente années! s'écria la mère désespérée; et que veux-tu, ô Mort, que je fasse de ces trente ans? Donne-les à quelque mère plus heureuse, comme j'ai donné mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes cheveux à la vieille.

— Non, dit la Mort, c'est l'ordre de Dieu et je n'y puis rien changer.

— Eh bien, dit la mère, à nous deux alors. — Mort, si tu touches à la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs.

Et elle saisit à pleines mains deux jeunes fuchsias.

— Ne touche pas à ces fleurs, s'écria la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère plus malheureuse encore que toi; car ces deux fuchsias sont deux jumeaux.

— Oh ! fit la pauvre femme.

Et elle lâcha les deux fleurs.

Il se fit un silence, pendant lequel on eût dit que la Mort éprouvait un mouvement de pitié.

— Tiens, dit la Mort en présentant à la mère deux beaux diamants, voici tes yeux : je les ai pêchés en passant dans le lac ; reprends-les ; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais été. Je te les rends : regarde avec eux dans cette source profonde qui coule à côté de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleurs que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaine de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais détruire ; tu verras ce que tu voulais refouler dans le néant.

Et, reprenant ses yeux, la mère regarda dans la source. C'était un magnifique spectacle que de voir à quel avenir de bonheur et de bienfaisance étaient réservés ces deux êtres qu'elle avait failli anéantir.

Leur vie s'écoulait dans une atmosphère de joie, au milieu d'un concert de bénédictions.

— Ah ! murmura la mère en mettant la main sur ses yeux, j'ai failli être bien coupable.

— Regarde, dit la Mort.

Les deux fuchsias avaient disparu, et, à leur place, on voyait un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant; puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brûlantes passions; tout était chez lui larmes, violences et douleur. — Il finissait par le suicide.

— Ah! mon Dieu, qu'était-ce que celui-là? demanda la mère.

— C'était ton enfant, répondit la Mort.

La pauvre femme poussa un gémissement et s'affaissa sur la terre.

Puis, après un instant, levant les bras au ciel :

— O mon Dieu, dit-elle, puisque vous l'avez pris, gardez-le. Ce que vous faites est bien fait.

La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus.

Mais la mère lui arrêta le bras d'une main, et, de l'autre, lui rendant ses deux yeux :

— Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir.

Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveugle mais résignée.

Dieu avait mis l'enfant au rang des anges; — il mit la mère au rang des martyrs.

LE CURÉ DE BOULOGNE

Voici une petite histoire qui est populaire dans la marine française, et que je meurs d'envie de populariser parmi les *terriens*.

Vous me direz si elle valait la peine d'être racontée.

* * *

Le 14 novembre de l'année 1766, une calèche découverte, attelée de chevaux de poste, emportant trois officiers de marine, dont l'un était assis sur la banquette du fond, et les deux autres sur la banquette de devant, ce qui indiquait une différence notable dans les grades, traversait le bois de Boulogne, venant de la barrière de l'Étoile, et suivant l'avenue de Saint-Cloud.

A la hauteur du château de la Muette, elle croisa un prêtre qui se promenait à petits pas, lisant son bréviaire, dans une contre-allée.

— Hé! postillon, cria l'officier assis au fond de la calèche, arrêtez donc un peu, s'il vous plaît.

Le postillon s'arrêta.

Cette invitation donnée à haute voix, et le bruit que fit le postillon en arrêtant ses chevaux, amenèrent naturellement le prêtre à lever la tête, et à fixer les yeux sur la calèche et les trois voyageurs.

— Pardieu! je ne me trompais pas, dit l'officier assis au fond de la voiture, c'est toi, mon cher Rémy?

Le prêtre regardait avec étonnement; cependant, peu à peu son visage s'éclairait du jour qui se faisait en lui-même, et sa bouche passait de l'étonnement au sourire.

— Ah! dit-il enfin, c'est vous?

— Comment, *vous?*

— Non... c'est toi, Antoine!

— Oui, c'est moi, Antoine de Bougainville.

— Mon Dieu! qu'es-tu donc devenu depuis vingt-cinq ans que nous nous sommes quittés?

— Ce que je suis devenu, cher ami? dit Bougain-

ville ; viens t'asseoir un instant près de moi, et je te le dirai.

— Mais...

Le prêtre regarda autour de lui avec inquiétude, comme s'il avait peur de s'écarter de son domicile.

Bougainville comprit sa crainte.

— Sois tranquille ; nous irons au pas, répondit-il.

Un valet descendit du siége de derrière, et abaissa le marchepied.

— C'est qu'il est onze heures un quart, dit le prêtre, et Marianne m'attend pour dîner.

— Où demeures-tu, d'abord?... Mais assieds-toi donc!

Et Bougainville tira légèrement par sa soutane le prêtre, qui s'assit.

— Où je demeure? dit celui-ci.

— Oui.

— A Boulogne... Je suis curé de Boulogne, mon ami.

— Ah! ah! je t'en fais mon compliment; tu avais toujours eu la vocation.

— Aussi, tu vois, suis-je entré dans les ordres.

— Et tu es content?

— Enchanté, mon ami ! La cure de Boulogne n'est pas une cure de premier ordre : elle ne rapporte que huit cents livres; mais mes goûts sont modestes, et il me reste encore quatre cents livres par an à donner aux pauvres.

— Cher Rémy !... Vous pouvez aller au petit trot, afin que nous perdions le moins de temps possible.

Le postillon fit prendre à ses chevaux l'allure demandée, laquelle, si modérée qu'elle fût, n'en amena pas moins un nuage d'inquiétude sur la physionomie du curé.

— Mais sois donc tranquille, dit Bougainville, puisque nous allons du côté de Boulogne.

— Mon ami, dit en riant l'abbé Rémy, il y a vingt ans que je suis curé à Boulogne; il y a quinze ans que Marianne est avec moi, et jamais, à moins d'être retenu près d'un mourant, je ne suis rentré à midi cinq minutes; aussi, à midi juste, la soupe est sur la table, et... tu comprends?...

— Oui; ne crains rien, je ne voudrais pas inquiéter Marianne... A midi juste, tu seras chez toi.

— Voilà qui me rassure... Mais parlons un peu de

toi-même : n'est-ce pas l'uniforme de la marine que tu portes là ?

— Oui, je suis capitaine de vaisseau.

— Comment cela se fait-il ? Je te croyais avocat.

— Vraiment ?

— Dame, en sortant du collége, ne t'étais-tu pas mis à l'étude des lois ?

— Que veux-tu, mon cher Rémy ! toi, l'élu du Seigneur, tu dois mieux que personne connaître le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose ! » C'est vrai, j'ai été reçu, en 1752, avocat au parlement de Paris.

— Ah ! je savais bien, moi ! dit le bon prêtre en tirant de son bréviaire son doigt, qui indiquait la place où il en était resté de sa lecture. Ainsi, tu as été reçu avocat ?

— Oui ; mais, en même temps que j'étais reçu avocat, continua Bougainville, je me faisais inscrire aux mousquetaires.

— Oh ! en effet, tu avais toujours eu du goût pour les armes, et surtout des dispositions pour les mathématiques.

— Tu te rappelles cela ?

— Tiens, par exemple! N'étais-je pas ton meilleur ami au collége?

— Ah! c'est bien vrai!

— Est-ce toi ou ton frère Louis qui est de l'Académie?

Bougainville sourit.

— C'est mon frère, dit-il, ou plutôt c'était mon frère; car il faut que tu saches que j'ai eu le malheur de le perdre, il y a trois ans.

— Ah! pauvre Louis... Mais, que veux-tu! nous sommes tous mortels, et il fait bon ne regarder cette vie que comme un voyage qui nous mène au port... Pardon, mon ami, il me semble que nous passons Boulogne.

Bougainville regarda à sa montre.

— Bah! dit-il, qu'importe! il n'est que onze heures et demie, et, par conséquent, tu as encore vingt bonnes minutes devant toi. Plus vite, postillon!

— Comment, plus vite?

— Puisque tu es pressé, mon ami!

— Bougainville!...

— Quoi! le désir de savoir ce que je suis devenu ne l'emporte pas en toi sur la crainte d'inquiéter

Marianne par un retard de cinq minutes?... Oh ! le triste ami que j'ai là !

— Tu as raison... ma foi, cinq minutes de plus ou de moins... Raconte-moi cela, mon cher Antoine. D'ailleurs, quand je dirai à Marianne que c'est pour toi et par toi que je suis en retard, elle ne grondera plus.

— Marianne me connaît donc ?

— Si elle te connaît ? Je le crois bien ! Vingt fois je lui ai parlé de toi... Mais, voyons, dépêche-toi, et achève de me dire comment il se fait que, ayant été reçu avocat, et t'étant fait inscrire dans les mousquetaires, je te retrouve officier de marine.

— C'est bien simple, et, en deux mots, je vais t'expliquer tout cela. En 1753, j'entrai comme aide-major dans le bataillon provincial de Picardie; l'année suivante, je fus nommé aide de camp de Chevert, que je quittai pour devenir secrétaire d'ambassade à Londres et me faire recevoir membre de la Société royale ; en 1756, je partis comme capitaine de dragons avec le marquis de Montcalm, chargé de défendre le Canada...

— Bon ! bon ! bon ! interrompit l'abbé Rémy, je

te vois venir !... Continue, mon ami, continue, je t'écoute.

Complétement captivé par le récit de Bougainville, l'abbé n'avait pas remarqué que les chevaux étaient passés tout doucement du petit trot au grand trot.

Bougainville continua :

— Une fois au Canada, j'étais presque maître de mon avenir ; je n'avais qu'à bien faire pour arriver à tout. Je fus chargé par le marquis de Montcalm de plusieurs expéditions que je menai à bonne fin ; ainsi, par exemple, après une marche de soixante lieues à travers des bois que l'on jugeait impénétrables, et tantôt sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, je m'avançai jusqu'au fond du lac du Saint-Sacrement, où je brûlai une flottille anglaise sous le fort même qui la protégeait.

— Comment, dit l'abbé, c'est toi qui as fait cela ? Oh ! j'ai lu la relation de cet événement ; mais je ne savais pas que tu en fusses le héros...

— N'as-tu pas reconnu mon nom ?

— J'ai reconnu le nom, mais je n'ai pas reconnu l'homme... Comment veux-tu que je reconnaisse,

dans un basochien que je quitte étudiant les lois, et aspirant à être avocat au parlement, un gaillard qui brûle des flottes au fond du Canada?... Tu comprends bien que ce n'était pas possible.

En ce moment, la voiture s'arrêta devant une maison de poste.

— Oh! dit l'abbé Rémy, où sommes-nous, Antoine?

— Nous sommes à Sèvres, mon ami.

— A Sèvres!... Et quelle heure est-il?

Bougainville regarda à sa montre.

— Il est midi dix minutes.

— Oh! mon Dieu! s'écria l'abbé; mais jamais je ne serai à Boulogne pour midi.

— C'est plus que probable.

— Une lieue à faire!

— Une lieue et demie.

— Si, au moins, je trouvais un coucou...

L'abbé se leva tout droit dans la voiture, porta ses regards autour de lui aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et n'aperçut pas le plus mince véhicule.

— N'importe, j'irai à pied.

— Mais non, tu n'iras pas à pied, dit Bougainville.

— Comment, je n'irai pas à pied?

— Non, il ne sera pas dit que tu auras attrapé une pleurésie pour avoir fait la conduite à un ami.

— J'irai doucement.

— Oh ! je te connais; tu craindras d'être grondé par mademoiselle Marianne, tu presseras le pas, tu arriveras en sueur, tu boiras froid, tu te donneras une fluxion de poitrine... un imbécile de médecin te purgera au lieu de te saigner, ou te saignera au lieu de te purger, et, trois jours après, bonsoir... plus d'abbé Rémy!

— Il faut pourtant que je retourne à Boulogne. Hé ! postillon ! postillon ! arrêtez... arrêtez donc !

La voiture, relayée, repartait au trot.

— Écoute, dit Bougainville, voici ce qu'il y a de mieux à faire.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, mon bon ami, mon cher Antoine, c'est d'arrêter les chevaux, afin que je descende et que je regagne Boulogne.

— Mais non, dit Bougainville; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de venir avec moi jusqu'à Versailles.

— Jusqu'à Versailles?...

— Oui, puisque tu as manqué le dîner de mademoiselle Marianne, tu dîneras avec moi à Versailles. Pendant que j'irai prendre les derniers ordres de Sa Majesté, un de ces messieurs se chargera de trouver un coucou qui te ramènera à Boulogne.

— En vérité, mon ami, ce serait avec grand plaisir, mais...

— Mais quoi?

L'abbé Rémy tâta les poches de sa veste, plongea alternativement les deux mains jusqu'au fond de ses goussets.

— Mais, continua-t-il, Marianne n'a pas mis d'argent dans mes poches.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher Rémy : à Versailles, je demanderai au roi cent écus pour les pauvres de Boulogne ; le roi me les accordera, je te les donnerai ; tu leur emprunteras un petit écu afin de retourner en coucou à Boulogne, et tout sera dit.

— Comment, tu crois que le roi te donnera cent écus pour mes pauvres?

— J'en suis sûr.

— Parole d'honneur?

— Foi de gentilhomme!

— Mon ami, voilà qui me décide.

— Merci! tu ne serais pas venu pour moi, et tu viens pour tes pauvres; mieux vaut, à ce qu'il paraît, être ton pauvre que ton ami.

— Je ne dis pas cela, mon cher Antoine; mais, tu comprends, un curé qui se dérange, il lui faut une excuse.

— Une excuse?... Oh! si tu découchais, je ne dis pas...

— Comment, si je découchais? s'écria l'abbé Rémy effrayé; aurais-tu donc l'intention de me faire découcher?... Postillon! hé! postillon!

— Mais non, n'aie donc pas peur... Au train dont nous allons, nous serons à Versailles à une heure; nous aurons dîné à deux; tu pourras partir à trois.

— Pourquoi à trois, et pas à deux?

— Mais parce qu'il me faut le temps de voir le roi et de lui demander les cent écus.

— Ah! c'est vrai.

— Trois heures pour revenir en coucou de Versailles; tu seras chez toi à six heures.

— Que dira Marianne ?

— Bah ! quand Marianne te verra revenir avec cent écus émanant directement du roi, Marianne sera heureuse et fière de ton influence.

— Tu as, ma foi, raison... Tu me raconteras tout ce que le roi t'aura dit; elle en aura pour huit jours, avec ses voisines, à parler de cette aventure.

— Ainsi, c'est convenu, nous dînons à Versailles?

— Va pour Versailles ! Mais, au moins, dis-moi la fin de ton histoire.

— Ah ! c'est vrai !... Nous en étions à mon expédition sur le Saint-Sacrement. Elle me valut le grade de maréchal des logis de l'un des corps d'armée, et la mission d'aller à Versailles expliquer la situation précaire du gouverneur du Canada et demander pour lui du renfort. Je restai deux ans et demi en France sans rien obtenir de ce que je demandais; il est vrai que j'obtins ce que je ne demandais pas, c'est-à-dire la croix de Saint-Louis et le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue. J'arrivai au Canada juste pour recevoir du marquis de Montcalm le commandement des grenadiers et des volontaires dans la fameuse retraite de Québec, que

je fus chargé de couvrir. Arrivé sous les murs de la ville, Montcalm crut pouvoir risquer une bataille; les deux généraux furent tués : Montcalm, dans nos rangs; Wolf, dans ceux des Anglais. Montcalm mort, notre armée battue, il n'y avait plus moyen de défendre le Canada. Je revins en France, et je fis, en qualité d'aide de camp de M. de Choiseul-Stainville, la campagne de 1761, en Allemagne...

— Mais alors, c'est donc à toi, interrompit le curé de Boulogne, que le roi a fait cadeau de deux canons?

— Qui t'a appris cela?

— Mais je l'ai lu, mon ami, dans la *Gazette de la Cour*... Aurais-je pu penser que ce Bougainville-là était mon ami Antoine?

— Et qu'as-tu dit du cadeau?

— Dame, il m'a paru bien mérité... mais, pourtant, j'ai trouvé que le roi aurait pu donner à ce M. Bougainville, que j'étais si loin de me douter être toi, quelque chose de plus facile à transporter que deux canons... car enfin, c'est très-honorable, deux canons, mais on ne peut pas conduire cela partout où l'on va.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, reprit Bougainville en riant; mais, comme en même temps le roi venait de me nommer capitaine de vaisseau et de me charger de fonder, pour les habitants de Saint-Malo et aussi pour moi-même, un établissement dans les îles Malouines, je pensai que mes deux canons pourraient avoir là leur utilité.

— Ah! cela, c'est vrai, dit l'abbé Rémy; mais, excuse mon ignorance en géographie, mon cher Antoine, où prends-tu les îles Malouines?

— Pardon, mon ami, dit Bougainville, j'aurais dû les appeler les îles Falkland, attendu que c'est moi qui leur ai donné ce nom d'îles Malouines, en l'honneur de la ville de Saint-Malo.

— A la bonne heure! dit l'abbé Rémy en souriant, sous ce nom-là, je les reconnais! Les îles Falkland appartiennent à l'archipel de l'océan Atlantique; je les vois d'ici, près de la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, à l'est du détroit de Magellan.

— Par ma foi, dit Bougainville, Strong, qui les a baptisées, n'aurait pas mieux déterminé leur gisement... Tu t'occupes donc de géographie dans ta cure de Boulogne?

— Oh! mon ami, étant jeune, j'avais toujours ambitionné une mission dans les Indes... J'étais né voyageur, moi, et je ne sais pas ce que j'aurais donné pour faire le tour du monde... autrefois, pas maintenant.

— Oui, je comprends, dit Bougainville en échangeant un coup d'œil avec ses deux compagnons, aujourd'hui, cela te dérangerait de tes habitudes... Alors, tu as voyagé?

— Mon ami, je n'ai jamais dépassé Versailles.

— Ainsi, tu ne connais pas la mer?

— Non.

— Tu n'as jamais vu un vaisseau?

— J'ai vu le coche d'Auxerre.

— C'est quelque chose; mais cela ne peut te donner qu'une idée très-imparfaite d'une frégate de soixante canons.

— Je le crois comme toi, ajouta naïvement l'abbé Rémy. Et tu dis donc que tu partis pour les îles Malouines, où le gouvernement t'avait autorisé à fonder un établissement, — que tu fondas, je n'en doute pas?

— En effet... Malheureusement, les Espagnols,

après la paix de Paris, firent valoir leurs droits sur ces îles; leur réclamation parut juste à la cour de France, qui les leur rendit, à la condition qu'ils m'indemniseraient des frais que j'avais faits.

— Et t'ont-ils indemnisé, au moins?

— Oui, mon cher ami, ils m'ont donné un million.

— Un million?... Peste! joli denier.

Le bon abbé avait presque juré, comme on voit.

— Et, aujourd'hui, continua-t-il, tu vas?...

— Je vais au Havre.

— Pour quoi faire?... Mais, pardon, mon ami, peut-être suis-je indiscret...

— Indiscret? Ah! par exemple!... Je vais au Havre pour visiter une frégate dont le roi vient de me nommer capitaine.

— Et elle s'appelle, ta frégate?

— *La Boudeuse.*

— Ce doit être un beau bâtiment?

— Superbe.

L'abbé Rémy poussa un soupir.

Il était évident que le pauvre prêtre pensait au plaisir qu'il eût éprouvé, du temps qu'il était libre, à voir la mer et à visiter une frégate.

Ce soupir amena entre Bougainville et les deux officiers un nouvel échange de regards accompagnés d'un sourire.

Sourire et regards passèrent inaperçus du digne abbé Rémy, qui était tombé dans une si profonde rêverie, qu'il ne revint à lui que lorsque la voiture s'arrêta devant un grand hôtel.

— Ah! il paraît que nous sommes arrivés, dit-il. J'ai très-faim!

— Eh bien, nous n'attendrons pas, car le dîner doit être commandé d'avance.

— L'agréable vie que celle de capitaine de vaisseau! dit l'abbé : on reçoit des millions des Espagnols; on court la poste dans une bonne calèche, et, quand on arrive, on trouve un dîner qui vous attend!... Pauvre Marianne! elle a dîné sans moi, elle!

— Bah! dit Bougainville, une fois n'est pas coutume... Nous allons dîner sans elle, nous, et j'espère que son absence ne t'ôtera pas l'appétit.

— Oh! sois tranquille... C'est que j'ai véritablement très-faim.

— Eh bien, alors, à table! à table!

— A table! répéta gaillardement l'abbé Rémy.

* * *

Le dîner était bon; Bougainville était un gourmet; il ne buvait que du vin de Champagne; la mode venait d'être inventée de le glacer.

Tout curé — fût-ce le curé d'une bourgade ou d'un hameau, fût-ce le desservant d'une chapelle sans paroissiens — est aussi un tant soi peu gourmet; l'abbé Rémy, si modeste qu'il était, avait ce côté sensuel dont la nature a doté le palais des hommes d'Église. Il voulut d'abord ne boire que quelques gouttes de vin dans son eau; puis il mélangea le vin et l'eau en parties égales; puis, enfin, il se décida à boire son vin pur.

Quand Bougainville le vit arrivé à ce point, il se leva, annonçant que l'heure était venue pour lui de se présenter chez le roi, auquel il allait adresser la requête relative aux pauvres de Boulogne.

Les deux officiers devaient, pendant ce temps, tenir compagnie à l'abbé Rémy.

Comme il l'avait dit, Bougainville fut absent une heure.

Malgré les instances des officiers, le digne prêtre s'était tenu dans un état d'équilibre qui faisait honneur à sa volonté.

— Eh bien, dit-il en apercevant Bougainville, et mes pauvres?

— Ce n'est pas trois cents livres que le roi m'a données pour eux, dit Bougainville en tirant un rouleau de sa poche; c'est cinquante louis!

— Comment, cinquante louis? s'écria l'abbé Rémy tout ébouriffé de la largesse royale; douze cents livres?...

— Douze cents livres.

— Impossible!

— Les voici.

L'abbé Rémy tendit la main.

— Mais le roi me les a remises à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu boiras à sa santé.

— Oh! qu'à cela ne tienne!

Et il présenta son verre, sur le bord duquel Bougainville inclina le goulot de la bouteille.

— Assez! assez! dit l'abbé.

— Allons donc! reprit Bougainville, un demi-

verre? Eh bien, le roi serait content s'il voyait boire à sa santé dans un verre à moitié vide!

— Le fait est, dit gaiement l'abbé Rémy, que douze cents livres, cela vaut bien un verre entier... Verse tout plein, Antoine, et à la santé du roi!

— A la santé du roi! répéta Bougainville.

— Ah! dit l'abbé Rémy en posant son verre sur la table, voilà ce qui s'appelle une véritable orgie!... Il est vrai que c'est la première que je fais, et que de longtemps je n'aurai pas l'occasion d'en faire une seconde.

— Sais-tu une chose? dit Bougainville en posant ses coudes sur la table.

— Non, répondit l'abbé Rémy, dont les yeux brillaient comme des escarboucles.

— Une chose que tu devrais faire.

— Laquelle?

— Tu m'as dis que tu n'avais jamais vu la mer.

— Jamais.

— Eh bien, tu devrais venir au Havre avec moi.

— Moi?... au Havre avec toi?... Mais tu n'y songes pas, Antoine.

— Au contraire, je ne songe qu'à cela... Un verre de vin de Champagne.

— Merci, je n'ai déjà que trop bu!

— Ah! à la santé de tes pauvres... c'est un toast que tu ne saurais refuser.

— Oui, mais une goutte.

— Une goutte! quand tu as bu le verre plein pour le roi? Ah! cela n'est pas évangélique, mon cher Rémy; Notre-Seigneur a dit : « Les premiers seront les derniers... » Un verre plein pour les pauvres de Boulogne, ou pas du tout.

— Va, donc pour le verre plein, mais c'est le dernier!

Et l'abbé, bon catholique, vida aussi gaillardement son verre à la santé des pauvres qu'il l'avait vidé à la santé du roi.

— La! dit Bougainville; et, maintenant, c'est dit, nous partons pour le Havre.

— Antoine, tu es fou!

— Tu verras la mer, mon ami... et quelle mer! pas un lac, comme cette pauvre Méditerranée : l'Océan, qui enveloppe le monde!

— Ne me tente pas, malheureux!

— L'Océan, que tu avoues toi-même avoir eu envie de voir toute ta vie !

— *Vade retrò, Satanas!*

— C'est l'affaire de huit jours.

— Mais tu ne sais donc pas que, si je m'absentais huit jours sans congé, je perdrais ma cure !

— J'ai prévu le cas, et, comme monseigneur l'évêque de Versailles était chez le roi, je lui ai fait signer ta permission, en lui disant que tu venais avec moi.

— Tu lui as dit cela?

— Oui.

— Et il a signé ma permission?

— La voici.

— C'est, parbleu ! bien sa signature !... Bon ! voilà que je jure, moi !

— Mon ami, tu es marin dans l'âme.

— Donne-moi mes cinquante louis, et laisse-moi m'en aller.

— Voici les cinquante louis ; mais tu ne t'en iras pas.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis autorisé par le roi à t'en

remettre cinquante autres au Havre, et que tu ne seras pas assez mauvais chrétien pour priver tes pauvres, — c'est-à-dire tes enfants, ton troupeau, ceux dont le Seigneur t'a donné la garde, — de cinquante beaux louis d'or!

— Eh bien, s'écria l'abbé Rémy, va pour le voyage du Havre! mais c'est uniquement pour eux que j'y consens.

Puis, s'arrêtant tout à coup :

— Mais non, dit-il avec explosion, c'est impossible!

— Comment, impossible?

— Et Marianne!...

— Tu vas lui écrire qu'elle ne soit pas inquiète.

— Que lui dirai-je, mon ami?

— Tu lui diras que tu as rencontré l'évêque de Versailles, et qu'il t'a donné une mission pour le Havre.

— Ce sera mentir, cela!

— Mentir pour un bon motif n'est pas péché, c'est vertu.

— Elle ne me croira pas.

— Tu lui montreras ta permission signée de l'évêque.

— Tiens, c'est vrai... Ah! ces avocats, ces militaires, ces marins, ils ont réponse à tout.

— Voyons, veux-tu une plume, de l'encre et du papier?

L'abbé Rémy réfléchit un instant, et sans doute se dit-il qu'un mensonge écrit était un plus gros péché qu'un mensonge de vive voix, car, tout à coup :

— Non, dit-il, j'aime mieux lui conter cela à mon retour... Mais elle me croira mort.

— Elle n'en sera que plus joyeuse de te revoir vivant.

— Alors, mon ami, ne me laisse pas le temps de la réflexion, enlève-moi!

— Rien de plus facile!

Puis, se tournant vers les deux officiers :

— Les chevaux sont attelés, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine.

— Eh bien, en voiture, alors!

— En voiture! répéta l'abbé Rémy, comme un homme qui se jette tête baissée dans un péril inconnu.

— En voiture! répétèrent gaiement les deux officiers.

* * *

On monta en voiture, on courut la poste toute la nuit; le lendemain, à cinq heures du matin, on était au Havre.

Bougainville choisit lui-même la chambre que devait occuper son ami, lequel, fatigué de la route, et un peu alourdi encore du dîner de la veille, s'endormit, et ne se réveilla qu'à midi.

Juste comme il se réveillait, Bougainville entra dans sa chambre et ouvrit les fenêtres.

L'abbé jeta un cri de surprise et d'admiration : les fenêtres donnaient sur la mer.

A un quart de lieue en rade se balançait gracieusement *la Boudeuse,* affourchée sur ses ancres.

— Oh ! demanda l'abbé Rémy, qu'est-ce que ce magnifique bâtiment?

— Mon ami, dit Bougainville, c'est *la Boudeuse,* où nous sommes attendus pour dîner.

— Comment, tu veux que je m'embarque?

— Bon ! tu serais venu au Havre, et tu t'en retournerais sans avoir visité un bâtiment? Mais, cher

ami, c'est comme si tu allais à Rome sans voir le pape.

— C'est vrai, dit l'abbé Rémy; mais quand revenons-nous?

— Cela te regarde... après dîner, quand tu voudras... Tu donneras tes ordres; c'est toi qui seras capitaine à mon bord.

— Eh bien, partons plus tôt que plus tard... Nous avons mis quatorze heures pour venir; mais je mettrai bien cinq ou six jours pour m'en aller.

— Que t'importe, puisque tu as permission pour une semaine?

— Je sais bien; mais, vois-tu, c'est Marianne...

— Te figures-tu les cris de joie qu'elle poussera en te revoyant?

— Tu crois que ce seront des cris de joie?

— Mordieu! je l'espère bien!

— Moi aussi, je l'espère, dit l'abbé d'un air qui prouvait qu'il y avait dans son esprit plus de doute que d'espérance.

Puis, en homme qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins :

— Allons, allons, dit-il, à la frégate!

Bougainville semblait être servi par des génies, et ces génies semblaient obéir à l'abbé Rémy. De même que, lorsque celui-ci avait crié : « Au Havre ! » il avait trouvé la calèche tout attelée, de même, en criant : « A la frégate ! » il trouva la yole du capitaine toute parée.

Il descendit dans la barque, s'assit près de Bougainville, qui prit le gouvernail. Douze matelots attendaient, les rames levées.

Bougainville fit un signe; les douze rames retombèrent, battant l'eau d'un mouvement si égal, qu'elles ne frappèrent qu'un seul coup.

La yole volait sur la mer comme ces araignées des eaux qui glissent sur leurs longues pattes.

En moins de dix minutes, on était à bord.

Il va sans dire que cette merveille maritime qu'on appelle une frégate éveilla au plus haut degré l'enthousiasme du bon abbé Rémy; il demanda à Bougainville le nom de chaque mât, de chaque vergue, de chaque agrès.

De voiles, il n'en était pas question : toutes étaient carguées.

Au milieu de la nomenclature des différentes

pièces qui composent un bâtiment, on vint prévenir le capitaine qu'il était servi.

L'abbé et lui descendirent dans la salle à manger.

La salle à manger pouvait le disputer en commodité et en élégance à celle du plus riche château des environs de Paris.

L'abbé marchait d'étonnement en étonnement.

Par bonheur, quoiqu'on fût au 15 novembre, la mer était magnifique : il faisait une de ces belles journées d'automne qui semblent un adieu envoyé à la terre par ce soleil d'été que l'on ne reverra que dans six mois.

L'abbé Rémy n'avait pas le moindre mal de mer, ce qui lui valut les félicitations des officiers supérieurs admis à la table du capitaine, et celles du capitaine lui-même.

Cependant, vers le milieu du dîner, il lui sembla que le mouvement de la frégate augmentait.

Bougainville répondit que c'était le reflux, et se livra à l'exposé d'une savante théorie sur les marées.

L'abbé Rémy écouta avec la plus grande attention et le plus vif plaisir la dissertation scientifique

de son ami, et, comme il n'était pas étranger aux sciences physiques, il fit, de son côté, des observations qui parurent ravir en admiration les officiers.

Le dîner se prolongea plus longtemps que les convives ne le croyaient eux-mêmes.

Rien ne trompe sur la durée des heures comme une conversation intéressante arrosée de bon vin.

Puis arriva le café, ce doux nectar pour lequel l'abbé Rémy avouait sa prédilection.

Celui du capitaine Bougainville offrait un si savant et si heureux mélange de moka et de martinique, qu'en le sirotant à petites gorgées, l'abbé Rémy déclara n'en avoir jamais pris de pareil.

Puis, après le café, vinrent les liqueurs, ces fameuses liqueurs de madame Anfoux, qui faisaient les délices des gourmets de la fin du dernier siècle.

Enfin, les liqueurs savourées, l'abbé Rémy proposa de remonter sur le pont.

Bougainville ne fit aucune opposition à ce désir; seulement, il fut obligé, dans l'escalier, de donner le bras à son ami, lequel attribuait naïvement son défaut d'équilibre au vin de Champagne, au café moka et aux liqueurs de madame Anfoux.

La frégate marchait bâbord amures, le cap au nord-nord-ouest, ayant le vent grand largue, toutes voiles dehors, des bonnettes basses aux bonnettes de perroquet.

Il n'y avait pas jusqu'aux voiles d'étai qui ne fussent déployées.

On pouvait filer onze nœuds à l'heure.

Le premier sentiment du bon abbé fut tout à l'admiration que lui causait ce chef-d'œuvre d'architecture maritime endimanché de toutes ses voiles.

Puis il s'aperçut que la frégate marchait.

Puis il regarda autour de lui.

Puis il poussa un cri de terreur.

La terre de France n'apparaissait plus que comme un nuage à l'horizon.

Il regarda Bougainville d'un air qui contenait toute la gamme des reproches que peut faire à un ami la confiance trompée.

— Mon cher, lui dit Bougainville, j'ai eu tant de bonheur à te revoir, toi, mon plus ancien et mon plus cher camarade, que j'ai résolu que nous ne nous quitterions que le plus tard possible... Il me fallait un aumônier à bord de ma frégate; j'ai de-

mandé pour toi cette place à Sa Majesté, qui t'a fait la grâce de te l'accorder avec mille écus d'appointements... Voici ton diplôme.

L'abbé Rémy jeta un regard effaré sur sa nomination.

— Mais, dit-il, où allons-nous?

— Faire le tour du monde, mon cher.

— Et combien de temps cela peut-il demander, de faire le tour du monde?

— Oh! de trois ans à trois ans et demi tout au plus... Mais compte plutôt trois ans et demi que trois ans.

L'abbé se laissa tomber anéanti sur le banc de quart.

— Oh! murmura-t-il, je n'oserai jamais me représenter devant Marianne!...

— Je te promets de te reconduire jusqu'au presbytère, et de faire ta paix avec elle, dit Bougainville.

*
* *

Le 15 mai 1770, la frégate *la Boudeuse* rentrait dans la port de Saint-Malo.

Il y avait juste trois ans et demi qu'elle avait quitté le Havre ; Bougainville ne s'était pas trompé d'un jour.

Dans l'intervalle, elle avait fait le tour du monde.

Dieu seul sait ce qui se passa dans la première entrevue qui eut lieu entre l'abbé Rémy et Marianne !

UN FAIT PERSONNEL

Parlons d'une lettre de moi qui a fait beaucoup plus de bruit que je ne désirais qu'elle en fît, et surtout qu'elle n'était appelée à en faire.

Un jour, un de mes amis vint me dire, tout indigné, que mademoiselle Augustine Brohan, correspondante du *Figaro*, sous le nom de Suzanne, venait sinon d'insulter, du moins d'attaquer Victor Hugo.

Je voudrais qu'une fois pour toutes on comprît bien le triple sentiment qui m'attache à Victor Hugo.

Je le connais depuis la soirée de *Henri III*, c'est-à-dire depuis le 11 février 1828; depuis ce jour, il est mon ami; depuis longtemps, j'étais son admirateur : je le suis toujours.

Seulement, aujourd'hui à ces deux sentiments

s'en joint un troisième, pour lequel je cherche inutilement un nom. C'est au cœur de le comprendre ; mais la langue ne peut l'exprimer.

Victor Hugo est proscrit.

Qu'éprouve de plus, pour un homme proscrit, celui qui déjà l'aime et l'admire ?

Quelque chose comme une religion.

Eh bien, c'était contre cette religion que, à mon avis, venait d'être commis un acte qui ressemblait à un sacrilége, surtout de la part d'une artiste dramatique, surtout de la part d'une actrice qui a joué dans les pièces de Hugo, surtout de la part d'une femme !

Le coup qui ne pouvait atteindre Hugo me frappa profondément.

Je pris la plume, et, sans intention aucune de publicité, j'écrivis à M. le directeur du Théâtre-Français la lettre suivante :

« Monsieur,

» J'apprends que le courrier du *Figaro,* signé Suzanne, est de mademoiselle Augustine Brohan.

» J'ai pour M. Victor Hugo une telle amitié et

une telle admiration, que je désire que la personne qui l'attaque au fond de son exil ne joue plus dans mes pièces.

» Je vous serai, en conséquence, obligé de retirer du répertoire *Mademoiselle de Belle-Isle* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*, si vous n'aimez mieux distribuer à qui vous voudrez les deux rôles qu'y joue mademoiselle Brohan.

» Veuillez agréer, etc.

» ALEX. DUMAS. »

Je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes pièces du répertoire; je savais parfaitement que je n'avais pas le droit de retirer mes rôles à mademoiselle Brohan.

Je protestais, voilà tout.

Si j'eusse eu le droit de retirer pièces ou rôles, je les eusse retirés par huissier, et n'eusse point écrit au directeur.

Je crus, en effet, un instant, que l'on avait accédé à ma prière. On joua *les Demoiselles de Saint-Cyr*, et mademoiselle Fix avait repris le rôle de mademoiselle Brohan.

Mais on joua *Mademoiselle de Belle-Isle,* et mademoiselle Brohan avait conservé son rôle.

C'est alors seulement que je crus que ma lettre devait être publiée, et que je la publiai.

Cette lettre fit un effet auquel j'étais loin de m'attendre. Je n'y avais vu qu'un acte d'amitié : on y vit un acte, — à peine oserai-je le dire, — un acte de courage.

De courage, bon Dieu! on est courageux à bon marché, par le temps qui court!

La lettre eut un écho rapide dans un grand nombre de cœurs.

Je reçus cinquante cartes, je reçus vingt lettres.

Je me contenterai de citer trois de ces lettres.

« Monsieur Alexandre Dumas,

» Ce sont d'obscurs citoyens inconnus de vous, inconnus de M. Victor Hugo, qui, au nom de la gloire et de l'infortune insultées par une femme, viennent, dans toute l'effusion de leur cœur, vous remercier de votre noble lettre à M. Empis.

» Général TRAVAILLAUD; AUGUSTE OLLIER; SALVADOR BER; J. GAUDARD. »

« Cher Dumas,

» Du fond de notre chartreuse, où votre souvenir est vivant comme partout où nous vivons, je vous embrasse avec la plus vive tendresse; c'est un élan de sœur qui vous remercie de vous ressembler toujours, fidèle ami du malheur. Pauline a bondi pour m'apprendre cette sublime et simple protestation qui soude ensemble les deux plus grands cœurs du monde et nos deux plus chères gloires : la sienne s'appelle *Souffrance* et la vôtre *Bonté*.

» Merci pour nous tous de la part du bon Dieu.

» MARCELINE (1). »

« Cher Dumas,

» Les journaux belges m'apportent, avec tous les commentaires glorieux que vous méritez, la lettre que vous venez d'écrire au directeur du Théâtre-Français.

» Les grands cœurs sont comme les grands astres : ils ont leur lumière et leur chaleur en eux;

(1) Madame Desbordes-Valmore.

» Ce qu'il ignore, peut-être, c'est que je n'ai joué le rôle *secondaire* de la marquise de Prie dans *Mademoiselle de Belle-Isle,* pour les débuts de mademoiselle Stella Colas, qu'à regret et sur les instances réitérées de M. Empis.

» J'y renoncerai avec empressement, le jour où le jugera convenable M. l'administrateur du Théâtre-Français, à qui j'ai été heureuse de prouver en cette occasion mon désir de lui plaire.

» Quant à la leçon que M. Dumas prétend me donner, je ne saurais l'accepter. J'ai pu, dans un moment inopportun peut-être, porter un jugement consciencieux sur des actes et des écrits que leur auteur lui-même livrait au public ; je ne blessais ni d'anciennes amitiés, ni même d'anciennes admirations. Mais, dans ces questions délicates, moins qu'à personne il appartient de prendre la parole à l'homme qui n'a pas su respecter dans ses anciens bienfaiteurs un exil doublement sacré.

» Agréez, etc.,

» A. Brohan. »

Nous ne sommes de l'avis de mademoiselle Bro-

han, ni sur le rôle de mademoiselle Mauclerc, ni sur celui de madame de Prie.

Mademoiselle Augustine Brohan, âgée de trente-sept ans à peine, et toujours jolie, pouvait parfaitement jouer la pensionnaire de Saint-Cyr, puisque mademoiselle Mars, à cinquante, jouait celui de la duchesse de Guise, et, à cinquante-huit, celui de mademoiselle de Belle-Isle.

Quant au rôle *secondaire* de madame de Prie, qu'elle a joué par complaisance, dit-elle, peut-être est-il devenu un rôle secondaire aujourd'hui ; mais, du temps de mademoiselle Mante, c'était un premier rôle; j'en appelle à tous ceux qui l'ont vu jouer à cette éminente actrice.

Passons à mon ingratitude envers *mes bienfaiteurs*.

Je ne discuterai pas avec mademoiselle Brohan la signification multiple de ce mot bienfaiteur. Je le prends dans son sens ordinaire et moral. Donc, quant à mon ingratitude envers *mes bienfaiteurs*, je remercie mademoiselle Augustine Brohan de me placer sur ce terrain. Je vois que, malgré ma lettre, elle est toujours restée mon amie.

Attaqué, je dois répondre.

Ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent qu'entré dans les bureaux du duc d'Orléans, en 1823, sur la recommandation du général Foy, j'y restai sept ans :

Une année, comme expéditionnaire, à 1,200 francs;

Trois ans, comme employé au secrétariat, à 1,500 francs;

Deux ans, comme commis d'ordre, à 2,000 francs;

Deux ans, comme bibliothécaire adjoint, à 1,200 francs.

Là se sont bornés à mon égard les bienfaits du duc d'Orléans (Louis-Philippe), bienfaits en échange desquels je lui consacrais neuf heures de mon temps par jour.

En 1830, je donnai ma démission de bibliothécaire adjoint, afin d'avoir le droit non-seulement d'avoir une opinion, mais encore de la dire tout haut.

Je perdis immédiatement la protection de mon bienfaiteur couronné, et jamais depuis je ne la reconquis, ni n'essayait de la reconquérir.

Mais, en compensation, je conservai une amitié bien précieuse : celle du prince royal.

Ah! celui-là fut mon véritable *bienfaiteur*.

J'obtins de lui la grâce d'un homme condamné aux galères.

J'obtins de lui la vie d'un homme condamné à mort.

Aussi, envers celui-là, ma reconnaissance ne s'est point démentie : je l'ai aimé et respecté vivant; mort, je le vénère.

Racontons en deux mots comment se nouèrent plus tard les relations que j'eus l'honneur d'avoir avec M. le duc de Montpensier.

C'était à la première représentation des *Mousquetaires*, à l'Ambigu, le 27 octobre 1845.

La pièce en était au huitième ou dixième tableau, et était en train de conquérir le succès qui se traduisit par cent cinquante ou cent soixante représentations consécutives.

Le duc de Montpensier assistait à la représentation.

Pasquier, son chirurgien, vint frapper à ma loge.

— Le duc de Montpensier te demande, me dit-il.

— Pour quoi faire?

— Mais pour te faire ses compliments.

— Je ne le connais pas.

— Vous ferez connaissance.

— Je suis en redingote et en cravate noire.

— Un jour de triomphe, on n'y regarde pas de si près.

Je suivis Pasquier.

Trois mois après, la direction du Théâtre-Historique était accordée à M. Hostein.

Un an plus tard, le Théâtre-Historique jouait *la Reine Margot,* comme pièce d'ouverture.

Je paye aujourd'hui deux cent mille francs *ce bienfait* de M. le duc de Montpensier; mais je ne lui en suis pas moins reconnaissant.

Et la preuve, c'est que, le 4 mars 1848, c'est-à-dire sept jours après la révolution de février, au milieu de l'effervescence républicaine qui remplissait les rues de bruit et de clameurs, j'écrivis cette lettre dans le journal *la Presse* :

A monseigneur le duc de Montpensier.

« Prince,

» Si je savais où trouver Votre Altesse, ce serait de vive voix, ce serait en personne que j'irais lui

offrir l'expression de ma douleur pour la grande catastrophe qui l'atteint personnellement.

» Je n'oublierai jamais que, pendant trois ans, en dehors de tout sentiment politique et contrairement aux désirs du roi, qui connaissait mes opinions, vous avez bien voulu me recevoir et me traiter presque en ami.

» Ce titre d'ami, monseigneur, quand vous habitiez les Tuileries, je m'en vantais; aujourd'hui que vous avez quitté la France, je le réclame.

» Au reste, monseigneur, Votre Altesse, j'en suis certain, n'avait point besoin de cette lettre pour savoir que mon cœur est un de ceux qui lui sont acquis.

» Dieu me garde de ne pas conserver dans toute sa pureté la religion de la tombe et le culte de l'exil.

» J'ai l'honneur d'être avec respect,

» Monseigneur, de Votre Altesse royale,

» Le très-humble et très-obéissant serviteur,

» ALEX. DUMAS. »

A cette époque, et pendant le moment d'effer-

vescence où l'on se trouvait, il y avait quelque danger à écrire une pareille lettre.

Et vous allez le voir, chers lecteurs.

Le lendemain ou le surlendemain du jour où cette lettre parut, il y avait, à la Bastille, inhumation des citoyens tués pendant les trois jours de 1848.

Ils allaient rejoindre les patriotes de 1789 et de 1830.

J'assistai à cette fête, avec mon costume de commandant de la garde nationale de Saint-Germain.

Je revenais de la Bastille.

Depuis quelque temps, j'entendais une rumeur grossissante derrière moi.

A l'entrée de la rue de la Grange-Batelière, je crus m'apercevoir que j'étais l'objet de cette rumeur, et je me retournai.

En effet, un homme avait ameuté une cinquantaine d'individus et me suivait avec eux.

En voyant que je me retournais, cet homme vint à moi.

— C'est donc toi, citoyen Alexandre Dumas, me dit-il, qui appelle Montpensier *monseigneur ?*

— Monsieur, lui répondis-je avec ma politesse accoutumée, j'appelle toujours un exilé *monseigneur ;* c'est une mauvaise habitude peut-être ; mais, que voulez-vous ! elle est prise ainsi.

— Eh bien, tiens, continua le citoyen X..., voilà pour ta peine.

Et, à ce mot, il tira un pistolet de dessous son paletot, et me le mit sur la poitrine.

Un jeune homme que je ne connaissais pas, M. Émile Mayer, qui demeure aujourd'hui rue de Buffaut, n° 17, releva avec son bras le pistolet du citoyen X...

Le pistolet partit en l'air.

J'avais tiré mon sabre du fourreau ; je pouvais le passer au travers du corps du citoyen X... ; je jugeai la représaille inutile ; je rentrai chez moi.

L'événement se passa en plein jour et devant deux cents personnes ; il est donc incontestable, et, s'il était contesté, vingt témoins seraient là pour affirmer ce que je raconte.

Le bruit n'en est pas venu jusqu'à mademoiselle Brohan.

Cela n'a rien d'étonnant ; on faisait tant de bruit

à cette époque, surtout au Théâtre-Français, où mademoiselle Rachel chantait *la Marseillaise*.

Mais le bruit en vint jusqu'à M. le prince de Joinville.

Lorsqu'il fut question de former l'Assemblée constituante, un de ses aides de camp vint me trouver de sa part.

C'était un capitaine de frégate.

— Monsieur Dumas, me dit-il, le prince de Joinville désire se mettre sur les rangs pour la députation.

Je m'inclinai, attendant la suite de l'ouverture.

Le capitaine continua.

— Il me charge de vous demander votre avis sur la façon dont doit être rédigée sa profession de foi.

— Ah ! répondis-je, monsieur, c'est bien simple !

Et je pris une feuille de papier, et j'écrivis :

« Saint-Jean d'Ulloa. — Tanger. — Mogador.

» Retour des cendres de Sainte-Hélène.

» JOINVILLE. »

— Voilà, dis-je en remettant la feuille de papier

au capitaine, la meilleure profession de foi que, à mon avis, puisse faire M. le prince de Joinville.

Le prince de Joinville adopta une autre rédaction.

Je crois qu'il eut tort.

L'Assemblée nationale réunie, on discuta la loi d'exil.

J'avais alors un traité avec le journal *la Liberté*. J'y étais entré au mois de mars, lorsqu'il tirait à douze ou treize mille exemplaires.

Au 15 mai suivant, il tirait à quatre-vingt-quatre mille.

La Liberté était devenue une puissance.

C'était un M. Lepoitevin Saint-Alme qui en était rédacteur en chef.

Je crus devoir protester contre la loi d'exil, qui frappait tous les membres de la famille d'Orléans.

J'apportai ma protestation à M. Lepoitevin Saint-Alme, qui refusa de l'insérer.

Je rompis mon traité avec *la Liberté*.

Puis j'allai porter ma protestation de journal en journal.

Tous refusèrent.

J'allai à *la Commune de Paris*, c'est-à-dire dans

la gueule du lion. J'attaquais tous les jours Sobrier et Blanqui.

La Commune de Paris fit ce qu'aucun journal n'avait osé faire, elle inséra ma protestation.

Ce n'est pas tout.

Lorsque le prince Louis-Napoléon fut nommé président de la République, je lui adressai, le 19 décembre 1848, une lettre sur le même sujet, et qui fut publiée par le journal *l'Événement*.

Étrange coïncidence, *l'Événement*, dans lequel je demandais le rappel de tous les exilés, était le journal de Victor Hugo !

Ceux qui désireront lire cette lettre la trouveront à la date du 19 décembre.

Enfin, lorsque le roi Louis-Philippe mourut, je fis le voyage de Paris à Claremont pour assister à son convoi, comme, dix ans auparavant, j'avais fait le voyage de Florence à Dreux pour assister à celui du duc d'Orléans.

Selon toute probabilité, ces différents faits ne sont point parvenus à la connaissance de mademoiselle Augustine Brohan.

Il n'y a rien là d'étonnant ; à cette époque, ma-

demoiselle Augustine Brohan n'était pas encore journaliste.

Une dernière anecdote.

On se rappelle que c'est sous l'influence du duc de Montpensier que le Théâtre-Historique s'était ouvert.

Le duc de Montpensier avait sa loge au Théâtre-Historique.

La révolution de février terminée, le duc de Montpensier parti, sa loge, dont il n'avait pas renouvelé la location, se trouvait vacante.

J'allai trouver M. Hostein et le priai de ne louer cette loge à personne, la prenant pour mon compte.

M. Hostein y consentit.

Pendant près d'un an, la loge du duc de Montpensier resta vide, et éclairée aux premières représentations, comme si elle l'attendait.

Il y a plus : le duc de Montpensier, à chaque première représentation, recevait, avec une lettre de moi, son coupon de loge à Séville.

Au bout d'un an, son secrétaire intime, M. Latour, vint faire un voyage à Paris.

A peine arrivé, il accourut chez moi.

Il venait me faire des compliments de la part du prince.

Après avoir causé de beaucoup de choses, — les sujets de conversation ne manquaient point à cette époque, — nous en arrivâmes au Théâtre-Historique.

— A propos, me dit-il, ai-je encore mes entrées?

— Où cela?

— Au Théâtre-Historique.

— Parbleu!

— Je veux dire mes entrées sur la scène.

— Avez-vous toujours votre clef de communication?

— Oui.

— Eh bien, cher ami, servez-vous-en ce soir; les révolutions changent les gouvernements, mais elles ne changent pas les serrures. Seulement, à mon tour. — A propos...

— Quoi?

— Le prince reçoit ses coupons de loge, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Qu'a-t-il dit quand il a reçu le premier?

— Il s'est mis à rire en disant : « Ce farceur de Dumas ! »

— Tiens, c'est singulier, répondis-je; à sa place, je me serais mis à pleurer.

J'allai à mon bureau.

— Vous écrivez? me demanda Latour.

— Oh ! rien, un mot.

J'écrivais, en effet.

J'écrivais à M. Hostein :

« Mon cher Hostein,

» Vous pouvez, à partir de demain, disposer de l'avant-scène de M. le duc de Montpensier. Je trouve que c'est un peu trop cher, de payer une loge à l'année pour faire rire un prince.

» Tout à vous,

» ALEX. DUMAS. »

COMMENT J'AI FAIT JOUER A MARSEILLE

LE DRAME DES *FORESTIERS*

Un jour, — il y a dix-huit mois de cela, — je reçus une lettre de Clarisse Miroy. Vous vous rappelez bien Clarisse Miroy, n'est-ce pas? vous l'avez assez applaudie dans *la Grâce de Dieu* et dans *la Bergère des Alpes*.

L'excellente artiste me priait de lui envoyer, pour elle et pour Jenneval, dont elle me vantait le talent, un *Antony* censuré.

Le préfet des Bouches-du-Rhône, ignorant que l'on jouât *Antony* à Paris, refusait de le laisser jouer à Marseille.

J'avais beaucoup entendu parler du talent de

Jenneval, qui a une grande réputation en province. Je venais d'écrire les derniers mots d'un drame tiré d'un roman anglais, *Jane Eyre;* j'eus l'idée, au lieu d'envoyer *Antony* à Clarisse et à Jenneval, de leur offrir *Jane Eyre.*

Peut-être la pièce ne valait-elle pas *Antony,* qui, du temps de l'école idéaliste, passait pour une assez bonne pièce; mais, en tout cas, c'était moins connu. Jenneval et Clarisse acceptèrent. Ils allèrent trouver MM. Tronchet et Lafeuillade, les directeurs des deux théâtres, et leur firent part de ma proposition.

Poste pour poste, je reçus de ces messieurs prière de leur envoyer mes conditions.

J'étais fatigué, j'avais un énorme besoin de cette grande amie à moi que l'on nomme la solitude, je résolus de porter mes conditions moi-même.

Je sautai en wagon; vingt-deux heures après, j'étais à Marseille.

Avec des ambassadeurs comme Jenneval et Clarisse, qui tenaient les recettes du théâtre de Marseille entre leurs mains, les conditions ne furent pas longues à débattre.

Le jour de la lecture aux acteurs fut fixé.

A mon grand étonnement, je trouvai chez M. Tronchet, l'un des deux directeurs, non-seulement les artistes qui devaient jouer dans l'ouvrage, mais encore une partie de la presse et une fraction du conseil municipal.

Vous jugez si cette solennité m'effraya, moi, l'homme le moins solennel du monde.

Enfin, je tirai mon manuscrit de *Jane Eyre*, et lus, tant bien que mal, le prologue et les trois premiers actes.

Par malheur ou par bonheur, — vous allez voir combien les desseins de Dieu sont impénétrables, — le copiste qui m'avait promis de m'apporter les deux derniers actes de mon drame me manqua de parole.

Je fus donc obligé de faire à l'honorable société un discours dans lequel je lui exposais la situation, en l'invitant à revenir le samedi suivant.

L'honorable société fut de bonne composition; elle m'assura qu'elle s'était trop amusée aux trois premiers actes pour ne pas revenir aux deux derniers, et partit, en apparence fort satisfaite.

C'est ce qu'il nous faut, à nous, qui ne vivons que d'apparences.

Mais, pendant ces deux jours, il devait se passer un grand événement.

Une artiste mécontente de son rôle, et qui, par conséquent, désirait que la pièce ne fût pas jouée, vint trouver Jenneval et, en confidence, lui glissa tout bas que ma pièce avait déjà été jouée à Bruxelles.

J'avoue qu'à cette ouverture de Jenneval, mon étonnement fut grand.

J'allai aux sources; voici ce qui était arrivé :

J'avais lu le roman de miss Currer Bell sur l'original. J'ignorais qu'il eût été traduit, et, par suite, j'ignorais que deux jeunes Belges de beaucoup de talent, ce qui n'arrangeait pas mon affaire, en avaient fait un drame pour le théâtre des galeries Saint-Hubert.

C'était ce drame que l'on m'accusait tout simplement de vouloir faire jouer sous mon nom à Marseille. L'accusation était absurde. Mais vous connaissez l'axiome, chers lecteurs : *Credo quia absurdum.*

A l'instant même, mon parti fut pris; je remerciai l'artiste de sa bienveillante démarche à mon égard, j'arrivai à la réunion du samedi, je demandai la parole et je racontai toute l'histoire, déclarant qu'il m'était impossible de laisser jouer maintenant *Jane Eyre*.

Ce fut un concert de désolation. Comme il paraissait sincère :

— Messieurs et mesdames, demandai-je, car il y avait des dames, voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire?

Ma proposition souleva une tempête.

— Ce n'est pas une histoire que nous voulons, me fut-il répondu de tous côtés, c'est un drame, ou, tout au moins, une comédie.

— Laissez-moi toujours vous raconter l'histoire, insistai-je.

On me fit cette concession, mais bien en rechignant, je vous jure.

— Messieurs, dis-je, il n'est point que vous n'ayez entendu parler d'un grand légiste nommé Cambacérès, qui avait l'honneur d'être archichancelier sous Napoléon Ier.

La plupart des personnes qui se trouvaient là, de si mauvaise humeur qu'elles fussent, furent obligées de convenir qu'elles retrouvaient dans leurs souvenirs quelque chose qui n'était aucunement en désaccord avec ce que je disais.

Je continuai.

— Il n'est point que vous n'ayez entendu dire encore que cet archichancelier, que Napoléon tourmentait tant avec son vote du 20 janvier 1793, était non-seulement un grand légiste, mais encore un grand gastronome, chose bien autrement rare; car on peut être un grand légiste avec une bonne mémoire, mais on ne peut être un grand gastronome qu'avec un bon estomac. Or, Son Excellence l'archichancelier, ayant été doublement doué, et d'une bonne mémoire et d'un bon estomac, était donc à la fois un grand légiste et un grand gastronome...

Ici, je fus interrompu pour tout de bon.

— Qui êtes-vous? demandai-je, un jour que je mettais en scène le drame des *Girondins* au Théâtre-Historique, à un homme que je trouvais constamment entre mes jambes, et dont la figure, sans m'être complétement inconnue, ne m'était pas tout

à fait étrangère, et pourquoi êtes-vous toujours là?

— Parce que j'ai le droit d'y être, monsieur, me répondit-il, comme un homme sûr de son droit.

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis *le premier murmure*.

J'inclinai la tête sous cette réponse. Cet homme, mon chef de comparses, était, en effet, le premier murmure.

Que de fois je l'avais déjà entendu, ce malheureux premier murmure, qui a toujours le droit d'être là! que de fois je devais l'entendre encore!

— Ah! lui répondis-je, je te connais, tu es l'esclave qui suivait à Rome le char du triomphateur, et qui lui criait, au milieu des couronnes, des fanfares, des bravos, des applaudissements, des palmes: « César, souviens-toi que tu es mortel! » Seulement, tu ne t'appelles pas le premier murmure, tu t'appelles l'Envie; seulement, tu n'es pas un homme, tu es un serpent!

Eh bien, ce premier murmure, je venais de l'entendre derrière moi, à cette seconde période de mon histoire de Cambacérès.

— Messieurs, dis-je, par grâce, laissez-moi achever.

On concéda.

— Un jour, continuai-je, que ce grand légiste donnait un de ces dîners dont lui seul et son cuisinier avaient le secret, il reçut un si magnifique poisson, que cuisinier et maître restèrent en admiration devant lui.

— Oh ! nous connaissons l'anecdote, dit une voix :

Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

— Messieurs, vous vous trompez : ce n'était point un turbot, c'était un saumon, et il fut mangé, non pas avec une sauce piquante, mais avec une sauce hollandaise.

Le silence se rétablit; l'interrupteur avait vu qu'il était dans son tort.

— Mais, au moment, continuai-je, où maître et cuisinier étaient en admiration, voilà que l'on annonce un second saumon. On le déballa négligemment, et seulement à cause de la longueur de sa bourriche, qui semblait exagérée. L'étonnement fut grand lorsqu'en le mettant à côté du premier, on

vit qu'il avait trente-deux centimètres de plus, et lorsqu'en le placant dans une balance, on reconnut qu'il l'emportait sur l'autre de deux livres et demie. Jamais on n'avait vu saumon de pareille taille.

— Pardon, monsieur, me dit une voix, mais il me semble que vous vous éloignez de plus en plus de la question.

— Au contraire, je m'en rapproche. Laissez-moi dire, et vous verrez.

Le premier murmure devint second murmure.

Je fis comme on fait au bal de l'Opéra; je lui dis : « Je te connais, beau masque, » et je continuai.

— Que faire de deux pareils poissons? L'archichancelier en était presque à regretter le second, qui le mettait dans un pareil embarras. Enfin il se frappa le front, un sourire s'épanouit sur ses lèvres éloquentes et gourmandes :

» — Le dîner a lieu demain, dit-il au maître d'hôtel; faites cuire les deux poissons, vous recevrez des ordres subséquents.

» On était habitué à ne plus s'inquiéter de rien en politique et en cuisine, quand l'archichancelier avait dit :

» — Soyez tranquille.

» On ne s'inquiéta plus de rien.

» Le même soir, les ordres furent donnés.

» Le lendemain, à six heures précises, les convives étaient à table.

» Pendant le potage, qui était une bisque aux écrevisses, on leur avait annoncé le saumon comme un monstre marin dont ils n'avaient aucune idée.

» Les convives de Cambacérès, qui avaient vu ce qu'il y a de mieux en poissons de tout genre, et qui croyaient naturellement n'avoir plus rien à voir sous ce rapport, attendaient donc avec une dédaigneuse confiance l'apparition du prétendu monstre.

» On n'avait pas longtemps à l'attendre, il devait venir en relevé de potage.

» Au moment solennel, la porte de la salle à manger s'ouvrit, on entendit résonner dans le lointain la marche des Samnites. — Un chef parut, un candélabre à la main, suivi de quatre marmitons en costume d'une entière blancheur, portant sur leurs épaules une planche de cinq pieds de long sur laquelle, au milieu d'une mer d'herbes odoriférantes, dormait le saumon attendu.

» Quoique ce fût le moins grand des deux, sa vue excita une clameur universelle.

» Les convives, pour mieux voir, se levèrent; les plus petits montèrent sur leur chaise, et la procession commença sa promenade autour de la salle à manger.

» On en était au plus fort de l'admiration, quand un marmiton maladroit glisse et tombe, entraînant son compagnon dans sa chute.

» Il n'y eut qu'un cri, cri de terreur, non pas pour les deux marmitons, — qui s'inquiétait de deux pareils drôles ! — mais pour le saumon.

» Le saumon, en effet, était cuit trop à point pour supporter impunément une pareille chute.

» Il se brisa en dix morceaux.

» — Ah ! firent les convives d'un seul cri, mais en modulant leur sensation sur vingt tons différents qui remplirent la gamme de la douleur, depuis le soupir jusqu'au sanglot.

» Au milieu de ce concert de désolation, on entendit une voix qui disait :

» — Que voulez-vous, messieurs ! c'est un petit malheur.

» Chacun se retourna vers celui qui venait de prononcer ce blasphème.

» C'était le maître de la maison, qui, au milieu de ce désastre, était resté le front calme et le visage souriant.

» Tous les bras devinrent des points d'interrogation et se dressèrent vers lui.

» — Qu'on en apporte un autre ! dit-il d'un air impératif et avec un geste de commandement qui rappelait le grand Condé.

» Chacun resta stupéfait.

» Au même instant, la musique, qui avait cessé comme si elle eût été frappée du même coup que les convives, reprit plus animée que jamais.

» On entendit le piétinement d'une nouvelle procession.

» Un nouveau chef entra, portant deux candélabres au lieu d'un.

» Il était suivi, non plus de quatre, mais de huit marmitons, portant, non plus une planche de six pieds, mais de dix, et sur cette planche gisait, non plus au milieu du cerfeuil, de la pimprenelle et du persil, mais sur un lit des fleurs les plus rares, le

véritable colosse, le véritable monstre, le saumon gigantesque destiné à être mangé, et dont l'autre n'était que la miniature.

» L'esprit des gourmands est ordinairement d'une grande finesse.

» Il n'y eut pas un des convives qui ne comprît l'admirable comédie culinaire qui venait d'être jouée devant lui.

» Toutes les voix éclatèrent en un seul cri :

» — Vive monseigneur l'archichancelier ! vive le soutien de l'Empire !

» Cambacérès se rassit modestement et ne dit que ces deux mots :

» — Messieurs, mangeons.

— Eh bien, me demanda une voix, que signifie votre histoire ?

— Cela signifie, messieurs, que le saumon de cinq pieds a fait une chute, et que l'on va vous en servir un de sept. Voulez-vous vous trouver ici jeudi prochain ? D'ici là, je ferai une autre pièce, que j'aurai l'honneur de vous lire.

— Et ce drame, comment s'appellera-t-il ? demanda la même voix interrogative.

— Il s'appellera *le Salteador*, *Pascal Bruno* ou *les Gardes forestiers*, à votre choix.

— Va pour *les Gardes forestiers*, dit la même voix.

— A jeudi donc *les Gardes forestiers*, messieurs.

Le grand saumon avait fait son effet; on m'entoura, on m'applaudit, on me félicita.

— Que cherchez-vous? me demanda Jenneval.

— Je cherche le premier murmure.

— Oh! soyez tranquille, me dit-il en riant, il est allé vous attendre dans la salle.

***

Au nombre des personnes qui assistaient à la lecture était un de mes vieux amis, nommé Berteau.

Nous étions déjà amis avant de nous connaître.— Nous sommes restés amis après nous être connus, et nous nous sommes connus en 1834, voilà de cela tantôt vingt-quatre ans.

Une amitié qui a âge d'homme, c'est respectable.

Comment était-il mon ami sans me connaître? comment m'avait-il prouvé son amitié?

Je vais vous raconter cela.

Berteau avait vingt-quatre ans en 1830; comme tous les Marseillais, il avait le cœur chaud, la tête poétique, et de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

Je ne sais pas comment font ces diables de Marseillais, ils ont tous de l'esprit, et il en reste encore pour les autres.

Il s'était fait non-seulement un adepte, mais un fanatique de la nouvelle école.

Malheureusement, tout le monde n'était pas de son opinion littéraire à Marseille. Il y avait bon nombre d'opposants, et les opposants étaient même en majorité.

Madame Dorval y vint en 1831 pour jouer *Antony*.

Or, *Antony* était l'expression la plus avancée du parti. Victor Hugo, plus romantique que moi par la forme, était plus classique par le fond.

L'effet d'*Antony* sur les Marseillais devait être décisif. Continuerait-on de parler la langue d'Oc à Marseille? Y parlerait-on la langue d'Oil?

Telle était la question.

Antony allait la décider.

Chers lecteurs qui courez les boulevards un agenda à la main, non pas pour y inscrire vos pensées, —

mais vos différences; — et vous surtout, belles lectrices qui portez ces crinolines immenses et ces imperceptibles chapeaux, dont l'un est nécessairement la critique de l'autre, vous n'avez pas connu ces représentations de 1830, dont chacune était une bataille de la Moscova, à la fin de laquelle chacun chantait son *Te Deum*, comme si les deux partis étaient vainqueurs, tandis qu'au contraire, souvent les deux partis étaient vaincus; vous ne pouvez donc vous faire une idée de ce que fut, ou plutôt de ce que ne fut pas la première représentation d'*Antony* à Marseille.

Dès le premier acte, il y eut lutte dans le parterre, non pas lutte de sifflets et de bravos, d'applaudissements et de chants de coqs, de cris humains et de miaulements de chats, comme cela se pratique dans les représentations ordinaires, non; lutte d'injures, lutte à coups de pied, lutte à coups de poing.

Berteau, à son grand regret, fut un peu empêché de prendre part à cette lutte.

Pourquoi? — ou plutôt par quoi?

Par une couronne de laurier qu'il avait apportée toute faite, et qu'il cachait sous une de ces immenses

redingotes blanches, comme on en portait en 1831.

Peut-être un combattant de plus, et surtout un combattant de la force, de l'enthousiasme et de la conviction de Berteau, eût-il changé la face de la bataille.

Or, quoi qu'il doive m'en coûter, il faut bien que je l'avoue, la bataille fut perdue, non pas comme Waterloo, au cinquième acte, mais comme Rosbach. au premier.

Force fut de baisser la toile avant la fin de ce malheureux premier acte.

Que fait Berteau, ou plutôt que fera Berteau de sa couronne?

Berteau s'élance sur le théâtre, crie : « Au rideau ! » d'une si majestueuse voix, que le machiniste la prend pour celle du régisseur ; le rideau se lève, et que voit le parterre, encore en train de se gourmer ?

Berteau sur le théâtre avec sa redingote blanche, et sa couronne à la main.

Berteau, secrétaire de la préfecture, était connu de tout Marseille.

Que va faire Berteau?

A peine chacun s'était-il adressé cette question,

que Berteau arrache la brochure des mains du souffleur, allonge son double laurier sur la brochure, et, à haute et intelligible voix :

— Alexandre Dumas, dit-il, puisque tu n'es pas ici et que je ne puis te couronner, permets que je couronne ta brochure.

Je vous demande, à vous qui connaissez Marseille, quel fut le tonnerre d'injures, de cris, d'imprécacations qui s'élança de ce volcan que l'on appelle un parterre marseillais.

Vous croyez que Berteau, vaincu, va se retirer?

Vous ne connaissez pas Berteau.

Il se retire, en effet, mais pour aller chercher dans le cabinet des accessoires la plus immense perruque du *Malade imaginaire*, la fait poudrer à blanc par le coiffeur, la dissimule derrière sa redingote blanche, rentre sur la scène et crie : « Au rideau ! » pour la seconde fois.

Trompé pour la seconde fois, le machiniste lève la toile.

Encore Berteau; cette fois, seulement, Berteau fait trois humbles saluts.

On croit qu'il vient faire des excuses, on crie: « Silence ! » on se rassied.

Berteau tire sa perruque de derrière son dos, et, d'une voix articulée de façon à ce que personne n'en perde un mot :

— Tiens, parterre de perruquiers, dit-il, je t'offre ton emblème.

Et il jette sa perruque poudrée à blanc au milieu du parterre.

Cette fois, ce ne fut pas une révolte, ce fut une révolution ; ce n'était plus assez de proscrire Berteau comme Aristide, il fallait l'immoler comme les Gracques.

On se précipita sur le théâtre.

Berteau n'eut que le temps de disparaître, non par une trappe, mais par le trou du souffleur.

Un pompier, qui lui avait des obligations, lui prêta son casque et sa veste pour sortir du théâtre et rentrer chez lui.

Le lendemain, en venant à son bureau, il trouva le préfet plein d'inquiétude ; on lui avait annoncé que son secrétaire particulier était fou, et comme, à part son enthousiasme romantique, Berteau était

un excellent employé, le préfet était au désespoir.

Or, j'avais retrouvé Berteau aussi chaud en 1858 qu'il l'était en 1832.

Présent à l'engagement que je prenais de lire une nouvelle pièce le jeudi suivant, il pensa que j'aurais besoin de solitude, et m'offrit sa campagne de la Blancarde.

En sortant du théâtre, nous montâmes en voiture et allâmes à la campagne.

Imaginez-vous la plus délicieuse retraite qu'il y ait au monde, avec des forêts de pins qui, au mois d'août, ne laissent point passer un rayon de soleil, avec des vergers d'amandiers qui, au mois de mars, quand à Paris tombe la véritable neige, froide et glacée, secouent, eux, leur neige parfumée et rose sur des gazons qui n'ont pas cessé d'être verts.

La maison était gardée par un simple jardinier nommé Claude, comme au temps de Florian et de madame de Genlis.

Le matin, au poste à feu de la Blancarde, il avait tué un oiseau qui lui était inconnu.

Il apportait cet oiseau à son maître.

Berteau poussa un cri de joie.

— Eh ! mon ami, dit-il, c'est pour vous, c'est en votre honneur que cet oiseau s'est fait tuer.

Je pris l'oiseau, je l'examinai, le tournant et le retournant.

— Je ne lui trouve rien d'extraordinaire, dis-je, et, à moins que ce ne soit le *rara avis* de Juvénal ou le phénix qui vient déguisé en simple particulier pour le carnaval à Marseille...

Berteau m'interrompit.

— Eh ! mon ami, c'est bien mieux que tout cela : c'est l'oiseau contesté, l'oiseau fabuleux, l'oiseau que l'on vous a accusé d'avoir trouvé dans votre imagination, l'oiseau qui n'existe pas, à ce que prétendent les savants; c'est un chastre, mon ami; voilà vingt ans que j'en cherche un pour vous l'envoyer. Tiens, Claude, voilà cent sous.

— Un chastre !

Je vous avoue que, moi-même, j'étais resté stupéfait; on m'avait tant dit que j'avais inventé le chastre, que j'avais fini par le croire.

Je m'étais dit que j'avais été mystifié par M. Louet, et je m'étais consolé, ayant été depuis mystifié par bien d'autres.

Mais non, l'honnête homme ne m'avait dit que la vérité ; peut-être n'avait-il pas été à Rome en poursuivant un chastre, mais il avait pu y aller, puisque, ornothologiquement parlant, la cause première existait.

Je mis le chastre dans une boîte faite exprès, et je l'expédiai à Paris pour le faire empailler.

Puis je m'occupai de mon installation.

La première chose qui m'était nécessaire était une cuisinière.

Je m'informai à Berteau.

— Diable ! me dit-il, je vous en donnerais bien une, mais....

— Mais quoi ?

— Mais elle a un défaut.

— Lequel ?

— Elle ne sait pas faire la cuisine.

Je jetai un cri de joie.

— Eh ! mon ami, lui dis-je, c'est justement ce que je cherche ! Une cuisinière qui ne sait pas faire la cuisine, mais c'est un oiseau bien autrement rare que votre chastre, que je soupçonne d'être le merle à plastron, ce qui, soyez tranquille, ne m'ôte

aucunement de ma considération pour lui. Une cuisinière qui ne sait pas faire la cuisine est un être sans envie, sans orgueil, sans préjugés, qui n'ajoutera pas de poivre dans mes ragoûts, de farine dans mes sauces, de chicorée dans mon café; qui me laissera mettre du vin et du bouillon dans mes omelettes sans lever les bras au ciel, comme le grand prêtre Abimeleck. Allez me chercher votre cuisinière qui ne sait pas faire la cuisine, cher ami, et n'allez pas vous tromper et m'en amener une qui la sache.

Berteau partit comme si c'était la veille qu'il eût jeté une perruque au parterre, et revint ramenant au petit trot derrière lui une bonne grosse Provençale de trente-cinq à quarante ans, avec un sourire sur les lèvres, une étincelle dans les yeux, et un accent que, près d'elle, la capitaine Pamphile parlait le tourangeau.

Elle s'appelait madame Cammel.

Nous nons entendîmes en quelques paroles.

Il fut convenu qu'elle ferait le marché et que je ferais la cuisine.

La seule part qu'elle prendrait à cette prépara-

tion chimique serait de gratter les légumes, d'écumer le pot-au-feu et de vider les volailles; je me chargeais du reste.

Il n'est pas, chers lecteurs, — détournez-vous, belles lectrices qui méprisez les occupations du ménage, et n'écoutez pas, — il n'est pas, chers lecteurs, que vous ne sachiez que j'ai des prétentions à la littérature, mais qu'elles ne sont rien auprès de mes prétentions à la cuisine.

J'ai, de par le monde, trois ou quatre grands cuisiniers de mes amis, que je me ménage pour collaborateurs dans un grand ouvrage sur la cuisine, lequel ouvrage sera l'oreiller de ma vieillesse.

Ces grands cuisiniers, ces illustres collaborateurs, sont Vaillemot, mon ancien hôte de la Cloche et de la Bouteille, qui tient aujourd'hui le restaurant de la place de la Madeleine, l'homme chez lequel on boit le meilleur vin, on mange les huîtres les plus fraîches, et l'on déguste les hollandais les plus fins; enfin Roubion et Jenard de Marseille, les seuls praticiens chez lesquels on mange la véritable bouillabaisse aux trois poissons.

Et, remarquez-le bien, chers lecteurs, mon livre

ne sera pas un livre de simple théorie. Ce sera un livre de pratique. Avec mon livre, on n'aura plus besoin de savoir la cuisine pour la faire; au contraire, moins on la saura, mieux on la fera.

Car, si poétique que sera l'œuvre, l'exécution sera toute matérielle. Comme en arithmétique, dès que j'aurai indiqué une recette, je donnerai la preuve de son infaillibilité.

Tenez, — exemple, — le premier venu, et bien simple; vous allez toucher la chose du doigt.

Il s'agit de faire rôtir un poulet.

Brillat-Savarin, homme de théorie, qui n'a, au fond, inventé que l'omelette aux laitances de carpes, a dit :

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.

C'est une maxime, c'est même plus ou moins qu'une maxime, c'est un vers.

Mais, au lieu d'une maxime, au lieu d'un vers, il aurait bien mieux fait de nous donner une recette.

Coutry, autre grand praticien, aujourd'hui retiré, a dit :

« Je préfère le cuisinier qui invente un plat à l'astronome qui découvre une étoile; car, pour ce

que nous en faisons, des étoiles, nous en aurons toujours assez. »

Revenons à la manière de faire rôtir un poulet.

— Pardieu ! c'est bien simple ! me direz-vous, surtout avec nos cuisines économiques. Vous mettez votre poulet dans un plat, sur une couche de beurre, vous glissez le plat dans votre four, et, de temps en temps, vous arrosez le poulet.

— Pouah ! — ne causons pas ensemble, s'il vous plaît, ce serait du temps perdu. — Un rôti au four ! c'est bon pour des Esquimaux, des Hottentots et des Arabes.

— Alors, à la broche ! soit à la broche au tourniquet, soit dans une cuisinière, avec une coquille devant.

— C'est déjà mieux; mais ne vous fâchez pas si je vous dis que c'est l'enfance de l'art que vous pratiquez là.

— L'enfance de l'art ?

— Eh ! oui. Savez-vous combien vous faites de trous à votre poulet en le faisant cuire de cette façon ? Quatre : deux avec la broche, deux horizontalement, deux verticalement. Eh bien, c'est trois de

trop. Ah ! vous commencez à réfléchir, n'est-ce pas, chers lecteurs? Vous vous dites : « Le maître, en somme, pourrait bien avoir raison : plus le poulet a de trous, plus il perd de jus, et le jus du poulet, une fois tombé dans la lèchefrite, n'est plus bon qu'à faire des épinards; encore, pour les susdits épinards, la graisse de caille vaut-elle mieux. »

Pas de broches, mes enfants, pas de brochettes ! Une simple ficelle !

Écoutez bien ceci :

Tout animal a deux orifices, n'est-ce pas ? un supérieur, un inférieur; c'est incontesté.

Vous prenez votre poulet, vous lui faites rentrer la tête entre les deux clavicules, de manière à ce qu'elle pénètre dans les cavités de l'estomac (méthode belge), vous recousez la peau du cou de manière à fermer hermétiquement les blessures de la poitrine.

Vous retournez votre poulet, vous faites rentrer dans son orifice inférieur le foie, vous introduisez avec le foie un petit oignon et un morceau de beurre manié de sel et de poivre, et, devant un bon feu de bois, vous pendez votre poulet par les pattes de der-

rière à une simple ficelle, que vous faites tourner comme sainte Geneviève faisait tourner son fuseau.

Puis vous versez dans votre lèchefrite gros comme un œuf de beurre frais et une tasse à café de crème.

Enfin, avec ce beurre et cette crème mêlés ensemble, vous arrosez votre poulet, en ayant soin de lui introduire le plus que vous pourrez de ce mélange dans l'orifice inférieur.

Vous comprenez bien qu'il n'y a pas même à discuter la supériorité d'une pareille méthode. Il y a à faire cuire deux poulets, et même trois poulets, si vous y tenez, à votre four, et à goûter.

Eh bien, dans mon livre, tout sera de cette simplicité, et, j'ose le dire, de cette supériorité.

Au bout de quatre jours de cette cuisine simple et substantielle, *les Gardes forestiers* étaient faits. — Le jeudi, ils furent lus. — Quinze jours après, ils furent joués avec le succès que vous ont dit les journaux de Marseille.

Berteau retrouva, le soir de la représentation, le premier murmure dans la salle; mais il le fit taire.

— Par quel moyen ?

— Ah ! quant à cela, je n'en sais rien... Par les moyens connus de Berteau.

*
* *

Le jour même où j'arrivai à Marseille, je pris Jenneval et Clarisse, et je les emmenai au château d'If.

A propos, je ne vous ai pas dit de moi et de ma pièce tout le bien que j'en pense, et je vous ai modestement renvoyé aux journaux de Marseille; mais ne point parler de la façon dont Jenneval et Clarisse jouèrent, l'un le père Vatrin et l'autre la mère Vatrin, ce serait une ingratitude.

Vous connaissez Clarisse, je n'ai donc rien à vous en dire, ou plutôt je n'ai à vous en dire que ce que vous en savez : que c'est une de ces rares organisations qui ont reçu de Dieu le privilége de vous faire rire et pleurer.

Mais vous ne connaissez pas Jenneval. C'est un beau garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, un type qui tient à la fois de Clarence et de Mélingue, et qui a, surtout dans le grand drame, dans *Richard*

Darlington, dans *Buridan*, dans *Kean*, de magnifiques emportements.

Cette fois, il perdait une partie de ses avantages, jouant un vieux garde dont les épaules, à force de porter son fusil, sont un peu rentrées dans la poitrine, dont les jambes, à force de marcher, sont un peu rentrées dans le ventre.

Eh bien, il y avait été tout simplement parfait.

Quand il y aura, dans un des théâtres de Paris, un directeur qui ne fera pas ses pièces lui-même, et que j'aurai un peu d'influence dans ce théâtre, j'y ferai entrer Jenneval.

Alors vous verrez et vous jugerez.

J'avais, en outre, retrouvé dans la troupe un garçon d'un grand talent, qui avait créé à Bruxelles le rôle de Mazarin dans mon drame de *la Jeunesse de Louis XIV*, arrêté par la censure parisienne.

On l'appelle Romanville.

Encore un qui devrait être à Paris, et qui n'y est pas.

En outre, étaient venues de Paris : mademoiselle Henriette Nova, charmante actrice déjà applaudie à l'Ambigu, et la petite Dubreuil, qui tient à neuf

ans ce que les autres actrices promettent à peine à dix-huit.

Carré et M. Herbeley complétaient cet ensemble, auquel la meilleure troupe de drame de Paris eût porté envie.

Donc, grâce à eux, succès et grand succès. Maintenant, n'en parlons plus, et revenons au château d'If.

Ce n'était pas que je ne connusse le château d'If, si j'étais pressé d'y aller. Je le connais depuis 1834; en 1834, j'y fis une visite avec le même Berteau, que vous avez vu en 1858 m'accompagner à la Blancarde, et Méry, que nous laissâmes sur le rivage, comme une Ariane volontairement abandonnée.

C'est que Méry a le mal de mer rien qu'à regarder le balancement d'un bateau; aussi mîmes-nous sa peur à rançon; il ne fut racheté du voyage qu'à la condition qu'au retour il y aurait deux cents vers faits.

Au retour, il y en avait deux cent cinquante. Méry est de bonne mesure et donne toujours plus qu'on ne lui demande.

A l'époque où je visitai pour la première fois le

château d'If, — 1834 — l'ombre de Mirabeau y régnait en souveraine. On n'y montrait que le cachot de Mirabeau; on n'y parlait que de Mirabeau; on n'y racontait que les faits et gestes de Mirabeau.

Depuis 1834, tout est bien changé.

Canaris! Canaris! nous t'avons oublié!

s'écrie Victor Hugo.

Hélas! Mirabeau est aujourd'hui bien plus oublié au château d'If que Canaris en Grèce.

Qui est cause de cet oubli?

Votre serviteur, qui a eu le malheur de faire un roman en une douzaine de volumes, intitulé *Monte-Cristo.*

Avant d'être Monte-Cristo, Monte-Cristo fut Dantès.

Vous vous en souvenez bien; Dantès passe quatorze ans avec l'abbé Faria dans les cachots du château d'If, et n'en sort qu'en se substituant à celui-ci dans le sac qu'on jette à la mer.

Or, voilà que la légende fausse a pris la place de l'histoire vraie; voilà qu'on ne raconte plus au châ-

teau d'If la captivité de Mirabeau, mais la fuite de Dantès.

Déjà, en 1847, quand j'ai fait représenter *Monte-Cristo* en deux journées, au Théâtre-Historique, j'avais écrit à Marseille pour avoir une vue du château d'If.

Le dessin me fut envoyé avec cette exergue :

Vue du château d'If, prise de l'endroit où Dantès a été précipité.

Depuis ce temps, la tradition n'a fait que croître et embellir. Un concierge fait sa fortune au château d'If — fortune de concierge, bien entendu — en six à sept ans, vend son fonds comme Boissier fait de son magasin, Philippe, de son restaurant, madame Prévost, de sa boutique de fleurs, et se retire avec des rentes.

Un journal a même été plus loin : il a annoncé qu'un de ces concierges enrichis m'avait, reconnaissant à son dernier soupir, laissé cent mille francs.

C'est possible, mais aucun notaire ne m'a encore écrit pour me faire des communications à ce sujet.

Tant il y a que j'arrivai au château d'If pour me faire raconter l'histoire de Dantès comme à un étranger, et que, comme à un étranger, le concierge, ou plutôt la concierge, dans un baragouin espagnol impossible à comprendre, il faut lui rendre cette justice, me raconta l'histoire de Dantès.

Rien n'y manquait, je dois le dire, ni le corridor creusé d'un cachot à l'autre, ni la mort de Faria, ni la fuite du prisonnier.

Quelques pierres avaient même été tirées de la muraille pour donner plus de vraisemblance à la chose.

En sortant, je donnai au concierge un certificat constatant que toute cette histoire était parfaitement conforme au roman.

Mais j'avoue que j'écoutais le récit de la digne concierge avec une certaine distraction.

Au moment où j'avais pris une barque sur la Canebière, — la première venue, — un des bateliers qui étaient amarrés au quai avait dit quelques mots tout bas à l'oreille de son camarade, c'est-à-dire à celui que j'avais choisi. Il s'en était suivi une réponse de la part de mon batelier, puis une trans-

action qui avait eu pour résultat de mettre dix francs dans la poche du patron de ma barque.

Moyennant ces dix francs, le batelier étranger s'était établi à l'avant, avait pris un aviron de chaque main, et, tandis que son confrère restait les bras croisés sur la Canebière, il avait fait force de rames vers le château d'If, où, après une demi-heure de navigation, il nous avait heureusement déposés.

Il était clair que le bonhomme m'avait acheté à son collègue, et que le marché avait eu lieu à forfait pour dix francs.

Aussi, en mettant pied à terre, tirai-je quinze francs de ma poche, pensant que c'était le moindre bénéfice que je pusse donner à un homme qui avait estimé à dix francs l'honneur de me conduire.

Mais lui, secouant la tête :

— Non, monsieur Dumas, dit-il, ce n'est rien.

— Ah ! ah ! dis-je, vous me connaissez?

— Eh ! tron de l'air, si je ne vous avais pas connu, je ne vous eusse pas acheté.

— Mais raison de plus, puisque vous m'avez acheté, pour que je vous rembourse au moins le prix que je vous ai coûté.

— Ah ! sous ce rapport-là, je suis payé.

— Comment cela ?

— Par le plaisir de vous avoir conduit. Ah çà ! vous croyez donc que, parce qu'on est un pauvre batelier, on est une brute? Point. Oh ! oh ! on vous a lu, allez ! La femme vous a lu, les enfants vous ont lu.

— Mais, mon ami, tout cela n'est pas une raison pour que vous me conduisiez gratis au château d'If; qu'est-ce que je dis, gratis ! pour que vous donniez dix francs pour me conduire.

— L'imbécile ! dit-il avec cet accent provençal qui prend une si grande expression dans la bouche d'un Marseillais ; quand je pense qu'il ne vous connaît pas ! Moi, vous seriez descendu dans mon bateau, et l'on fût venu m'offrir cent francs pour céder mon bateau, que je ne l'eusse pas cédé.

— Mais, mon Dieu, fis-je en me grattant l'oreille, cela m'embarrasse beaucoup.

— Oh ! il n'y a pas d'embarras là-dedans. Voilà mon bateau, *la Ville-de-Paris*. Vous êtes à Marseille pour huit jours, quinze jours, un mois ; *la Ville-de-Paris* est à votre disposition pendant tout le temps que vous serez à Marseille.

— Mais pas comme aujourd'hui, pas gratis, cher ami ?

— Gratis, au contraire, ou, sans cela, l'affaire ne se fait pas.

— Cependant...

— Voilà comme je suis; seulement, si vous êtes trop fier pour accepter, eh bien, vous ferez de la peine à un de vos meilleurs amis, voilà tout.

Je lui tendis la main.

— J'accepte, lui dis-je.

— Alors, donnez vos ordres pour demain.

— Demain, à onze heures, je vais déjeuner à la Réserve.

— A onze heures, on vous attendra. Mais ne vous gênez pas, si ce n'est que pour midi, on vous attendra encore, on vous attendra toute la journée.

— Mais je vais vous ruiner, mon ami !

— Bah ! vous ne me ferez jamais tant perdre que vous m'avez fait gagner ! Mais vous êtes notre boulanger ; c'est vous qui nous avez cuit notre pain avec votre roman de *Monte-Cristo*. A partir du mois d'avril jusqu'au mois de novembre, on n'entend sur la Canebière que cette phrase-là, avec dix accents

différents : « Batelier, au château d'If ! » Mais, si nous n'étions pas un tas d'ingrats, nous vous ferions une pension.

— Alors, n'en parlons plus ; à demain onze heures.

— A demain onze heures.

Le lendemain, à onze heures, j'étais sur la Canebière ; mon homme m'attendait. Je me fis conduire à la Réserve ; je commandai un excellent déjeuner pour deux ; puis, quand le déjeuner fut servi :

— Faites prévenir mon batelier que je l'attends, dis-je à Isnard.

On prévint mon batelier, qui monta en tordant son chapeau entre ses doigts.

Mais, de même que, sur l'eau, j'avais été obligé d'accepter ses conditions, sur terre, il fut forcé d'accepter les miennes.

Or, ces conditions étaient qu'il se mît à table et déjeunât ; ce qu'il fit, du reste, d'excellente grâce.

Maintenant, chers lecteurs, c'est à vous de m'acquitter avec ce brave homme.

Si jamais vous allez à Marseille, et qu'à Marseille il vous prenne fantaisie de faire une promenade sur l'eau, demandez le batelier de *la Ville-de-Paris;* ne

lui dites pas que vous me connaissez, pour Dieu ! il ne vous laisserait pas payer.

Demandez-lui seulement si l'anecdote est vraie.

Je n'avais pas vu Marseille depuis 1842.

Or, depuis 1842, Marseille, grâce à nos colonies d'Afrique, grâce au commerce, qui chaque jour devient plus actif avec le Levant ; grâce au port de la Joliette, grâce au quai Mirès, dont on peut rire à Paris, mais qu'il faut admirer à Marseille, — Marseille compte cinquante ou soixante mille habitants de plus, sans compter que la population flottante a doublé. Il est vrai qu'au contraire de la fille du Phocéen Protis, qui engraisse, profite et fleurit, la fille de Sextius Calvinus, la pauvre Aix maigrit, pâlit, s'étiole.

Le chemin de fer qui, à la suite du beau discours de Lamartine, a passé à Arles au lieu de passer à Aix, a achevé de tuer la pauvre ville poitrinaire ; Aix, qui avait autrefois vingt-quatre mille habitants, n'en a pas quinze mille à cette heure.

Aussi Berteau, qui est aujourd'hui secrétaire, non plus du préfet, mais de la chambre de commerce, ce qui lui vaut dix-huit mille francs au lieu de cent

louis, avait-il fait une proposition au conseil municipal de Marseille.

C'était d'acheter Aix.

Il avait calculé que c'était une affaire de cinq à six millions : on achetait toutes les maisons d'Aix ; on les rasait, on passait la charrue sur leur emplacement, et on y plantait des oliviers.

Les Aixois, sans feu ni lieu, étaient obligés de venir à Marseille.

Bonne affaire pour les propriétaires auxquels tombait du ciel un surcroît de quatorze mille locataires avec de l'argent tout frais en poche. En outre, la cour royale, l'académie, l'université, les archives, suivaient naturellement les habitants.

Marseille héritait de tout cela; cela valait bien six millions, et il n'y avait rien d'énorme à faire une pareille proposition à une ville qui vient de dépenser quarante millions pour emprunter un filet d'eau à la Durance.

La municipalité refusa.

Les esprits sensés en sont encore à se demander pourquoi.

Berteau pense que c'est son affaire de 1831 —

vous savez, la fameuse affaire de la couronne de laurier et de la perruque — qui lui a fait du tort.

Il pourrait bien avoir raison : rien n'est rancunier comme un classique

Il y a tel académicien qui ne peut pas encore pardonner au public du Théâtre-Français le succès de *Henri III* et la chute d'*Arbogaste*.

A propos, on dit qu'il est question de le reprendre. — Oh ! soyez tranquilles ! *Arbogaste*, — pas *Henri III*.

HEURES DE PRISON

Un livre me tombe sous la main, qui réveille en moi de vieux souvenirs, un livre comme ceux de Pélisson, de Latude, du baron de Trenck, de Silvio Pellico et d'Andriane.

Celle qui l'a écrit n'est plus qu'un cadavre froid et insensible; le cœur qui a battu sous tant de douloureuses impressions s'est arrêté; l'âme qui a jeté de si lamentables cris est remontée au ciel.

Marie Capelle était-elle coupable ou non? Ceci est maintenant une affaire entre ses juges et Dieu. Elle disait obstinément, éternellement: *Non!* La loi a dit une seule fois: *Oui*, et cette seule affirmation l'a emporté sur toutes ses dénégations.

Nous l'avons connue enfant, parée de la double

robe virginale, de la jeunesse et de l'innocence. Si notre conscience avait à prendre un parti, peut-être, comme la loi, dirait-elle : *Oui ;* si notre cœur et notre imagination avaient à absoudre ou à condamner, peut-être, comme la victime, diraient-ils : *Non.*

En tout cas, coupable ou innocente, Marie Capelle est morte ; elle a pour elle aujourd'hui l'expiation du cachot, la réhabilitation de la tombe. Recueillons donc les larmes qui, pendant onze ans, sont tombées goutte à goutte de ses yeux. Que ce soit le remords, l'injustice ou le désespoir qui les ait fait couler, celle qui les versait, pécheresse ou martyre, est maintenant à la droite du Seigneur ; ses larmes sont pures comme le liquide cristal qui sort du rocher.

Aussi accorderons-nous au livre un peu plus d'espace, à la prisonnière un peu plus de temps que d'autres ne leur en ont accordé. Ni la prisonnière ni le livre ne nous sont étrangers. J'étais lié au grand-père de Marie Capelle, mon tuteur ; je suis lié à sa mère par les liens de la famille : Antonine, sa sœur, a épousé un de mes parents.

On me dit que sa famille, qui l'avait abandonnée

avant son mariage, l'a reniée après son crime.—Remarquez que je parle au point de vue de la loi, et que je la tiens coupable, du moment que le jury a dit qu'elle l'était.

Mais, de mon côté, il n'en a pas été ainsi : au moment du procès, j'ai fait ce que j'ai pu pour la sauver; condamnée et captive, j'ai fait ce que j'ai pu pour la faire sortir de prison.

En 1848, j'étais près d'obtenir du roi Louis-Philippe, qui, aux yeux de la nature, lui était plus proche parent que moi, la grâce de Marie Capelle. J'avais parole du ministre de la justice qu'elle passerait de la prison de Montpellier dans une maison de santé, et, de la maison de santé, à l'air libre. Pauvre hirondelle, comme elle eût secoué ses ailes en deuil! comme elle eût chanté son plus joyeux chant!

Maintenant, pourquoi, en 1847 et 1848, avais-je redoublé d'efforts pour rendre la liberté à la pauvre prisonnière? d'où vient que je m'étais exposé à toutes les avanies auxquelles s'expose un solliciteur, moi qui redoute tellement les avanies, que je n'ai jamais rien sollicité pour moi?

Je vais vous le dire.

Au mois de décembre 1846, je voyageais en Afrique avec mon fils, Auguste Maquet, Louis Boulanger, Giraud et Desbarolles. Nous avions quitté, cinq ou six heures auparavant, ce nid d'aigle qu'on appelle Constantine, et nous étions forcés de faire halte et de passer la nuit au camp de Smendou.

Le camp de Smendou avait des murailles, mais n'avait point de maisons. On avait dû songer à se défendre avant de songer à se loger.

Je me trompe : il y avait une grande barraque en bois qui portait le nom pompeux d'auberge, et une petite maison en pierre modelée en miniature sur le fameux hôtel de Nantes, qui est resté si longtemps debout et isolé sur la place du Carrousel, laquelle maison était habitée par le payeur du régiment en garnison au camp de Smendou.

C'est remarquable comme il fait froid en Afrique! c'était à croire que le soleil, roi des Saharas, avait abdiqué, et faisait faire son intérim par Saturne ou par Mercure. Il avait plu, et gelé par-dessus la pluie; de sorte que nous arrivions au terme de notre étape tout mouillés et tout transis.

Nous entrâmes à l'auberge et nous nous pressâmes autour du poêle, tout en commandant le souper.

Il faisait une bise atroce, et cette bise passait par les planches gercées, de manière à nous faire craindre d'être obligés de souper sans chandelle. Smendou, en 1846, n'en était pas arrivé encore à ce degré de civilisation, de se servir de lampes ou de bougies.

Je demandai deux hommes de bonne volonté pour se mettre en quête d'une chambre, tandis que je veillerais sur le souper.

Quoiqu'on mangeât mieux qu'en Espagne, cela ne voulait pas dire que l'on mangeât agréablement et abondamment.

Giraud et Desbarolles se dévouèrent. Ils prirent une lanterne : tenter de parcourir les corridors avec une chandelle, c'était une entreprise insensée qui ne se présenta même point à leur esprit.

Au bout de dix minutes, les intrépides explorateurs revinrent ; ils rapportaient cette nouvelle, qu'ils avaient trouvé une espèce de galetas par les interstices duquel le vent pénétrait de tous les côtés. Le seul avantage que présentait une nuit passée là sur

une nuit passée à la belle étoile, c'est qu'on avait chance d'y attraper des coups d'air.

Nous écoutions mélancoliquement le récit de Giraud et de Desbarolles, — je dis de Giraud et de Desbarolles, parce que nous espérions toujours, en les interrogeant l'un après l'autre, apprendre de celui qui s'était tu quelque chose de mieux que de celui qui avait parlé ; — mais ils avaient beau alterner, comme Mélibée et Damétas, leur chant était d'une effroyable monotonie et d'une lamentable uniformité.

Tout à coup, notre hôte, après avoir échangé quelques paroles avec un soldat, vint à moi, me demanda si je ne m'appelais pas M. Alexandre Dumas, et, sur ma réponse affirmative, me présenta les compliments de l'officier payeur, lequel le chargeait de m'offrir l'hospitalité dans le rez-de-chaussée de la petite maison en pierre sur laquelle, dès notre arrivée et en la comparant à la barraque en bois, nous avions tourné des regards d'envie.

L'offre était donc on ne peut plus opportune. Seulement, je demandai s'il y avait des lits pour six personnes, ou, tout au moins, si le rez-de-chaussée

était assez grand pour nous contenir tous. Le rez-de-chaussée avait douze pieds carrés et ne contenait qu'un lit.

J'envoyai tous mes compliments à l'obligeant officier ; mais, du moment qu'il n'y avait qu'un lit, je priai notre hôte de lui dire que je ne pouvais accepter.

C'était du dévouement ; mais ce dévouement fut repoussé par ceux en faveur de qui il se produisait. Mes compagnons de voyage s'écrièrent d'une seule voix qu'ils n'en seraient pas mieux parce que je serais plus mal, et ils insistèrent en chœur pour que j'acceptasse l'offre qui m'était faite.

La logique de ce raisonnement me touchant d'un côté, le démon du bien-être me sollicitant de l'autre, j'étais tout près d'accepter, quand j'objectai un dernier scrupule.

Je privais l'officier payeur de son lit.

Mais mon hôte semblait avoir une carte d'arguments comme il avait une carte de mets ; seulement, la première était mieux fournie que la seconde. Il me répondit que l'officier avait déjà fait dresser un lit de sangle au premier, et qu'au lieu de le priver

de quoi que ce fût, je lui faisais, au contraire, le plus grand plaisir en acceptant.

Résister plus longtemps à une offre faite avec tant de cordialité eût été chose ridicule. J'acceptai donc ; seulement, je mis pour condition que j'aurais l'honneur de lui présenter mes remercîments.

Mais l'ambassadeur me répondit que l'officier payeur était rentré très-fatigué, qu'il s'était immédiatement couché sur son lit de sangle, en priant que l'on me transmît son offre.

Dès lors, je ne pouvais plus le remercier qu'en le réveillant, ce qui faisait de ma politesse quelque chose qui ressemblait fort à une indiscrétion.

Je n'insistai donc pas davantage, et, le souper fini, je me fis conduire au rez-de-chaussée qui m'était destiné.

La pluie tombait à torrents, et un vent aigu sifflait à travers quelques arbres dépouillés de leurs feuilles, la barraque de l'aubergiste, la maison du payeur et les tentes des soldats.

J'avoue que je fus agréablement surpris à la vue de mon logement. C'était une jolie petite cellule, parquetée en sapin, où l'on avait poussé la recherche

jusqu'à couvrir les murs d'un papier. Cette petite chambre, toute simple qu'elle était, s'offrait à moi avec un parfum de propreté aristocratique.

Les draps étaient d'une blancheur éclatante et d'une finesse remarquable ; une commode, aux tiroirs ouverts, laissait voir, dans l'un, une élégante robe de chambre, dans l'autre, des chemises blanches et de couleur.

Il était évident que mon hôte avait prévu le cas où je désirerais changer de linge, sans prendre la peine d'ouvrir mes malles.

Tout cela avait un caractère de courtoisie presque chevaleresque.

Il y avait bon feu dans la cheminée. Je m'en approchai.

Sur la cheminée, il y avait un livre. Je l'ouvris.

Ce livre était l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Sur la première page du livre saint étaient écrits ces mots :

Donné par mon excellente amie la marquise de...

Le nom venait d'être raturé il n'y avait pas dix minutes, et de façon à le rendre illisible.

Étrange chose !

Je levai la tête pour regarder autour de moi, doutant que je fusse en Afrique, dans la province de Constantine, au camp de Smendou.

Mes yeux s'arrêtèrent sur un petit portrait au daguerréotype.

Ce portrait représentait une femme de vingt-six à vingt-huit ans, accoudée à une fenêtre et regardant le ciel à travers les barreaux d'une prison.

La chose devenait de plus en plus étrange; plus je regardais cette femme, plus j'étais convaincu que je la connaissais.

Seulement, cette ressemblance, qui ne m'était pas étrangère, flottait dans les vagues horizons d'un passé déjà lointain.

Quelle pouvait être cette femme prisonnière? à quelle époque était-elle entrée dans ma vie? de quelle façon s'y était-elle mêlée? quelle part y avait-elle prise, superficielle ou importante? Voilà ce qu'il m'était impossible de préciser.

Cependant, plus je regardais le portrait, plus je demeurais convaincu que je connaissais ou que j'avais connu cette femme.

Mais la mémoire a parfois de singuliers entête-

ments : la mienne s'ouvrait parfois sur des échappées de ma jeunesse, mais presque aussitôt une épaisse brume envahissait le paysage, brouillant et confondant tous les objets.

Je passai plus d'une heure la tête appuyée dans ma main ; pendant cette heure, tous les fantômes de mes vingt premières années, évoqués par ma volonté, reparurent devant moi : les uns rayonnants comme si je les avais vus la veille ; les autres dans la demi-teinte ; les autres, pareils à des ombres voilées.

La femme du portrait était parmi ces derniers ; mais j'avais beau étendre la main, je ne pouvais soulever son voile.

Je me couchai et m'endormis, espérant que mon sommeil serait plus lumineux que ma veille.

Je me trompais.

Je fus réveillé à cinq heures par mon hôte, qui frappait à ma porte et qui m'appelait.

Je reconnus sa voix.

J'allai ouvrir, et je le priai de demander pour moi, au propriétaire de la chambre, au propriétaire du livre, au propriétaire du portrait, la permission de

lui présenter mes remercîments. En le voyant, peut-être tout ce mystère, qui m'eût semblé un rêve si les objets qui occupaient ma pensée n'eussent point été sous mes yeux ; en le voyant, dis-je, peut-être tout ce mystère me serait-il expliqué. En tout cas, si la vue ne suffisait pas, il me restait la parole ; et, au risque d'être indiscret, j'étais résolu à interroger.

Mais c'était un parti pris : mon hôte me répondit que l'officier payeur était parti depuis quatre heures du matin, exprimant le regret de partir si tôt, *ce qui le privait du plaisir de me voir.*

Cette fois, il était évident qu'il me fuyait.

Quelle raison avait-il de me fuir?

C'était plus difficile encore à établir que l'identité de cette femme, au portrait de laquelle je revenais sans cesse. J'en pris mon parti et je tâchai d'oublier.

Mais n'oublie pas qui veut. Mes compagnons de voyage me trouvèrent, sinon tout soucieux, du moins tout pensif; ils me demandèrent la cause de ma préoccupation.

Je leur racontai cette contre-partie du voyage de M. de Maistre autour de sa chambre.

Puis nous remontâmes en diligence, et nous dîmes adieu, probablement pour toujours, au camp de Smendou.

Au bout d'une heure de marche, une côte assez roide se dressa sur notre chemin ; la diligence s'arrêta, le conducteur nous faisant cette galanterie, à laquelle ses chevaux étaient encore plus sensibles que nous, de nous offrir de descendre.

Nous acceptâmes ce délassement. La pluie de la veille avait cessé, et un pâle rayon de soleil filtrait entre deux nuages.

Au milieu de la montée, le conducteur de la diligence s'approcha de moi d'un air mystérieux.

Je le regardai d'un air étonné.

— Monsieur, me dit-il, savez-vous le nom de l'officier qui vous a prêté sa chambre?

— Non, lui répondis-je, et, si vous le savez, vous me feriez grand plaisir de me l'apprendre.

— Eh bien, il se nomme M. Collard.

— Collard ! m'écriai-je; et pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce nom-là plus tôt?

— Il m'avait fait promettre de ne vous le dire que lorsque nous serions à une lieue de Smendou.

— Collard ! répétais-je comme un homme à qui l'on ôte un bandeau de devant les yeux. — Ah ! oui, Collard.

Ce nom m'expliquait tout.

Cette femme qui regardait le ciel à travers les barreaux de sa prison, cette femme, dont ma mémoire avait gardé une image indécise, c'était Marie Capelle, c'était madame Lafarge.

Je ne connaissais qu'un Collard, Maurice Collard, avec qui j'avais, aux jours de notre jeunesse, couru tant de fois, insoucieux, dans les allées ombreuses du parc de Villers-Hellon. Pour moi, cet homme retiré du monde, réfugié dans un désert, payeur d'un régiment, ne pouvait être que celui que j'avais connu, c'est-à-dire l'oncle de Marie Capelle.

De là le portrait de la prisonnière sur la cheminée. La parenté expliquait tout.

Maurice Collard ! Mais pourquoi donc s'était-il privé de ce sympathique serrement de main qui nous eût rajeunis tous deux de trente années ?

Par quel sentiment de honte mal entendue s'était-il si obstinément dérobé à mes yeux, aux yeux d'un compagnon de son enfance ?

Oh ! sans doute, de peur que mon orgueil ne lui fît un reproche d'être le parent et l'ami d'une femme dont j'avais été moi-même l'ami et qui était presque ma parente.

Que tu connaissais mal mon cœur, pauvre cœur saignant, et comme je t'en voulais de ce doute désespéré !

J'avais éprouvé peu de sensations aussi navrantes que celle qui, en ce moment, m'inonda le cœur de tristesse.

Je voulais retourner à Smendou ; je l'eusse fait si j'eusse été seul ; mais, en faisant cela, j'imposais deux jours de retard à mes compagnons.

Je me contentai de déchirer une page de mon album, et d'écrire au crayon :

« Cher Maurice,

» Quelle folle et désolante idée t'a donc passé par l'esprit au moment où, au lieu de venir te jeter dans mes bras, comme dans ceux d'un ami qu'on n'a pas vu depuis vingt ans, tu t'es caché, au contraire, pour que je ne te rencontrasse point ? Si ce que je crois est vrai, c'est-à-dire que ta douleur vienne de

l'irréparable malheur qui nous a frappés tous, par qui pouvais-tu être consolé si ce n'est par moi, qui *veux* croire à l'innocence de la pauvre prisonnière, dont j'ai trouvé le portrait suspendu à ta cheminée?

» Adieu ! je m'éloigne de toi, le cœur gros de toutes les larmes enfermées dans le tien.

» Alex. Dumas. »

En ce moment, deux soldats passaient ; je leur remis mon billet à l'adresse de Maurice Collard, et ils me promirent qu'il l'aurait dans une heure.

Quant à moi, arrivé au sommet de la montée, je me retournai, et je vis une dernière fois, dans le lointain, le camp de Smendou, tache sombre, étendue sur la rouge verdure du sol africain.

Je fis de la main un signe d'adieu à l'hospitalière maison, qui s'élevait, pareille à une tour, et de la fenêtre de laquelle l'exilé suivait peut-être notre marche vers la France.

***

Trois mois après mon retour à Paris, je reçus par la poste un paquet au timbre de Montpellier.

Je brisai l'enveloppe : elle contenait un manuscrit d'une petite écriture, fine, régulière, dessinée plutôt qu'écrite; plus, une lettre d'une écriture ardente, fiévreuse, pressée, arrachée, comme par secousses et comme dans des accès de délire à la plume qui l'avait tracée.

La lettre était signée : « Marie Capelle. »

Je tressaillis. Je n'avais pas complétement oublié la douloureuse aventure du camp de Smendou. Sans doute, cette lettre de la pauvre prisonnière était le complément, la postface, l'épilogue de cette aventure.

Voici ce que contenait la lettre. Après la lettre viendra le manuscrit.

« Monsieur,

» Une lettre que je reçois de mon cousin Eugène Collard, — car c'est mon cousin Eugène Collard (de Montpellier), et non mon oncle Maurice Collard (de Villers-Hellon), qui a eu le plaisir de vous donner l'hospitalité au camp de Smendou, — m'apprend toute la sympathie que vous lui avez témoignée pour moi.

» Et cependant, cette sympathie est incomplète, car il vous reste un doute sur moi. Vous *voulez* croire à mon innocence, dites-vous?... O Dumas ! vous qui m'avez connue tout enfant, vous qui m'avez vue dans les bras de ma digne mère, sur les genoux de mon bon grand-père, pouvez-vous supposer que cette petite Marie à la robe blanche, à la ceinture bleue, que vous avez rencontrée un jour cueillant des pâquerettes dans les prés de Corcy, ait commis le crime abominable dont elle était accusée ? car, de ce honteux vol de diamants, je ne vous en parle même pas. Vous voulez croire, dites-vous ?... O mon ami, vous qui pouvez être mon sauveur, si vous le voulez ; vous qui, avec votre voix européenne ; vous qui, avec votre plume puissante, pourriez faire pour moi ce que Voltaire a fait pour Calas, croyez, je vous en supplie, croyez, par l'âme de tous ceux que vous avez connus et qui vous aimaient comme un enfant ou comme un frère, par la tombe de mes vieux parents, par celle de mon père et de ma mère, je vous jure, mon ami, les bras étendus vers vous, à travers les barreaux de ma prison, je vous jure que je suis innocente !

» Pourquoi donc Collard ne vous a-t-il pas, ou pourquoi ne s'est-il pas, en vous parlant, assuré de otre opinion sur la pauvre prisonnière qui tremble en vous écrivant? Ah ! lui, sait que je ne suis pas coupable; lui, si vous doutiez encore, vous eût convaincu. Oh! si je pouvais vous voir, si jamais vous passiez à Montpellier, — car, que vous y veniez exprès, je n'ai point cet espoir, — je suis bien sûre qu'en voyant mes larmes, en entendant mes sanglots, en sentant mes mains brûlantes de fièvre, d'insomnie, de désespoir, prendre vos mains, je suis sûre que vous diriez, comme tous ceux qui me voient, comme tous ceux qui me connaissent : « Non ! oh ! » non, Marie Capelle n'est point coupable ! »

» Vous rappelez-vous, dites, que nous avons dîné ensemble chez ma tante Garat, deux ou trois mois avant ce malheureux mariage? Il n'en était point question encore. Oh ! j'étais bien heureuse alors ! heureuse comparativement; car, depuis la mort de mon cher grand-père, je n'ai jamais été heureuse.

» Eh bien, Dumas, rappelez-vous l'enfant, rappelez-vous la jeune fille; la prisonnière est aussi innocente que l'enfant et que la jeune fille; seulement,

elle est plus digne de pitié, car elle est martyre.

» Mais écoutez bien une chose dont je ne vous ai point encore parlé et dont il faut que je vous parle. Ce qui me désespère, ce qui m'étendra bientôt morte dans une des étroites cellules de la mort ou dans une des cellules horribles de la folie, c'est l'inutilité de l'existence, c'est le doute de moi-même, c'est tour à tour ma confiance dans ma force et ma méfiance dans les moyens de la révéler. « Travaillez, » me dit-on. Oui; mais la publicité est aussi nécessaire aux germes de l'esprit que le soleil à ceux des moissons. Suis-je ou ne suis-je pas? Pauvre Hamlet, qui met en doute la justice humaine! Est-ce ma vanité qui m'égare dans des sentiers qui ne devaient pas être les miens? N'est-ce pas seulement dans le cœur de mes amis que j'ai de l'esprit et du talent? Tantôt je me surprends faible, hésitante, variable, femme enfin comme personne ne l'est, et je m'assigne ma place au coin du feu; je rêve des joies douces et pâles, j'emprisonne dans mon cœur seul la flamme que je sens si souvent monter à mon front; je caresse le rêve de devoirs si charmants et si ombragés par la solitude, que nul être humain ne

pourrait m'y venir chercher pour m'y faire ressouvenir du passé. Tantôt c'est ma tête qui a la fièvre; mon âme semble se presser aux parois de mon cerveau pour l'élargir; mes pensées ont une voix : les unes chantent, les autres prient, les autres se lamentent; mes yeux mêmes semblent regarder en dedans. Je me comprends à peine moi-même, et cependant, grâce à l'état d'exaltation dans lequel je suis, je comprends tout, le jour, la nature, Dieu. Si je veux m'occuper des soins de la vie, si je veux lire, par exemple, eh bien, je suis obligée d'achever les pensées du livre qui me paraissent incomplètes. Je les mène avec mon imagination ou mon cœur pour guide, je ne sais pas bien lequel, une étape plus haut que l'auteur ne les a conduites. Les mots, ceux-là mêmes qui n'ont que des significations vulgaires aux yeux des autres, m'ouvrent, à moi, des horizons sans bornes qui se creusent, s'allument et m'attirent invinciblement dans leurs lumineuses voies. Je me souviens de choses que je n'ai jamais vues, mais qui, peut-être, se sont passées dans un autre monde, dans une vie antérieure. Je suis comme un étranger qui, ouvrant un livre d'idiome inconnu,

y trouverait la traduction de ses propres œuvres, et qui continuerait à lire ainsi en lui-même, non pas la forme, mais l'âme, mais la pensée, mais le secret de ces caractères étranges qui restent des hiéroglyphes indéchiffrables à ses yeux.

» Si, au lieu de lire, je veux travailler à quelque ouvrage de femme, mon aiguille tremble dans ma main, comme si c'était une plume aux mains d'un grand écrivain ou un pinceau aux mains d'un grand peintre. Artiste jusqu'au fond de l'âme, il me semble alors que je mettrais de l'art jusque dans un ourlet.

» Enfin, si, au lieu de coudre et de lire, je continue à rêver, si je m'abîme dans une contemplation qui s'élève jusqu'à l'extase, alors ma fièvre devient plus intense et se ravive, et ma pensée escalade les étoiles.

» Maintenant, comment décider, — tirez-moi de mon doute, Dumas, — comment décider lequel de tous ces états est celui auquel Dieu m'a destinée? Comment savoir si ma vocation est la faiblesse ou la force? Comment choisir entre la femme de la nuit et celle du jour, entre l'ouvrière de midi ou la rêveuse de minuit, entre l'indolente que vous aimez et

la courageuse que vous avez bien voulu quelquefois louer et admirer? Ah! mon cher Dumas, ce doute de moi est le plus cruel des doutes! J'ai besoin d'encouragement et de critique; j'ai besoin que l'on choisisse pour moi entre l'aiguille et la plume; rien ne me coûterait pour arriver au but si je me sentais des aides. Mais la médiocrité me fait horreur, et, s'il n'y a en moi *qu'une femme*, je veux brûler de vains jouets, et borner mon ambition à rester bien aimée et à savoir moi-même sublimement aimer. Le médiocre dans les lettres, mon Dieu! c'est la roideur plate et vulgaire, c'est le corps sans l'âme, c'est l'huile qui tache quand elle n'éclaire pas.

» La grenouille de la Fontaine nous fait pitié lorsqu'elle crève d'orgueil en voulant imiter le bœuf; peut-être nous ferait-elle envie coassant d'aise dans son palais de nénufars ou dans sa haute futaie de roseaux.

» Le travail latent et muet auquel je suis condamnée n'a pas seulement pour danger de me tromper sur ma valeur et de m'induire peut-être dans des rêves de la moins inexcusable vanité. Si j'ai du talent, il l'énerve et m'impose encore des doutes dont la

paresse fait trop amplement profit. Je fais, je défais, je refais, je rature, je gratte, je brûle à propos de rien. Il est vrai que, dans ma prison, j'en ai tout le temps; j'abandonne beaucoup et je termine avec une peine infinie. Sans doute, l'artiste doit être sévère pour son œuvre et la mener aussi loin, vers la perfection, que ses forces le lui permettent; mais, à côté des grandes œuvres, doivent s'exécuter à plume levée les causeries d'un jour, des études, des bagatelles enfin, travaux, ou plutôt distractions intermédiaires qui reposent des grands travaux, qui utilisent le trop plein de la pensée, qui donnent enfin un corps à nos rêves du jour, plus douloureux souvent, par le malheur, plus réels que ceux de la nuit. Autrefois, la causerie charmante des salons gaspillait ce trop plein dont je vous parle; les hommes supérieurs allaient dans le monde semer les perles inutiles de leur esprit, et chacun pouvait les ramasser, comme les courtisans de Louis XIII faisaient de celles qui ruisselaient du manteau de Buckingham. Aujourd'hui, la presse a remplacé la causerie aristocratique : c'est sur elle, c'est en elle que s'abattent les pensées venues des quatre coins de l'horizon, c'est

là que fleurissent ces impressions fugitives, nées de l'événement du jour, ces souvenirs, ces larmes que le lendemain ne retrouve pas, enfin ces fantômes diaprés de la vie extérieure, si brûlants, mais si fragiles.

» Vous le voyez, Dumas, je me crois déjà libre, je me crois déjà auteur, je me crois déjà poëte, je vis en liberté, j'ai de la réputation, du bonheur, et tout cela, tout cela grâce à vous.

» En attendant, laissez-moi vous envoyer quelques pensées fugitives, quelques fragments détachés, et dites-moi si la femme qui fait cela a l'espérance de vivre un jour honorablement de sa plume.

» Ami de ma mère, ayez pitié de sa pauvre fille !

» MARIE CAPELLE. »

On a lu la lettre de la prisonnière. Maintenant, on va lire les pensées que contenait le manuscrit joint à cette lettre.

SOUVENIRS ET PENSÉES D'UNE EXILÉE.

ITALIE.

« Italie, qui empruntes à deux mers la ceinture bleue des vagues pour voiler tes beaux flancs!

» Italie, qui, pour orner ta tête, possèdes le fier bandeau de toutes les neiges alpines !

» Terre doublée de volcans, terre revêtue de roses, je te salue, et je pleure rien qu'en pensant à toi.

» Ton ciel radieux d'étoiles, tes brises parfumées, dont une seule haleine effacerait un deuil ; ton écrin de beauté, présent de la nature ; ton écrin de génie, hommage de tes enfants ; tes harmonies, tes joies et jusqu'à tes soupirs appartiennent aux heureux!

» Moi, je suis malheureuse, je ne te verrai plus!

» 1844. »

—

VILLERS-HELLON.

« Bon ange gardien des jours de mon enfance, toi que ma prière, le soir, appelait vers mon ber-

ceau, bon ange, aujourd'hui ma voix t'invoque encore ! Va, retourne sans moi là où je fus aimée.

» L'étang sert-il toujours de miroir aux tilleuls ? Les nénufars d'or voguent-ils toujours sur les eaux à l'approche du soir ? Bon ange, ta douce égide veille-t-elle toujours, près de ces rives fatales, aux jeux des petits enfants ?

» Vois-tu le tronc noueux de l'aubépine rose qui fleurit la première au retour du printemps ? Chère aubépine... J'atteignais ses rameaux avec le bras de mon père pour en saluer la fête de l'aïeul bien-aimé.

» Retrouves-tu les roses préférées de ma mère, les peupliers plantés le jour où je suis née ? Nos noyers bordent-ils encore les chemins du village, et leur ombre voit-elle passer les pompes de Marie ?

» Le temps respecte-t-il l'humble église gothique, dont l'autel est de pierre, dont le christ est d'ébène ? Une autre, à ma place et en mon absence, suspend-elle en festons les bluets et les roses aux frêles arceaux du sanctuaire ?

» Bon ange, parmi les fleurs, sous un rideau de saules, vois-tu la tombe où dorment mes morts tant

pleurés? Leur bonté leur survit, les pauvres les visitent, et mon âme s'envole de l'exil pour y prier.

» Je vais où va la feuille que le tourbillon entraîne... Je vais où va le nuage que la tempête emporte. En deuil de ma vie, morte à l'espérance même, je ne reviendrai plus où j'ai laissé mon cœur.

» Bon ange, sème les roses sur les tombes de mes pères! donne les parfums aux fleurs qui s'effeuillent à leurs pieds! Fais que ce soit moi qui pleure, non-seulement mes larmes, mais encore celle des vies sœurs de ma vie, afin que l'on reste heureux là où je fus aimée! »

—

« O vous tous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur. »
JÉRÉMIE.

AFFLICTION.

« Seigneur, voyez mon affliction! Je compte avec mes larmes les jeunes heures de ma vie. Je n'attends rien au matin, et, quand, après l'ennui du jour, revient la tristesse du soir, Seigneur, je n'attends rien encore.

» Mon berceau fut béni. Je fus aimée, enfant. Jeune fille, je vis le respect des hommes s'incliner sur mon passage. Mais la mort prit mon père, et son dernier baiser glaça le premier sourire sur mon front.

» Malheur aux orphelins !... Étrangers sur la terre, ils savent aimer encore et ne sont plus aimés. Ils rappellent aux hommes le souvenir des morts, et les heureux les jettent dans les luttes du monde sans même les armer d'une bénédiction.

» Malheur aux orphelins !... Les nuages s'amassent vite sur ces pauvres existences que nul ne protége, que nul ne défend. A la veille de vivre, moi, je pleurais ma vie. A la veille d'aimer, hélas ! je portais déjà le deuil de mon bonheur.

» Tous ceux qui m'étaient chers ont détourné la tête; ils se sont isolés dans un superbe mépris. Quand je criais vers eux, ils m'appelaient maudite, parce que je criais du fond de l'abîme; et cependant, mon Dieu, vous le savez, vous, je n'ai point échangé ma robe d'innocence contre la ceinture d'or du péché.

» Seigneur, mes ennemis m'insultent. Dans leur

triomphe, ils bravent le remords et se rient de mes pleurs! Mon Dieu, hâte pour moi le jour de la justice! Mon Dieu, daigne servir de père à l'orpheline! Mon Dieu, daigne servir de juge à l'opprimée! »

(*Deuxième anniversaire.*)

—

« Minuit, 15 juillet 1845.

» Les haleines de la nuit apportent les rêves à l'homme et la rosée aux fleurs. Dans les bois, la source murmure un cantique au sommeil. Sous les lilas, le rossignol chante, et sa voix, qui dit à la rose : *Je t'aime!* fait sourire l'espérance, fait pleurer le regret.

» A travers les nuages, la lune glisse et projette mille visions d'opale sur les prés. L'écho répond par un soupir au soupir qu'il écoute. La pensée se souvient, le cœur aime, l'âme prie, et les anges recueillent, pour les confier à Dieu, nos plus nobles pensées, nos plus saintes prières, nos plus chastes amours.

» J'aime le soir; j'aime les brises parfumées qui

portent mes larmes aux morts, mes regrets aux absents.

» J'aime le soir; j'aime ces pâles ténèbres qui retranchent un jour aux jours de mon malheur. »

—

AMITIÉ.

« L'amitié consiste dans l'oubli de ce que l'on donne, et dans le souvenir de ce que l'on reçoit. »

—

« Février 1847.

» Le soleil, astre roi du bonheur et du jour, éblouit les regards de l'homme.

» Les étoiles, douces filles de la solitude et de la nuit, attirent les pensées vers le ciel.

» Le soleil, c'est l'amour qui fait vivre.

» L'étoile, c'est l'amitié qui nous aide à mourir.

» Jeune, j'ai salué le bonheur, j'ai salué l'espérance. Aujourd'hui, je ne crois plus qu'en la douleur et qu'en l'oubli. Le temps a effacé la chimère de mes rêves. O mon étoile ! ô ma sainte amitié ! je n'aime plus que toi !

» Toutes mes larmes se séchaient au rayon d'un sourire.

» Le sourire s'est éteint.

» Un cœur battait pour moi, et, seul contre la haine, savait bien me défendre.

» J'écoute, la haine s'agite encore; mais le cœur ne bat plus. »

—

A A. G.

« Enfant, vous demandez pourquoi ma tête penche sur mes froids barreaux, et vers quelles régions ma pensée s'élance, à cette heure où, le jour s'éteignant dans la nuit, la nature s'endort, et l'*Angelus* chante l'hymne sainte de Marie.

» Mes pensées, oh ! combien elles sont loin de la terre ! Pour elles, plus d'espérances, pas même un regret. Je suis morte ici-bas, et, pour revivre encore, je souffre, je pleure, je prie, et doucement aux méchants je pardonne, pour que Dieu, en m'aimant, bénisse mon malheur.

» Je ne veux pas haïr. L'amour, c'est l'harmonie qui fait vibrer nos âmes au saint nom du Seigneur;

l'amour, c'est notre loi et notre récompense; c'est la force du martyre, la palme de l'innocence. — Je ne veux pas haïr; la haine éteint l'amour, et l'amour, c'est la vie.

» Jeune âme qui m'aimez, puissiez-vous être heureuse ! Ma prière vous garde, ma pensée vous bénit. Espérez un bonheur, et, s'il faut que vos yeux connaissent aussi les larmes, hélas ! souvenez-vous que, sur la terre d'exil, le sentier le plus rude est celui qui conduit tout droit vers notre patrie du ciel.

» La vie est une épreuve : nous vivons pour mourir. Peu importe la vie, et, quand viendra le soir, si ma tête se penche tristement sur mes froids barreaux, enfant, ne pleurez pas, mon cœur est innocent; le ciel a des étoiles, et Dieu a la justice pour le triomphe de la vérité ! »

—

MORT.

« 2 novembre 1848.

» Heureux, vous calomniez la mort. Aveuglés par la peur de la libératrice, vous faites une homicide de la vierge des tombeaux. Vous lui donnez

pour tunique la toile du linceul. Vous dites ses ailes si noires, son regard si terrible, qu'il pétrifie vos joies.

» Mensonge, calomnie! La mort, c'est le repos, la paix, la récompense ; c'est le retour au ciel, où les larmes sont comptées. La mort, c'est le bon ange qui fait grâce de la vie à toutes les âmes en peine, à tous les cœurs brisés.

» Souvent, quand vient la nuit, quand les heureuses femmes sourient avec amour à leurs petits enfants, moi qui ne suis pas mère, je t'appelle, je pleure, et, si j'avais des ailes, ô Mort, je m'enfuirais vers toi.

» Tu ne m'effrayes pas ; visite l'exilée, murmure à mon oreille les promesses d'en haut ; confie-moi tes secrets, dis-moi les harmonies ; viens, je t'écoute. Dis-moi si, pour trancher nos existences, tu te sers d'un glaive, d'un souffle ou d'un baiser.

» Mort, tu n'as d'aiguillons que pour les coupables ; Mort, tes désespoirs n'atteignent que l'impie. Terreur du méchant, refuge de l'opprimé, si tu cites le crime au tribunal du Christ, Mort, tu ramènes au ciel l'innocence et la foi ! »

Et maintenant, croyez-vous que le cœur où sont écloses ces pensées ait médité un empoisonnement? Maintenant, croyez-vous que la main qui a tracé ces lignes ait présenté la mort à un homme, entre un sourire et un baiser?

Oui?

Alors, comment Dieu n'a-t-il pas foudroyé l'hypocrite, au moment même où elle le prenait à témoin de son innocence!

* * *

Arrivée, après son jugement prononcé, à Montpellier, le 11 novembre 1841, Marie Capelle en est sortie le 19 février 1851, c'est-à-dire après neuf ans et demi de captivité.

Ce sont ces neuf ans et demi de captivité que racontent, jour par jour, heure par heure, minute par minute, les *Heures de Prison*.

C'est dans ce livre, je ne dirai pas, dont nous rendons compte, on ne rend pas compte d'un pareil livre, on le lit et l'on dit aux autres : « Lisez-le! » c'est là que vous trouverez jaillissant, plaintive, à chaque ligne, une de ces gaurdes vérités morales

que nos législateurs appellent un paradoxe : à savoir que la prétendue égalité devant la loi n'existe pas.

Égalité de la peine, bien entendu.

J'ai été lié avec le vieux docteur Larrey, celui que Napoléon, à son lit de mort, appelait le plus honnête homme de France, aussi lié qu'un jeune homme peut l'être avec un vieillard ; eh bien, je comparerai l'inégalité de la punition morale à ce qu'il m'a dit de l'inégalité de la douleur physique.

Larrey était peut-être, depuis Esculape jusqu'à nous, l'homme qui avait coupé le plus de bras et le plus de jambes. Napoléon l'avait promené sur tous les champs de bataille de l'Europe, de Valladolid à Vienne, du Caire à Moscou, et Dieu sait la besogne qu'il lui avait donnée ! Il avait amputé des Arabes, des Espagnols, des Français, des Prussiens, des Autrichiens, des Russes, des Cosaques.

Eh bien, il prétendait que la douleur n'était qu'une question de nerfs ; que l'opération qui faisait jeter des cris aigus à l'homme irritable du Midi tirait parfois un soupir à l'organisation apathique de l'homme du Nord ; que, couchés l'un à côté de l'autre sur leur lit de douleur, l'un mettait en mor-

ceaux, entre ses mâchoires crispées, un mouchoir ou une serviette, tandis que l'autre, fumant tranquillement, ne brisait pas même le tuyau de sa pipe.

A notre avis, il en est de même de la punition morale.

Ce qui est une simple punition pour une femme vulgaire, pour une organisation commune, devient une torture atroce, un supplice insoutenable pour une femme du monde, pour une organisation distinguée.

Remarquez que le crime chez madame Lafarge, — et, vous le voyez, je continue de me mettre au point de vue de la loi, qui a décidé que le crime existait, — remarquez, dis-je, que le crime a été commis par l'exaspération d'une extrême délicatesse, d'un aristocratie exquise.

Une jeune fille qui, comme les Monmouth et les Berwick, compte des princes, des rois même parmi ses aïeux, une jeune fille qui a été élevée dans la soie, la batiste et le velours, dont les petits pieds ont foulé, dès qu'ils ont pu marcher, les tapis ouatés d'Aubusson, et les tapis autrement doux d'un gazon anglais dont un jardinier prévoyant a enlevé

d'avance jusqu'au moindre caillou, jusqu'à la plus petite ortie, qui a toujours vu l'avenir comme un paysage d'Orient encadré dans les rayons d'or du soleil; figurez-vous cette jeune fille, jetée tout à coup dans une condition inférieure, en face d'un homme sale, squalide, grossier, dans une habitation qui n'est qu'une ruine, et quelle ruine! non pas la ruine pittoresque des bords du Rhin, des montagnes de la Souabe ou des plaines de l'Italie, mais la ruine plate, humide et vulgaire de la fabrique; obligée de disputer aux rats, qui la visitent la nuit, les pantoufles brodées d'or, les cornettes garnies de dentelle qui se sont égarées avec elle dans cette espèce de désert sauvage, inculte, inhospitalier, où la pousse un des mauvais vents de la vie. Eh bien, ce milieu dans lequel grouille, respirant, parlant, agissant à son aise la famille Lafarge, il lui faut, à elle, un effort surhumain pour y vivre. C'est une lutte de tous les jours, c'est une déception de toutes les heures. Là où l'autre nature, la nature vulgaire, basse, commune, trouve le bien-être, l'amélioration relative, sa nature à elle trouve le désespoir. Puis un jour arrive où la vertu de la femme est

éteinte, où la force de la chrétienne est épuisée, où la colombe devient vautour, la gazelle tigresse ; où l'on se dit : « Tout, tout, tout ! la prison, l'exil, la mort, tout, plutôt que cette vie impossible, où la main de la fatalité a mis, non pas un mur de fer, de bronze ou d'airain, mais un lac, une mer, un océan de boue entre moi et l'avenir ! »

Et un sombre matin, un soir lugubre, le crime se trouve avoir été commis, inexcusable aux yeux des hommes, mais peut-être excusable aux yeux de Dieu.

Je demandais à un juré :

— Croyez-vous Marie Capelle coupable?

— Oui.

— Et vous avez voté pour la prison ?

— Non.

— Expliquez-moi cela.

— Eh ! monsieur, la malheureuse n'avait fait que se venger !

Le mot est terrible. Mais, en supposant Marie Capelle coupable, il résume bien, ce nous semble, les circonstances atténuantes au milieu desquelles il a été commis.

Eh bien, voyez : la même peine, la peine de la

détention à perpétuité, est imposée à cette femme d'une organisation supérieure, dont le crime même est le fils de cette organisation ; la même peine est imposée à cette femme qui serait imposée à une vachère, à une balayeuse des rues ou à une revendeuse à la toilette.

C'est juste, puisque le Code porte : « Égalité devant la loi. »

Mais est-ce équitable ? Là est la question.

Marie Capelle sort de Tulle ; Marie Capelle arrive à Montpellier, au milieu des populations qui se pressent autour d'elle, qui s'amassent autour de sa voiture, qui brisent ses glaces, qui lui montrent le poing, qui l'appellent voleuse, empoisonneuse, homicide. En arrivant à Montpellier, en entendant gronder la grille de la prison sur ses gonds, grincer dans les tenons les verrous des portes, elle s'évanouit, et cela pour se réveiller dans une cellule à la fenêtre grillée, aux carreaux de pierre, au plafond de lattes, tremblant la fièvre dans un lit de fer, entre des draps grossiers et humides, sous une couverture de laine grise qui a déjà usé deux ou trois prisonniers sans que les prisonniers soient parvenus à l'user.

Eh bien, cette chambre aux murs blancs, à la fenêtre grillée, au pavé de pierre, au plafond de lattes, c'est un palais pour beaucoup de pauvres gens; c'est un cachot pour elle. Cette couche de fer, ces draps grossiers et humides, cette couverture grise, usée, trouée, dans le tissu de laquelle le froid tue la vermine, c'est un lit pour la mère Lecouffe; c'est un grabat immonde pour Marie Capelle.

Ce n'est pas le tout. Cette femme, qui a autour d'elle la dégradation, la misère, le froid, a au moins sur elle un peu de chaleur, du linge fin, des habits comme tout le monde? Elle peut croire qu'elle est là par hasard, qu'un jour cette porte massive s'ouvrira pour la laisser passer, qu'un jour les barreaux de cette fenêtre s'ouvriront, sinon pour son corps, du moins pour son âme, qui aspire au ciel? Non, cette dernière illusion qu'elle doit à une chemise de batiste, à une robe de soie noire, à une collerette de linge blanc, à un ruban de velours mis dans ses cheveux, le règlement de la prison vient la lui ôter.

Une sœur lui arrache son bonnet; deux autres veulent la revêtir de la robe de bure, de la robe pénitentiaire, de la robe de la prison.

Alors, comme Charles XII à Bender, elle se couche; elle déclare qu'elle restera dans son lit, dans ce lit misérable où elle a tant hésité d'abord à s'étendre; qu'elle vivra dans son lit, qu'elle mourra dans son lit, plutôt que de revêtir la robe infâme.

Veut-on voir la lettre qu'elle écrivait à cette occasion à son oncle, M. Collard, au père de M. Eugène Collard, mon hôte en Afrique? Tenez, la voici:

« Mon cher oncle, si c'est folie de résister à la force quand on est renversé, de combattre encore quand on est vaincu, de protester contre l'injustice quand nul ne l'entendra ; si c'est folie que de vouloir mourir debout, quand, pour mesure d'une vie, il ne reste, hélas! que la longueur d'une chaîne, plaignez-moi, mon oncle, je suis folle!

» J'ai passé toute la soirée d'hier et toute cette nuit à familiariser mon cœur et ma conscience avec le joug nouveau qu'on leur impose. Il est trop lourd; mon cœur et ma conscience se révoltent. J'accepterai de la loi des rigueurs qui peuvent me tuer plus vite, je n'en accepterai pas les humiliations, qui n'ont qu'un but, me dégrader et m'avilir.

» Écoutez-moi, mon bon oncle, et, croyez-le, ce n'est pas devant la douleur que je recule.

» De mon lit à la cheminée, il y a seize de mes pas ; de la porte à la fenêtre, il y en a neuf, je les ai comptés. Ma cellule est vide ; entre ses quatre murs froids et nus, entre son pavé de grès et son plafond de lattes, il reste un lit de fer et un tabouret de bois.

» Je vivrai là...

» Du dimanche où vous serez venu jusqu'au dimanche où vous reviendrez, il y aura six jours de souffrances solitaires, pour une heure de souffrances partagées.

» Je vivrai ces six jours.

» Mais porter les insignes du crime, sentir se débattre ma conscience sous cette fatale robe de Nessus, qui ne s'attache pas au corps seulement, qui brûle et qui tache l'âme?...

» Jamais !

» Je vous entends me dire que c'est l'humilité qui fait les martyrs et les saints.

» L'humilité, mon oncle, je la comprends dans les héros, je l'adore dans le Christ ! Mais je ne donne

pas ce nom à l'asservissement de ma volonté, à la violence, au sacrifice forcé, au renoncement de la peur. L'humilité, c'est la vertu du Calvaire, c'est l'amour des abaissements, c'est le miracle de la foi... Je m'honorerais d'être véritablement humble ; mais je rougirais de le paraître, si je ne l'étais qu'à demi.

» Or, mon oncle, laissez-moi vous le dire, à cette heure, je ne suis pas assez forte pour m'élever si haut. J'ai des défauts, des préjugés, des faiblesses. Hier encore, enfant du monde, je n'ai point dépouillé toutes ses idées ; je n'ai pas désappris toutes ses maximes. Je me préoccupe de l'opinion des hommes plus que je ne devrais peut-être ; j'ai la vanité de l'honneur humain ; — mais je suis femme, très-femme. J'ai du moins appris du malheur à ne pas mentir à moi-même. Je me connais, je me juge, et c'est parce que je me suis jugée, que je repousse le vêtement infâme dont on a voulu me salir.

» A titre d'innocente, je ne dois pas le porter.

» A titre de chrétienne, je ne suis pas digne encore de le revêtir.

» Mon oncle, je veux souffrir... je le veux. Seulement, je vous en supplie, intervenez auprès du di-

recteur pour qu'il m'épargne les tortures inutiles et les coups d'épingle anodins, les grandes pauvretés et les petites misères, qui semblent être ici la trame même de la vie des captifs. J'ai tant à souffrir dans le présent, j'ai tant à souffrir dans l'avenir ! Obtenez qu'on ménage mes forces; hélas ! je n'aurai pas trop de tout mon courage pour subir toutes mes douleurs.

» Adieu, mon cher oncle; écrivez-moi, ce sera fortifier mon âme; aimez-moi, ce sera faire vivre mon cœur.

» Votre MARIE CAPELLE.

» *Post-scriptum.* — On prétend que la pensée d'une femme est toute dans le *post-scriptum* de ses lettres. Je rouvre la mienne, mon oncle, et je vous dis : Je suis innocente ! et je ne prendrai le vêtement d'infamie que le jour où il sera pour moi, non plus le signe du crime, mais celui d'une vertu.»

Croyez-vous que la femme qui a écrit ces lignes ait plus souffert que les filles qu'on envoie à la Salpêtrière, ou les voleuses qu'on renferme à Saint-Lazare?

Oui.

Croyez-vous, par exemple, que Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre, descendante de trente-deux Césars, épouse du petit-fils de Henri IV, de Louis XIV et de saint Louis, emprisonnée au Temple, conduite à l'échafaud dans la charrette commune, exécutée sur la guillotine de la place Louis XV, en compagnie d'une fille publique, ait plus souffert que madame Roland, par exemple?

Oui.

Croyez-vous que, moi dont la vie est un incessant labeur, que moi qui, grâce à un travail de quinze heures par jour, travail nécessaire non-seulement à mon existence intellectuelle, mais encore à ma santé, ai produit huit cents volumes, fait jouer cinquante drames; croyez-vous que, si j'étais condamné à rester ce que j'ai encore de jours à vivre dans une prison cellulaire, sans livres, sans papier, sans encre, sans lumière, sans plumes, croyez-vous que je soufrirais plus qu'un homme à qui l'on refuserait plumes, lumière, encre, papier et livres, mais qui ne saurait ni lire ni écrire ?

Oui, incontestablement oui.

Il y a donc égalité devant la loi, mais il n'y a pas égalité devant la punition.

Maintenant, les médecins, en inventant le chloroforme, ont supprimé cette inégalité devant la douleur physique, qui préoccupait si fort le bon docteur Larrey.

Législateurs de 1789, de 1810, de 1820, de 1830, de 1848 et de 1860, n'y aurait-il pas moyen d'inventer quelque chloroforme intellectuel qui supprimât l'inégalité devant la douleur morale ?

C'est un problème que je pose, et qui mériterait bien, il me semble, de concourir au prix Montyon.

* * *

Maintenant, vous connaissez le théâtre où s'accomplissait ce drame de douleur morale : Marie Capelle elle-même vient de vous en faire la description.

Eh bien, dans cette chambre vide, dans ce lit où la prisonnière reste couchée toute la journée pour ne pas revêtir la livrée de la prison, voulez-vous la voir errant sur les limites de la folie ?

Écoutez, c'est elle qui parle :

« L'automne a vu tomber la dernière feuille de sa couronne. Il fait froid, et, quoiqu'on allume un peu de feu dans ma chambre, mon mantelet de lit est insuffisant à me couvrir; il faut que je reste couchée tout le jour. C'est bien long, dix heures solitaires et inoccupées! Je veux m'essayer à vivre quand tout repose et sommeille. La nuit est le domaine des morts... Je veux m'allier à ces âmes errantes qui frissonnent dans l'ombre, et qui empruntent aux vents les soupirs désolés que leurs voix ne peuvent plus *gémir*. Une langueur anxieuse s'est emparée de moi; je la bénirais si c'était le repos; mais ce n'est que le cauchemar de ma vie, ce n'est que le rêve de ma douleur. Il me semble parfois que mon moi sensitif et souffrant échappe à l'action de mon âme. Je me surprends à prononcer des mots qui ne sont pas l'expression de ma pensée. Des larmes m'étouffent; je veux pleurer, et je ris. Mes idées revêtent des formes vagues et fuyantes; je ne les sens plus jaillir de mon front; je les vois s'étirer, se traîner au dedans de mon cerveau; d'éclairs, elles se sont faites ombres. On dirait l'écho

sans le son, on dirait l'effet sans la cause ; on dirait presque... Non, je ne suis pas folle ; non, ma peur ment, car les fous n'aiment pas, et j'aime ; car les fous ne croient pas, et je crois ! »

La torture alla jusqu'à l'agonie. Dans les premiers jours de février 1842, la prisonnière reçut l'extrême-onction, et vint frapper de sa main amaigrie à la porte du tombeau.

Le jour de la délivrance n'était pas venu, la porte resta fermée.

Enfin la rigueur des hommes se lassa.

Un matin, on annonça à la prisonnière qu'on lui accordait la faveur d'une autre cellule.

Elle vous a raconté la première, voici la description de la seconde :

« Ma cellule est carrée ; une morte y respire. Je viens de dire à ma garde d'aller en droite ligne de la porte à la fenêtre et de compter ses pas. Ses pieds sont grands ; les miens, dans le même espace, se placeront deux fois. J'appelle cela être au large, et vous?

» Les murs ont été passés à la chaux mêlée d'une pincée de noir. C'est de la vérité locale.

» Voici le mobilier :

» A côté de la porte, une cheminée en tôle dont le tuyau monte obliquement contre le mur, avec des airs de boa constrictor : c'est fort laid, mais c'est chaud.

» En face de la cheminée, une étagère qui attend mes livres; sous l'étagère, une table à deux fins; près de la fenêtre, une commode, et, vis-à-vis de la commode, mon lit caché sous une niche de percale liserée de gris.

» Plus, deux chaises et un fauteuil en chemise de toile.

» Voilà tout. Mais n'est-ce pas du luxe pour une pauvre femme qui a passé près de deux ans sans autre ameublement qu'une chaise.

» J'allais oublier ce que j'avais de plus précieux, la sainte et petite chapelle de mes souvenirs.

» Vers le milieu du lit, j'ai une statuette de la Vierge adossée au mur, sur une tablette recouverte d'un napperon blanc; de chaque côté sont suspendus les portraits, cerclés en velours noir (l'or est prohibé) de mon père, de ma mère, de mon aïeule et de mon grand-père.

» Devant moi, au-dessus de la cheminée, j'ai fait placer le crucifix qui était d'abord à mon chevet; il faut que le regard divin m'aide à porter ma croix. Sous le crucifix se croisent pieusement deux branches de cyprès, cueillies dans le cimetière de Villers-Hellon.

» Le cimetière de Villers-Hellon! ô mes amis, ne me demandez plus rien... J'achève avec des larmes ce que j'ai dû commencer avec un sourire. On ne remonte pas longtemps le flot de la douleur! »

Les *Heures de Prison* sont les battements du cœur de la prisonnière pendant ces neuf années.

Maintenant, ce n'est plus elle qui va parler; ce sont les voix qui murmureront autour de sa seconde et dernière agonie, qui soupireront sur sa tombe.

D'abord, c'est son bon oncle, M. Collard, le père d'Eugène, vieillard de soixante-quinze ans.

Écoutons-le.

« Dans les premiers jours d'octobre 1848, dit-il, un dépérissement notable se manifesta dans la santé de la prisonnière. La fièvre ne la quittait plus. Son médecin, si bon, si dévoué, fit part de ses craintes au préfet. Quatre professeurs de la faculté de mé-

decine furent chargés de visiter la malade et de constater son état. Ils conclurent à la mise en liberté, comme la seule chance de guérison.

» Ce rapport resta sans résultat. Cependant le mal empirait rapidement. Après quinze ou seize mois d'attente, une nouvelle expertise eut lieu. Les conclusions furent les mêmes, et peut-être plus pressantes encore. Enfin, la translation de la prisonnière à la maison de santé de Saint-Rémy fut ordonnée.

» Elle y arriva le 22 février 1851, accompagnée de ma fille.

» Il n'était plus temps!

» Les bons et nobles offices du directeur, M. de Chabran, les soins incessants du médecin, le concours charitable de l'aumônier et de la sœur hospitalière, la salubrité du climât, la beauté du lieu, tout fut impuissant : la maladie s'aggravait toujours.

» Averti de l'imminence du danger, je me rendis en toute hâte à Paris. J'étais porteur d'une supplique pour le prince-président : j'en fis une autre que je signai. Je me plaçai sous le patronage d'un

homme éminent dont je souffre de taire le nom, et, trois jours après, une lettre m'apprit que ma fille allait être libre.

» Ma joie devait être plus courte que ma reconnaissance. Arrivé en trente-six heures à Saint-Rémy, je pressai entre mes bras, non plus une femme, mais un squelette vivant que la mort venait disputer à la liberté.

» Le 1er juin 1852, l'infortunée posait son pied libre dans ma demeure. J'avais mes deux filles avec moi. Le 7 septembre, l'une mourait aux eaux d'Ussat, l'autre lui fermait les yeux.

» L'humble cimetière d'Ornolac a reçu les restes de la morte ; une croix renversée couvrira sa tombe : qu'on ne me demande plus rien. »

Et, en effet, le noble vieillard se tait; il ne donne aucun détail sur la mort de sa seconde fille. Ce n'est donc pas à lui que nous nous adresserons pour en avoir, nous n'en avons pas le courage ; c'est au prêtre qui a fermé les yeux de la mourante.

Au milieu des phrases de convention avec lesquelles un étranger parle toujours au cœur déchiré de la famille, on reconnaîtra les traces de cette in-

fluence étrange que Marie Capelle prenait sur tout ce qui l'entourait.

« Monsieur,

» Je suis chargé d'une mission bien pénible auprès de vous. L'intéressante, l'excellente mademoiselle Adèle Collard vient encore une fois d'être frappée de la manière la plus cruelle dans ses affections les plus intimes ; le bon Dieu vient d'exiger de son cœur le plus grand des sacrifices : sa chère et *digne* amie, la pauvre Marie Capelle, lui a été ravie comme par miracle. Je vous laisse à penser, monsieur, quel rude coup ç'a été pour un cœur si aimant, si parfait, vous qui avez eu tant de fois l'occasion d'apprécier, depuis longues années, sa sensibilité et son affectueux et incomparable dévouement pour sa bonne cousine ! Si les sentiments de religion qui l'animent ne l'eussent soutenue, je crois qu'elle n'aurait pas résisté à la douleur que lui a causée le terrible événement que je suis forcé de vous annoncer.

» Madame Marie Capelle, que j'ai eu *l'honneur* de voir souvent et qui avait, par ses *vertus reli-*

gieuses et ses autres qualités distinguées, captivé toutes mes sympathies, a rendu son âme à Dieu ce matin à neuf heures et demie. Elle a eu le bonheur de recevoir toutes les consolations que notre sainte religion puisse accorder. En ce moment suprême, *elle a été admirable de résignation, de foi, de piété et surtout de charité. Jamais, depuis dix-huit ans que j'exerce le saint ministère, je n'avais eu le bonheur d'être si profondément édifié. Jamais on n'a été témoin de plus beaux et de plus pieux sentiments.* Le bon Dieu a semblé vouloir la dédommager, à sa dernière heure, de tout ce qu'elle avait enduré de tourments et de souffrances pendant douze ans. Encore une fois, elle a été admirable aux approches de la mort.

» Soyez assez bon, monsieur et vénéré confrère, pour faire part de tout ceci à la bonne famille de cette pauvre mademoiselle Adèle. Je n'ai pas besoin de vous prier de prendre vos précautions pour ménager la sensibilité louable de ses dignes parents. Vous êtes trop sage et trop prudent pour ne pas savoir ce que vous avez à faire à cet égard.

» Veuillez bien rassurer cette excellente famille sur la position de mademoiselle Adèle. Nous tâche-

rons de contribuer tous de notre mieux à la lui rendre aussi facile que possible.

» Qu'on ne se mette pas surtout en peine sur la manière dont mademoiselle Adèle se rendra à Montpellier. Sans difficulté d'abord, elle se rendra à Toulouse, où elle ira descendre chez la cousine de madame Marie Capelle, et, de là, elle continuera sans peine son voyage pour se rendre au sein de sa famille.

» Sa santé est parfaite, et elle vous prie de faire agréer à sa famille l'expression de ses meilleurs sentiments.

» Pardon, monsieur, de mon importunité, et daignez recevoir l'hommage, etc.

» B...,

» Curé, aumônier des bains d'Ussat. »

» Ornolac, 7 septembre 1853. »

Maintenant, voici la lettre de la personne dans les bras de laquelle Marie Capelle a rendu le dernier soupir, la fidèle amie de la prisonnière, Adèle Collard ayant été forcée de la quitter deux heures avant sa mort.

Dès les premières lignes, vous reconnaîtrez, non plus le prêtre, consolateur par état, mais la femme consolatrice par nature :

« N'est-ce pas qu'en voyant le long retard que j'apporte à vous écrire (1), vous ne vous êtes pas dit une seule fois qu'il pouvait y avoir de ma faute? Merci, chers amis. Si je vous connaissais moins, c'eût été pour moi une souffrance de plus. J'eus, mardi dernier, la visite de M. D... La sensation que sa vue me cause toujours, l'opération douloureuse qu'il m'a fait subir, tout cela a fait de moi une bien pauvre femme, et, tous ces derniers jours, j'en étais à perdre à chaque instant connaissance. On trouve pourtant de l'amélioration dans la maladie principale. Dans trois mois, dit-on, il n'y aura plus à cautériser. Si grande que soit ma confiance en M. D..., je vous avoue que j'ai peine à y croire.

» Mais parlons d'*elle*. Je l'écoutais avec mon cœur, et ce souvenir sera pour moi ineffaçable. C'était vous sa seule douleur. Pour vous seule, elle regrettait la vie. « C'est là qu'est le sacrifice, » disait-

(1) La lettre est du 27 septembre, c'est-à-dire écrite vingt jours après l'événement.

elle. « Pauvre Adèle, quand je songe qu'elle sera » seule demain, sa vue me fait mal. Encore, encore » un peu de vie, ô mon Dieu ! pour que j'aille mou- » rir au milieu des miens, pour que je rende la » pauvre Adèle à sa famille. Pour moi, je ne re- » grette pas la vie. Je serai si bien sous ma pierre ! » Comme on souffre pour vivre ! comme on souffre » pour mourir ! Je ne murmure pas, ô mon Dieu ! » je vous bénis ; mais je vous supplie, en m'en- » voyant le mal, envoyez-moi aussi le courage de le » supporter. »

» Puis, comme les douleurs redoublaient :

« Mais c'est trop souffrir... c'est trop ! Et pour- » tant, mon Dieu, vous savez bien que je n'ai rien » fait. Oh ! mes ennemis, ils m'ont fait bien du » mal ; mais je leur pardonne, et demande à Dieu » qu'il leur rende en bien toutes les douleurs qu'ils » m'ont causées ! »

» Puis c'était vous, Adèle, qu'elle appelait, qu'elle recommandait à tous. Puis c'était une prière, et toujours la résignation la plus grande.

» Ai-je bien tout recueilli? Je n'oserais en répondre ; je souffrais tant de la voir souffrir ! j'étais

si malheureuse de mon impuissance à la soulager! Et puis je sentais si bien tout ce que je perdais; j'étais si fière de cette affection qu'elle me témoignait; je lui étais si reconnaissante de ce qu'elle avait su lire en moi ce qu'avec mon naturel timide je n'aurais jamais osé lui dire, à elle si supérieure.

» Que vous êtes bonne de m'avoir envoyé ce précieux souvenir! Vous m'écrirez quelquefois, n'est-ce pas? Nous parlerons d'elle. Vous me parlerez aussi beaucoup de vous, comme à l'amie la plus vraie.

» Je vous prie d'offrir à votre bonne famille mes sentiments les plus respectueux.

» Ma sœur et ma mère me chargent de vous dire combien vous leur êtes sympathique! C'est que je leur ai dit quel ange vous êtes.

» A bientôt, n'est-ce pas, ma bonne amie? Je vous embrasse de tout mon cœur.

» CLÉMENCE.

» Lundi 27. »

Un an après, c'est-à-dire le 20 septembre 1852, M. Collard recevait cette seconde lettre du brave curé d'Ussat.

Nous la citons entièrement; elle est caractéristique dans sa naïve bonté :

« Mon cher monsieur,

» La confusion que j'éprouve du long silence que j'ai gardé à votre égard ne saurait être égalée que par la contrariété qu'il vous aura causée à vous-même. Vous devez m'avoir trouvé bien peu honnête de ne pas avoir répondu plus tôt à votre bonne lettre du 22 juillet. J'avoue que jamais accusation n'a été mieux fondée que celle-là. Cependant, quand vous aurez connu les raisons qui m'ont forcé à ce silence, vous conviendrez que je n'ai été que malheureux, mais pas coupable.

» A peine eus-je connu vos intentions, relativement aux objets que vous désirez placer sur le tombeau de la pauvre madame Marie, que je m'empressai de traiter avec Blazy pour la confection et le prix de la grille. Il voulut absolument cent vingt francs : je consentis à les lui donner. Il la fit pour le temps indiqué, et bien conformément au plan; elle fût aussi mise en place avant la fin de juillet.

» Le travail de cet ouvrier m'aurait parfaitement

convenu, s'il n'avait usé de ruse en refusant de peindre la grille, alléguant qu'il n'avait été tenu de faire que ce qui avait été convenu; et parce que j'avais oublié de faire la réserve que le fer serait peint, afin qu'il ne s'oxydât point, il n'a point voulu mettre cette dernière main à son œuvre. Mais que cela ne vous tourmente pas; je la ferai peindre, et ce ne sera qu'une petite dépense de plus. Toujours est-il que je suis très-fâché contre Blazy, qui a manqué de délicatesse en ce point.

» Quant à la croix, voilà l'objet qui a causé toute ma douleur, et m'a empêché de vous donner plus tôt de mes nouvelles.

» Pour qu'elle fût bien confectionnée, j'eus le malheur de m'adresser à un très-habile ouvrier de Pamiers qui se trouvait à Ussat, vers la dernière quinzaine de juillet. Il fut convenu que je la lui payerais douze francs, à la condition qu'il la soignerait beaucoup, et qu'il me l'enverrait vers la fin de la semaine. Nous traitâmes le mardi; loin de la recevoir au temps indiqué, deux semaines après, elle ne m'était pas encore arrivée. Contrarié de ce retard, je lui écrivis par la poste pour la lui récla-

mer. Il me répondit qu'elle arriverait le samedi suivant, et que je la fisse prendre au bout du pont des Bains. Elle n'arriva pas plus cette fois-là que l'autre. Fâché fortement de ce nouveau délai, je lui écrivis une autre lettre, dans laquelle je lui exprimais toute mon indignation sur son manque de parole. Enfin, après m'avoir fait enrager plus d'un mois et demi, il a fini par me l'apporter lui-même, et, certes, celui-là n'a pas été comme Blazy; il a fini son travail en tout point, et je puis vous assurer qu'il a fait une jolie pièce. Elle est maintenant en place et produit un bel effet par l'originalité de la pose et par la confection de l'objet.

» A toutes ces contrariétés, je vais en ajouter encore une autre, ou plusieurs autres, desquelles vous allez prendre part. Je vous avais annoncé que le saule planté par moi sur la tombe avait bien réussi, et qu'il était très-beau. Eh bien, il a fallu qu'il entrât pour sa part dans le chagrin que j'ai éprouvé. Chaque étranger qui est venu visiter le tombeau, et tout le monde y est venu, le chemin d'Ornolac est constamment encombré, chaque personne, dis-je, a voulu avoir son morceau du malheureux saule, et

l'on a fini par le faire sécher. J'ai eu beau adresser des prières, j'ai eu beau me fâcher pour qu'on le respectât, menaces et prières, tout a été inutile. Les fleurs également ont été enlevées; chacun a voulu emporter une relique. Mais que ceci ne vous afflige pas; au contraire, vous devez être flatté de la vénération dont les dépouilles de la pauvre défunte sont honorées. Le mal fait à l'arbre et aux fleurs est facile à réparer.

» Je planterai un nouveau saule et de nouvelles fleurs, et tout sera fini. »

Qu'ajouter à cela?

Les dernières lignes écrites par le digne M. Collard, par ce vieillard qui proteste, au nom de ses soixante-quinze années et de ses cheveux blancs, contre le jugement qui a frappé sa nièce.

« Et maintenant, veut-on savoir si j'ai cru cette femme coupable?

» Je réponds :

» Retenue prisonnière, je lui avais donné pour compagne ma fille.

» Devenue libre, je lui aurais donné pour mari mon fils.

» Ma conviction est là.

» COLLARD.

» Montpellier, 17 juin 1853. »

Marie Capelle est morte à l'âge de trente-six ans, après douze ans de captivité.

JACQUES FOSSE

Il y a quelque chose comme trois ou quatre mois qu'ayant dû prendre ma place à un grand dîner que donnait la Société de sauvetage, je fus empêché de m'y rendre par je ne sais quelle affaire.

Le lendemain matin, je vis entrer dans mon cabinet un homme de trente-quatre à trente-cinq ans, aux cheveux courts, aux traits vigoureusement accentués, aux membres musculeux.

— Monsieur Dumas, me dit-il, je devais dîner hier avec vous; vous n'êtes pas venu au dîner. Je repars aujourd'hui, et je n'ai pas voulu repartir sans vous voir.

— A qui ai-je l'honneur de parler? lui demandai-je.

— Je suis Jacques Fosse, me dit-il, marchand de

grains à Beaucaire, et sauveteur dans mes moments perdus.

En disant ces mots, il ouvrit son paletot et me montra sa poitrine, couverte de médailles d'or et d'argent qui lui faisaient comme une éclatante cuirasse, sur laquelle, suspendue à son ruban rouge, éclatait comme une étoile la croix de la Légion d'honneur.

Je suis peu sensible à l'entraînement des médailles, des croix et des plaques, quand je les vois sur certaines poitrines; mais j'avoue que, lorsque c'est sur la poitrine d'un homme du peuple qu'elles brillent, j'éprouve un certain respect, convaincu que je suis qu'il faut que celui-là les ait gagnées pour les avoir obtenues.

Je me levai donc comme je n'eusse certainement point fait devant un ministre, et j'invitai mon visiteur à s'asseoir.

Ce que j'appris de cet homme dans la conversation qui suivit, laissez-moi vous le dire, chers lecteurs. J'ai plaisir à vous raconter cette vie de luttes, de travail et surtout de dévouement.

Jacques Fosse naquit à Saint-Gilles ; — à ce seul nom, vous vous rappelez Raymond de Toulouse et la belle église de Saint-Trophime. — Il naquit le 14 juin 1819; ce qui lui constitue aujourd'hui quarante ans, ou à peu près.

Il était fils de Jean Fosse et de Geneviève Duplessis.

Il perdit son père en 1820. Il avait un an.

La veuve, sans fortune, quitta aussitôt Saint-Gilles, pour aller habiter chez sa mère, à Beaucaire.

En 1822, elle se remaria, épousa un nommé Perrico, duquel elle eut douze enfants, dont trois sont morts.

En 1828, le beau-père de Fosse devint infirme et cessa de travailler. Il y avait déjà six enfants de ce second lit à nourrir.

Là commença le travail du petit Jacques. Il avait neuf ans. Il s'en alla sur les routes avec un panier et une pelle, ramassant du crottin.

Le pain n'était pas cher à cette époque. Le produit du travail d'un enfant de neuf ans suffit à nourrir toute la pauvre famille.

Certes, on ne vivait pas bien avec les douze ou quinze sous qu'il gagnait par jour ; mais enfin on vivait.

Il fit ce métier pendant un an.

Mais, comme, à dix ans, il était aussi fort qu'un enfant de quinze, il entra comme manœuvre chez un maçon.

Jusqu'à douze ans, il porta le mortier sur ses épaules.

En 1830, le 18 juin, il entend crier : « Au secours ! » C'était le nommé Chaffin, un garçon de dix-huit ans, qui se noyait.

Fosse pique une tête du haut du quai, le ramène vers un radeau, manque de passer dessous, accroche une main qu'on lui tend, et, au lieu de passer sous le radeau, arrive à monter dessus.

Il avait onze ans. Ce fut son prospectus : courage et dévouement.

Jamais programme ne fut mieux suivi.

En 1832, à treize ans, il commença à travailler dans les carrières en qualité d'apprenti mineur.

Il y gagnait vingt-cinq sous par jour.

Deux ans il fit ce métier. Mais, comme le métier devenait mauvais, à quatorze ans il se fit portefaix sur le port.

A quatorze ans, Fosse portait sept cents.

Il y avait alors de grands mouvements à la foire de Beaucaire : elle durait deux mois, amenait cinquante mille personnes, et étalait un immense commerce de soie, de draperie et de cuir.

Pendant cette année 1834, Fosse sauva trois personnes qui se noyaient dans le Rhône : un marchand de planches, — puis un soldat, — puis le fils d'un charcutier nommé Cambon.

Le soldat se noyait au vu de toute la compagnie, qui se baignait en même temps que lui et n'osait lui porter secours. C'était au-dessus de Beaucaire, au milieu de ce qu'on appelle le tourbillon du Rhône ; le danger était donc immense. Fosse ne s'y arrêta point. — Par bonheur, le soldat, qui avait déjà beaucoup bu, était à peu près évanoui.

Fosse le ramena au rivage au milieu des applaudissements de toute la compagnie.

Le jeune Cambon, que nous avons nommé le dernier, s'amusait, lui, en se balançant dans une nacelle ; la nacelle chavire ; il ne savait pas nager et allait tout simplement passer sous le bateau à vapeur, lorsque Fosse l'atteignit et le sauva.

Fosse, en prenant pied au fond du Rhône, avait

touché un morceau de bouteille cassée et s'était blessé à un doigt. Depuis ce jour, ce doigt est inerte, le nerf en a été coupé.

En 1836, Fosse entra dans la compagnie des bateaux à vapeur, en qualité de pisteur. C'est le nom que l'on donne à ceux qui appellent et dirigent les voyageurs.

Dans le courant du mois de juillet, c'est-à-dire en pleine foire de Beaucaire, on vint appeler Fosse au moment où il était dans un café chantant.

Un ours et deux saltimbanques se noyaient.

Voici le fait :

Deux saltimbanques montraient un ours qu'ils faisaient danser.

Le menuet fini, les saltimbanques pensèrent que leur ours avait besoin de se rafraîchir. Ils le menèrent au Rhône.

Sollicité par la fraîcheur de l'eau, l'ours ne se contenta pas de boire, il se mit à la nage, entraînant celui des deux saltimbanques qui tenait la chaîne.

Le second saltimbanque voulut retenir son camarade, mais fut entraîné avec lui.

Quand le premier lâcha la chaîne, il était trop

tard, il avait perdu pied. Ni l'un ni l'autre ne savaient nager.

Quant à l'ours, il nageait comme un de ses confrères du pôle.

Fosse courut d'abord aux saltimbanques.

Seulement, comme il craignait d'être saisi par quelque membre essentiel et paralysé dans ses mouvements en se jetant à l'eau, Fosse avait pris à tout hasard un cercle de tonneau; il présenta le cercle aux saltimbanques; un d'eux, en se débattant, s'y accrocha, et, comme le second n'avait pas lâché le premier, Fosse, en nageant vers le bord, les traîna tous deux après lui.

Malgré cette précaution, l'un d'eux parvint à le saisir par la jambe; mais, heureusement, le nageur avait pied.

Il poussa les deux hommes sur la berge, et s'élança à la poursuite de l'ours, qui se gaudissait au beau milieu du fleuve.

Il s'agissait non-seulement, cette fois, de sauver l'ours, mais encore de l'empêcher de s'enfuir.

Ce n'était pas chose facile. Tout muselé qu'il était, l'ours se sentait en liberté, et tenait bravement

le milieu du fleuve. Fosse s'élança à sa poursuite.

Lorsque l'ours vit approcher le sauveteur, il se douta que c'était à lui qu'il en voulait, et se retourna contre lui.

Fosse plongea et s'en alla chercher la chaîne de fer de l'animal, qui, entraînée par son poids, pendait de cinq à six pieds sous l'eau.

Il prit l'extrémité de la chaîne et nagea vers le bord, entraînant l'ours, qui résistait, mais résistait inutilement, entraîné qu'il était par une force supérieure.

Cependant Fosse fut obligé de revenir à la surface de l'eau pour respirer.

C'était là que l'ours l'attendait.

Il allongea sa lourde patte, dont Fosse sentit le poids sur son épaule.

Par bonheur, il avait eu le temps de respirer ; il replongea, reprit la chaîne qu'il avait abandonnée un instant, et refit une dizaine de brassées vers le bord, entraînant toujours l'animal après lui.

Le même manége se renouvela dix fois, quinze fois, vingt fois, peut-être, Fosse plongeant, esquivant, à son retour sur l'eau, le coup de patte de

l'ours, replongeant et tirant de nouveau l'animal à terre.

Enfin, il reprit pied, remit la chaîne aux mains des saltimbanques, et se jeta hors de la portée de l'animal, furieux et rugissant.

Il va sans dire que tout Beaucaire était sur les ponts et les quais pour assister à cet étrange sauvetage.

En 1839, Fosse sauva la vie à cinq personnes ; deux d'entre elles étaient tombées dans le Rhône en franchissant la planche qui conduisait au bateau à vapeur.

C'étaient deux hommes de Grenoble, des marchands de bras de charrette.

Fosse entend crier, fait écarter la foule qui se pressait sur le quai, et, tout habillé, saute de douze pieds de haut.

Il fallait remonter le fleuve et aller chercher sous les bateaux ceux qui s'y noyaient.

Les deux marchands s'étaient cramponnés l'un à l'autre.

En ouvrant les yeux, Fosse les vit au fond du fleuve, se roulant et se débattant.

Il nagea droit sur eux; mais l'un le saisit par la jambe, l'autre par les épaules.

Tout empêché qu'il est par eux, il les traîne du côté du quai; s'accroche aux pierres saillantes, finit par sortir la tête hors de l'eau, et crie qu'on lui envoie une corde.

A peine en a-t-il saisi l'extrémité, qu'il y attache celui qui le tient par les épaules, puis l'autre, et crie :

— Tire !

On les monta tous deux comme un colis. Celui qui lui tenait la jambe, étant resté le plus longtemps sous l'eau, était évanoui; l'autre avait conservé toute sa tête; aussi, à peine sur le quai, s'aperçut-il que son portemanteau était resté au fond du Rhône.

Ce portemanteau contenait quinze cents francs.

Fosse replonge, rattrape le portemanteau et reparaît avec lui.

Le marchand, pour ce double sauvetage, offrit cinquante francs à Fosse.

Il va sans dire que celui-ci refusa.

Le 28 septembre de la même année, madame de Sainte-Maure, belle-mère de M. de Montcalm, arri-

vait de Lyon avec son fils ; elle allait chez son gendre à Montpellier.

En passant du bateau au quai, son pied glissa sur la planche humide et elle tomba dans le Rhône.

Fosse plonge tout habillé, passe avec elle sous le bateau, et reparaît de l'autre côté.

Mais le Rhône est gros et rapide, il entraîne le nageur et celle qu'il essaye de sauver.

Un nommé Vincent détache un batelet et rame au secours de Fosse.

Fosse s'accroche d'une main au bordage du batelet ; de l'autre, il soutient madame de Sainte-Maure.

Le poids fait chavirer le batelet, qui, non-seulement chavire, mais encore se retourne.

Fosse laisse Vincent, qui sait nager, se tirer de là comme il pourra ; il place madame de Sainte-Maure sur la quille du bateau, pousse le bateau vers la terre, et aborde à deux kilomètres de l'endroit où il avait sauté à l'eau.

Là, madame de Sainte-Maure est déposée dans la maison d'un constructeur de bateaux, nommé Raousse.

Les deux autres personnes sauvées par Fosse, en

1839, étaient un garçon cafetier de Beaucaire, et un nommé Soulier.

Peu de temps après, Fosse fut mandé chez M. Tavernel, maire de Beaucaire.

M. Tavernel était chargé de lui remettre une médaille d'argent de deuxième classe, ou cent francs, à son choix; Fosse préféra la médaille; elle valait quarante sous.

Il avait déjà sauvé la vie à une quinzaine de personnes; une médaille de quarante sous pour avoir sauvé la vie à quinze personnes, ce n'est pas trois sous par personne.

Fosse s'en contenta.

En 1840, il tomba à la conscription.

Mais, avant de se rendre au régiment, il sauva encore la vie à deux personnes : l'une se noyait dans le canal, c'était une femme; l'autre dans le Rhône, c'était un employé de MM. Cuisinier, négociants à Lyon.

Ces nouveaux sauvetages lui valurent une deuxième médaille de seconde classe.

Désigné comme canonnier au 6e d'artillerie, il arriva au corps le 1er septembre 1840.

Choisi pour faire partie du camp de Châlons, il fut envoyé à Strasbourg, où se réunissaient les hommes désignés pour Châlons.

Pendant son séjour à Strasbourg, il sauve deux chevaux et deux hommes du même régiment que lui. Malheureusement, sur les deux hommes, un seul arrive vivant à terre; l'autre a été tué d'un coup de pied de cheval.

Le marquis de la Place avait promis à Fosse, une fois au camp, de lui faire donner la croix par le duc d'Orléans; mais le camp n'eut pas lieu, à cause de la mort du duc d'Orléans.

En 1841, Fosse se trouve à Besançon : un soldat se noyait dans le Doubs; deux autres soldats s'élancent à son secours; tous trois tombent dans un trou, tous trois allaient s'y noyer, quand Fosse les en retire tous les trois, et vivants.

Ce fut à ce propos qu'il obtint sa troisième médaille de deuxième classe.

En tirant de l'Ill les deux canonniers et les deux chevaux, Fosse s'était ouvert le flanc avec une bouteille cassée.

Au mois de mai 1845, Fosse revint en congé à

Beaucaire. La famille avait fort souffert de son absence : il se remit immédiatement au travail; elle s'était augmentée : Fosse avait maintenant à nourrir son beau-père, sa mère et neuf frères et sœurs.

Mais ce n'était plus le beau temps des portefaix : la foire de Beaucaire, à peu près morte aujourd'hui, dès ce temps-là s'en allait mourant.

Il se fit scieur de long, et, admirablement servi par sa force herculéenne, gagna de six à sept francs par jour. Il profita de cette augmentation dans sa recette pour se marier.

En 1847, Fosse entra comme facteur chef à la gare des marchandises à Beaucaire; une des conditions de la place était de savoir lire et écrire. On demanda à Fosse s'il le savait; Fosse répondit hardiment que oui. Tout ce qu'il connaissait, c'étaient ses chiffres jusqu'à 100. Fosse prit deux professeurs : un de jour, un de nuit.

M. Renaud était son professeur de jour; il venait chez lui de midi à deux heures; Fosse lui donnait six francs par mois.

M. Dejean était son professeur de nuit; Fosse lui donnait douze francs.

Au bout de deux ans, l'éducation de l'écolier de vingt-huit ans était faite.

Dans ses moments perdus, Fosse continuait de sauver les gens.

Un marinier de Condrieux veut accoster le quai avec son bateau; en sautant de son bateau sur un radeau, le pied lui manque, il tombe dans le Rhône et passe sous le radeau.

Par bonheur, il y avait un trou au radeau.

Fosse, qui entend crier à l'aide, accourt; on lui explique qu'un homme est passé sous le radeau : il plonge par le trou et sort avec l'homme par l'une des extrémités.

Au mois de juillet suivant, il sauve la vie à un garçon boulanger qui, en essayant de nager, avait perdu à la fois pied et tête.

Quelques jours après, il se jetait dans le feu, — il faut bien varier, — pour tirer des flammes un enfant qui était sur le point d'être asphyxié. L'escalier était en feu ; il s'agissait d'aller chercher l'enfant au second étage, la compagnie des pompiers avait jugé la chose impossible. Fosse, sans hésiter, se jeta dans les flammes, et cette chose jugée impossible, il la fit.

Le 20 avril 1848, Fosse fut nommé à l'unanimité porte-drapeau de la garde nationale de Beaucaire.

Quelque temps après, il obtint l'entreprise des travaux de remblai sur les bords de la Durance.

Au commencement de 1849, il reçut sa cinquième médaille; mais tout cela ne satisfaisait pas son ambition.

C'était la croix de la Légion d'honneur que voulait Fosse. Il part pour Paris, le 19 mai, se faisant à lui-même le serment de ne pas revenir sans sa croix.

Il avait, en effet, la croix lorsqu'il revint à Beaucaire, le 15 juin suivant, c'est-à-dire près d'un mois après en être parti.

A son retour, il créa un établissement de bains sur le Rhône, et se mit à faire le commerce des vieilles cordes et des vieux chiffons.

Un établissement de bains, c'était le vrai port de notre sauveteur!

Aussi, en 1849, sauve-t-il la vie à trois ou quatre personnes qui se noient dans le Rhône, et, entre autres, à un garçon confiseur et à un commis d'une maison de commerce.

En 1850, la compagnie du chemin de fer l'appelle à diriger le transport du charbon, entre Beaucaire et Tarascon.

Comme il n'y a que le Rhône à traverser pour aller d'une ville à l'autre, Fosse, tout en dirigeant son charbon, continue à tenir son établissement de bains, et à faire son commerce de vieilles cordes et de vieux chiffons. Cela dure jusqu'en 1854.

Le 30 janvier 1852, il reçut une médaille en or de première classe.

Le 1er octobre 1852, il fut nommé membre de la commission chargée de l'examen des machines à vapeur, et obtint par le préfet un bureau de tabac.

Le 1er janvier 1853, Fosse est nommé par le ministre des travaux publics maître du port à Beaucaire.

Dans le courant de l'année, Fosse sauve encore deux personnes qui se noient dans le Rhône : un maquignon, nommé Saunier, et un danseur espagnol qui croyait se baigner dans le Mançanarez.

En 1854, le choléra se déclare en pleine foire de Beaucaire; Fosse soigne les malades et essaye de soutenir ses compatriotes par son exemple.

Mais compatriotes et étrangers prennent peur et

s'enfuient. Fosse achète, au prix qu'ils veulent les lui vendre, tous les bois des fuyards; et, tout en se conduisant avec son courage habituel, réalise un bénéfice considérable.

Possesseur d'un petit capital, Fosse donne sa démission de maître du port, et met de côté le commerce de bois pour le commerce de grain.

Son dernier acte comme maître du port fut de sauver un bateau de vin chargé pour la Crimée. Ce bateau venait de Mâcon : il se heurte à une jetée sur la digue de Beaucaire, et se brise par le milieu. Sur quinze ou seize cents pièces de vin dont il était chargé, il ne s'en perdit qu'une quarantaine.

Fosse sauva le reste.

Au milieu de tout cela, un enfant se noie dans le canal; Fosse sauve l'enfant.

Au mois de mai 1856, le Rhône monte si rapidement et si obstinément, que l'on comprend que l'on va avoir à lutter contre un de ces débordements terribles qui portent la désolation sur les deux rives du fleuve. Pour être libre de ses actions, Fosse envoie femme et enfants à l'hôtel du Luxembourg, à Nîmes.

Le Rhône monte toujours, et atteint une hauteur de vingt-trois pieds au-dessus de son cours ordinaire.

Cet événement coïncidait avec un envoi de grains d'Odessa. Les grains arrivèrent à Marseille; mais, quelle que fût la nécessité de sa présence dans cette dernière ville, Fosse resta à Beaucaire.

C'est que Beaucaire était cruellement menacée.

L'eau passait par la porte Beauregard, malgré tous les obstacles qu'on lui opposait. Fosse eut l'idée de boucher la porte avec des sacs de terre.

Il travailla vingt-quatre heures avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

De Boulbon à la montagne de Cannes, l'inondation avait deux lieues d'étendue, et, à la surface de l'eau, flottaient des berceaux d'enfant, des toits de maison, des meubles de toute espèce.

Le préfet arrive, et demande des nouvelles du village de Vallabrègues, complétement enveloppé d'eau, et avec lequel toute communication est interrompue.

— Vous voulez des nouvelles, monsieur le préfet? dit Fosse. Vous en aurez, ou je ne reviendrai pas.

Fosse, sauf de mourir, venait de promettre plus qu'un homme ne pouvait faire. C'était une seconde représentation du déluge. Vallabrègues est à six kilomètres en amont de Beaucaire. Impossible de remonter l'inondation : elle suivait le cours du Rhône, charriant des débris de maison, des arbres arrachés, des barques à moitié sombrées.

Il prend le convoi du chemin de fer à la station du Graveron avec le commissaire central de Nîmes, M. Christophe; il se met en route avec lui pour Boulbon. Au quart du chemin, M. Christophe, qui s'est démis le pied et qui boite encore, casse la canne sur laquelle il s'appuie.

Le trajet dura de neuf heures du soir à cinq heures du matin; — cinq heures. — On allait à Boulbon à vol d'oiseau, sans suivre la route, à travers rochers et ravins. Pendant près de la moitié du chemin, Fosse porta M. Christophe, qui ne pouvait pas marcher.

L'eau était déjà à Boulbon lorsque Fosse et son compagnon y arrivèrent.

Or, Boulbon est à une lieue de Vallabrègues, et, de Boulbon à Vallabrègues, c'était, non pas un lac,

mais une inondation furieuse, pleine de courants, de tourbillons et de remous.

Le maire et le conseil municipal étaient en permanence.

Fosse requit un bateau. On lui en amena un qui pouvait contenir huit personnes. Il y monta avec le commissaire central et se lança au milieu du courant.

Il fallait tout le courage et toute la force du célèbre sauveteur pour éviter ou repousser tous ces débris flottants sur cette mer où l'on ne voyait apparaître que des cimes d'arbre et des toits de maison; de temps en temps, des branches d'un de ces arbres ou du toit d'une de ces maisons, retentissait un coup de feu, signal de détresse. Fosse ramait du côté où on l'appelait, recueillait le naufragé dans sa barque et continuait son chemin.

Enfin on arriva à Vallabrègues; on ne voyait plus que les étages supérieurs des maisons et le clocher. Un homme, qui était à sa croisée et qui avait de l'eau jusqu'à la ceinture, apprend à Fosse que tous les habitants étaient réfugiés dans le cimetière : c'était le point le plus élevé du pauvre village.

Fosse dirigea son bateau à travers les rues inondées, et arrive au lieu indiqué. Quinze ou dix-huit cents personnes avaient été chercher un refuge au milieu des croix et des tombeaux; le cimetière était le seul endroit de la ville qui ne fût pas inondé. Il était minuit.

Ces dix-huit cents personnes étaient là, sans pain, depuis vingt-quatre heures.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour leur porter secours.

Fosse laisse avec eux le commissaire central, afin qu'ils sachent bien qu'ils ne seront pas abandonnés, abandonne son bateau au cours de l'eau, aborde à l'extrémité de l'inondation, et court à Nîmes, où l'attendait le préfet.

— Je vous donne carte blanche, répondit celui-ci; mais alimentez-les.

Aussitôt Fosse lance des réquisitions de pain et de vin, et organise un convoi qui suivra la montagne, remontera plus haut que Vallabrègues et descendra ensuite comme Fosse a fait lui-même.

Le 1er juin, il arriva à Vallabrègues avec une barque pleine de vivres.

Pendant huit jours, il fit le service des approvisionnements, que nul n'osait faire.

Le 3 juin, monseigneur l'évêque de Nîmes voulut accompagner Fosse, afin de porter des paroles de consolation aux pauvres inondés.

Fosse le prit dans sa barque, et, comme, chemin faisant, Sa Grandeur manifestait quelque crainte sur la fragilité de l'embarcation :

— Bon ! monseigneur, répondit Fosse, qu'avez-vous à craindre, vous qui ne quittez ce monde que pour aller directement au ciel ? Par malheur, je n'en puis dire autant. Aussi, je vous recommande mon âme.

On arriva sans accident.

Monseigneur Plantier a consacré cette dangereuse navigation par cette lettre qu'il écrivit à Fosse, en manière d'attestation :

« En 1856, le Rhône était horriblement débordé. De Beaucaire, nous voulûmes aller à Vallabrègues, village de notre diocèse, situé sur la rive gauche du fleuve. Nous désirions en consoler les habitants, chassés de leurs domaines, et forcés de se

réfugier sur une pointe de terre, par une inondation sans exemple. La navigation qui devait nous mener jusqu'à eux n'était pas sans danger. M. Fosse, de Beaucaire, s'est offert à nous conduire, et nous a conduit, en effet, avec la même intrépidité qu'il avait déjà déployée en mille autres circonstances périlleuses. — C'est une attestation que nous nous plaisons à lui donner, autant par justice que par reconnaissance.

» † HENRY, évêque de Nîmes. »

L'inondation continuait : le 10 juin, une commission d'ingénieurs se rendit à une brèche en aval de Beaucaire, afin d'étudier les moyens les plus prompts de réparer la chaussée et d'arrêter la chute des eaux dans la campagne.

La commission, à la tête de laquelle se trouvait le préfet, consulta Fosse, afin de savoir si la chute d'eau de cinq ou six mètres qui se précipitait en cet endroit permettait la manœuvre d'une barque.

— On peut voir, répondit simplement Fosse; seulement, il me faut deux hommes de bonne volonté.

Deux pilotes se présentèrent.

La possibilité de la manœuvre, malgré la chute d'eau, fut démontrée.

Les deux pilotes, pour avoir aidé Fosse en cette circonstance, reçurent tous deux la médaille en or, et de première classe.

Pas une seule fois, pendant tout le temps des inondations, où tous les jours Fosse risquait sa vie, pas une seule fois il ne s'inquiéta des pertes que subissait son commerce, complétement abandonné par lui.

Le 19 août 1856, il reçut une nouvelle médaille d'or de première classe.

Le 7 juin de l'année suivante, un incendie éclata dans la grande rue de Beaucaire.

Fosse fut, comme toujours, un des premiers sur le lieu du sinistre.

Il entendit les spectateurs dire qu'une femme était dans la maison.

Il était impossible de monter par l'escalier, qui était en flammes.

Fosse applique une échelle à la façade de la maison, entre par une fenêtre, brise les portes, et enfin

trouve une femme étendue sans connaissance sur le carreau.

Il la prend dans ses bras, traverse les flammes qui, derrière lui, se sont fait jour, regagne son échelle, dépose la femme entre les mains des spectateurs émerveillés, remonte, malgré les instances de tous, dans la maison, pour voir s'il n'y a plus personne à sauver, et n'en redescend que lorsqu'il s'est bien assuré qu'elle est déserte.

Alors il demanda des nouvelles de la femme; il était arrivé trop tard, elle était déjà asphyxiée : Fosse n'avait sauvé qu'un cadavre.

Le 15 janvier 1858, se promenant dans la rue de l'Arbre, à Marseille, il entend crier : « A l'assassin ! »

Il se retourne et aperçoit un homme à figure suspecte, courant comme une trombe et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Fosse étend la main sur le fuyard, lutte avec lui et le terrasse.

C'était un forçat évadé qui, depuis sa fuite du bagne, avait déjà commis bon nombre de vols.

Fosse le remit aux agents de la police, doux

comme un mouton. Cette métamorphose s'était opérée lorsqu'il avait senti craquer ses os entre les mains de Fosse.

Fosse, en sa qualité de membre de la Société des sauveteurs de France, se rendit à Paris à la fin de l'an dernier.

Une réunion des sauveteurs de tous les départements devait avoir lieu le 16 décembre.

Ce fut alors que je le vis.

Fosse fut, de la part de cette Société, l'objet d'une véritable ovation : le président de la Société le proclama le premier sauveteur de France, et fit insérer dans *l'Illustration* un portrait de lui, suivi de l'énumération de ses actes de courage et de dévouement.

J'envoie cet article à l'impression; mais, avant qu'il soit imprimé, je m'attends à recevoir le récit de quelque nouveau sauvetage de Fosse. Si cela arrive, chers lecteurs, vous le trouverez en post-scriptum.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

Pierrefonds est un pays que j'ai découvert en rôdant autour de Villers-Cotterets, vers 1810 ou 1812.

Christophe Colomb de huit à dix ans, je faisais trois lieues et demie en allant, trois lieues et demie en revenant, total : sept lieues, pour aller jouer une heure dans *les ruines*.

Et les fortes têtes du pays disaient :

— Voyez, le paresseux, il aime mieux vagabonder sur les grandes routes que d'aller au collége. Il ne fera jamais rien.

Je ne sais pas si j'ai fait grand'chose ; mais je sais que j'ai diablement travaillé depuis.

Il est vrai que ce travail n'a pas eu un brillant résultat : j'eusse mieux fait, je crois, au lieu d'entasser

volumes sur volumes, d'acheter un coin de terre, et d'y mettre cailloux sur cailloux. J'aurais au moins aujourd'hui une maison à moi.

Bah ! n'ai-je pas la maison du bon Dieu, les champs, l'air, l'espace, la nature, ce que n'ont pas, enfin, les autres qui ne savent pas voir ce que je vois.

Je lisais dernièrement, dans un petit volume dont les critiques n'ont point parlé, probablement à cause de sa haute valeur, de fort beaux vers, qu'il faut que je vous dise, chers lecteurs.

Ils sont intitulés : *le Partage de la Terre.*

Les voici :

Alors que le Seigneur, de sa droite féconde,
Eut, dans les champs de l'air, laissé tomber le monde ;
Qu'il eut tracé du doigt,
Comme fait le pilote à la barque qui passe,
La route qu'il devait parcourir dans l'espace,
Il dit : « Que l'homme soit! »

A sa voix s'agita la surface du globe ;
La terre secoua les plis verts de sa robe,
Et le Seigneur alors vers lui vit accourir,
Comme des ouvriers demandant leur salaire,
De l'équateur en flamme et des glaces polaires,
Ces atomes d'un jour, qui naissent pour mourir.

« Cette terre est à vous, dit le Maître suprême,
Ainsi que fait un père à ses enfants qu'il aime ;

Les lois vous sont offerts.
Chaque homme a droit égal au commun héritage ;
Allez! et faites-vous le fraternel partage
De la terre et des mers. »

Alors, selon sa force ou bien son caractère,
L'homme, petit ou grand, prit sa part de la terre :
Le noble eut le donjon aux gothiques arceaux,
Le laboureur le champ où la rivière coule,
Le commerçant la route où le chariot roule,
Le nautonnier la mer où glissent les vaisseaux.

Déjà, depuis longtemps, le prince avait le trône,
Le pape la tiare et le roi la couronne ;
Et le pâtre craintif
Sur les monts gazonneux les troupeaux qu'il fait paître ;
Quand, venant le dernier, le Seigneur vit paraître
Un homme à l'œil pensif.

D'un rêve sur son front on voyait flotter l'ombre ;
Il marchait lentement, triste sans être sombre ;
Parfois il s'arrêtait pour cueillir une fleur ;
Enfin, au pied du trône il releva la tête,
Et dit, en souriant : « Moi, je suis le poëte ;
N'avez-vous rien gardé pour votre fils, Seigneur? »

Dieu dit : « Tu viens trop tard ! » Lui répondit : « Peut-être !
— Non : tu vois qu'ici-bas toute chose a son maître,
De son avoir jaloux ;
Mais où donc étais-tu, tête en rêves féconde,
Quand on faisait sans toi le partage du monde?
— J'étais à vos genoux !

» Mon regard admirait la splendeur infinie ;
Mon oreille écoutait la céleste harmonie ;

Pardonnez donc, mon père, à l'esprit contempteur
Qui, perdu tout entier dans l'immense mystère,
S'est laissé prendre, hélas ! sa part de cette terre,
Tandis qu'il adorait son divin Créateur.

— Et pourtant tout est pris, dit le Maître sublime,
La côte et l'Océan, la vallée et la cime :
Que veux-tu ! c'est la loi.
Mais, en échange, viens, en tout temps, à toute heure,
Je te garde, mon fils, place dans ma demeure,
Et mon ciel est à toi. »

Vous voyez que la part du poëte est encore la meilleure.

Puis il a les ruines.

Revenons aux nôtres.

Ce sont de magnifiques ruines que celles de Pierrefonds, — les plus belles de France, peut-être, sans en excepter celles de Coucy.

Elles dominent un petit lac que j'ai connu étang, mais qui a fait son chemin comme celui d'Enghien, et qui s'est fait lac à la manière dont beaucoup de gens se font nobles. Elles couronnent un charmant village, plus charmant autrefois, quand ses maisons étaient couvertes de chaume, qu'il ne l'est aujourd'hui avec ses villas couvertes d'ardoises. Enfin, elles sont situées entre deux des plus belles forêts de

France, c'est-à-dire entre la forêt de Compiègne et la forêt de Villers-Cotterets.

Le château dont elles sont les restes a été bâti par un de ces hommes qui, l'on ne sait trop pourquoi, laissent à la postérité un souvenir sympathique.

Louis d'Orléans, premier duc de Valois, le commença en 1390 et l'acheva en 1407.

Les Arabes disent : « La maison achevée, la mort y entre. » Aussi laissent-ils toujours quelque chose à faire à leurs maisons, d'où il résulte que, d'habitude, leurs maisons tombent en ruine sans avoir été achevées.

Le château de Louis d'Orléans achevé, les Bourguignons voulurent y entrer. C'était à peu près la même chose que la mort. Mais aux Bourguignons on pouvait résister, quoique ce fût difficile ; et Bosquiaux, capitaine orléaniste, défendit bravement Pierrefonds.

C'était au plus fort des guerres entre le duc d'Orléans et Jean, surnommé par ses flatteurs Jean Sans-Peur. C'était Jean Sans-Foi qu'il eût fallu l'appeler.

Singulière époque que cette époque. Le roi était fou, le royaume était fou.

Lequel avait donné sa folie à l'autre? On ne sait.

Les familles des vieux barons croisés étaient éteintes, ou à peu près. On cherchait, sans les pouvoir trouver, les grands fiefs souverains des ducs de Normandie, des rois d'Angleterre, des comtes d'Anjou, des rois de Jérusalem, des comtes de Toulouse et de Poitiers. A la place de cette puissante moisson fauchée par la mort, avait surgi une noblesse douteuse, aux écussons surchargés d'armes parlantes ou d'animaux monstrueux, et entourés de devises qui rendaient plus contestable encore la noblesse qu'elles étaient chargées de soutenir.

Puis les costumes, comme les blasons, étaient devenus étranges, inouïs, fantastiques.

Il y avait les hommes-femmes, gracieusement attifés, traînant des robes de douze aunes.

Il y avait les hommes-bêtes, aux justaucorps brodés de toutes sortes d'animaux.

Il y avait les hommes-musique, qui pouvaient servir de pupitre aux ménestrels et aux troubadours.

Il y a, au catalogue imprimé de la collection de M. de Courcelles, une ordonnance de Charles d'Orléans, le fils de celui dont nous nous occupons, qui

autorise à payer une somme de deux cent soixante-seize livres sept sous six deniers tournois pour neuf cents perles destinées à orner une robe.

Voulez-vous savoir ce que c'était que cette robe, chers lecteurs?

Le voici :

« Sur les manches est escript de broderies tout au long le dict de la chanson *Madame, je suis plus joyeux*, et notté tout au long sur chacune desdites deux manches, cinq cent soixante-cinq perles, pour servir à former les nottes de ladite chanson, où il y a cent quarante-deux nottes. C'est assavoir, pour chaque notte, quatre perles en quarré. »

Mais ceci n'était rien, et, quoique les prêtres prêchassent contre ces modes insolites, leurs anathèmes étaient réservés surtout à ceux et à celles qui mettaient pour leurs toilettes le diable à contribution.

Il y avait des cornes partout.

Les femmes, grâce à leurs hennins, les portaient sur la tête ; les hommes, grâce à leurs poulaines, les portaient aux pieds.

La crinoline, que nos modernes coquettes portent

à leurs jupons, les femmes du XIVe siècle la portaient à leur bonnet.

« Les dames et demoiselles, dit Juvénal des Ursins, menaient grands et excessifs états et cornes merveilleuses, haultes et larges, et avaient de chaque côté, au lieu de bourrées, deux grandes oreilles si larges, que, quand elles voulaient passer l'huis d'une porte, il fallait qu'elles se tournassent de côté et baissassent. »

Or, au nombre des plus élégants cavaliers faisant la cour à toutes ces belles dames, grasses, décolletées et cornues, étaient le jeune roi Charles VI et son frère, plus jeune encore, le duc Louis d'Orléans.

Le premier, le roi, venait d'épouser son impudique Bavaroise Isabeau ; le second, Louis, venait d'épouser sa douce et fidèle Valentine de Milan.

Elle lui avait apporté en dot Asti, avec quatre cent cinquante mille florins.

L'autre avait apporté à son époux l'adultère, la guerre civile, la folie.

Le pauvre jeune roi était pourtant bien gai, bien heureux, bien courtois, ne demandant qu'à rire et à s'amuser.

Après son mariage, il avait fait son tour de France, et, gai compagnon du trône qu'il était, sa royale chevauchée. Il partait de Paris, où l'on venait de célébrer l'entrée de la reine, entrée depuis quatre ans; mais, pour ce cœur joyeux, pour cet esprit couleur de rose, tout était matière à fête. Le vin et le lait avaient coulé dans Paris par la bouche de toutes les fontaines; aux carrefours, les frères de la Passion avaient joué de pieux mystères; à la rue Saint-Denis, deux anges avaient posé une couronne sur la tête de la reine; au pont Notre-Dame, un homme était descendu par une corde tendue aux tours de la cathédrale, avec deux flambeaux à la main; et, pour mieux voir, pour mieux entendre, pour mieux être partout, le roi et son frère Louis d'Orléans s'étaient mêlés à la foule des bourgeois, et, trop pressés d'être au premier rang, avaient reçu des sergents maints bons horions dont ils montrèrent le soir les marques aux dames de la cour.

Paris s'était fort réjoui de cette entrée de la reine. On lui avait promis une diminution d'impôts : tout au contraire, il fallait payer la fête; ce fut Paris qui la paya; en outre, on décria les pièces de douze et

de quatre deniers, avec défense de les passer sous peine de la corde. Or, c'était la monnaie du peuple, le seul argent du pauvre, de sorte que le pauvre, c'est-à-dire le peuple, ne sachant plus comment ni avec quoi acheter du pain, puisque sa monnaie n'avait plus cours, cria famine, dans ces mêmes rues où les fontaines faisaient jaillir la veille du vin et du lait.

Le prétexte de ce voyage à travers la France, ce fut d'aller à Avignon s'entendre avec le pape sur les moyens d'éteindre le schisme.

Le véritable motif, c'était le plaisir.

Or, pour que le plaisir fût complet, le roi Charles VI ne prit ni ses deux oncles, deux illustres voleurs, les ducs d'Anjou et de Berry, ni la reine, qui trouva moyen de se faire, dans un autre genre, une illustration non moins grande que ses deux oncles.

D'abord, on s'arrêta à Nevers, où l'on fut reçu par le duc de Bourgogne, — pas le duc Jean, mais son père, avec lequel on était en paix.

Puis on gagna Lyon, la ville demi-italienne ; on y passa quatre jours en jeux, bals et galanteries.

Enfin, on arriva à Avignon, chez le pape. Avignon était devenue une seconde Rome, aussi dissolue que la première, où Giotto peignait, où Pétrarque chantait, où Vaucluse murmurait. On était à la source des indulgences, comment n'eût-on pas péché? Pas une jeune et jolie Avignonaise qui ne se souvînt de ce passage, dit Froissard.

Le schisme ne fut pas éteint du tout ; mais le pape donna au duc d'Anjou le titre de roi de Naples, et, au roi Charles, la disposition de sept cent cinquante bénéfices.

On passa en Languedoc.

Là commencèrent de s'éteindre les bruits joyeux des instruments, et les cris, les plaintes, les murmures, les remplacèrent et les couvrirent. — Le pauvre Languedoc était non-seulement ruiné, pressuré, mangé, mais encore dépeuplé par le duc de Berry, son gouverneur. Quarante mille habitants avaient émigré dans l'Aragon. Avide et prodigue, il prenait aux uns pour donner aux autres. Son bouffon, d'une seule fois, avait touché deux cent mille livres. Puis il aimait les châteaux aux tourelles anciennes, et faisait creuser ces dentelles de pierre que les églises du

XIV^e^ et du XV^e^ siècle jetaient comme un mantelet sur leurs épaules. Il aimait les précieux manuscrits, les brillantes enluminures, les miniatures à fond d'or, et il jetait l'or aux architectes et aux artistes. Cet or, il fallait le prendre quelque part, et le bon gouverneur du Languedoc le prenait où il le trouvait. Enfin, il venait d'avoir une dernière fantaisie, non moins coûteuse et bien autrement folle que les autres : à soixante-six ans, il avait épousé une enfant de douze, la nièce du comte de Foix.

Il fallait une justice à ce pauvre peuple. Le roi, tandis qu'il était retenu pendant douze jours à Montpellier « par les vives et frisques demoiselles du pays, auxquelles il donnait, dit Froissard, annelets et fermaillets d'or, » ordonna d'arrêter et de faire le procès de Bétisac. Bétisac était lieutenant du duc de Berry ; il fut reconnu coupable et condamné à être brûlé vif. Le roi quitta son harem de Montpellier pour l'aller voir brûler vif à Toulouse.

Le duc de Berry, le véritable dilapidateur, sentit-il la chaleur du bûcher ? J'en doute.

Pendant qu'il était en train, le bon roi Charles, qui venait de *faire justice, fit faveur :* il accorda *aux*

abbayes de filles de joie que leurs pensionnaires ne portassent plus de costume, sauf une jarretière d'autre couleur que leur robe, au bras.

Comment n'eût-on pas adoré un pareil roi, qui brûlait les voleurs et qui habillait les filles de joie comme les honnêtes femmes?

Il était si las de fêtes, qu'il évita celles qu'on lui préparait à son retour. Sa rentrée fut tout simplement un steeple-chase. Il gagea avec son frère que, partant au galop en même temps que lui, il arriverait avant lui. C'est le roi qui gagna.

Pauvre roi, ce fut sa dernière chance au jeu. A vingt-deux ans, il avait tout usé; à vingt-deux ans, la tête était morte et le cœur vide.

A vingt-trois ans, il était fou.

Ses deux oncles prirent le royaume. Louis, qu'il venait de faire duc d'Orléans, prit sa femme.

Il est vrai que la prenait à peu près qui voulait.

Par malheur, le beau jeune prince ne se contenta point de la femme de son frère Charles le fou. Il prit encore celle de son cousin Jean de Bourgogne.

L'anecdote est-elle vraie? On dit qu'un soir que Jean de Bourgogne et Louis d'Orléans avaient soupé

ensemble, il passa une singulière idée dans l'esprit fantasque du jeune prince.

C'était de faire voir au mari trompé le corps de sa femme, moins la tête. Ce corps était charmant, et Jean de Bourgogne envia fort le bonheur du duc d'Orléans.

Eugène Delacroix a fait un charmant petit tableau de ce fait, qui n'a jamais acquis une valeur historique, et auquel on attribua cependant la mort du duc d'Orléans.

Nous croyons que les causes d'antagonisme politique étaient suffisantes entre les deux princes, sans qu'on y mêlât une jalousie amoureuse.

En somme, les deux cousins étaient fort brouillés, lorsque le vieux duc de Berry, croyant faire merveille, décida le duc de Bourgogne à faire une visite à Louis d'Orléans.

Celui-ci était malade à son château de Beauté, charmant séjour, comme l'indique son nom, perdu dans les replis de la Marne, belle et dangereuse rivière, sur les bords de laquelle Frédégonde eut un palais, et du sein de laquelle un pêcheur, raconte Grégoire de Tours, retira le corps du jeune fils de Chilpéric, noyé par sa marâtre.

C'était à la fin de l'automne, les feuilles tombaient.

C'est l'époque des sombres pressentiments ; Louis avait été visité de l'esprit de Dieu ; depuis quelque temps, il pensait beaucoup à la mort.

Il avait de sa main, et fort chrétiennement, fait un testament où il recommandait ses enfants à son ennemi le duc de Bourgogne. Il y demandait d'être porté à son tombeau sur une claie couverte de cendres.

Il avait eu non-seulement des pressentiments, mais encore une vision.

Une nuit que, logé au couvent des Célestins, il allait à matines, il rencontra la Mort en traversant un dortoir ; l'ange sombre tenait une faux à la main, et, avec cette faux, elle lui fit lire sur la muraille cette inscription latine : *Juvenes ac senes rapio.*

Ce fut dans ces circonstances que le duc de Berry eut l'idée de réconcilier ses deux neveux.

Au commencement de novembre, il conduisit, comme nous venons de le dire, le duc de Bourgogne au château de Beauté, où Louis le reçut courtoisement ; puis il les fit communier le 20 et les invita à dîner pour le 22.

Le 20, ils avaient partagé l'hostie; le 22, ils partagèrent le repas.

Depuis le 17, le duc de Bourgogne avait tout préparé pour l'assassinat du duc d'Orléans.

*
* *

Je ne sais, chers lecteurs, si ce que j'ai vu il y a deux ou trois ans existe encore aujourd'hui, au milieu des bouleversements dont Paris est le théâtre.

Ce que j'ai vu, c'était une petite tourelle qui s'élevait au coin de la vieille rue du Temple et de la rue des Francs-Bourgeois.

Cette petite tourelle, légère, élégante, gracieuse, et qui contrastait fort avec la lourde maison à laquelle elle était accrochée, cette petite tourelle, noire et lézardée aujourd'hui, était blanche et neuve lorsqu'elle vit s'accomplir l'événement que nous allons raconter.

Elle fermait de ce côté le grand enclos de l'hôtel Barbette, occupé alors par la reine Isabeau.

Cet hôtel s'élevait dans un quartier peu fréquenté à cette époque, hors de l'enceinte de Philippe-Auguste et entre les deux juridictions de la Ville et du Temple.

Il avait été bâti par le financier Étienne Barbette, dont il avait gardé le nom. Étienne Barbette était maître de la monnaie sous Philippe le Bel, le roi de France qui a le plus travaillé à la monnaie de son pays, non pas pour la rendre meilleure et plus pure, bien entendu.

En général, lorsqu'on refond les monnaies, ce n'est point pour en enlever l'alliage.

Ce même hôtel, quatre-vingts ans après la mort d'Étienne Barbette, appartenait à un autre parvenu, le grand maître Montaigu.

Montaigu était des bons amis de Louis d'Orléans. Ce dernier obtint de lui qu'il cédât son hôtel à la reine Isabeau, qui détestait l'hôtel Saint-Paul, où elle était sous les yeux de son mari.

Tout au contraire, la voluptueuse Allemande adorait son petit logis ; elle l'avait embelli à l'intérieur, agrandi au dehors, étendu jusqu'à la rue de la Perle.

Elle y était accouchée, le 10 novembre, d'un fils qui était mort en naissant ; le peuple avait fort murmuré ; on la savait depuis fort longtemps éloignée de son mari, et l'on avait attribué au duc d'Orléans les honneurs de cette intempestive fécondité.

On avait été jusqu'à faire un crime à la mère de cette douleur ; on avait trouvé qu'elle avait pleuré cet enfant plus qu'on ne pleure un enfant d'un jour.

C'était injuste : un enfant n'a point d'âge pour la mère ; c'est son enfant, c'est-à-dire la chair de sa chair, voilà tout.

Nous avons dit que, dès le 17, Jean de Bourgogne avait décidé l'assassinat du duc d'Orléans.

Depuis longtemps, il le méditait.

Dès la Saint-Jean, c'est-à-dire quatre mois auparavant, il cherchait dans Paris une maison pour y dresser son guet-apens ; un de ses agents était en course à cet effet, et, comme cet agent était clerc de l'Université, il donnait pour prétexte à cette location le besoin qu'il avait d'un magasin où mettre le vin, le blé et les autres denrées que les clercs recevaient de leur pays, et avaient le privilége de vendre sans droits.

Le 17, la maison était trouvée et livrée.

C'était la maison de l'*Image Notre-Dame*, située vieille rue du Temple, et ainsi nommée d'une image de la Vierge incrustée dans une niche au-dessus de la porte.

L'homme qui devait frapper était un valet de chambre du roi; l'histoire n'a pas conservé son nom.

L'homme qui devait trahir était Raoul d'Auquetonville, ancien général des finances, que le duc avait chassé autrefois pour malversation.

Le 20, nous l'avons dit, les deux princes avaient communié à la même hostie. Le 22, nous l'avons dit encore, ils avaient dîné à la même table.

Le mercredi, 23 novembre, le duc d'Orléans avait soupé chez la reine, et soupé gaiement, afin d'adoucir sa douleur, dit le religieux de Saint-Denis, — *dolorem studens mitigari*, — lorsque tout à coup le valet de chambre du roi, celui qui s'était chargé de trahir, vint dire au prince que le roi le demandait à l'instant même.

Le duc avait six cents chevaliers qu'il pouvait réunir, et dont il pouvait se faire une escorte dans les occasions d'apparat; mais, pour aller chez la reine, visite mystérieuse, il ne prenait d'ordinaire qu'un ou deux pages et quelques valets. Aussi l'assassin avait-il compté sur cette circonstance, et avait-il décidé que ce serait à la sortie du duc d'Orléans de l'hôtel Barbette qu'il accomplirait son crime.

Il était huit heures lorsque cette fausse nouvelle, qu'il était attendu par le roi, parvint au duc d'Orléans.

De l'hôtel Barbette à l'hôtel Saint-Paul, il n'y avait qu'un pas ; aussi le duc d'Orléans, comptant revenir chez la reine, y laissa-t-il une partie de sa suite.

Il sortit, n'emmenant avec lui que deux écuyers montés sur le même cheval, un page et quelques valets portant des torches.

C'était de bonne heure pour un homme de cour, habitué, comme Louis d'Orléans, à faire de la nuit le jour; mais c'était tard pour ce quartier sombre, solitaire et retiré.

Cependant le duc ne songeait à rien, ou, s'il avait quelque pensée, c'était une pensée joyeuse. Il s'en allait par la vieille rue du Temple, un peu en arrière de ses gens, chantonnant à demi-voix une gaie chanson, et jouant avec son gant.

Deux personnes le voyaient, et remarquaient ces détails sans se douter que ce joyeux jeune homme, — le duc d'Orléans était jeune encore, ayant trente-six ans à peine, — sans se douter que ce joyeux jeune homme allait au-devant de la mort, qui, quelque temps auparavant, lui était apparue.

Ces deux personnes étaient un valet de chambre de l'hôtel de Rieux, et une pauvre femme nommée Jacquette Griffard, dont le mari était cordonnier, et qui logeait dans une chambre du même hôtel.

Jacquette le suivit quelque temps des yeux au milieu de la nuit, enviant probablement le sort de ce riche qui avait des torches pour l'éclairer dans l'obscurité. Puis, comme elle quittait la fenêtre pour aller coucher son enfant, elle entendit crier: « A mort! à mort! »

Elle revint aussitôt vers la fenêtre, son enfant entre ses bras.

Le prince était déjà précipité de son cheval. Il était à genoux dans la rue, et sept ou huit hommes masqués frappaient sur lui à coups de hache et d'épée.

Et lui criait :

— Qu'est ceci? d'où vient ceci? Que me voulez-vous?

Et, pour parer les coups, il mettait sa main, en avant.

Mais un coup d'épée lui abattit la main, en même temps qu'un coup de hache lui fendait la tête.

Alors il tomba; mais on continua de frapper.

La pauvre femme qui voyait cette boucherie criait de toutes ses forces :

— Au meurtre !

Un des assassins tourna la tête, la vit à sa fenêtre, et, avec un geste de menace :

— Tais-toi, lui dit-il, vilaine femme !

Elle se tut, épouvantée, mais continua de regarder.

Alors, de l'*Image Notre-Dame,* elle vit sortir un homme de haute taille, avec un chaperon rouge abaissé sur les yeux; cet homme se pencha vers le duc, et, après l'avoir examiné avec soin, dit :

— Éteignez tout et allez-vous-en; il est mort.

Pour plus grande sûreté, un des assistants donna encore un coup de masse au pauvre duc; mais celui-ci ne fit aucun mouvement.

Seulement, près de lui, un enfant, tout ensanglanté, se souleva, et, sans penser à lui-même :

— Ah ! monseigneur mon maître !... dit-il.

Un coup de pommeau d'épée le recoucha mort à côté du mort.

C'était le page, un blond enfant d'Allemagne donné au prince par Isabeau.

L'homme au chaperon rouge avait eu raison de dire qu'on pouvait éteindre les torches et s'en aller.

Louis d'Orléans était mort en effet, et bien mort.

Le bras droit était coupé à deux endroits, au poignet et au-dessous du coude. La main gauche était détachée et avait volé à dix pas de là ; la tête était fendue de l'œil à l'oreille en avant, et, derrière, d'une oreille à l'autre.

La cervelle en sortait.

Au milieu de la consternation et de la terreur générales, ces pauvres restes furent portés, le lendemain, à l'église des Blancs-Manteaux.

* * *

Et maintenant, pourquoi la France a-t-elle tant aimé et tant regretté ce beau prince ? Qu'avait-il fait, le débauché, l'amoureux, le prodigue, pour mériter une pareille affection ? Vivant, il avait terriblement vexé le peuple et avait été bien souvent maudit par lui.

Mort, tout le monde le pleura.

La France la première.

« Si l'on me presse d'expliquer pourquoi je l'ai-

mais, dit Montaigne, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; » parce que c'était moi. »

Interrogeons la France à l'endroit de son deuil, elle répondra comme Montaigne :

— Je l'aimais.

La France, si souvent marâtre, fut pour lui tendre mère. Elle aima celui-ci, mêlé de bien et de mal qu'il était, et quoique ses défauts et ses vices l'emportassent sur ses vertus.

Il faut dire que ses défauts étaient charmants et ses vices aimables. L'esprit était léger, mais gracieux et doux; derrière l'esprit était le cœur, un cœur bon et humain.

Puis ce fut le père de Charles d'Orléans, le prince poëte, le prisonnier d'Azincourt; ce fut le père de Dunois, cet illustre bâtard qui, avec Jeanne d'Arc, chassa l'Anglais de la France ; ce fut l'aïeul de Louis XII, qu'on appela le Père du peuple.

Puis les larmes de sa femme, à qui il avait tant fait verser de larmes, firent beaucoup pour lui; quand on la vit, vêtue de deuil, tenant d'une main son fils, de l'autre Dunois, demander justice au roi,

à la France, à Dieu, tous les assistants éclatèrent en sanglots.

Les pleurs appellent les pleurs.

Et moi-même, après cinq siècles, ce n'est point sans une certaine tristesse que je regarde les ruines de ce château, mutilé comme celui qui l'a bâti; ces tours sont ouvertes comme l'était son front; ces murailles sont trouées comme l'était sa poitrine; ces débris sont dispersés comme cette main, ce morceau de bras et cette cervelle qu'on ne rejoignit que le lendemain au pauvre corps auquel ils avaient appartenu.

C'est que celui qui a renversé ce château, qui a éventré ces tours était un rude lutteur.

Lui aussi, avec sa robe rouge, s'est penché sur le cadavre de la féodalité qu'il avait égorgée, et, comme Jean de Bourgogne, il a dit :

— Éteignez tout, et allez-vous-en; elle est morte.

Ce lutteur, c'était le cardinal de Richelieu.

*
* *

A l'époque où, tout enfant, je venais de Villers-Cotterets à Pierrefonds pour jouer deux heures dans

les ruines, je ne savais pas ce que c'était que Louis d'Orléans qui les avait bâties, — ce que c'était que de Rieux qui les avait tenues au nom de la Ligue, — ce que c'était que le comte d'Auvergne qui les avait prises, — ce que c'était, enfin, que le cardinal de Richelieu qui les avait faites.

Mais ces ruines ne m'en paraissaient pas moins splendides.

Elles appartenaient alors à M. Radix de Sainte-Foix, qui les avait achetées quinze cents francs à M. Canis, qui, lui, les avait achetées de M. Longuet, lequel les avait achetées de la Nation, laquelle les avait confisquées à la maison d'Orléans.

Ce n'est qu'en 1813 qu'elles firent retour à l'État, achetées par l'empereur à M. Heu, qui les tenait de M. Arnould, gendre et héritier de M. de Sainte-Foix.

L'empereur les paya deux mille sept cent cinquante francs.

Elles étaient alors à peu près inconnues, et le chemin n'était pas meilleur pour y venir de Compiègne que pour y aller de Villers-Cotterets.

Arrivé à Pierrefonds par un chemin à peu près

impraticable, ilfallait monter aux ruines par un sentier à peu près impossible.

A cette époque, il n'y avait pas d'escalier pratiqué au sommet des tours, pas de harpe éolienne vibrant au faîte des donjons.

Les chemins n'en étaient pas ratissés, les murs époussetés, les cours esherbées.

C'était quelque chose de sauvage et de rude comme le spectre du moyen âge.

Les premiers qui découvrirent Pierrefonds, après moi, bien entendu, furent des paysagistes ; mon vieil ami Régnier, Jadin, Decamps, Flers.

On se montrait les uns aux autres les études faites, on se renseignait, on s'orientait, et, la boussole d'une main, la palette de l'autre, on arrivait à doubler le cap de Prélaville ou le promontoire de Rhétheuil, et l'on se trouvait en face des ruines.

Il y avait alors à Pierrefonds une seule auberge : *Au Grand Saint-Laurent*. Le saint y était représenté sur son gril au moment où il prie qu'on le retourne sur le côté gauche, se trouvant assez cuit sur le côté droit; — ce qui était l'emblème du sort réservé aux voyageurs.

Un jour, vint un artiste qui, trouvant sans doute un peu trop vif ce feu de l'hôtel, acheta un terrain et se fit bâtir une maison.

A partir de ce moment, Pierrefonds fut un pays découvert.

Cet artiste, c'était M. de Flubé.

Comme tous les artistes, il avait dit : « Je vais poser là ma tente pour un mois ou deux mois, et y dépenser cinq cents francs. »

Il y est depuis trente ans et y a dépensé cinq cent mille francs.

Vers ce temps, un second hôtel s'établit, faisant concurrence à celui du *Grand Saint-Laurent*, aujourd'hui disparu, de telle façon, que, moins heureux que l'ancien château, il n'a pas même sa ruine.

Ce second hôtel existe encore ; aujourd'hui comme alors, il s'appelle l'*hôtel des Ruines*.

Il était signalé par un drapeau blanc, qui devint tricolore en 1830.

Le drapeau surmontait cette inscription :

CONNÉTABLE-TERJUS
Montre les ruines
Aux amateurs.

Vous le voyez, dès 1828, la civilisation avait pénétré à Pierrefonds. — On montrait les ruines !

Bienheureux temps où j'allais les voir et où personne n'était là pour me les montrer !

Peu à peu la lumière et la vie pénétrèrent à Pierrefonds. Pierrefonds n'était qu'un village, il devint un bourg.

Ce village avait un étang, cet étang devint un lac.

Bien plus, sur ce lac, M. de Flubé fit construire un brick de cinq ou six tonneaux.

Ce brick s'appela *l'Artiste*.

Alors s'éleva un troisième hôtel, destiné à faire concurrence à l'*hôtel des Ruines*, comme l'*hôtel des Ruines* avait été destiné à faire concurrence à l'*hôtel du Grand Saint-Laurent*.

Il fut inauguré sous la dénomination expressive d'*hôtel des Étrangers*.

Donc, les étrangers commençaient à affluer à Pierrefonds, puisqu'un spéculateur hardi n'hésitait pas à écrire sur le fronton du nouvel édifice :

HÔTEL DES ÉTRANGERS.

Sur ces entrefaites, M. de Flubé, dans un des

voyages d'exploration qu'il fit aux environs de sa propriété, découvrit une source d'eau sulfureuse.

Dès lors, Pierrefonds était complet :

Historique par ses ruines,

Pittoresque par sa position,

Sanitaire par sa source.

Plusieurs flacons bouchés avec soin furent envoyés au ministre de l'agriculture, dans le département duquel se trouvent les eaux minérales.

Ces eaux furent décomposées par M. O. Henry, le fameux décompositeur d'eaux ; il déclara que la source de Pierrefonds, comme celles d'Enghien, d'Uriage, de Chamouni, etc., etc., devaient leur sulfuration à la réaction de matières organiques sur les sulfates, et devaient être rangées parmi les eaux hydrosulfatées-hydrosulfuriques-calcaires.

Dès lors, elles eurent leur brevet d'eaux sanitaires et furent rangées dans la catégorie des eaux aristocratiques et sentant mauvais.

Ce fut alors que M. de Flubé, pour donner toute facilité aux malades de venir prendre les eaux, fit bâtir des bains et convertir sa maison en un hôtel qui a pris le titre *d'hôtel des Bains*.

Un autre hôtel vint, brochant sur le tout, et s'intitula *grand hôtel de Pierrefonds.*

La route de Compiègne à Pierrefonds se macadamisa; celle de Pierrefonds à Villers-Cotterets se pava.

Le chemin de fer du Nord, qui avait déjà établi des trains de plaisir *pour Compiègne*, n'eut que cette petite adjonction à faire : *et pour Pierrefonds.*

Pierrefonds, qui, il y a trente ans, était une solitude dans le genre de celle des pampas ou des montagnes Rocheuses, est donc aujourd'hui une colonie d'artistes, de voyageurs, de touristes et de malades, située à l'extrémité d'un des faubourgs de Paris.

Pierrefonds a une salle de spectacle où viennent jouer les acteurs de Compiègne, une salle de concert où viennent chanter les acteurs de Paris.

Enfin, Pierrefonds, parvenu au dernier degré de la civilisation, vient d'avoir son feu d'artifice.

— Oui, direz-vous, un feu d'artifice, c'est-à-dire quatre chandelles romaines et un soleil cloué contre un arbre.

Non pas, chers lecteurs, un véritable feu d'artifice avec ses feux du Bengale en manière de prologue, ses cinq actes et son épilogue.

Son épilogue était un magnifique bouquet.

Le tout apporté, ordonné, tiré par Ruggieri.

Racontons comment s'accomplit ce grand événement.

Après avoir passé quelques jours à Compiègne, chez mon ami Vuillemot, le meilleur cuisinier du département, dans la collaboration duquel je compte faire, un jour, le meilleur et le plus savant livre de cuisine qui ait jamais été fait, j'étais venu finir je ne sais plus quel roman ou quel drame au *grand hôtel de Pierrefonds,* où je ne pensais pas le moins du monde à un feu d'artifice, je vous jure.

Un matin, deux jeunes gens se présentent chez moi avec une liste de souscription.

Il s'agissait d'illuminer les ruines avec des feux du Bengale, le soir du dimanche suivant.

Je donnai mon louis pour la contribution à l'œuvre pittoresque.

Ils me remercièrent et descendirent l'escalier.

Ils n'étaient pas encore au premier étage, qu'il m'était venu une idée. Je les rappelai.

— Messieurs, leur demandai-je, sans indiscrétion, où allez-vous acheter vos artifices?

— A Paris.

— Chez qui?

— Chez Ruggieri.

— Attendez.

J'écrivis une lettre.

— Tenez, leur dis-je, remettez cette lettre à mon ami Désiré.

— Qu'est-ce que votre ami Désiré?

— Ruggieri en personne. Non-seulement je contribue au feu d'artifice, mais encore je fournis l'artificier.

Les deux jeunes gens restèrent stupéfaits.

— Comment! me demandèrent-ils, vous croyez que M. Ruggieri se dérangera?

— J'en suis sûr.

— Pour nous?

— Pour vous un peu, beaucoup pour moi.

Ils se retirèrent en hochant la tête.

Et, moi, je me remis à mon travail en murmurant :

— Je crois bien qu'il se dérangera! il se dérangeait bien, ce cher ami, pour venir me faire des feux d'artifice à Bruxelles, et m'illuminer le boule-

vard de Waterloo et la forêt de Boitsfort. Je crois bien qu'il se dérangera!

Tout à coup, je me mis à rire tout seul. Cela m'arrive quelquefois, plus souvent même que lorsque je suis en compagnie.

Je me rappelais comment, dans la forêt de Boitsfort, non-seulement l'artifice, mais encore l'artificier avaient pris feu, et combien peu il s'en était fallu que Ruggieri ne s'évanouît en flamme et en fumée comme sa marchandise.

Vous comprenez bien, chers lecteurs, que le bruit s'était rapidement répandu que M. Alexandre Dumas avait écrit à M. Ruggieri, et que M. Ruggieri devait venir.

Il se manifestait dans tous les environs un mouvement inaccoutumé.

Des paris s'étaient ouverts :

Ruggieri viendra-t-il?

Ruggieri ne viendra-t-il pas?

On accourut me demander :

— Est-il bien vrai que M. Ruggieri viendra?

— Pourquoi cela?

— Parce que j'écrirais à mon cousin à Attichy,

à mon frère à Villers-Cotterets, à mon oncle à Vic-sur-Aisne.

— Écrivez à votre oncle à Vic-sur-Aisne, à votre frère à Villers-Cotterets, à votre cousin à Attichy.

— Et il viendra, nous pouvons y croire?

— Aussi certainement que s'il était arrivé.

Et chacun partait en criant :

— J'écris qu'il viendra.

Mais, me direz-vous, chers lecteurs, comment pouviez-vous répondre avec une pareille certitude?

Est-ce que je ne connais pas mon artiste? Vous croyez que Ruggieri fait des feux d'artifice parce qu'il est artificier?

C'est tout le contraire.

Il est artificier parce qu'il fait des feux d'artifice.

Ce n'est pas un état qu'il fait, c'est un plaisir qu'il se donne.

Les ruines de Pierrefonds à illuminer, et Ruggieri ne viendrait pas!

Allons donc! vous ne connaissez pas Ruggieri.

Le dimanche, à midi précis, on frappa à ma porte.

— Entrez, Ruggieri! criai-je.

Et Ruggieri entra.

Il y a entre nous autres une franc-maçonnerie d'art qui fait que nous pouvons répondre les uns des autres.

Une heure après, on savait, à trois lieues à la ronde, que Ruggieri était arrivé, qu'il y aurait feu d'artifice sur la pelouse et illumination des ruines.

A sept heures du soir, dix mille personnes attendaient au bord du lac.

A huit heures et demie, le canon du brick donna le signal.

C'était une véritable nuit de feu d'artifice, noire, sombre, sans étoiles, à ne pas voir le bout de son nez.

Bientôt, à bord d'une barque invisible jusque-là, un feu rouge s'alluma.

La barque glissa sur le lac, éclairant ses rameurs, en se reflétant dans l'eau.

Les premiers cris de joie commencèrent.

Ce premier feu éteint, une autre barque lui succéda à un autre endroit avec un feu vert.

Puis une troisième avec un feu blanc.

Puis ce troisième feu s'éteignit comme les deux

autres, et, cette fois, tout rentra dans l'obscurité.

Tout à coup, les dix mille spectateurs poussèrent un grand cri.

Les ruines, comme un spectre gigantesque, semblaient sortir de la montagne et se dresser dans la nuit.

La pâle apparition dura dix minutes.

Après le premier cri poussé, chacun s'était tu.

L'apparition évanouie, les bravos éclatèrent.

Trois fois le fantastique mirage se renouvela, et, chaque fois, avec une teinte différente.

Pour mon compte, je n'ai rien vu de plus merveilleux.

Songez-y donc : un lac, des ruines et Ruggieri!

*
* *

Le feu d'artifice tiré, la dernière fusée éteinte, la dernière boîte à feu brûlée, on fit irruption dans le parc de M. de Flubé.

C'était à qui remercierait le grand artiste auquel on devait cette magnifique soirée.

Je le trouvai soucieux au milieu de son triomphe.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Je ne connais pas bien les ruines, de sorte que je n'en ai pas tiré tout le parti possible, répondit Ruggieri. Mais, ajouta-t-il, je reviendrai.

***

S'il revient et que je sois encore à Pierrefonds, chers lecteurs, je vous promets de vous en faire part à temps, pour que vous puissiez venir.

LE LOTUS BLANC ET LA ROSE MOUSSEUSE

Dans un de ses spirituels feuilletons du *Siècle*, Alphonse Karr écrivait, il y a quelque temps, ce qui suit, à propos d'une fleur dont j'avais orné la serre de Régina de Lamotte-Houdan, l'héroïne des *Mohicans de Paris* :

« J'étais bien surpris qu'Alexandre Dumas, le brillant auteur de tant de volumes, ne m'eût jusqu'ici fourni que deux fleurs pour mon *jardin des romanciers*.

» Mon jardin des romanciers est un jardin que j'ai composé des arbres et des fleurs que les écrivains contemporains, trop à l'étroit dans le monde réel, ont placés dans leurs livres.

» Ce jardin doit à madame Sand un chrysanthème à fleurs bleues;

» A Victor Hugo, un rosier de Bengale sans épines;

» A Balzac, l'azaléa grimpante;

» A Jules Janin, l'œillet bleu;

» A madame de Genlis, la rose verte;

» A Eugène Sue, une variété de cactus qui fleurit en plein air sous le climat de Paris;

» A M. Paul Féval, une variété de mélèzes qui gardent leurs feuilles pendant l'hiver;

» A M. Forgues, une jolie petite clématite rose qui grimpe et fleurit sur les fenêtres du quartier Latin;

» A M. Rolle, un camellia à odeur enivrante;

» A Dumas, déjà nommé, une certaine tulipe noire qui, venue de graine, fleurit l'année même du semis, et qui, de ses caïeux, produit des fleurs qui ne lui ressemblent pas. De plus, un tournesol qui s'ouvre le matin et, conséquemment, se ferme le soir.

» Dumas vient d'enrichir le jardin d'un *lotus blanc* comme la neige, à pétales transparen*tes* (lui ont fait dire les imprimeurs.)

» Ah ! mon cher Dumas, c'est sans contredit une de tes plus belles créations.

» Recevons donc solennellement ton lotus blanc à pétales transparents dans le jardin des romanciers.

» L'ancien lotus, représenté dans les monuments égyptiens sur la tête d'Osiris, était rose ou bleu, suivant Athénée.

» Les Chinois représentent le lotus avec des fleurs pourpres sur leurs papiers de tapisserie, dont les fleurs, qui ont passé longtemps pour des rêves, ont fini par venir dans nos climats.

» M. Savigny, qui a fait l'expédition d'Égypte, et le savant maître M. Porret, le déclarent rose. Théophraste est du même avis, ainsi que Barthélemy. L'empereur Adrien ayant tué un lion à la chasse, un poëte essaya de lui faire croire qu'un *lotus rose* qu'il lui présenta devait son coloris au sang de ce lion.

» Le seul botaniste qui se rapproche un peu de ton avis sur le lotus est M. Lemaout, qui, à la page 319 d'un très-beau volume édité par Curmer, parle du nymphæa lotus, qui est, dit-il, le lotos des Égyptiens; il le représente comme blanc avec un bord rosé. C'est le lotus le plus blanc dont il ait jamais

été fait mention, et il n'est pas si blanc que le tien, que tu donnes comme aussi blanc que la neige de l'Himalaya. D'ailleurs, à la page 322 du même volume, M. Lemaout n'est plus du tout de ton avis, ni de son avis de la page 319.

» Le *nelumbo*, dit-il, est le lotos sacré qui couronne le front d'Osiris; il a la fleur rose.

» Nulle part il n'est question du lotus à pétales transparents ni à pétales féminins. Ce lotus t'appartient donc entièrement; on ne l'a jamais vu, ainsi que la tulipe noire, que dans tes livres.

» Je suis dans mon droit en te faisant cette chicane, comme l'était le savetier qui critiqua la chaussure représentée par ce peintre de l'antiquité : *Ne sutor ultrà crepidam*. J'admire le reste comme je le dois.

» ALPHONSE KARR. »

Réponse d'Alexandre Dumas.

Tu comprends, cher ami, combien je suis sensible à l'honneur que tu me fais en me plaçant en si bonne compagnie ; mais cet honneur, non point

par fierté, mais par honnêteté, au contraire, je suis forcé de m'y soustraire.

J'ai enrichi, dis-tu, ton *jardin des romanciers* d'un lotus blanc comme la neige qui couronne le sommet de l'Himalaya, et c'est à ce lotus de mon invention que je dois d'être présenté par toi au chrysanthème à fleurs bleues de madame Sand, au rosier sans épines de Victor Hugo et à l'azaléa grimpante de Balzac.

Cher ami, tu sais bien que l'homme n'invente pas. Hélas ! je suis homme, et n'ai pas même inventé le lotus blanc.

C'est Dieu, le grand inventeur de toute chose, qui a encore inventé celle-là.

Et je vais t'en donner la preuve, contre-signée par M. Belfield-Lefèvre.

Écoute ce que dit, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, article *lotus*, ce savant botaniste :

LOTUS, LOTOS.

« Les écrivains de l'antiquité, naturalistes, historiens et philosophes, font fréquente mention d'une espèce végétale, qu'ils désignent sous le nom de *lotos*...

» 1° Plante arborescente.

» 2° Plante aquatique.

» Trois espèces végétales distinctes qui croissaient dans les eaux du Nil et y formaient des bouquets de verdure, étaient désignées et vénérées par les anciens Égyptiens, sous le nom de lotos.

» La première de ces espèces, surnommée par quelques naturalistes anciens, le *cyamue ægyptiacus*, a été décrite par Hérodote sous le nom de *lis rose*. Sa racine, épaisse et charnue, servait d'aliment; sa fleur avait deux fois la grandeur de celle du pavot, et son fruit, que l'on comparait à un rayon circulaire de miel, renfermait, dans des alvéoles creusées à sa face supérieure, une trentaine de fèves arrondies. Il y a tout lieu de croire que cette plante aquatique, qui a aujourd'hui complétement disparu des eaux du Nil et qu'on ne retrouve que dans l'Inde, n'est autre que le *nymphœa nelumbo* de Linné, le *nelumbium speciosum* de Wildenow.

» La deuxième espèce, — attention, mon cher Alphonse, *nous brûlons*, comme on dit dans les jeux innocents; — la deuxième espèce offrait, selon Hérodote, des racines tubéreuses et charnues; des

fleurs GRANDES ET BLANCHES comme celles du lis, des fruits semblables à ceux du pavot et renfermant une multitude de grains dont on faisait une sorte de pain. Au coucher du soleil, elle fermait sa corolle et se retirait sous les eaux, pour ne reparaître à la surface qu'au retour de cet astre. Cette espèce, différenciée de l'espèce précédente, et par la forme de la racine, et par la COULEUR DE LA FLEUR, et par la structure du fruit, était, suivant toute probabilité, le *nymphæa lotus* de Linné, QUI CROIT ENCORE AUJOURD'HUI dans les eaux du Nil.

» Enfin, une troisième espèce croissait dans le Nil, et se distinguait de la précédente par ses feuilles non dentées, et par ses fleurs plus petites et d'une belle teinte bleue; c'est la plante que les Arabes désignent sous le nom de *linoufar*. »

Tu vois, cher ami, que je suis, à regret, obligé de sortir de ton paradis terrestre, à moins que, comme Adam, mon aïeul, je ne veuille m'exposer à en être chassé.

Et cela m'est d'autant plus pénible, que les honneurs de ce jardin embaumé m'eussent été faits par une rose que tu viens d'inventer, et qui, à l'heure

qu'il est, est le plus bel ornement de ce fantastique parterre, par la ROSE MOUSSEUSE.

Dans le même feuilleton où tu me chicanes sur mon lotus blanc, tu disais, cher ami, passant de la botanique au Code pénal, du *jardin des romanciers* au palais de justice :

« Un magistrat a rendu aux roses un hommage que je ne puis passer sous silence. Un gredin émérite, galérien évadé, paraissait devant le tribunal. Il avait un habit noir, une chaîne à son gilet, des gants de couleur claire, des cheveux gras et frisés, et une ROSE MOUSSEUSE ornait sa boutonnière... »

Excuse-moi, mon cher Alphonse; je connais la rose du Caucase, la rose du Kamtschatka, la rose bractiolée de Chine, la rose Turneps, de la Caroline, la rose luisante des États-Unis, la rose de mai, la rose de Suède, la rose des Alpes, la rose de Sibérie, la rose jaune du Levant, la rose de Nankin, la rose de Damas, la rose du Bengale, la rose de Provence, la rose de Champagne, la rose de Saint-Cloud, la rose de Proyins, la rose MOUSSUE même; je connais enfin les trois mille variétés de roses du *Bon Jardinier*, mais je ne connais pas la ROSE MOUSSEUSE.

Est-ce une rose nouvelle, cher Alphonse, que tu aurais obtenue en l'arrosant avec du vin de Champagne MOUSSEUX Aï-Moët ou Clicot?

C'est possible, après tout.

En ce cas, si ce n'est point par trop indiscret de te demander une pareille faveur, à la séve d'août, c'est-à-dire à l'époque où ta rose *mousseuse* MOUSSERA, envoie-m'en quelques greffes pour un jardin que je suis en train de faire sur ma fenêtre.

—

Réplique d'Alphonse Karr.

Tu m'as bien l'air, mon cher Dumas, de vouloir t'échapper de mon jardin des romanciers.

Tu n'as pas espéré que je te laisserais ainsi partir sans faire quelques efforts pour te retenir; — comme j'ai fait, il y a quelques années, dans ce petit jardin au bord de la mer, où nous avons passé ensemble quelques bonnes heures étendus sur l'herbe.

Tu prétends avoir prouvé que tu n'as pas inventé de « lotus à pétales transparents, blancs comme les neiges de l'Himalaya. »

Voyons ta preuve.

C'est une preuve par champions comme l'ancien jugement de Dieu. — Voyons donc les champions :

Pour le lotus blanc.	*Contre le lotus blanc.*
Hérodote.	Théophraste.
	Athénée.
	Porret.
Belfield-Lefèvre. . .	Barthélemy.
	Savigny.
Lemaout, p. 319. . .	Lemanout, p. 322.
Alexandre Dumas . .	Alphonse Karr.

Je ne veux pas abuser de l'avantage du nombre ; je ne compterai pas les champions ; — je les pèserai : d'abord, tu produis un ancien, c'est-à-dire une de ces opinions quasi religieusement respectées, dès notre enfance, sous peine de pensums.

Je sais qu'Hérodote a une grande réputation de véracité.

Aussi je lui oppose deux anciens, — Théophraste, qui a fait une histoire des plantes, et un peu notre Labruyère, et Athénée, un grammairien, et ensuite un savant moderne et vivant ; — je mets trois savants dont un est mort, ce qui lui donne un émi-

nent avantage, — les morts ne gênent personne, et on se sert d'eux contre les vivants qui vous gênent. — Mes deux anciens valent-ils ton ancien? Mes trois savants, dont un vivant, valent-ils ton savant vivant?

A M. Lemaout, p. 319, j'oppose M. Lemaout, p. 322 ; — il y a équilibre.

L'équilibre est plus difficile à établir entre A. Dumas et A. Karr.

Mais je vais diminuer deux de tes champions et m'augmenter de ce que je leur ôterai.

D'abord, Hérodote, malgré une véracité reconnue, commet une erreur dans le passage que tu cites de lui ; il affirme que le lotus descend sous l'eau au coucher du soleil. — C'est une chose que l'on dit généralement de tous les nymphæas ; — mais il y a vingt ans que je les regarde, et j'affirme qu'ils ne redescendent sous l'eau que lorsqu'ils ont perdu leur fraîcheur, et vont s'occuper de mûrir leurs graines; un soir, en effet, le nymphæa, qui, comme le dit Hérodote, referme chaque soir sa corolle, redescend sous l'eau, c'est vrai, mais il ne remonte pas le lendemain. — La fleur pense, comme la mar-

quise de Lambert, qu'il faut quitter les salons quand on ne peut plus les orner ; elle va, loin des yeux, s'occuper dans la retraite de sa future famille.

Or, un témoin qui commet une erreur sur un point connu, rend très-suspect son témoignage sur un point en litige.

D'autre part, je t'ai compté comme nul le témoignage de M. Lamaout ; mais il ne t'appuie qu'à moitié ; son *lotus* de la page 319 est blanc et rose ; — il ne ressemble donc pas « aux neiges de l'Himalaya, » — mais à une glace de chez Tortoni, — crème et framboise.

Et je ne parle pas des Chinois, qui sont de mon avis ; — les Chinois, ce grand peuple de faïence qui est en train de se casser.

Elle est belle, ta preuve !

Supposons cependant que tu aies prouvé que le *lotus* « est blanc comme la neige de l'Himalaya. »

Tu resterais encore avoir inventé le *lotus* à pétales transparents, — car tous les autres ont la feuille épaisse et mate : — ça serait déjà bien gentil !

Remarque que, plus généreux que toi, je ne te reproche pas d'avoir dit pétales transparen*tes ;* toi

qui me tances si rudement pour une rose mousseuse, que dirais-tu, si je répondais : « Mousseuse? Faute d'impression comme transparentes. »

Mais non, j'ai écrit *mousseuse*, et je vais me défendre sur ce point, maintenant que je t'ai un peu replanté dans mon jardin, — me réservant de t'y planter définitivement tout à l'heure.

Et, d'abord, je n'ai pas inventé la rose mousseuse; — Mille, jardinier anglais, a inventé la *rosa muscosa;* mais madame de Genlis, qui l'a apportée en France, à cause de quoi il lui sera beaucoup pardonné, la produisit sous le nom de rose *mousseuse*, — voir dans ses Mémoires ; — lis-les, pendant que je relirai les tiens, je serai vengé.

A cheval donné, on ne regarde pas à la bride ; on ne chicana pas madame de Genlis sur le nom qu'elle donnait à cette belle fleur, et ce nom fut accepté ; pas plus qu'on ne la chicana sur le nom de Paméla, — qu'elle a bien donné à cette belle lady Fitz-Gérald, qu'elle avait également rapportée d'Angleterre, en même temps que la rose... moussue.

Tu partages l'opinion des Arabes, qui poussent si loin l'hospitalité et la générosité, qu'ils disent qu'on

peut voler pour donner. Tu dépouilles cette pauvre vieille pour orner ton ami.

Je suis bien de ton avis, moussue serait mieux que mousseuse, — mousseuse est une faute de français ; aussi, désormais, je dirai rose moussue ; c'est par lâcheté que je prononçais mousseuse. Je me disais : « Il faut hurler avec les loups. » Ces jardiniers, et quels jardiniers ! — tu vas le voir tout à l'heure, — disent rose mousseuse.

Tu me rirais au nez si je te disais : le dictionnaire de l'Académie accepte rose mousseuse, en protestant, il est vrai, mais il l'accepte ; — mais écoute un peu si ceux qui disent rose mousseuse ont le droit d'avoir voix au chapitre.

M. Hardy, qui a créé trois roses au moins, la *rose Hardy*, le *triomphe du Luxembourg*, et *madame Hardy*, — la plus belle des roses blanches, — dit rose mousseuse.

De même que :

M. Vibert, auquel on doit *Cristata*, *Adèle Mauzé*, *Jacques Laffitte ;*

M. Laffay, — le père du *prince Albert*, de la *duchesse de Sutherland*, de la *rose de la Reine* et de la

rose Louis-Bonaparte, qui, née en 1842, était alors dédiée au roi de Hollande ;

M. Portmer, qui a obtenu de semis la *rose duchesse de Galliera*, et une autre qui me fait l'honneur de porter mon nom, — de même qu'une rose née chez M. Van Hout, de Gand, qui a mis au jour, en outre, la *marbrée d'Enghien* et *Narcisse de Salvandy*, le plus beau des Provins.

M. Van Hout met sur ses catalogues : rose mousseuse ;

Comme M. Oudin, de Lisieux, qui a vu naître dans son jardin la belle rose *génie de Chateaubriand ;*

Comme feu Després, auquel on doit la *noisette Després* et la *baronne Prévost ;*

Comme M. Guillot, qui a produit récemment le *géant des batailles ;*

Comme M. Beluze, qui, près de Lyon, a gagné de semis la splendide rose *souvenir de la Malmaison.*

Remarquons en passant que la rose est un peu bonapartiste, par mauvaise humeur, sans doute, contre le lis, que l'on a cru longtemps être son rival et son compétiteur dans « l'empire de Flore. » — Ce n'est ni toi ni moi.

Et Margotin, et Levêque, et Souchet, et Verdier, ces autres maîtres des roses, ils disent rose mousseuse.

Et Bixio, donc, ton ami Bixio, dit rose mousseuse dans sa *Maison rustique*.

Ce seraient de terribles autorités contre nous deux.

Bah! nous acceptons d'autres fautes. — Veux-tu que nous acceptions celle-là?

Orgue : — masculin au singulier, féminin au pluriel; ce qui amène la phrase : un des plus belles orgues.

Hymne : — masculin dans les livres, et féminin dans les livres de messe. — Boileau dit : *un hymne vain*; — et l'Académie : *après que l'hymne fut chantée*.

Pendant vingt ans, en Normandie, j'ai appelé fossé la berge du fossé, ou plutôt la terre sortie du fossé, c'est-à-dire ce qui en est le contraire, sous peine de ne pas être entendu.

Si, à Gênes et à Nice, on appelait l'héliotrope autrement que vanille, on ne saurait pas ce que vous voulez dire, et pourtant l'héliotrope n'est pas la vanille.

Héliotrope me rappelle tournesol; — c'est le

même mot. — Et, tant pis pour toi, nous allons en reparler tout à l'heure.

Revenons un peu au « lotus à pétales transparents, blanc comme les neiges de l'Himalaya. »

Je suppose, malgré l'avantage remporté par mes champions, qu'un des lotus est blanc.

Eh bien, tu n'aurais pas eu le droit encore de dire : blanc comme le lotus.

Car il y a, tu ne le nies pas, des lotus roses, des lotus bleus et des lotus blancs, — prétends-tu.

J'ajouterai qu'il ressort de notre débat que, si le lotus blanc existe, c'est le plus rare et le moins connu des trois.

Prendrais-tu la rose pour type du jaune?

Dirais-tu : jaune comme une rose ?

Cependant il y a des roses jaunes, *chromatella, persian-yellow, noisette Després, ophyrée, solfatare, la pimprenelle jaune*, etc.

Parce qu'il n'est pas logique de prendre une exception pour type.

Je suis bien bon de te retenir dans mon jardin par les longs blizomes, par les racines de ton « lotus à pétales blancs et transparents. »

Mais, malheureux, tu y es planté irrévocablement depuis quatre ans, par ta fameuse « tulipe noire ; » tu y végètes par ton « tournesol qui s'ouvre le matin et se ferme à la fin du jour. »

Notons que tu n'as pas répondu sur ces deux points.

Ah ! tu veux t'en arracher, t'en sarcler comme une mauvaise herbe en m'y plantant moi-même.

Tu ne peux pas plus t'en déraciner que les sœurs de Phaéton ne purent se déraciner de leurs peupliers, Syrinx de ses roseaux, et Daphné de son laurier.

Tu resteras dans mon jardin des romanciers, et tu en feras malgré toi le plus bel ornement.

Je te serre bien cordialement les deux mains.

Alphonse KARR.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Deux infanticides..... 1
Poëtes, peintres et musiciens..... 27
Désir et possession..... 35
Une mère..... 43
Le curé de Boulogne..... 59
Un fait personnel..... 93
Comment j'ai fait jouer à Marseille le drame des *Forestiers*..... 115
Heures de prison..... 157
Jacques Fosse..... 221
Le château de Pierrefonds..... 249
Le lotus blanc et la rose mousseuse..... 287

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

AMAURY	1	UN GIL BLAS EN CALIFORNIE	1
ANGE PITOU	2	HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'ARABIE HEUREUSE	3	L'HOROSCOPE	1
ASCANIO	2	IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse)	3
LES BALEINIERS	2	INGÉNUE	2
LE BATARD DE MAULÉON	3	LES LOUVES DE MACHECOUL	3
BLACK	1	LA MAISON DE GLACE	2
BRIC-A-BRAC	2	LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
UN CADET DE FAMILLE	3	LES MÉDICIS	1
LE CAPITAINE RICHARD	1	MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
CATHERINE BLUM	1	MÉMOIRES D'UN MÉDECIN : — JOSEPH BALSAMO	5
CAUSERIES	2	LE MENEUR DE LOUPS	1
CÉCILE	1	LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2	LES MORTS VONT VITE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1	UNE NUIT A FLORENCE	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN	2	OLYMPE DE CLÈVES	3
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2	LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
LE COLLIER DE LA REINE	3	LE PÈRE GIGOGNE	2
LA COMTESSE DE CHARNY	6	LE PÈRE LA RUINE	1
LA COMTESSE DE SALISBURY	2	LES QUARANTE-CINQ	3
CONSCIENCE L'INNOCENT	2	LA REINE MARGOT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3	LA ROUTE DE VARENNES	1
LES DEUX DIANE	3	LE TESTAMENT DE CHAUVELIN	1
LES DRAMES DE LA MER	1	LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1	LA TULIPE NOIRE	1
FERNANDE	1	LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
UNE FILLE DU RÉGENT	1	LA VIE AU DÉSERT	2
GEORGES	1	UNE VIE D'ARTISTE	1
		VINGT ANS APRÈS	3

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

BRIC-A-BRAC

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

LENOX LIBRARY
NEW YORK

BRIC-A-BRAC

LA RETRAITE ILLUMINÉE

Je vais essayer de vous raconter une chose impossible à raconter.

Oh ! soyez tranquille, ce n'est point comme immoralité; non, c'est comme pittoresque.

Il s'agit de cette fête bourguignonne dont Auxerre est le théâtre, et que l'on appelle la *retraite illuminée*.

Il y a bien longtemps que j'ai traversé et retraversé à Auxerre ; mais il y a neuf ans seulement que je m'y suis arrêté pour la première fois, et qu'en m'y arrêtant, je m'y suis fait une foule d'amis.

Il m'était, à cette époque, passé par l'esprit une idée qui, à moi, m'avait paru toute naturelle, mais

qui, à beaucoup de gens, avait semblé le comble du fantasque.

Je m'étais dit que, lorsqu'on a passé vingt ans de sa vie à épeler l'histoire des peuples, depuis Hérodote jusqu'à Michelet; à étudier les luttes religieuses des nations, depuis Pierre de Valdo jusqu'à l'abbé Châtel ; à suivre le remaniement des empires depuis César jusqu'à Napoléon, on pouvait être aussi apte à être représentant du peuple que M. Mallarmé, le cambreur, ou M. Albert, l'ouvrier.

D'ailleurs, j'avais un antécédent : Lamartine, qui avait assez bien tenu sa place dans la dernière révolution.

Je m'étais donc mis sur les rangs.

L'étrange de l'idée était que je me fusse mis sur les rangs dans un département où j'étais complétement étranger.

Entendons-nous bien, et ne confondons pas étranger avec inconnu.

J'étais fort connu, au contraire.

Si connu, que, lorsque j'arrivai à Auxerre, je trouvai plus de trois mille personnes m'attendant dans une espèce de salle de danse, au centre de

laquelle on avait élevé, en manière de tribune, quelque chose qui ressemblait fort à un égrugeoir.

J'étais en retard ; ma voiture s'était cassée, et j'avais été obligé d'attendre sur la grande route qu'elle fût en état de continuer son chemin.

Mes premières paroles furent des paroles d'excuse ; un monsieur, qui ne les reçut pas comme il devait les recevoir, doit se rappeler quel fut mon premier geste.

Mon absence avait fait scandale, ma présence fit émeute.

Je montai à la tribune au milieu de vociférations à la signification desquelles il n'y avait point à se tromper.

Un monsieur, en retard sur ma dernière pièce, profita de la circonstance pour m'envoyer un coup de sifflet anonyme.

Je me retournai vivement de son côté.

—Monsieur, lui dis-je, je permets qu'on siffle mes œuvres, mais pas ma personne. Votre nom et votre adresse, s'il vous plaît ?

Je n'eus ni le nom ni l'adresse du monsieur ; mais

l'on se tut, ou plutôt les interpellations commencèrent.

Celle que l'on croyait sans doute la plus grave fut l'invitation, à moi adressée, de rendre compte de *ma liaison* avec le duc d'Orléans.

C'était une bien grande maladresse d'un ennemi, ou une bien grande adresse d'un ami.

Le duc d'Orléans est une des plus poétiques et des plus charmantes efflorescences qu'ait jamais portées en France l'arbre de la royauté : il était beau, jeune, brave, intelligent, gracieux, bienveillant, artiste. C'était le Marcellus antique qui promettait un si bon et si doux règne, même du temps d'Auguste, au peuple romain, lequel ne connaissait encore ni Tibère ni Néron.

— Ah ! m'écriai-je, merci de l'interpellation. Dans cinq minutes, vous allez pleurer tous.

En effet, je pris ce brave et honnête jeune homme, — qu'on me pardonne l'épithète, *honnête* ne gâte rien, même dans un prince royal, — je pris ce brave et honnête jeune homme à sa sortie du collége; je le montrai sur les marches du trône, intermédiaire entre la royauté et les douleurs populaires; me don-

nant, à moi, la vie du hussard Bruyant, condamné à mort; aidant Hugo à sauver la tête de Barbès; ne s'écartant du trône, dont il semblait l'ange gardien, que pour aller en Afrique forcer le col de Mouzaïa ou briser les Portes-de-Fer; revenant à Paris pour monter dans les ateliers des artistes, encourageant Decamps, Delacroix, Scheffer. Je le montrai au milieu de cette belle vie, si digne, si occupée, si grande, arrêté tout à coup par ce bras inconnu qui sort d'un nuage pour tracer les mots mystérieux sur les murailles princières, renversé sur le pavé, la tête fendue, mourant sur un grabat, au bruit des sanglots de deux vieillards et des lamentations de tout un peuple. Je montrai la France, qui, si rarement, en matière de roi, porte le deuil du passé, je montrai la France portant cette fois le deuil de l'avenir. Enfin, j'adjurai ces trois mille personnes de trouver au milieu d'elles, je ne dirai pas un cœur, mais une voix qui osât dire que cette mort n'avait pas causé une douleur publique, un deuil général; qui osât adresser un reproche à cette tombe, assombrir d'un nuage ce spectre au front jeune et lumineux; et, comme je l'avais dit, au

bout de cinq minutes, tout le monde pleurait.

On ne me laissa pas aller plus loin. Toute cette assemblée avait hâte de me féliciter, de me serrer la main, de m'embrasser. Je venais de la relever à ses propres yeux.

Elle pensait ce que j'avais dit et n'osait pas le dire.

Un vieux prêtre qui n'avait pu s'approcher de moi, le curé de Maligny, alla m'attendre à l'hôtel pour me promettre les trois cents voix de sa commune, et je les eus toutes les trois cents.

Maintenant, me demanderez-vous, chers lecteurs, comment, après un pareil succès, ne fûtes-vous pas nommé?

Je vais vous le dire.

Je n'étais pas de la localité.

Voilà l'écueil contre lequel j'échouai.

Je savais bien que le vin de Bourgogne, pour être vin de Bourgogne, avait besoin d'être de la Bourgogne; mais j'ignorais qu'il fallût absolument qu'un député de la Bourgogne fût Bourguignon.

En somme, je fus très-fier de la France, quand, la Constituante nommée et réunie, je vis qu'il y

avait en France neuf cents individus meilleurs Français et plus intelligents que moi.

C'est de cette soirée que date l'*amitié* de cette foule d'*amis* qu'au commencement de cette causerie je me vantais d'avoir à Auxerre.

Au nombre de ces amis, et des meilleurs, est Charpillon, notaire à Saint-Bris. Celui-là, dans ses moments perdus, n'a qu'une idée, c'est de rêver aux services qu'il peut me rendre ou aux loisirs qu'il peut me procurer.

Or, il lui passa par l'idée de me faire voir la *retraite illuminée*.

J'avoue que, dans mon ignorance, je n'avais jamais entendu parler de cette fête nocturne.

J'avoue encore que j'étais loin de m'attendre à ce que c'était.

Je me fis donc prier.

Mais Charpillon insista tant, me promit un si bon dîner et de si bon vin de Migraine, chez notre ami Cabasson, et enfin, à ce dîner, un si brillant dessert, que, le 25 juillet, à onze heures cinquante minutes du matin, je prenais le chemin de fer de Lyon.

Comme j'étais embarrassé de trouver une place,

on m'appela d'un coupé; — on m'appelle toujours de quelque part, n'importe où je sois et dans quelque pays que je sois.

C'était Arnault, le directeur de l'Hippodrome, qui, ayant, de son côté, entendu parler de la *retraite illuminée*, allait voir de ses yeux si la fête provinciale ne pouvait pas faire son apparition sur un théâtre de Paris.

Ne comptez pas sur des impressions de voyage, chers lecteurs; avec les chemins de fer, il faut renoncer à ce genre de littérature. Le chemin de fer n'a que deux grands mérites : partir et arriver, — quand on arrive ! Les trains de chemins de fer ne s'appellent pas des *convois* pour rien.

Quant au trajet, c'est un mirage.

Cependant, j'eus le temps de jeter, en passant à Joigny, un soupir à une jeune ombre.

Là, j'avais vu plutôt que connu, entrevu plutôt que vu, une belle et intelligente personne, nommée madame B... Nous nous étions trouvés ensemble dans une soirée chez le procureur de la République. Nous parlâmes magnétisme.

Je venais de publier *Balsamo*, et chacun était cu-

rieux de savoir ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans la science du charlatan de Palerme. Je dis ce que je pensais alors de cet art et ce que j'en pense encore aujourd'hui.

Nous en sommes, en magnétisme, au point où nous en sommes en aérostats : on enlève, on ne dirige pas.

Mais, de même que je suis sûr qu'un jour on dirigera les ballons, je suis sûr qu'un jour le magnétisme passera de l'état d'empirisme à l'état de science.

Or, la pauvre madame B..., qui avait d'abord nié le magnétisme, était, dix minutes après la négation, un des *sujets* les plus lucides que j'aie jamais vus.

Je l'avais endormie sans la toucher, en me tenant debout derrière son fauteuil, et, une fois endormie, elle avait obéi à ma volonté avec une absence de libre arbitre que je n'avais encore vue chez personne.

Je voulus, devant le magistrat qui nous recevait chez lui, donner une idée de cette puissance du magnétisme sur la magnétisée.

Il y avait une ouvrière qui repassait dans la salle à manger.

Je fis prévenir l'ouvrière de n'avoir point peur,

mais qu'elle allait être assassinée par madame B...

L'ouvrière ne comprenait pas trop bien ; cependant elle promit de se laisser faire.

Je mis un couteau de bois à couper le papier aux mains de madame B..., et je lui ordonnai d'aller tuer la repasseuse.

Ce fut une répétition d'Égisthe poussant Clytemnestre à assassiner Agamemnon.

Madame B... manifesta une grande répugnance pour le crime qu'elle accomplissait, mais elle l'accomplit.

La repasseuse fut assassinée.

Madame B..., réveillée, ne se souvint aucunement du crime qu'elle avait commis.

Et quand, lui passant les deux pouces sur les sourcils, je lui ordonnai de se rappeler, elle se rappela en effet, et avec une telle conviction et une telle terreur, qu'il fallut lui montrer la repasseuse, plissant à petits plis un jabot de M. le procureur de la République, pour qu'elle se crût complétement innocente.

Pauvre charmante créature ! Je ne la revis jamais, mais je reçus d'elle plus d'une lettre dans lesquelles

elle me demandait le secret de ce mystère. Puis, un jour, je n'entendis plus parler d'elle ; je m'informai ; elle était morte d'une attaque de choléra.

Elle savait tous les mystères !

*
* *

A cinq heures et demie, j'arrivai à Auxerre. — Charpillon m'attendait à la gare.

Nous déposâmes notre voiture, ou notre voiture nous déposa, comme vous voudrez, à l'*hôtel du Léopard*, que je vous recommande en passant ; — puis, sortant par la porte de derrière, nous commençâmes à escalader ces rues, ou plutôt ces échelles, que l'on ne trouve que dans la capitale de la basse Bourgogne, et que la municipalité garnit de rampes comme des escaliers.

Chacun était sur sa porte, le nez en l'air, interrogeant le ciel, anathématisant chaque nuage qui passait, et jetant des petits bouts de papier en l'air.

— Que font tous ces gens-là ? demandai-je à Charpillon.

— Tous ces gens-là sont des gens qui ont peur

qu'il ne pleuve ou ne vente ce soir ; vous comprenez, cher ami, que rien n'est plus contraire à une illumination que la pluie et le vent.

Il n'y avait rien à répondre. — Je laissai, en conséquence, les Auxerrois interroger le vent et maudire les nuages, leur souhaitant la continuation de la chaleur jusqu'à la fin de leur fête, mais demandant à grands cris de l'eau et de l'air pour le lendemain ; car il faisait horriblement chaud !

Enfin nous arrivâmes ; il était temps : dix minutes de plus, je devenais enragé.

Je trouvai tous mes convives au frais, dans un jardin ou plutôt dans une espèce de puits de verdure où le soleil n'avait pénétré qu'une fois, mais où il se gardait bien de revenir, ayant pour cette imprudence attrapé un rhumatisme.

Tous ces convives étaient des amis datant de cette fameuse soirée du club, dont chacun se hâta de me raconter quelque circonstance oubliée.

On annonça, au bout d'un instant, que madame était servie. Je donnai le bras à madame, la conduisis à la salle à manger, et m'assis à sa droite.

Je vous ai donné, chers lecteurs, la carte d'un dîner

anglais (1) ; un jour, je vous donnerai la carte d'un dîner bourguignon.

Maintenant, supposons que je vous ai donné la carte du dîner, que vous êtes au fait des dix ou douze échantillons de vins des meilleurs crus et des plus chaudes années que l'on a dégustés, que vous avez accepté avec moi plus d'invitations de chasse que vous ne ferez de chasses pendant le reste de votre vie; supposons enfin qu'il est huit heures du soir, que la nuit vient et que la retraite va battre.

Je vous crie le *Suivez-moi* de Guillaume Tell, moins l'*ut* de poitrine de Duprez, bien entendu; nous nous levons de table, et vous me suivez.

— Où cela ?

Par ma foi, vous m'en demandez beaucoup, dans la rue de Paris, je crois, — bien que, dans la rue de Paris, il y eût au moins dix mille personnes.

Tout était préparé à merveille pour la grande fantasmagorie ; peu ou point de lumières dans les maisons; seulement, de place en place, des transparents allant d'un côté à l'autre de la rue et éclairant

(1) V. *Causeries*, t. II, p. 206 et s.

d'une pâle lueur toutes les têtes entassées aux fenêtres.

— Avez-vous eu soin de vous précautionner d'une fenêtre? demandai-je à mon hôte.

— Pourquoi faire?

— Pour voir passer votre procession, donc!

— Inutile! vous avez toutes les fenêtres d'Auxerre; où vous entrerez vous serez le bienvenu, et, demain, on pavoisera la maison.

Et, en effet, je n'avais pas fait dix pas, que je m'entendais appeler d'un premier étage par mon nom.

Je levai la tête.

— Tiens! m'écriai-je, madame Barenne.

— Oui.

— Comment! madame Barenne est ici? Je comprends son enthousiasme pour Auxerre; mais je doute qu'elle quitte la place Vendôme pour la rue de Paris.

— Madame Barenne est Auxerroise, et elle vient voir la fête d'Auxerre chez sa mère.

— Ah! m'écriai-je, vous avez raison, cher ami, et voilà ma fenêtre toute trouvée.

Je m'élançai dans la maison, où je trouvai mère, fille et fils ayant les bras tout grands ouverts pour me recevoir.

— Alors, vous restez ici? me dit Charpillon.

— Ma foi, oui, répondis-je ; je ne suis pas fâché d'avoir, pour mes entr'actes, un bon visage et un charmant esprit; restez avec nous, vous en aurez votre part.

Charpillon resta.

En ce moment, il se faisait une grande rumeur dans la rue, quelque chose qui ressemblait à une plainte d'orage, à un soupir de tempête.

C'était un *hélas!* poussé par la population tout entière.

Je demandai la cause de cet *hélas!*

Hélas! la plus élégante, sinon la plus belle pièce de l'illumination venait de brûler.

Le palanquin de l'impératrice de la Chine n'était plus qu'un peu de cendres.

Par bonheur, l'impératrice de la Chine et ses enfants étaient sauvés.

Beaucoup d'amateurs forcénés me parurent désespérés que ce ne fussent point l'impératrice et ses

enfants qui eussent été brûlés et le palanquin qui fût resté sain et sauf.

Je ne croyais pas l'amour de l'art poussé si loin en province.

En ce moment, on entendit les roulements du tambour qui dominaient le murmure douloureux de la multitude.

C'étaient les premières notes si connues de *la retraite.*

La procession entrait dans la ville par la porte de Paris.

* * *

Alors commença d'apparaître à mes yeux quelque chose d'étrange, d'inouï, de magique.

D'abord, une douzaine de tambours chinois avec leurs bonnets pointus, leurs caisses et leurs robes illuminées.

— Illuminées ! Comment cela? demanderez-vous, chers lecteurs.

Ah ! je ne me charge pas de vous expliquer cela ; je vous ai dit que la chose ne pouvait pas se raconter.

Je fais ce que je puis pour vaincre la difficulté.

Je vous dis ce que j'ai vu. Des bonnets transparents, des tambours transparents, des robes transparentes !

Tout cela se mouvant, marchant, battant de la caisse au milieu de la plus profonde obscurité et des cris de joie et des bravos de cinquante mille personnes.

Puis venaient quatre clairons de nations et d'époques différentes, les cuirasses illuminées, les boucliers suspendus à l'arçon de la selle illuminés.

Chaque cuirasse et chaque bouclier d'un dessin différent.

Puis une vingtaine de chevaliers, toujours du même temps, illuminés comme les trompettes, et portant, de plus, des bannières à leurs armes, et illuminées.

Pourquoi ces chevaliers du temps de Charles VI?

Probablement un souvenir historique de la ville : le bon et malheureux roi passa à Auxerre, en allant à Bourges, quelque temps avant la fameuse paix intitulée *la paix d'Auxerre.*

On m'a dit, depuis, que le roi Charles VI était au

milieu de ses chevaliers. C'est possible; mais, pour moi, il chevauchait *incognito*. Je ne l'ai pas vu.

Il est vrai que j'avais l'œil singulièrement tiré par quelque chose de féerique.

Immédiatement après les chevaliers de Charles VI, venait, enjambant du XV^e^ au XIX^e^ siècle, la reine des Crinolines, belle et majestueuse créature de huit pieds de haut et de dix-huit pieds de tour.

Sa Majesté était vêtue d'un chapeau de satin rose illuminé, d'un mantelet de dentelles noires, illuminé par devant et par derrière, enfin d'une robe de soie blanche à pois roses, illuminée de tous les côtés.

Remarquez que, dans tout cela, on ne voit pas une bougie, pas un lampion, pas une veilleuse.

Non, — tout le mécanisme est invisible; il donne des transparences, voilà tout.

Ces transparences ont des tons, tantôt d'une finesse, tantôt d'une vigueur merveilleuses.

La reine des Crinolines avait pour cavalier servant un merveilleux du temps du Directoire, dont le chapeau et le jabot étaient illuminés.

Il faut le dire, la reine des Crinolines fut accueillie

avec des hourras d'enthousiasme. Jamais la reine d'Angleterre visitant la France, jamais le roi de Sardaigne se rendant à l'Opéra, jamais le grand-duc Constantin se rendant au Palais-Royal, n'excitèrent de semblables hourras, ne soulevèrent de pareils bravos.

Et cependant, je regarde la reine des Crinolines non pas comme une ennemie de la France, mais comme une terrible ennemie des Français.

J'étais absorbé dans la contemplation de Sa Majesté, quand tout à coup je vis s'élever une flamme au-dessus de sa tête, et j'entendis crier :

— Au feu !

Comme le palanquin de l'impératrice de la Chine, la reine des Crinolines brûlait.

Par bonheur, le directeur de la fête, devinant que le danger était grave, l'avait fait suivre par quatre pompiers et par une pompe.

Un cinquième pompier, un pointeur, tenait la lance, tout prêt à faire eau.

Au premier cri : « Au feu ! » à la première vue de la flamme, il dirigea la lance contre l'incendie.

En une seconde tout fut éteint.

Et cela avec tant d'adresse, que le reste du corps continua d'être illuminé; la tête de Sa Majesté rentra seule dans l'obscurité.

Sa Majesté recouvrit sa tête d'un chapeau ordinaire, et continua son chemin avec un enthousiasme qui s'augmentait encore, s'il est possible, du danger qu'elle avait couru.

On put alors donner toute attention aux deux mandarins qui la suivaient, précédant le char de l'empereur de la Chine.

Ces deux mandarins, de l'honorable famille des poussas, étaient deux chefs-d'œuvre.

Jamais chez Houssaye, — le seul et véritable ambassadeur de la Chine à Paris, — jamais vous n'avez vu étoffe pareille à celle de leurs robes.

Il va sans dire que les robes étaient transparentes du cou aux pieds.

Au-dessus de leur tête, deux serviteurs chinois portaient des parasols illuminés.

Les serviteurs, comme les maîtres, n'étaient qu'une flamme.

A la suite des deux mandarins, venait la pièce principale du cortége : le char de l'empereur de la

Chine. Rendons justice à ce digne mari, à ce bon père, il avait, en se gênant un peu, donné l'hospitalité à sa femme et à ses enfants.

Il est vrai que son char était construit sur une grande échelle.

Figurez-vous une véritable pagode roulante, au plafond illuminé, aux colonnes illuminées, aux roues illuminées. Certes, le grand Tao-Kwang, le fils du Ciel, le père du Soleil, le cousin de la Lune, a fait faire ce char impérial par d'autres mains que des mains humaines. J'ai toujours eu l'idée, et j'ai soutenu mon opinion contre tous les géographes, Malte-Brun en tête, que la Chine était une planète, et les Chinois des hommes d'un autre monde, envoyés comme échantillons sur celui-ci.

Voilà donc que j'ai une preuve à l'appui de mon opinion ; viennent les géographes, je les envoie à Auxerre, et, si l'on trouve, même à Auxerre, les artistes qui ont fait le char de l'empereur de la Chine, j'ai tort : la Chine est un empire et les Chinois sont des hommes comme les autres hommes, un peu plus laids, voilà tout.

Derrière le char de l'empereur de la Chine venait,

comme contraste, le roi d'Yvetot, monté sur son âne et accompagné de Jeanneton, maintenant sur sa tête le plus majestueux bonnet de coton que la Normandie, le véritable pays des bonnets de coton, ait jamais vu.

Son jabot, comme son bonnet de coton, était d'une transparence merveilleuse.

Le bonnet de coton surtout avait l'air d'un spectre solaire.

Autour du roi d'Yvetot étaient les grands dignitaires de l'État,

La mort récente de Béranger donnait à cette spirituelle *exhibition* (ma foi, vive la langue anglaise! elle m'a donné le mot que je cherchais inutilement dans la nôtre) un air de circonstance qui valut à Sa Majesté Normande un succès presque égal à celui de la reine Crinoline.

Certains diplomates aventureux, appartenant à l'une et à l'autre cour, hasardèrent même quelques mots de mariage.

Je ne saurais dire où en sont aujourd'hui les négociations.

Derrière le roi d'Yvetot venait la Comète.

Figurez-vous une étoile avec une queue de vingt-cinq pieds de long portée par la grande et par la petite Ourse, suivies par la Lyre, le bâton de Jacob et la chevelure de Bérénice, ces aristocratiques constellations aidées dans le service qu'elles faisaient autour de la reine du ciel par une foule de nébuleuses qui semblaient sortir des coulisses de l'Opéra, avec leurs ailes frissonnantes et leur Esprit sur le front.

M. Leverrier, l'illustre parrain des comètes passées, présentes et futures, suivait la comète de 1857, un télescope à la main, avec une robe et un bonnet semés de caractères cabalistiques.

Il promettait aux Auxerrois une récolte pareille à celle de 1811, et les Auxerrois criaient à tue-tête :

— Vive M. Leverrier !

Je fus un instant tenté d'emprunter à l'illustre savant son télescope pour voir le char du roi et de la reine de Lilliput, qui venait immédiatement après la Comète. Ce char nain, voiturant le roi et la reine des nains, semblait le fameux char de la reine Mab creusé par Shakspeare dans une noisette et conduit

par un grillon dont le fouet est une patte de faucheux. Je n'ai rien vu de plus microscopique et de plus fini en même temps que le char fabriqué par les *bénédictins de la découpure*, comme les appelle le spirituel rédacteur du *Journal de l'Yonne*.

Une garde de vingt coquecigrues entourait Leurs Majestés avec un costume de fantaisie qu'on eût cru dessiné par le pauvre Granville; chaque cavalier maintenant à grand'peine entre ses jambes un fougueux et gigantesque canard de Barbarie.

Et, comme ce sont de grands artistes, que ces artistes inconnus qui, pareils aux poëtes du cycle de Charlemagne, font des chefs-d'œuvre sans les signer, comme ils savent que le procédé par opposition est le plus certain, sur les pas de la dernière coquecigrue marchait un éléphant gigantesque, portant dans une tour un de ces rois de l'Inde qui sont en ce moment occupés à donner du fil à retordre à l'Angleterre.

A mon avis, c'était là le chef-d'œuvre de la fête.

Pas le roi, bien entendu, mais l'éléphant.

Ah! chers lecteurs, quel éléphant! C'était bien autre chose que celui du Jardin des Plantes; bien

autre chose que ceux que Levaillant tuait autrefois sur les bords de la rivière Orange; bien autre chose que ceux que tue en ce moment mon ami Vayssière sur le Nil blanc.

Si le roi de Siam savait qu'il existe en France un pareil éléphant, il donnerait bien certainement, pour l'avoir, la moitié de son royaume.

Heureusement qu'il ne le sait pas.

Une seule chose pouvait venir après l'éléphant auxerrois, c'était le char du *roi Kadidan*.

— Qu'est-ce que c'est que le *roi Kadidan?* me demanderez-vous, chers lecteurs.

Je me suis informé.

Il paraît que c'est un roi arabe, habitant un royaume situé entre le Katay et l'El Dorado; royaume découvert par un voyageur auxerrois, lequel en a rapporté le plant de la vigne qui donne le fameux vin de Migraine, vigne non moins fantastique que le royaume d'où elle est tirée.

Quel vin! quel char!

Par malheur, vous ne pouvez plus voir le char, chers lecteurs; mais, par bonheur, vous pouvez encore boire le vin.

Maintenant, je vous l'ai dit, ce que j'ai entrepris de raconter est irracontable.

Haroun-al-Raschid à Bagdad, et Boabdil à Grenade, n'ont jamais rien inventé de pareil à ce flot de lumières qui a passé sous les yeux des habitants d'Auxerre, dans la soirée du samedi 25 juillet dernier, jour de la fête de Saint-Germain-Saint-Étienne!

*
* *

Maintenant, quelle est l'origine de cette fête? à quelle tradition se rattache-t-elle?

Comme le système du monde, comme l'aérostat, comme l'électricité, c'est la fille du hasard.

Le jour où le hasard est de bonne humeur, il fait un de ces cadeaux-là à l'humanité.

Un soir, — je crois que c'était vers le commencement de la campagne de 1814, quand la France tout entière était devenue une immense place d'armes, se gardant elle-même contre l'étranger qui frappait à ses frontières, — un soir que les tambours de la ville battaient la retraite, un de ces facétieux instrumentistes prit une chandelle à l'étalage d'une fruitière, et se la mit au chapeau.

Le lendemain, l'exemple fut imité par un camarade, puis par deux, puis par tous.

Seulement, un soir il fit du vent, et toutes les chandelles furent soufflées.

On cria contre les tambours, on leur demanda ce qu'ils avaient fait de leurs chandelles.

L'homme est un grand enfant à qui l'on ne saurait montrer un joujou sans qu'il le veuille à l'instant même. Auxerre, qui, depuis sa fondation, depuis qu'elle formait un district indépendant du territoire des Senones, Auxerre, qui, depuis qu'elle s'appelait *Altisiodurum*, n'avait pas eu l'idée de mettre des chandelles aux schakos de ses tambours, Auxerre exigea que ses tambours missent des chandelles à leurs schakos.

Qu'inventèrent alors ceux-ci?

Il s'agissait de lutter contre le vent.

Ils eurent l'idée de se confectionner des schakos de papier huilé et d'introduire une chandelle au centre, comme on fait au centre d'une lanterne.

Voilà le commencement, le point de départ, la source.

Depuis cette époque, chaque année a amené un

progrès nouveau, et, pour que ce progrès fût plus sensible, à la promenade quotidienne on a substitué une procession annuelle.

Cette procession est aujourd'hui à son apogée.

Seulement, par reconnaissance et en souvenir de son origine, on lui a conservé le nom de *retraite illuminée.*

CAUSERIE CULINAIRE

Je vois avec plaisir que ma réputation culinaire se répand, et promet d'effacer bientôt ma réputation littéraire. Dieu soit loué ! je pourrai donc me vouer à un état honorable et léguer à mes enfants, au lieu de livres dont ils n'hériteraient que pour quinze ou vingt ans, des casseroles ou des marmites dont ils hériteront pour l'éternité, et qu'ils pourront léguer à leurs descendants, comme je les leur aurai léguées, à eux.

Or, comme il est probable qu'un jour ou l'autre je quitterai la plume pour la cuiller à pot, je ne suis point fâché de jeter d'avance les fondations du vrai monument de ma renommée. — Qui nous dit que Carême ne vivra pas plus longtemps qu'Horace,

et Vatel, qui se coupa la gorge, que Lucain, qui s'ouvrit les veines?

Je vous annonce donc qu'aussitôt débarrassé — et ce ne sera pas long — de certains droits qu'ont encore certains éditeurs sur mes publications, je mettrai sous vos yeux un livre de cuisine pratique, à l'aide duquel, je le déclare, l'individu le plus ignorant en gastronomie pourra faire, tout aussi bien que mon honorable ami Vuillemot, une *espagnole* ou une *mirepoix*.

Je reçois déjà des lettres de toutes les parties de la France, des lettres où l'on me consulte, qui sur la polenta, qui sur le caviar, qui sur les nids d'hirondelle.

Maintenant, vous me demandez, chers lecteurs, d'où vient mon goût pour la cuisine, et sous quel maître j'ai étudié la cuisine.

Mon goût pour la cuisine, comme celui de la poésie, me vient du ciel. L'un était destiné à me ruiner, — le goût de la poésie, bien entendu, — l'autre à m'enrichir; car je ne renonce pas à être riche un jour.

Quant au maître sous lequel j'ai étudié, comment

voulez-vous que je vous dise cela, moi, éclectique par excellence? J'ai étudié sous tous les maîtres, et particulièrement sous ce grand maître que l'on appelle la nécessité.

Demandez à mes compagnons de voyage en Espagne comment, pendant trois mois, je suis arrivé à leur faire manger de la salade sans huile et sans vinaigre; si bien qu'à leur retour en France, ils étaient dégoûtés de l'huile et du vinaigre. Ils vous le diront.

En outre, j'ai connu de grands praticiens : Grimod de la Reynière, oncle de mon bon ami Dorset; Brillat-Savarin, qui survit, non pas comme magistrat, mais comme inventeur des omelettes aux laitances de carpe; Courchamp, qui a laissé le meilleur *Dictionnaire de cuisine* qui existe, et qui n'a qu'un malheur, c'est d'être trop spirituel, — je parle du *Dictionnaire de cuisine*, bien entendu.

La réputation de *la Cuisinière bourgeoise* est fondée sur cette admirable bêtise : *Pour faire un civet de lièvre, prenez un lièvre.*

Je vous ai dit que j'allais partir pour la Grèce et l'Égypte, afin de visiter les lieux chantés par Ho-

mère et par Virgile, et le fleuve illustré par Sésostris et par Cambyse.

Il n'en est rien : je vais faire des recherches sur le brouet noir de Léonidas et sur les sangliers farcis de Cléopâtre.

J'ai beaucoup voyagé. Partout, dans mes voyages, je me suis fait présenter aux cuisiniers habiles et aux gourmets reconnus, et, si j'ai appris un peu de chimie, ce n'était point, comme on l'a cru, pour faire des recettes de poisons à l'usage de madame de Villefort, mais pour préparer scientifiquement certaines recettes nécessaires à la confection de certains plats.

Dès mon enfance, j'ai été chasseur et libre échangiste. Vous allez voir comment ces deux conditions ont fait de moi un cuisinier.

A partir de 1815, ma mère avait obtenu un bureau de tabac, et licence de vendre de la poudre et du plomb de chasse.

J'avais douze ans : de douze à quinze ans, je fus braconnier ; à partir de l'âge de quinze ans, je devins chasseur.

J'emplissais chez ma mère ma poudrière et mes

sacs à plomb, et je partais, mon port d'armes en poche et mon fusil sur l'épaule.

J'étais quelquefois trois ou quatre jours sans revenir.

Comment vivais-je ?

En troquant mes lièvres, mes lapins, mes perdrix et mes cailles contre du beurre, des œufs, du pain, du vin et des poulets.

Je n'avais pas, comme vous comprenez bien, un cuisinier à ma suite. J'entrais dans une maison de paysan; je donnais au maître ou à la maîtresse de la maison une pièce de gibier quelconque, et il me laissait faire ma cuisine.

Cuisine des plus primitives ! Ma mère était pauvre et faisait sa cuisine elle-même; mais elle était fille du maître d'hôtel du duc d'Orléans, le père de Philippe-Égalité, celui qui épousa madame de Montesson.

Le duc était un grand gourmand. Mon grand-père avait donc colligé quelques bonnes recettes dont avait hérité ma mère. Mais ce ne fut que plus tard, et quand je réfléchis sur la cuisine, que ces recettes-là se présentèrent à mon esprit.

C'est pendant cette période, où je me livrai à la cuisine primitive, que je pus apprécier la supériorité du poulet rôti à la ficelle sur le poulet rôti à la broche.

Puis, en science culinaire, comme en toute science, on doit beaucoup au hasard.

J'ai une façon de préparer le lapin qui n'appartient qu'à moi, et dont j'ai fait part en 1840 à Courchamp, en échange d'un autre secret gastronomique, et qui est due entièrement au hasard.

Je veux parler du lapin cuit dans sa peau.

Écoutez bien ceci, chers lecteurs :

En 1835 ou 1836, je voyageais sur la côte d'Afrique. Il s'agissait de traverser un bout de désert pour aller visiter l'amphithéâtre romain de Djemdjem. Nous fîmes, avec nos guides, une halte à moitié chemin.

J'avais acheté un mouton six francs, et j'en avais fait cadeau à mes Arabes pour leur souper.

J'allais souper, moi, avec des œufs, un pilau et des figues d'Inde, quand, en tournant les yeux vers les Arabes, je les vis préparer leur agneau d'une manière qui m'intéressa.

Ils l'avaient, avant tout, saigné au nom de Mahomet; après quoi, sans le dépouiller, ils lui avaient ouvert le ventre, en avaient tiré les intestins, et, en y laissant le foie et les rognons, avaient introduit, dans l'ouverture, de la graisse, du sel, des aromates, du poivre, des figues et des raisins secs.

Après quoi, ils lui avaient proprement recousu le ventre.

Pendant ce temps, d'autres avaient creusé un trou en terre, l'avaient garni de pierres plates, l'avaient bourré de branches sèches, et avaient mis le feu aux branches.

Les branches avaient formé un lit de braise.

Sur ce lit de braise, mes Arabes couchèrent leur mouton et le recouvrirent de branches sèches auxquelles ils mirent le feu.

Ces branches sèches, au bout d'un instant, furent réduites en braise à leur tour.

Le mouton se trouva donc entre deux lits de braise, cuisant comme une châtaigne.

Cette cuisson produisit d'abord une odeur de laine grillée assez désagréable, mais qui s'évapora bientôt pour faire place à un parfum de viande rôtie telle-

ment succulent, que nous vîmes poindre à l'horizon huit ou dix chacals et deux ou trois hyènes, attirés par cette délicieuse émanation.

Au bout d'une heure, mes Arabes jugèrent leur mouton arrivé à son degré de cuisson, et le tirèrent de son four.

On le plaça sur une longue feuille de bananier, et on le gratta comme un charcutier gratte le cochon qu'il vient de flamber.

A la place de cette première couche noircie et calcinée, apparut une seconde couche rissolée et rousse à ravir.

Au bout d'un instant, une sueur onctueuse et parfumée couvrait cette peau.

Mes Arabes me firent signe de m'asseoir avec eux ; ils m'invitaient à dîner.

J'acceptai. Leur mouton braisé me paraissait bien autrement succulent que mes œufs à la coque et ma poule au riz.

Chacun allongea les doigts, et, comme fait un oiseau piochant avec son bec, pinça et tira à lui son morceau de chair.

Les Arabes de 1835 ne connaissaient encore ni

le couteau ni la fourchette. Je dois dire que jamais je n'ai mangé agneau pareil. La farce du ventre surtout était une chose merveilleuse.

Les chacals et les hyènes poussaient des cris désespérés de voir une pareille pitance leur passer devant le museau.

La gourmandise l'emporta sur leur lâcheté naturelle. Ils s'approchèrent peu à peu et si bien, qu'ils se trouvèrent à la portée de ma carabine.

Deux chacals et une hyène y laissèrent leur peau.

Mais ceci n'est que le fait brutal.

A la suite du fait vint la réflexion.

Je me dis que ce mode de cuisson appliqué au lapin devait faire une chose excellente.

Dès 1836, j'en fis l'expérience.

Le duc d'Orléans m'avait invité à aller passer un mois au camp de Compiègne.

J'avais accepté, à la condition de loger partout ailleurs qu'au château, afin de garder mon indépendance absolue et d'aller et venir comme je voudrais.

J'étais descendu, à Compiègne, à l'*hôtel de la Cloche et de la Bouteille.*

Puis, de là, j'avais fait prix avec la veuve d'un garde habitant Saint-Corneille, et je m'étais établi au milieu de la forêt.

Mais si vite que j'eusse traversé Compiègne, si peu de temps que je fusse resté à l'*hôtel de la Cloche et de la Bouteille,* j'y étais resté assez longtemps pour remarquer deux choses :

L'élégant emménagement de la cour intérieure de l'hôtel et l'excellence de la cuisine.

Je résolus de faire part au chef de mes souvenirs à l'endroit du mouton arabe, et de faire avec lui un essai de ce mode de cuisson sur le lapin.

Eh bien, voilà ce que je puis vous offrir, chers lecteurs, comme résultat définitif de nos opérations.

Je ne vous dirai pas, comme dit du lièvre ma devancière la Cuisinière bourgeoise : « Pour faire un lapin rôti dans sa peau, prenez un lapin. »

Non. Je vous dirai :

Pour faire un lapin rôti dans sa peau, prenez un furet.

Prenez un furet, muselez-le, tendez votre bourse ou vos bourses devant le terrier ou les terriers, et,

quand votre lapin est boursé, rapportez-le tout vivant à la maison.

Entrez avec lui dans la cuisine, quelque répugnance qu'il manifeste pour la localité. Tirez-le de sa bourse par les pattes de derrière et donnez lui le coup du lapin. (Voir Arnal dans *la Dame de chœurs*.)

Votre lapin assommé, ouvrez-lui immédiatement le ventre; tirez-en le plus de sang que vous pourrez; enlevez-lui le foie; et, avec ce foie, ce sang, une aile de poulet, deux ailes de perdreau, une truffe, un peu de chair à saucisses, de l'oignon, du persil, de l'ail et des épices, faites un hachis dans lequel vous introduirez un morceau de beurre salé et poivré.

Remettez le tout dans le ventre de votre lapin, de manière à ce qu'il simule, quel que soit son sexe, une femelle près de mettre bas.

Pendez votre lapin au plafond par les pattes de derrière dans un endroit frais, sans être humide.

Laissez-le trente-six ou quarante-huit heures pendu, afin qu'il ait le temps de se parfumer.

Puis, dans sa peau, liez-le contre la broche et

tournez-le comme vous feriez d'un lapin ordinaire; seulement, sans l'arroser. Il s'arrose de l'intérieur à l'extérieur et naturellement, de lui-même.

Quand vous reconnaîtrez que le lapin est cuit, aux petites fusées de fumée qu'il lancera, tirez-le, ou plutôt détachez-le de la broche; prenez-le de la main gauche par les pattes de derrière, et, de la droite, tirez un coup sec par la queue.

Il se dépouillera tout seul.

Servez sur un morceau de beurre frais manié de fines herbes.

Attendez les lapereaux, et faites-en l'essai.

Un autre jour, je vous parlerai de l'omelette à la sauce tomates et des œufs brouillés au court bouillon d'écrevisses.

Aujourd'hui, je vous dis : Allez manger de la langouste à l'américaine chez mon *collaborateur* Vuillemot.

Je vais vous faciliter la chose.

Prenez d'abord un ami. Seul, on dîne mal; en outre, on paye son dîner double. C'est en matière de restaurant surtout qu'est applicable cette maxime : *Quand il y a pour un, il y a pour deux.*

Je vais vous faire une carte de douze francs. Six francs pour chacun, c'est raisonnable; le moka *pur* et le cognac *fine champagne* à part. Sur ces douze francs, il y aura vingt-cinq centimes pour le garçon, dont vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper.

Allez-vous-en au restaurant de *France*, place de la Madeleine; montrez la carte suivante, et dites que vous venez de ma part :

	Pain de Leroi et Masson.
	Une bouteille de saint-émilion.
	Potage Vuillemot.
Hors-d'œuvre :	Crevettes, beurre, radis.
Entrée.	Poulet frit à la provençale.
Rôti.	Caneton de Rouen, sauce à la diable.
Entremets. . .	Langouste à l'américaine.
Id.	Riz à la créole.
Dessert	Fraise et gervais.

La présente n'étant à autre fin, chers lecteurs, je prie Dieu qu'il vous tienne en bon appétit, vous conserve en bon estomac, et vous garde de faire de la littérature.

*
* * .

Il y a quelques jours, un de mes amis m'écrivit pour me demander la recette du vrai macaroni napolitain.

Or, moi qui me flatte, comme vous venez de le voir, d'être assez fort en cuisine, j'allais être dans l'obligation d'avouer que je ne connaissais pas le premier mot de cette recette.

Que voulez-vous! je n'aime pas le macaroni, c'est un sens qui me manque.

Je suis resté cinq ans en Italie; je n'ai jamais pu mordre à la seconde bouchée.

Il en résulte que, n'aimant pas le macaroni, je ne me suis pas inquiété de la façon dont il se fait.

Pour me tirer d'embarras, j'écrivis à Rossini.

Rossini était, m'avait-on dit, l'homme qui mangeait le meilleur macaroni de Naples.

Rossini me répondit une charmante lettre, par laquelle il m'invitait à aller manger du macaroni chez lui, et s'engageait, quand j'en aurais mangé, à me donner la recette.

J'allai dîner chez Rossini.

Mais Rossini, ayant vu que je ne mangeais pas de macaroni, me jugea indigne d'en faire manger aux autres.

J'eus beau insister, je ne pus rien obtenir; de sorte que je vous dirai franchement que je crois

une chose : c'est que Rossini se contente de manger du macaroni, mais que c'est son cuisinier qui le fait.

Que Rossini, à partir d'aujourd'hui, se contente donc d'être le premier des compositeurs passés, présents et futurs, et qu'il renonce à sa réputation de macaroniste.

J'allais écrire à Carafa, ou prier mon ami Home d'évoquer l'esprit de mon pauvre Lablache, lorsque tout à coup ma porte s'ouvrit, et l'on m'annonça le marquis del Grillo.

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas? que le marquis del Grillo est le mari de madame Ristori.

Le marquis entra; je devinai un sauveur, et je lui tendis les bras.

— Savez-vous faire le macaroni? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il; mais madame Ristori a su votre embarras, cher ami; venez dîner lundi avec elle, quoiqu'elle joue pour un bénéfice. Nous dînerons de bonne heure, et je vous ferai faire, la queue de la casserole à la main, connaissance avec un virtuose d'une bien autre force que Rossini.

— Bravo ! dis-je. Je serai à trois heures chez vous.

En effet, le jour dit, à trois heures, j'arrivai chez le marquis del Grillo.

Je trouvai l'artiste à l'œuvre ; il venait de mettre son macaroni dans la marmite ; je n'ai donc pas perdu le moindre détail de la préparation.

Écoutez et retenez bien. Voici la vraie, la seule, l'unique recette du macaroni napolitain :

Achetez votre macaroni chez Bonsollazzi, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 76. Il vend le meilleur macaroni de Paris.

Il y a deux sortes de macaroni : le gros macaroni, qu'on appelle à Naples le *strozza-preli*, c'est-à-dire l'*étouffe-prêtres ;* et le petit macaroni, qu'on appelle *macaroncello.*

Le *macaroncello* est plus délicat. Je vous recommanderai donc le *macaroncello*, quoique je ne vous empêche pas de choisir, si vous l'aimez mieux, l'*étouffe-prêtres.*

Voici comment il faut procéder pour un dîner de douze personnes :

Si vous voulez dîner à six heures du soir, il faut, à onze heures du matin, prendre :

Quatre livres de gîte à la noix;

Une livre de jambon fumé cru;

Quatre livres de tomates;

Quatre gros oignons blancs, thym, laurier, persil, gousse d'ail.

Faire cuire en tournant pendant trois heures.

Au bout de trois heures, mouiller avec de l'eau ordinaire, jusqu'à ce que la partie la plus élevée du bœuf ne fasse qu'une petite île de la largeur d'un écu de six francs.

Faites cuire et réduire pendant quatre heures.

Puis faites bouillir votre macaroncello à grande eau. Il faut que l'eau soit salée.

Goûtez de temps en temps. Cassez-le entre vos doigts; le macaroni trop cuit ne vaut rien. Il faut, selon l'expression napolitaine, que *cresca in corpo*, c'est-à-dire qu'il *renfle dans le corps*.

Le degré de cuisson est une affaire de sentiment; quand vous l'aurez manqué deux fois, vous le réussirez une troisième.

Dès que vous tiendrez le macaroni pour cuit, vous le tirerez du feu, et verserez dans l'eau bouillante une carafe d'eau froide, afin qu'il ne cuise pas d'un

degré de plus. Puis vous le verserez dans une passoire, afin d'en extraire toute l'eau.

Vous avez votre soupière vide.

Autour de votre soupière vide, votre jus de viande, votre parmesan râpé et votre macaroni fumant.

Il faut du parmesan de première qualité; adressez-vous à M. Bonsollazzi, il vous dira où il faut l'acheter.

Vous prenez une poignée de parmesan, vous en faites un fond pour votre soupière.

Sur le lit de fromage, vous mettez un lit de macaroni.

Sur le lit de macaroni, un lit de jus de viande.

Sur le lit de jus de viande, un lit de macaroni.

Sur le lit de macaroni, un lit de fromage.

Et ainsi de suite, en alternant fromage, macaroni, jus de viande, macaroni, fromage.

Puis, quand la soupière est pleine, vous bouchez hermétiquement, et vous servez au bout de dix minutes.

*
* *

J'espère que cela est clair, et que tout le monde maintenant pourra faire du macaroni.

Cependant, probablement, un de ces jours, vous proposerai-je une variante dans un but d'amélioration.

En attendant, mangez celui-là.

Bon appétit, chers lecteurs !

ROMULUS ET PIZARRE

Je me suis quelque peu égayé, dans mes *Mémoires*, sur le *Pizarre* de M. Fulchiron, cette tragédie qui dort, depuis plus d'un demi-siècle, dans les cartons de la Comédie-Française.

Vous m'en voyez bien honteux, bien humble et bien repentant.

Il paraît que j'étais dans l'erreur, non pas sur la date de la réception du *Pizarre* de M. Fulchiron, non pas sur le tour de faveur qui devait amener la représentation de cette pièce en 1805, non pas enfin sur l'obscurité des espèces de limbes où elle se balance, les yeux à moitié fermés, entre la mort et la vie, mais sur la cause qui l'a empêchée d'être jouée en 1805.

D'abord, je commence par vous dire que personne n'a réclamé pour M. Fulchiron, pas même lui. S'il eût réclamé, c'est que ma plaisanterie lui eût fait de la peine, et alors, je vous l'avoue, j'eusse été aussi triste, et même plus triste que lui, d'avoir donné lieu à réclamation de la part d'un homme si honorable, et surtout d'un auteur si peu exigeant.

Mais voici ce qui est arrivé.

Il faut vous dire qu'hier, il m'a pris fantaisie d'aller voir, au Théâtre-Français, la répétition d'une toute petite pièce en un acte et à cinq personnages que je vais faire jouer sous le titre de *Romulus*.

Rassurez-vous, chers lecteurs, ce n'est point une tragédie. C'est une simple comédie en prose, et je vais vous dire, en deux mots, comment elle est venue au monde.

Un jour, il y a trois ans de cela; — vous voyez qu'en comparant notre époque de vapeur au temps de calme et d'immobilité dans lequel vivaient les auteurs au commencement de ce siècle, j'ai presque autant attendu pour mon *Romulus* que M. Fulchiron pour son *Pizarre;* — un jour, disais-je, il y a trois ans de cela, après une chasse aux environs de Melun

avec quelques bons amis, il m'arriva de manquer le chemin de fer.

Le chemin de fer manqué, — il était neuf heures et demie du soir, — que devenir ?

Visiter la maison de correction de Melun, ce n'était point assez gai; aller au spectacle, c'était trop triste; manger des anguilles, je sortais d'en prendre, et c'était même en mangeant des anguilles que je m'étais oublié.

Je demandai du papier, une plume et de l'encre.

Que voulez-vous ! c'est ma grande ressource contre l'ennui.

Je pris ma plume dans ma main droite, j'appuyai ma tête sur ma main gauche, et je suspendis le bec de fer au-dessus de l'encrier, prêt à l'y plonger à la première idée qui me passerait par la tête.

La première idée qui me passa par la tête fut un souvenir.

Un de mes bons jeunes amis, un de ceux que j'appelle mes enfants, Paul Bocage, le neveu du grand artiste qui a illustré ce nom, était venu un jour, avec Octave Feuillet, me demander une idée de pièce.

Je leur avais donné à lire le premier volume

d'un roman d'Auguste Lafontaine, en cinq volumes, que Régnier, de la Comédie-Française, m'avait lui-même donné à lire, et dans lequel, à son avis, il y avait un drame en cinq actes extrêmement lugubre.

Je n'avais lu que le premier volume, et je m'étais arrêté là, y trouvant une comédie extrêmement gaie.

Vous voyez qu'il en est des pièces comme du paysage, tout dépend de la manière de s'asseoir.

Or, j'avais dit à Octave Feuillet et à Paul Bocage :

— Lisez ce volume, et tirez-en la comédie que voici.

Et, tant bien que mal, je leur avais mis la pièce sur ses pieds.

Paul Bocage et Octave Feuillet s'étaient attelés au premier volume, et, comme le renard que l'on cloue par la queue à un arbre, et que, pour ne pas gâter la fourrure, on force de sortir de sa peau à force de le battre, ils avaient fait sortir une comédie de ce premier volume.

Malheureusement, le jour où ils se présentèrent à la porte du Théâtre-Historique, ils trouvèrent cette porte fermée : elle ne devait se rouvrir que pour le Théâtre-Lyrique ; Paul Bocage et Octave Feuillet

remportèrent leur nouveau-né, condamné à l'esprit-de-vin.

C'était le souvenir de ce lugubre événement qui venait de traverser mon esprit et qui me faisait instinctivement plonger le bec de ma plume dans l'encrier.

Je venais de prendre la résolution de faire la pièce dans ma nuit.

Le lendemain, je montais en chemin de fer à sept heures du matin, avec la pièce dans ma poche.

Trois jours après, Régnier la lisait au comité du Théâtre-Français, où ne manquait que Beauvallet, qui, en entendant prononcer ce titre de *Romulus*, avait pris son chapeau et s'était enfui.

Beauvallet avait peur d'assister à la fondation de Rome, au meurtre de Rémus, à la disparition du petit-fils de Numitor au milieu d'une tempête, et, en homme d'esprit qu'il est, il aimait autant que tous ces grands événements-là s'accomplissent hors de sa présence.

Vous me demanderez peut-être comment il se faisait que Beauvallet, sachant que la pièce était de moi, son ami depuis plus de vingt ans, n'avait pas

le courage de l'amitié à ce point de risquer la *Romulade*.

Beauvallet ne savait pas que la pièce fût de moi; personne ne savait que la pièce fût de moi. Régnier, son parrain, s'était chargé de la lire, et l'œuvre anonyme apparaissait sur le tapis vert du comité, comme le début d'un jeune homme qui n'avait encore rien fait.

— A quoi bon cette tromperie?

Vous avez raison, cher lecteur, et je vous dois compte de tout.

D'abord, on venait de nommer au Théâtre-Français un nouveau comité mi-parti de comédiens et d'hommes de lettres. Tout comité a ses désobligeances; mais je ne connais pas de comité plus désobligeant qu'un comité de confrères.

Eh bien, je ne voulais pas, sous mon nom, lire, devant un comité de gens de lettres, une bluette en un acte, faite un soir de chasse, dans une chambre d'auberge.

Et puis aussi, il faut vous dire la vérité vraie.

La pièce est gaie.

— Eh bien, mais quel mal y a-t-il à cela? deman-

derez-vous. J'aime beaucoup les pièces gaies, moi.

Ah! oui, parce que vous êtes public. Si les premières représentations se compòsaient d'un public... mais, la d'un vrai public, peut-être ce public dirait-il comme vous.

Et, moi aussi, j'aime beaucoup les pièces gaies, parbleu!

Mais le public des premières représentations, ce public enrhumé, qui garde ses rhumes d'hiver jusque dans l'été et ses refroidissements d'été jusque dans l'hiver, qui tousse obstinément pendant les mois où l'on ne mange pas d'huîtres comme pendant les mois où l'on en mange, ce public mi-parti d'hommes de lettres et de journalistes, comme le comité était mi-parti d'hommes de lettres et de comédiens, ce public-là n'aime pas les pièces gaies.

— Ah bah! tout le monde aime à rire.

Excepté ceux qui ont plaisir à faire pleurer. D'ailleurs, je n'avance jamais rien que je n'aie mes preuves.

Toutes les pièces gaies ont été sifflées.

Je ne vous parle pas des grandes pièces.

Les Rendez-vous bourgeois, qui font encore les

délices de l'Opéra-Comique, après quarante-six ans, — sifflés !

Ah ! si j'avais le temps et l'espace, vous verriez comme la critique du temps les arrangeait, ces pauvres *Rendez-vous bourgeois !*

L'Ours et le Pacha, ce chef-d'œuvre de Scribe et de Saintine, — sifflé !

Le Coiffeur et le Perruquier, cette spirituelle fantaisie de notre spirituel ami Mazères, — sifflés !

Robert Macaire, la philosophie du XIX^e^ siècle mise à la portée de tout le monde, — sifflé !

Les Saltimbanques, — les Saltimbanques !... avec Odry, Flore et Hyacinthe, — sifflés !

Eh ! que sais-je, moi ? vingt autres ouvrages, trente autres, cent autres qui, depuis, ont joui du privilége de désopiler la rate de trois ou quatre générations, — sifflés ! sifflés ! sifflés !

Ces antécédents, vous comprenez, ne me rassuraient point. Je ne me souciais pas d'être refusé en un acte au Théâtre-Français. — Peste ! il n'y a que Montigny qui ait ce privilége-là.

Toutes ces raisons m'avaient décidé à faire de mon *Romulus* un véritable enfant trouvé, ni plus ni

moins que le héros dont il avait emprunté le nom.

Régnier lut; on fut indulgent pour le *jeune homme* qui n'avait encore rien fait : *Romulus* recueillit quatorze boules blanches dans son berceau; ce qui détermina Régnier à nommer le véritable auteur. A partir de ce moment, je fus donc le grand-père avoué de *Romulus*, et j'eus le droit de m'appeler Numitor au lieu d'Alexandre Dumas. Je dis Numitor et non Mars, parce que, au bout du compte, Auguste Lafontaine est le véritable père; seulement, il avait cru faire un enfant triste, et il a fait un enfant gai. Comme le père de Tristram Shandy, il aura eu une distraction en n'entendant point sonner la pendule!

Quoi qu'il en soit, on mit Régnier dans le dortoir des pièces reçues, où il fut si sage, si sage, que, ne l'entendant ni pleurer ni se plaindre, on l'oublia là pendant trois ans.

Au bout de trois ans, un jour que Régnier passait, *Romulus* leva la tête et dit :

— PARRAIN!

Régnier se retourna. Il vit son filleul qui lui faisait une risette, comme disent les nourrices. Les

dents lui étaient poussées, peut-être par cela qu'on ne lui avait rien donné à mettre dessous ; il les avait même fort longues. Régnier eut pitié de lui.

A force de sollicitations, il le fit mettre au répertoire.

Puis il se chargea des répétitions, des corrections, des raccords.

C'est un homme précieux, que Régnier. Je vous le dénonce comme le premier, comme le meilleur, comme le plus complaisant donneur de conseils dramatiques.

Je sais ceci, et je le dis tout haut, c'est que, dans toutes les pièces que j'ai fait représenter au Théâtre-Français, et dans lesquelles il a joué, il a été mon collaborateur.

Or, comme Régnier ne partage pas dans l'argent, si la pièce est sifflée, il est trop juste qu'il partage dans les sifflets.

Vous voyez que c'est une belle chose que la reconnaissance ; mais jouez dans la pièce, mon cher Régnier, et nous allons partager d'avance.

Vous prendrez pour vous les bravos.

Je prendrai pour moi les sifflets.

Chacun sera partagé selon son mérite.

Tant il y a que Régnier, qui avait été le parrain de l'enfant, s'est encore chargé des mois de nourrice.

J'ai donc été voir hier l'enfant.

Je l'ai trouvé parfaitement portant, d'une gaieté folle, trop gai, peut-être.

Mais, ma foi, je l'avoue, je n'ai pas eu le courage de le fouetter pour cela. C'est l'affaire de MM. les critiques.

Pauvre enfant, va, je te plains ! Décidément, j'ai bien fait de ne pas trop m'y attacher.

Or, en m'apercevant hier, Régnier m'appela au moment où je passais du foyer au théâtre.

— Ah ! me dit-il, c'est vous?... Je suis enchanté de vous voir.

— Et moi aussi. Avez-vous un bon conseil à me donner pour ma pièce?

— Non pas pour votre pièce, me répondit-il, mais pour vous-même.

— Peste ! mon cher, pour un conseil sur ma pièce, je vous eusse serré la main; pour un conseil sur moi-même, je vous embrasserai.

— Vous tenez à être impartial ?

— Dame! c'est comme si vous me demandiez si je tiens à vivre.

— Et, quand vous avez été injuste, à réparer votre injustice?

— Je le crois bien!

— Alors, cher ami, vous avez été injuste envers M. Fulchiron dans un chapitre de vos *Mémoires;* réparez votre injustice.

— Comment! aurait-il été reçu, par hasard, en 1804, au lieu d'avoir été reçu en 1803, comme je le croyais?

— Non.

— Aurait-il été joué sans que j'en susse rien, comme l'*Arbogaste* de M. Viennet?

— Non, il a fait mieux que cela; il a donné son tour de faveur à un jeune avocat sans cause, qui, dans ses moments perdus, avait fait, lui aussi, une, tragédie. L'avocat était M. Raynouard; la tragédie, *les Templiers.*

— C'est vrai, ce que vous me dites?

— Je vais vous en donner la preuve.

— Comment cela?

— Venez avec moi aux archives.

— Montrez-moi le chemin.

Régnier marcha devant, et je le suivis, comme le Barbariccia de Dante suivait Scarmiglione, mais sans faire le même bruit que lui.

Cinq minutes après, nous étions aux archives, et Régnier demandait à M. Laugier, archiviste du Théâtre-Français, le dossier autographe de M. Fulchiron.

M. Laugier le lui donna.

J'allais m'en emparer, et j'allongeais la main à cet effet, quand Régnier me le retira comme on retire un morceau de croûte de pâté à un chien savant qui ne sait pas compter encore jusqu'à neuf.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Attendez.

Et il appuya la paume de la main sur les autographes de M. Fulchiron, enfermés dans leur dossier jauni.

Remarquez bien que l'épithète n'est pas un reproche ; je connais des gens qui, depuis cinquante ans, ont bien autrement jauni que le dossier de M. Fulchiron.

— Il faut d'abord que vous sachiez, mon cher

ami, continua Régnier, qu'autrefois, sous l'Empire particulièrement, aussitôt qu'on donnait une tragédie nouvelle, la recette baissait.

— Je m'en doutais; mais je suis bien aise de le savoir officiellement.

— Il en résulte que les comédiens avaient grand peine à se décider à donner des pièces nouvelles.

— Je conçois cela.

— Un tour était donc une chose précieuse.

— Une chose qui n'avait pas de prix! comme dirait Lagingeole.

— Eh bien, maintenant, lisez la lettre de M. Fulchiron.

Je pris le papier des mains de Régnier, et je lus :

A MM. les Membres du Comité d'administration de la Comédie-Française.

« Messieurs,

» Je viens d'apprendre que le préfet venait de donner son permis aux *Templiers ;* désirant rendre à cet ouvrage et à son auteur toute la justice et tous les égards qu'ils méritent, je m'empresse de vous annoncer que je cède mon tour à cette tragédie; mais

je demande en même temps à reprendre le mien immédiatement après, de façon que la seconde tragédie qui sera jouée, à compter d'aujourd'hui, sera *une des miennes;* si vous voulez bien m'en donner l'assurance par une lettre, celle-ci sanctionnera l'abandon que je fais actuellement de mon tour.

» J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre serviteur,

» FULCHIRON fils. »

— Eh ! mais, dis-je à Régnier, permettez-moi de vous dire que le sacrifice n'était pas grand, et que la valeur en était bien atténuée, grâce aux précautions prises par M. Fulchiron pour faire jouer une de ses tragédies.

— Attendez donc encore, reprit Régnier; la proposition de M. Fulchiron fut repoussée. On lui fit sentir que le tort qu'il ne voulait pas qu'on lui fît, à lui, allait peser sur un tiers. S'il y avait renonciation de sa part, il fallait que la renonciation fût entière, et que M. Fulchiron, sorti des rangs, reprît son tour à la file. Or, reprendre son tour à la file, c'était une grande affaire. En supposant toutes les chances favorables, il y en avait pour dix ans au

moins. M. Fulchiron réfléchit peu de temps, il faut le dire, comparativement à la gravité du sujet, puis : « Allons, messieurs, dit-il, je connais la tragédie des *Templiers;* mieux vaut qu'elle soit représentée tout de suite, et que le tour de *Pizarre* ne vienne que dans dix ans. » Ce fut grâce à cette condescendance, dont bien peu d'autres seraient capables envers un confrère, que la tragédie des *Templiers* fut jouée. La tragédie des *Templiers* fut un des triomphes littéraires de l'Empire. *Les Deux Gendres* et *le Tyran domestique* complétèrent la trilogie dramatique de l'époque. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'on rend à César ce qui appartient à César; pourquoi ne rendrait-on pas à M. Fulchiron ce qui appartient à M. Fulchiron ?

Ce n'est pas moi qui m'y refuserai ; et je suis enchanté d'avoir l'occasion de faire à M. Fulchiron une réparation publique.

M. Fulchiron à fait mieux qu'une bonne tragédie, il a fait une bonne action ; de sorte que moi, en le raillant, je faisais une mauvaise action, sans même avoir fait une bonne tragédie.

LE CIMETIÈRE CLAMART

Je vais vous parler cimetière.

Et de quel cimetière vais-je vous parler?

De Clamart, c'est-à-dire du cimetière des suppliciés.

Commençons par l'histoire du cimetière Clamart; elle est assez curieuse et n'est pas longue.

Quant à la cause qui m'y conduisait, vous la devinerez en lisant un roman que j'achève à cette heure.

Le cimetière Clamart, fondé en 1672, sous le nom de cimetière Sainte-Catherine, succéda, pour le service des hôpitaux, au cimetière de la Trinité, situé rue Saint-Denis, au coin de la rue Grenétat.

Le nom sous lequel on le désignait est une de ces appellations populaires qui l'emportent sur toutes les

affiches et sur tous les arrêtés. Il lui vient d'une croix élevée au milieu du carrefour formé par les rues de la Muette, des Fossés-Saint-Marcel et de Poliveau : sous Charles VI, cet emplacement faisait partie d'une maison de plaisance appartenant au sire de Clamart.

Voilà pourquoi cette croix s'appelait la croix de Clamart : voilà pourquoi le cimetière s'appelle le cimetière Clamart.

Pour visiter aujourd'hui ce qui reste du double cimetière Clamart et Sainte-Catherine, on m'avait dit qu'il fallait une permission.

Cette permission dépendait de M. Trébuchet, chef du bureau de la salubrité, qui a publié, sous le titre d'*Instructions au Peuple*, deux excellents volumes pleins de faits importants et de recherches curieuses. Je m'empressai donc de me rendre à la préfecture, et de me faire conduire au bureau de M. Trébuchet.

M. Trébuchet commença par mettre, avec une obligeance extrême, à ma disposition, toutes les circulaires et tous les arrêtés dont j'avais besoin. Puis il me donna une lettre pour M. Henchard, commissaire de police du quartier Saint-Marcel, qui avait Clamart dans sa circonscription.

M. Henchard s'offrit à me conduire lui-même.

J'avais, du temps où Clamart était encore un cimetière, été deux fois à Clamart.

A cette époque, l'entrée n'était point la même.

Autrefois, on entrait par la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Aujourd'hui, on entre par la rue du Fer-à-Moulin.

Ce changement, joint aux bâtisses qui ont été faites depuis sur le terrain, que je revoyais, dans mes souvenirs, couvert seulement d'arbres et de tombes, fit que j'eus d'abord grand'peine à me reconnaître.

En entrant autrefois par la rue des Fossés-Saint-Marcel, on avait à gauche le cimetière Sainte-Catherine, séparé du cimetière Clamart par un mur.

Une porte donnait passage d'un cimetière dans l'autre.

Maintenant, tout ce qui reste de l'ancien cimetière Clamart est divisé en deux parties, séparées l'une de l'autre par l'amphithéâtre d'anatomie, grand bâtiment carré, composé d'un rez-de-chaussée seulement, éclairé par de grandes fenêtres placées à hauteur d'appui.

Ce grand bâtiment carré enferme dans son en-

ceinte un jardin carré comme lui, triste, nu, sablé de jaune dans les allées, avec des carrés de verdure, une espèce de *campo-santo* italien, une manière de cimetière sans arbres et sans tombes.

A travers les vitres de l'amphithéâtre, on voit quatre ou cinq cents élèves en médecine attablés chacun devant un cadavre, qu'ils sont occupés à anatomiser.

Quelquefois deux, quelquefois trois, sont occupés au même; l'un prend les jambes, l'autre la poitrine, l'autre le crâne.

Une injection dans les veines du cadavre, d'après un procédé frère du procédé Gannal, a suffi pour désinfecter ce cadavre.

Les amphithéâtres n'exhalent donc plus cette odeur fade et fétide des morts, mais seulement cette émanation âcre et pénétrante des vivants.

Je ne sais pas laquelle vaut le mieux.

Chacune des quatre galeries est coupée, au milieu, par une voûte sous laquelle coule une fontaine où les élèves qui ont fini leur besogne se lavent les mains. Des portes communiquent de chaque galerie à cette voûte.

Tout cela n'est ni joli, ni récréatif ; mais cela indique une grande et puissante civilisation. C'est à la droite et à la gauche de ce grand quadrilatère que sont les restes du cimetière Clamart, sur l'ancien emplacement duquel l'amphithéâtre est bâti.

A droite, le cimetière a bien conservé son aspect, et surtout à cette époque de l'année où tous les arbres ont perdu leurs feuilles, à l'exception des cyprès restés verts.

Tout arbre, au mois de décembre, peut être un arbre de tombeau ; ce sont ses feuilles qui lui donnent un air de gaieté ou de deuil, comme ce sont les vêtements qui font distinguer une fiancée d'une veuve.

Les arbres qui datent du temps des morts sont donc quelques groupes sombres de cyprès et de sapins. Les arbres plantés depuis sont des peupliers, des acacias et des vernis du Japon.

Une ou deux pierres, plates et arrondies à leur sommet, sont restées debout, et disent les noms, l'âge et les qualités des trépassés qu'elles gardent.

Le mur d'enceinte est presque entièrement couvert d'inscriptions. Ce n'est point dans cette partie du cimetière que l'on inhumait les suppliciés.

Des terres rapportées font quelques mouvements dans le sol. Une espèce de fossé qui règne le long du mur indique seul l'ancien niveau du terrain.

Cette première partie visitée, comme ce n'était point là que j'avais affaire, je demandai à visiter la partie attenante à la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Ce fut alors que nous traversâmes le jardin, et qu'en longeant une des galeries, je vis tous ces vivants s'acharner sur tous ces morts.

Nous traversâmes une voûte, et nous nous trouvâmes dans cette partie du cimetière sur laquelle s'arrondit, en forme d'abside d'église, l'hémicycle destiné à la démonstration.

Je me reconnaissais : c'était bien là que j'étais venu, il y avait vingt-deux ans, conduit par un de mes bons amis qui, à cette heure, repose dans un autre cimetière.

Je me reconnaissais à la petite maison de l'ancien garde surtout, bâtisse carrée, à un étage, et dans les caveaux de laquelle on enterrait les sœurs de l'Hôtel-Dieu.

Quant à l'aspect du cimetière lui-même, il a complétement changé. Des apports de terre y ont

dessiné des labyrinthes, des plantations d'arbres y ont créé des massifs destinés à cacher aux voisins la vue des cadavres qu'on apporte entiers et qu'on emporte en lambeaux.

L'été, ce doit être un jardin comme tous les autres jardins.

Cette portion soigneusement explorée, mes recherches scrupuleusement faites, je demandai à M. Henchard si je ne pourrais pas terminer mon voyage par une visite au cimetière Sainte-Catherine.

C'était la chose la plus facile avec un guide si complaisant.

Nous traversâmes de nouveau le jardin de l'amphithéâtre et nous nous retrouvâmes dans la partie de l'ancien cimetière destinée autrefois aux particuliers, et que j'ai essayé de décrire.

Le mur qui séparait le cimetière Clamart du cimetière Sainte-Catherine est abattu. La communication entre ces deux vallées de la mort est donc libre.

Le cimetière Sainte-Catherine a, sauf cette désolation profonde de l'abandon, conservé son ancien

aspect. Je reconnus la même disposition du sol, les mêmes arbres, les mêmes tombes.

Si ce n'est que les arbres avaient vieilli de vingt ans, ce qui n'est pas grand'chose pour des arbres, mais ce qui est beaucoup pour des tombes.

Une femme, le seul être vivant qui animât ce sombre tableau, au lieu de l'égayer, l'attristait encore, en étendant à des cordes, fixées aux branches de cyprès, des draps que l'on pouvait prendre pour les linceuls de ceux qui dormaient sous la terre où nous marchions.

Le centre de l'enceinte est occupé par un tombeau de pierre, en forme de corbeille, et surmonté d'un casque antique comme en portent dans *Andromaque* et dans *Cinna*, les figurants du Théâtre-Français.

Ce tombeau est celui de Pichegru.

Il est élevé au-dessus de la fosse commune où fut jeté, après son suicide, le cadavre du conquérant de la Hollande.

Je m'approchai, et je lus cette inscription :

ICI *repose*
LES CENDRES DE
CHARLES PICHEGRU
GÉNÉRAL EN CHEF DES ARMÉES FRANÇAISES,
NÉ A ARBOIS, DÉPARTEMENT DU JURA, LE 16 FÉVRIER 1761,
MORT A PARIS, LE 5 AVRIL 1804.

—

ÉLEVÉ PAR LA PIÉTÉ FILIALE.

Nous poussons l'exactitude jusqu'à reproduire la faute de français du marbrier, — faute rare, les graveurs sur tombes étant payés à la lettre.

Le pluriel eût donné à ceux-ci deux lettres de plus. Voilà ce que c'est que de ne pas avoir fait ses études.

A quelques pas de la tombe de Pichegru, en appuyant à gauche, à l'angle du mur formé par le petit treillage de bois peint en vert, était la tombe de Bichat.

Le corps du célèbre anatomiste a été exhumé le 16 novembre 1845, pour être transporté au cimetière de l'Est. Sa tête, qu'il avait léguée à l'École de médecine, manquait. Un des professeurs la rapporta religieusement, et le cadavre, aujourd'hui, a cessé d'être incomplet.

C'était pourtant une belle étude à faire que celle du crâne de l'homme qui a écrit ce grand livre intitulé *de la Vie et de la Mort.*

Puis je regardai autour de moi, et, m'orientant et par les objets présents et par le souvenir, je redescendis sept ou huit pas au-dessous de la tombe de Pichegru, et, frappant du pied la terre, je dis aux deux personnes qui m'accompagnaient :

— Ce doit être ici.

— Quoi ? demandèrent-elles.

— Qu'est couché le corps de Mirabeau.

A ce nom, nom immense, retentissant comme le grondement d'un orage éloigné, je vis tressaillir les deux personnes qui m'accompagnaient, et je me sentis tressaillir moi-même.

Mirabeau, comme vous le savez, était mort le 2 avril 1791, et sa mort avait causé un deuil général, qui, de Paris, devait se répandre sur la France.

Le lendemain de cette mort, c'est-à-dire le 3 avril, le département de Paris se présenta à l'Assemblée nationale, demanda et obtint que l'église Sainte-Geneviève fût érigée en Panthéon, consacré à la sé-

pulture des grands hommes, et que, le premier, Mirabeau y fût inhumé.

Voici le texte du décret :

« L'Assemblée nationale décrète :

» Article 1er. Le nouvel édifice de Sainte-Geneviève sera destiné à recevoir les cendres des grands hommes, à dater de l'époque de la liberté française.

» Art. 2. Le Corps législatif décidera seul à quels hommes cet honneur sera décerné.

» Art. 3. Honoré Riquetti de Mirabeau est jugé digne de cet honneur.

» Art. 4. La législature ne pourra pas à l'avenir décerner cet honneur à l'un de ses membres venant à décéder; il ne pourra être déféré que par la législature suivante.

» Art. 5. Les exceptions qui pourront avoir lieu, pour quelques grands hommes morts avant la Révolution, ne pourront être faites que par le Corps législatif.

» Art. 6. Le directoire du département de Paris sera chargé de mettre promptement l'église Sainte-Geneviève en état de remplir sa nouvelle destina-

tion, et fera graver au-dessus du fronton ces mots : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

» Art. 7. En attendant que la nouvelle église Sainte-Geneviève soit achevée, le corps de Riquetti de Mirabeau sera déposé à côté des cendres de Descartes, dans le caveau de l'église Sainte-Geneviève. »

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, l'Assemblée nationale tout entière quitta la salle du Manége pour se rendre à l'hôtel de Mirabeau. Elle y était attendue par le directeur du département, par tous les ministres et par plus de cent mille personnes.

Le cortége se mit en marche.

La Fayette marchait en tête, comme commandant général des gardes nationales du royaume ;

Puis le président de l'Assemblée nationale, Tronchet, entouré royalement des douze huissiers de la chaîne ;

Puis les ministres ;

Puis, après l'Assemblée, le club des Jacobins, comme une seconde Assemblée nationale; lui, s'était signalé par sa douleur, probablement plus fastueuse que vraie : il avait décrété huit jours de deuil,

et Robespierre, trop pauvre pour faire la dépense d'un habit, en avait loué un, comme il avait déjà fait pour le deuil de Franklin ;

Puis la population de Paris tout entière, enfermée dans deux lignes de garde nationale montant à plus de trente mille hommes.

Une musique funèbre, dans laquelle on entendit pour la première fois deux instruments inconnus jusqu'alors, le trombone et le tam-tam, marquait le pas à cette foule immense.

Ce fut à huit heures seulement que l'on arriva à Saint-Eustache. L'éloge funèbre fut prononcé par Cerutti. Aux derniers mots, dix mille gardes nationaux, qui étaient dans l'église, déchargèrent leurs fusils d'un seul coup. L'assemblée, qui ne s'attendait pas à cette décharge, jeta un grand cri. La commotion avait été si violente, que pas un carreau n'était resté intact.

On put croire un instant que la voûte du temple allait s'écrouler, et que l'église servirait de tombe au cercueil.

On se remit en marche aux flambeaux; l'ombre était descendue, et non-seulement avait envahi les

rues par lesquelles on devait passer, mais encore la plupart des cœurs de ceux qui passaient.

La mort de Mirabeau, c'était, en effet, une obscurité politique. Mirabeau mort, savait-on dans quelle voie on allait entrer? L'habile dompteur n'était plus là pour diriger ces fougueux coursiers qu'on appelle l'Ambition et la Haine. On sentait qu'il emportait avec lui quelque chose qui, désormais, manquerait à l'Assemblée, l'esprit de paix veillant au milieu de la guerre, la bonté du cœur cachée sous la violence de l'esprit. Tout le monde avait perdu à cette mort; les royalistes n'avaient plus d'aiguillon, les révolutionnaires plus de frein. Le char allait rouler plus rapide, et la descente était encore longue... Qui pouvait dire vers quoi on roulait, et si c'était vers le triomphe ou vers l'abîme?

On n'atteignit le Panthéon qu'au milieu de la nuit.

Un seul homme avait manqué au cortége. — Pétion.

Pourquoi Pétion s'était-il abstenu? Il le dit lui-même le lendemain à ceux de ses amis qui lui faisaient un reproche de son absence.

Il avait lu, disait-il, un plan de conspiration contre-révolutionnaire écrit de la main de Mirabeau.

Trois ans après, par une sombre journée d'automne, non plus dans la salle du Manége, mais dans la salle des Tuileries, quand la Convention, après avoir tué le roi, après avoir tué la reine, après avoir tué les girondins, après avoir tué les cordeliers, après avoir tué les jacobins, après s'être tuée elle-même, n'eut plus rien de vivant à tuer, elle se mit à tuer les morts. Ce fut alors que, avec une joie sauvage, elle déclara que l'Assemblée constituante s'était trompée dans le jugement qu'elle avait rendu sur Mirabeau, et qu'à ses yeux, le génie ne pouvait faire pardonner à la corruption.

Un nouveau décret fut rendu, qui excluait Mirabeau du Panthéon.

Un huissier vint, et, sur le seuil du temple, il fit lecture du décret qui déclarait Mirabeau indigne de partager la sépulture de Voltaire, de Rousseau et de Descartes, et qui sommait le gardien de l'église de lui remettre le cadavre.

Ainsi, une voix, plus terrible que celle qui doit être entendue dans la vallée de Josaphat, criait

avant l'heure : « Panthéon, rends tes morts! »

Le Panthéon obéit. Le cadavre de Mirabeau fut remis à l'huissier, qui fit, il le dit lui-même, *conduire et déposer ledit cercueil dans le lieu ordinaire des sépultures.* Or, le lieu ordinaire des sépultures, c'était Clamart, le cimetière des suppliciés.

Et, sans doute, pour rendre encore plus terrible la punition qui l'allait chercher jusque dans la mort, ce fut nuitamment et sans cortége aucun que le cercueil fut inhumé, sans nul indice du lieu de l'inhumation, sans croix, sans pierre, sans inscription.

Seulement, plus tard, un vieux fossoyeur, interrogé par un de ces esprits curieux de savoir ce que les autres ignorent, conduisit un soir un homme à travers le cimetière désolé, et, s'arrêtant au milieu de l'enceinte et frappant du pied, lui dit :

— C'est ici!

Puis, comme le curieux insistait pour avoir une certitude :

— C'est ici, répéta-t-il, j'en réponds, car j'ai aidé à le descendre dans la fosse, et même j'ai manqué d'y rouler, tant était lourd son maudit cercueil de plomb.

Cet homme, c'était Nodier.

Un jour, il me conduisit aussi à Clamart, frappa du pied au même endroit, et me dit à son tour :

— C'est ici.

Or, voilà soixante ans que les générations qui se sont succédé passent sur cette tombe inconnue où dort Mirabeau. N'est-ce pas une assez longue expiation pour un crime contestable ? car nous sommes de ceux qui nient que Mirabeau soit un apostat.

Mirabeau a été payé, mais il ne s'est pas vendu.

Mirabeau était royaliste et aristocrate. En rêvant une royauté constitutionnelle, il a été aussi loin que les plus exigeants de ses mandataires pouvaient exiger qu'il allât.

La Fayette quittant son camp pour venir insulter l'Assemblée nationale et offrir son épée à la reine et son armée au roi, la Fayette commettait le même crime de lèse-nation que Mirabeau.

Seulement, la Fayette eut sur Mirabeau deux avantages :

Il n'était point payé pour faire ce qu'il fit, et il demeura cinq ans prisonnier en Autriche.

Eh bien, ne serait-il pas temps, dans notre époque,

époque d'appréciation historique s'il en fut jamais, ne serait-il pas temps, à la première occasion, de fouiller cette terre impure dans laquelle repose Mirabeau, jusqu'à ce que l'on trouve ce cercueil de plomb qui pesait si fort aux bras du pauvre fossoyeur, et auquel on reconnaîtrait le proscrit du Panthéon?

Peut-être Mirabeau ne méritait-il pas le Panthéon; mais, à coup sûr, beaucoup reposent et reposeront en terre chrétienne, qui plus que lui ont mérité les gémonies.

France! entre les gémonies et le Panthéon, une tombe à Mirabeau, — une tombe avec son nom pour toute épitaphe, — avec son buste pour tout ornement, — avec l'histoire pour tout juge!

DE LA SCULPTURE ET DES SCUPLTEURS

I

CLESINGER

Les artistes vivants ont, en France, un défaut qui nuit énormément à leur réputation : ce défaut, c'est de ne pas être morts. Tant qu'on vit, on n'est pas. Nous avons beaucoup de peine à reconnaître qu'un monsieur qui boit, mange, se promène comme tout le monde, qui est moins beau, moins grand, moins riche, moins bien mis que nous, ou plus grand, plus riche et mieux mis, soit cependant plus que nous. Autant la flatterie nous est facile en France à l'égard des gens puissants, autant l'admiration nous pèse à l'égard des gens de valeur.

Heureusement, la mort est là. En immobilisant les grands hommes, en clouant un point de bronze

à la fin de leur œuvre, en les couchant dans un joli endroit nommé cimetière, où ils ne gênent plus personne, pas même leurs voisins, elle n'éteint pas, mais elle calme un peu l'irritation que causait la vie de leur talent, et la postérité, qui commence à leur fin, peut, à son aise, sur ces corps qui ne bougent plus, prendre la mesure du vêtement dont elle les couvrira dans l'avenir.

Pour ma part, je trouve le monde bien tel qu'il est. L'aveuglement, l'envie, la bêtise des masses, me paraissent des éléments indispensables à la production de l'artiste. S'il n'a pas une force réelle, il y succombe, tant mieux! S'il a du génie, il en sort plus grand.

Et puis, en réalité, pourquoi voulez-vous que ceux qui ont des yeux y voient, que ceux qui ont des oreilles entendent? Il y a six mille ans que Dieu a fait le monde, il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ est mort pour le prouver, et il y a encore des gens qui disent que ce n'est pas vrai. L'esprit de négation est à peu près universel chez nous. C'est tout naturel : c'est chez nous qu'on produit le plus. On ne peut nier que ce qui est. Nier une chose qui

n'existerait certainement pas, ce serait l'affirmer. Deux négations valent une affirmation, au dire des grammaires.

Cependant, c'est une grande jouissance pour l'homme intelligent de pouvoir, de savoir admirer. Peut-on mieux utiliser ses sens qu'en les employant à la perception, à l'analyse, à l'admiration d'une belle œuvre?

Ce que je sais, moi, c'est que je remercie Dieu de m'avoir fait naître dans un siècle comme celui-ci, que je regarde tout simplement comme un des plus grands siècles de l'histoire de l'intelligence humaine, et je dis un des plus grands, parce que nous ne sommes encore qu'à la moitié. — Il résulte de ma satisfaction d'être contemporain de tant de grands hommes, que je vais voir le plus souvent possible ceux que je connais. Il y a des gens qui vont voir le palais des singes aux Jardin des Plantes. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Il est vrai que ces gens-là ennuieraient fort les artistes s'ils allaient les visiter.

Or, parmi ces artistes, il en est un dont le caractère, les allures, l'esprit, le talent me sont on ne

peut plus sympathiques. Il me représente volontiers les mœurs des maîtres d'autrefois. Le travail n'a pas deux manières d'être; le génie n'a pas deux costumes; il est comme la nature, il se renouvelle, mais il ne varie ni dans la forme, ni dans la conception, ni dans ses fruits. Qu'il soit sombre et isolé, comme Michel-Ange; qu'il ait l'air d'un prince suivi de sa cour, comme Raphaël; qu'il porte tunique comme Phidias ou perruque comme Racine; qu'il se révèle à quarante-cinq ans comme Jean-Jacques, ou qu'il commence à dix-neuf ans comme Voltaire, il y a un moment où il est toujours le même; c'est le moment où seul, en face de son œuvre, il lutte avec elle et la pétrit. Alors, il n'y a plus un homme sombre ou un prince, il n'y a plus de tunique, il n'y a plus de perruque ridicule, il n'y a plus d'âge, il y a tout simplement l'homme dans la manifestation la plus large, la plus poétique, la plus convaincante de sa puissance, dans ce qui le rapproche le plus du Créateur, dans la création.

Certains airs ont le privilége d'allier la plastique à la pensée dans cette lutte. Le moins beau de tous les artistes en état de création, c'est l'écrivain. Il

s'en faut de très-peu qu'il ne soit ridicule. Il regarde au hasard, il questionne son mur, il laboure son cerveau, dont les sillons apparaissent en rides sur son front; il contracte ses traits, il parle haut comme un fou, il égratigne son papier d'une plume nerveuse et criarde, il ne sait que faire de sa main gauche, à moins qu'il ne s'en comprime de temps en temps la face comme pour amener la pensée sur ses lèvres et la faire tomber sur le papier.

Le musicien n'est pas amusant pour ses voisins quand il compose; mais au moins il a devant lui un instrument qui lui rend en bruit véritable la pensée qui bourdonne dans son cerveau, comme un oiseau dans sa cage, jusqu'à ce qu'elle ouvre enfin ses ailes et s'élance à travers l'espace. Dans le frémissement de ses deux mains sur les touches d'ivoire, dans la pression de ses pieds sur les pédales, au milieu des vibrations de toutes sortes qui l'enveloppent et auxquelles se mêle sa voix, toute humide de l'inspiration récente, il y a quelque chose de saisissant qui lui donne des apparences de pythonisse visitée et tourmentée par son dieu.

Campé fièrement devant une toile de vingt pieds

où se meut déjà par la vigueur et l'harmonie des tons tout un monde immobile, taillant, comme Rubens, d'un seul coup de pinceau quelque rouge cardinal dans la toile étonnée, le peintre a des attitudes nobles et cavalières qui lui permettent de travailler devant ses intimes. Mais là où l'expression de la puissance créatrice est la plus fougueuse, la plus poétique, la plus imposante; là où elle effraye presque, c'est chez le sculpteur.

***

Un soir d'été, il pouvait être huit heures, je rencontre Clesinger.—C'est de lui que je veux vous parler depuis le commencement de cet article. — Le connaissez-vous? Je ne crois pas; car il sort peu, et je ne me rappelle pas l'avoir vu une seule fois dans un théâtre ou dans un lieu public.

Il est de la vraie race des artistes, des laboureurs de l'esprit, s'attelant à l'œuvre tant que le soleil brille, ne la quittant que lorsqu'il disparaît, y revenant quand il se lève.

Je le répète, j'aime cette nature brusque, impatiente, hautaine. Ce que vous prenez pour de l'or-

gueil, quand il parle de lui, c'est la conscience, non pas de sa valeur, mais de sa force. Il sait ce qu'il peut; voilà pourquoi il le dit, et il a d'autant plus raison de le dire, qu'il est de ceux que ses confrères ont le plus contesté dès son début; qu'il n'a pas, comme nous, qu'à prendre une feuille de papier et une plume pour répondre, et qu'il lui faut, pour prouver ce qu'il dit, remuer des milliers de livres de terre ou tailler dans le marbre rebelle un démenti de dix pieds.

J'aime ce talent, parce qu'il a les trois conditions indispensables; il est rapide, fécond, vivant, et, si je parle de lui aujourd'hui, ce n'est pas pour faire à un grand artiste une réclame dont il se soucie peu; c'est pour initier, autant qu'il sera en moi, ceux qui me liront, à cette lutte merveilleuse de la pensée contre la matière, lutte à laquelle j'ai assisté plusieurs fois, et dont, chaque fois, j'ai vu l'homme sortir triomphant et superbe.

Donc, par une belle soirée d'été, au mois de juin, à huit heures du soir, je rencontrai Clesinger montant seul et rapidement l'avenue des Champs-Élysées. Je l'abordai en lui demandant où il allait ainsi.

Il me prit le bras en continuant de marcher et me dit :

— Je vais travailler.

— A cette heure-ci?

— Oui.

— Où demeurez-vous?

— Au bois de Boulogne.

— Et vous y allez à pied?

— A pied, pour me mettre en train. Voulez-vous venir avec moi?

J'acceptai.

— Que faites-vous en ce moment? lui demandai-je.

— Une *Andromède*.

— Grande?

— Huit pieds.

— Vous en êtes au marbre?

— Pas encore, mais la terre est finie; seulement...

— Seulement?

— Il a fait bien chaud aujourd'hui, et j'ai idée qu'elle aura profité de cela pour se lézarder tant qu'elle aura pu.

Et mon compagnon, en parlant ainsi, se mit à marcher plus vite encore.

Jamais une maîtresse, jamais une table de jeu, jamais une passion si puissante qu'elle soit n'a attiré vers elle celui qu'elle domine comme l'œuvre commencée attire le véritable artiste. Quand il va retrouver une femme ou le jeu, l'homme va retrouver quelqu'un ou quelque chose qui n'est pas lui, tandis que l'artiste, en retournant à son œuvre, va se rejoindre lui-même. Ce marbre, cette toile, ce manuscrit, cette partition, le plus simple rêve de sa pensée, c'est son sang, c'est sa vie; l'attraction est directe, irrésistible entre le corps qui contenait la pensée et cette pensée qui, déjà vaguement formulée par le ciseau, le pinceau ou la plume, appelle incessamment la main qui la complétera. Et ce qui fait la force de cet amour de l'art, c'est que l'artiste tire ses joies, ses orgueils, ses douleurs de lui-même et de lui seul. Là, pas de bouche qui mente, pas de fantaisie du cœur ou du hasard qui éloigne tout à coup de l'homme heureux l'être ou la chose qui faisaient son bonheur. L'œuvre vit, mais d'une vie qui appartient toujours à son créateur. Plus il l'enferme, plus il l'isole, plus il la corrige et plus il la rudoie, plus elle lui sourit! Incompréhensible, invisible,

inerte pour les autres, elle a pour lui toutes ces tendresses caressantes de l'abandon d'une vierge. Il peut la donner, il peut la vendre; partout où il la retrouvera, elle lui sourira d'un sourire qu'elle n'aura pour personne, et lui l'accueillera d'un amour éternellement jeune, parce qu'il sera sans satiété possible, parce que la jouissance qu'il donne est toute dans l'esprit et ne peut s'affaiblir comme les autres par la possession matérielle qui, prêtant un instant à la force physique de quoi manifester l'exagération morale, diminue la cause à chaque manifestation qui diminue cette force, et finit par user l'idéal au frottement de la réalité.

Nous arrivâmes à Madrid.

Mon compagnon sonna à la grille de sa maison; on vint nous ouvrir; nous traversâmes un grand jardin, et je fus introduit dans un atelier qui emplissait à lui seul le grand pavillon qu'on appelle le pavillon de Mademoiselle.

Nous attendîmes un moment sur le seuil que le domestique nous eût apporté de la lumière; après quoi, notre sculpteur pénétra dans la salle, en tenant la bougie un peu au-dessus de sa tête.

Ce n'était pas une aussi faible lueur qui pouvait éclairer un atelier aussi vaste que celui où nous nous trouvions. L'air y était frais, l'ombre épaisse et lourde. La lumière vacillante faisait hésiter dans les masses ténébreuses des silhouettes vagues, des contours insaisissables auxquels le jeu de la lumière prêtait un instant la vie, et que l'ombre engloutissait bientôt.

Cependant, à mesure que le rayon lumineux approchait du centre, certaines parties de marbre et de plâtre se détachaient plus précises sur les murs gris, et je reconnaissais des torses, des masques, des moulages récents. De grands rideaux de serge verdâtre, cachant les hautes fenêtres aux barreaux étroits, descendaient en plis réguliers du plafond jusqu'au sol, et enfin, au milieu, sur un piédestal tournant, se dressait une masse couverte d'un drap blanc mouillé, qui, en se collant sur certaines formes, lui donnait les apparences de fantôme.

C'était l'*Andromède*.

Pendant ce temps, le domestique, fait aux habitudes de son maître, avait descendu une large lampe à vaste réflecteur suspendue au plafond, l'avait allu-

mée, remontée à sa place, puis nous avait laissés.

Je m'étais assis. Clesinger avait ôté sa redingote, sa cravate et son gilet. Il avait rabattu le col de sa chemise et relevé ses manches.

— A nous deux, maintenant! fit-il d'un ton narquois en marchant vers l'*Andromède;* tu dois m'avoir fait des farces.

Et, grimpant sur une échelle double, il découvrit la statue.

Elle était coupée au centre par une lézarde profonde, occasionnée par l'ardente chaleur du jour, et le haut du corps était près de tomber.

— Avez-vous du temps? me dit Clesinger du haut de son échelle et en tournant la tête vers moi.

— Oui.

— Voulez-vous voir quelque chose de curieux?

— Je veux bien.

— Allumez un cirage et regardez.

En parlant ainsi, il redescendait de son échelle, disparaissait un moment dans le jardin, et reparaissait bientôt avec une hache à fendre du bois.

Alors, retroussant de nouveau ses manches, il écarta l'échelle, monta sur le piédestal de l'*Andro-*

mède, se trouva face à face avec elle, la regarda un instant ; puis, lui jetant au visage une insulte comme si elle eût pu la comprendre et en rougir, il prit sa hache des deux mains, et, avec la rage d'un bûcheron qui veut abattre un chêne, il fit tournoyer l'arme au-dessus de son front, et du premier coup lui abattit la moitié du corps; les coups se suivirent avec une rapidité effrayante. La malheureuse *Andromède* s'écroulait à mes pieds, avec des entailles étranges à travers les formes de son beau corps, et bientôt il n'en resta plus rien que le pivot de fer qui la soutenait intérieurement.

— Et, maintenant, recommençons, fit le sculpteur en sautant à bas du piédestal, en courant à de larges baquets, en plongeant ses bras dedans et en rapportant dans les deux mains des mottes énormes de terre glaise qu'il se mit à empiler le long de la tige de fer.

Combien de temps dura le pétrissage de cette montagne de huit pieds, je ne le saurais dire, mais elle s'élevait avec une rapidité féerique. Il ne disait pas un mot. J'essayais de faire oublier que j'étais là, afin d'assister aux puissantes fiançailles de

l'artiste et de la pensée, afin de surprendre les secrets de cette fiévreuse fécondation.

Tout seyait à ce tableau, jusqu'à la fumée de nos cigares, qui, en enveloppant l'homme et la matière, assouplissait les mouvements de l'un et l'immobilité menaçante de l'autre; jusqu'au silence que nous gardions, et qui prêtait à cette scène une véritable majesté. Les deux plus nobles fonctions de l'âme, l'amour et le travail, ont besoin du silence, cette seconde pudeur de l'esprit.

Du reste, la nature elle-même semblait se taire aussi pour mieux prêter attention à l'œuvre d'une de ses créatures. Au milieu de ce bois si prompt à frissonner, pas un bruit, pas un murmure, pas un frôlement de feuilles. Par les rideaux entr'ouverts, j'apercevais un ciel transparent comme un cristal bleu percé d'étoiles sans nombre. Cette nuit était tellement ferme, qu'elle semblait décidée à ne jamais laisser revenir le jour.

Qui ne connaît pas le travail de la nuit, ne connaît pas le véritable travail. Quelle conscience de sa supériorité a l'homme, quand il s'enferme, la nuit, avec sa pensée, sous le rayon de sa lampe, pendant

que les autres hommes reposent dans l'attitude ridicule du sommeil, ou se fatiguent et s'énervent dans l'exercice de leurs passions. La veille intelligente est déjà une victoire sur nos sens, et c'est être, pendant un moment, plus fort que tout le monde, que d'être plus fort que soi. Dès qu'on demande au cerveau une création morale hors des vues naturelles, et destinée à une plus longue vie que la création physique à laquelle nous sommes tous appelés, autant la lui demander dans les conditions qui lui sont le plus favorables, autant alors veiller pendant que dort la bêtise humaine, et s'aller coucher quand elle se réveille.

Pendant que je me faisais ces réflexions, Clesinger avait élevé à la hauteur voulue la masse de terre à laquelle il allait donner une âme. Je n'avais sous les yeux qu'un bloc grisâtre, informe, écorché çà et là de coups de pouce, bombé de bosses incohérentes, n'offrant nulle part le symptôme de la vie que la main du maître s'apprêtait à lui communiquer.

Il se rapprocha silencieusement de cette matière inerte, et l'œuvre commença.

Je vis d'abord le sommet de cette terre obéissante

s'arrondir sous les deux mains du travailleur, et une forme de tête m'apparut sans signes distinctifs, sans regard et sans voix, mais déjà dans le mouvement de la vie. Sans qu'il m'eût été possible d'expliquer comment le miracle s'opérerait, je sentais vaguement flotter autour du visage impassible la forme qu'il allait prendre. Jamais je n'ai eu sous les yeux un spectacle plus attachant. Je ne pus m'empêcher de sourire comme un enfant quand je vis s'arrondir le cou qui supporterait cette tête, et quand les premières courbes des épaules sortirent franchement de ce chaos de limon. De ses deux mains, le sculpteur échancra le bas de son ébauche, plaqua vigoureusement à l'emplacement de la poitrine ce que ses mains avaient recueilli de terre, et, cinq minutes après, deux beaux seins, tendus par la terreur, qui devait être le sentiment général de l'œuvre, palpitaient sous la caresse souple et ferme à la fois du doigt créateur.

A partir de ce moment, le travail devint encore plus étrange. Avec la hardiesse de l'artiste sûr de son affaire, comme on dit vulgairement, celui-ci enfonça l'ébauchoir de fer là où le bras devait com-

mencer, et, d'un seul trait, pénétrant comme le soc d'une charrue, il creusa toute la ligne du corps, la cambrant avec la taille, la faisant onduler avec la hanche, sans que la main hésitât ou déviât une seule fois. Impossible de tailler plus crânement la vie dans le néant, le mouvement dans l'immobilité.

Au bout d'une heure, l'*Andromède* était modelée. Les pieds se mêlaient bien encore un peu au terrain, comme ceux d'une Daphné dont la métamorphose commence; les bras, levés en l'air par un geste d'effroi, tenaient bien encore un peu au rocher contre lequel la terreur la pousse et la déchire; mais l'attitude était trouvée, l'âme circulait dans l'œuvre, et si, dans certaines parties, on sentait encore l'empreinte trop énergique du pouce, on sentait en même temps qu'il n'y avait plus qu'à adoucir pour compléter, et cette empreinte d'une force vivante sur cette matière froide était, d'ailleurs, la preuve de la vie communiquée par les moyens humains.

L'aube se glissait entre les rideaux, et je ne saurais exprimer dans quelle harmonie cette première lueur enveloppait l'ensemble de la statue. Ce rayon

matinal répandait comme une huile nacrée sur les formes de cette femme. Elle était belle, dans ce désordre de sa première vie, et quelque Pygmalion enthousiaste, entrant en ce moment dans l'atelier, eût été capable de la demander en mariage sans attendre que la dernière main de l'art lui eût donné la nubilité.

— Maintenant, me dit Clesinger, si l'on vous dit encore que je ne travaille que d'après des moulages pris sur nature, vous pourrez dire que ce n'est pas vrai.

Puis, par un sentiment de coquetterie naturelle à l'artiste, il voulut me prouver qu'après la fatigue d'une pensée jetée ainsi en bloc, il était encore capable des plus minutieux détails; car il ralluma son cigare, qu'il avait laissé éteindre, et, se penchant sur un des pieds informes de son *Andromède*, il le chatouilla de son plus fin ébauchoir et le fit sortir de terre avec une crispation pleine de grâce.

Oh ! le charmant pied, et que de fois j'en ai rêvé et que je l'ai cherché souvent dans la réalité sans le retrouver jamais ! comme il était souple, élégant ! comme il avait peur du monstre invisible qui s'ap-

prochait de lui ! comme on avait envie de le prendre dans ses deux mains, de le réchauffer sous ses lèvres ! C'est là que j'ai eu la preuve de l'inutilité des modèles. On ne copie pas un pareil pied, on l'a dans ses souvenirs ou dans ses rêves, et on le reproduit, quand on est un grand artiste, sans savoir où on l'a vu, sans espérer le voir jamais.

Il était trois heures du matin, lorsque Clesinger quitta son travail.

— Il s'agirait, à présent, de se reposer, me dit-il.

Et il m'emmena vers un autre pavillon, après avoir enveloppé l'*Andromède* de façon à ce qu'elle ne lui fît plus de farces, comme il disait.

Le jardin était plein de chants, de fleurs, de tiédeurs embaumées. La nature, l'infatigable artiste, elle aussi, reprenait son œuvre quotidienne.

Or, savez-vous ce que notre homme appelait se reposer ?

Il me conduisit à une écurie où il y avait deux superbes chevaux noirs qui dormaient, eux, avec tous les droits de la bêtise. Il les réveilla, les sella tous les deux pour ne pas réveiller son domestique, qui, s'étant couché de bonne heure, eût été de fort

mauvaise humeur si on l'eût réveillé de si bon matin, et il me dit :

— Allons faire un tour.

Nous courûmes le bois jusqu'à six heures.

J'avoue que, quand nous revînmes, je tombais de sommeil.

— Allons, faites un somme, me dit mon compagnon ; nous déjeunerons quand vous vous réveillerez.

Il me donna une fort bonne chambre, où je dormis fort bien.

A onze heures, je me levai et je demandai où il était.

— A l'atelier, me dit le domestique.

Je me rendis de nouveau à l'atelier.

Clesinger n'était pas seul, cette fois. Une jeune femme, dans le costume d'Andromède, posait sur une estrade. En me voyant entrer, elle fit un mouvement instinctif pour se cacher ; en la voyant, je fis un mouvement pour me retirer.

— Entrez, entrez, me dit Clesinger, madame le permet.

Le ton dont *madame le permet* fut dit était à lui

seul tout un poëme. Il voulait bien dire : « Une femme qui pose n'est pas une femme, et vous n'êtes pas assez bête pour la regarder autrement que comme une statue. »

En effet, tout ce qui a rapport à l'art devient chaste. Cette jeune femme était belle, et, de plus, un sentiment de pudeur réelle inquiétait sa nudité. Elle me regardait à la dérobée comme pour me prier de ne pas la regarder franchement. C'était cependant un simple modèle, pour l'ensemble, à trois francs l'heure.

Étrange métier, quand on y pense ! mais, je le répète, l'art purifie tout, et, pour tout être intelligent, la beauté commande le respect.

Cette femme trouvait tout naturel de se dévêtir devant l'homme dont c'était le métier d'étudier et de reproduire sa beauté ; mais elle ne semblait pas me reconnaître le droit d'y assister.

Quant à Clesinger, il comparait son œuvre *à la nature* et ne s'apercevait pas des réticences pudiques de son modèle. La recherche du beau et du vrai, dans l'art et dans la science, produit, du reste, des phénomènes moraux qui feraient pousser les hauts

crís à ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de cette vie exceptionnelle que l'art crée dans la vie générale.

— Il faut, me disait dernièrement le bon et brave père Cicéri, nous prendre comme nous sommes, nous autres artistes, sans nous demander ce que nous sommes. Nous sommes des animaux à part dans la création, et bien malin sera celui qui nous classera dans le catalogue zoologique.

Il avait raison. Nous pourrions citer des artistes bien connus, dans les temps anciens et dans les temps modernes, que la recherche du beau et les ambitions de l'art ont conduits non-seulement à dévoiler les beautés de leurs maîtresses, non-seulement à utiliser les charmes que leur avait révélés le mariage, mais encore à essayer de pénétrer les secrets et timides trésors que la pudeur de leurs filles se cachait à elles-mêmes. Voyez-vous d'ici cet incestueux et poétique larcin, ce viol du génie qui ne souille pas, ce chef-d'œuvre qui naît de cette découverte si honteuse en apparence, si chaste en réalité. L'art est divin. C'est le Jupiter antique dont l'amour ne laissait pas de traces. Seulement, il faut que

l'artiste qui en arrive à de pareilles recherches, qui contemple ainsi la nature dans ce qu'elle a de plus sacré, devienne un grand homme et laisse des œuvres pures comme ses modèles, sinon il n'aura été qu'un curieux obscène, méprisable et impuissant, dont la curiosité aura fait le mal sans produire le bien.

Comme, après tout, je ne suis pas trop mal élevé, je respectai les timidités un peu exagérées du modèle, et j'allai me mettre dans un coin de l'atelier, d'où je ne pouvais apercevoir l'estrade. Je ne voyais plus que le reflet de la nature dans les quelques corrections que faisait Clesinger.

— Oh! la nature, répétait-il, il n'y a que cela. A peine la met-on à côté de la création, qu'on voit combien on en était loin. Nous pouvons faire plus beau qu'elle; nous ne ferons jamais si vrai... Tenez! continua-t-il en me faisant signe de m'approcher, et en s'approchant du modèle.

Et sa main, sans toucher la peau frémissante de la jeune femme, suivait à deux pouces de distance les lignes de son beau corps.

— Voyez quelle justesse de proportions, quelle

harmonie de tons, comme les plis sont doux, comme les ombres sont caressantes; c'est du marbre, et, de plus c'est, la vie. Malheureusement, les jambes ne sont pas bonnes; mais c'est égal, si forts que nous soyons, c'est encore Dieu le plus grand sculpteur ! Et vous, ma chère enfant, vous êtes décidément une belle fille. Aussi, je vais faire quelque chose pour vous. Monsieur que vous voyez (il me nomma) peut, je crois, vous être utile; demandez-lui ce que vous devez avoir à lui demander.

— Ah ! monsieur, me dit cette femme avec une intonation toute joyeuse, et en oubliant tout à fait, cette fois, dans quel costume elle était, est-ce que vous voudriez réellement bien me rendre un service?

— Certainement, madame.

— Voulez-vous me permettre de vous porter un manuscrit?

— De vous, madame?

— Non.

— Un roman?

— Oui; voudrez-vous bien le lire. Je trouve cela très-joli, moi ; mais *il* n'a peut-être pas de talent :

si vous trouvez que cela en vaille la peine, voudrez-vous le recommander à un éditeur ou à un journal? car nous ne sommes pas riches.

— Envoyez-moi ce manuscrit, je le lirai et ferai mon possible pour vous être agréable.

Elle me tendit la main pour me remercier.

— Vous pouvez vous rhabiller, lui dit Clesinger.

Elle se rhabilla, et nous quitta, le visage éclairé d'une espérance inattendue, après avoir pris mon adresse.

— Comment trouvez-vous cette femme?

— Ravissante.

— Lirez-vous le manuscrit qu'elle vous portera?

— Oui.

— Vous ferez bien. Tâchez de lui être utile.

— De qui est ce manuscrit?

— De l'homme avec qui elle vit.

— Comment cet homme la laisse-t-il poser?

— Ils meurent de faim tous les deux.

— Pourquoi vit-elle avec lui?

— Elle l'aime.

— Sérieusement?

— Sérieusement. Elle va reporter dans le ménage

les cent sous de sa séance, et la promesse que vous lui avez faite, et les corps et les cœurs vont vivre quatre jours sur le tout. — Allons déjeuner.

Trois jours après, elle m'apportait le manuscrit.

C'était bien mauvais; on n'en voulut nulle part. Quand j'appris cette nouvelle à la pauvre femme, elle se mit à pleurer. Je fis faire de la copie au pauvre amoureux; puis je partis pour la campagne, et je les perdis de vue.

Dernièrement, j'ai demandé à Clesinger des nouvelles de cette femme.

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, me dit-il.

Un de ses amis qui était là nous apprit qu'elle était morte.

— C'est malheureux, continua l'ami, c'était un beau modèle; mais elle ne mangeait pas tous les jours, et puis son amant la battait.

Voilà comment est née l'*Andromède* de Clesinger.

*
* *

J'ai raconté cette histoire, parce que, d'abord, elle m'avait frappé par tous les détails que j'ai fait connaître, ensuite, parce que Clesinger est un des

trois ou quatre artistes contemporains qui me représentent le mieux le travail puissant, persévérant, fier et libre. Je ne sais pas comment il prendra ce que j'écris sur lui : c'est peut-être une maladresse que je commets. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces *animaux à part* qu'on appelle des grands hommes; ils ont des susceptibilités de femme. En tout cas, je lui fais mes excuses, et pour ce que j'ai dit et pour ce que je vais dire encore.

Michel-Ange, ayant eu à se plaindre du pape, qui ne l'avait pas reçu une fois comme devait être reçu Michel-Ange, fit dire à Sa Sainteté, un jour qu'elle le fit demander, qu'il n'était pas chez lui, et, le lendemain, il quitta Rome, où ni promesse ni menaces ne purent le faire revenir.

Il y a dans Clesinger des indépendances et des fiertés du même genre.

Michel-Ange n'a pas trouvé de maître qui fût digne d'un élève comme lui.

Comme Michel-Ange, Clesinger s'est fait tout seul.

Au siége de Rome, Michel-Ange entoura de matelas une tour qu'il venait de terminer ou qu'il

était en train de faire, pour que les boulets qui allaient tuer des hommes ne pussent pas ébrécher son œuvre.

Clesinger en ferait autant, j'en suis sûr, si l'on faisait le siége de Paris, quand il aura placé au centre de la cour du Louvre cette statue de François Ier, que M. Fould lui a demandée, qui a vingt pieds de haut, dont l'esquisse en terre, exécutée en deux mois, pèse quarante mille livres, et qui sera, tout bonnement, l'une des plus belles statues des temps modernes. On serait déjà un grand homme rien que pour avoir remué une pareille masse.

Si vous en doutez, allez-vous-en rue de l'Université, 182; demandez à visiter l'atelier de M. Clesinger, et, dans une salle immense, vivant avec ses chevaux et ses praticiens, vous trouverez l'homme et la statue! Seulement, si vous n'apercevez pas l'homme tout de suite, ne vous découragez pas et cherchez-le, vous le trouverez derrière une des jambes du cheval.

Quand vous aurez découvert notre homme, demandez-lui la permission de regarder sa statue, permission qu'il vous accordera probablement, sans

vous faire l'honneur de cesser de travailler, et il aura bien raison; car, s'il fallait se déranger pour tous les inconnus curieux, ce serait à n'en plus finir. C'est déjà bien joli de les recevoir.

Les hommes de talent, du reste, ne devraient jamais être en communication avec le public que par leurs œuvres. Le grand homme perd à être vu de près; on se fait presque toujours de lui une idée que la réalité dément. A peine l'a-t-on vu, qu'on est bien près de se dire : « Mais ce n'est que cela ! » Il est tout naturel que notre imagination, séduite par la lecture d'un livre, ou par la vue d'une grande œuvre, ou par le récit d'un haut fait, revête physiquement le poëte, l'artiste, le héros des lignes, des attitudes, des charmes qui semblent s'allier le mieux à sa renommée. Mais nous établissons trop facilement une corrélation entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière, et le plus souvent nous sommes désenchantés.

Que de femmes, dans le mystère de leur admiration, se sont arrangé un grand homme qu'elles devaient ne jamais voir, et bien heureuses celles qui sont mortes sans l'avoir vu avec toutes les illusions

de leurs sympathies; que de femmes ont aimé cet homme, qu'elles auraient trouvé fort laid, fort ridicule, peut-être, si elles l'eussent vu passer sans connaître son nom; qu'elles auraient bien probablement trompé, si elles l'avaient eu pour mari ou pour amant; car, ce qui distingue encore le génie du vulgaire, c'est la facilité avec laquelle les femmes se trompent.

Heureusement, Dieu a prévu cela, et il a permis que le vrai génie n'aimât que lui et ne souffrît que pour lui-même. On meurt pour lui, mais, tranquillisez-vous, il ne meurt pour personne.

Ne vous gênez donc pas, mesdames, et trompez-le tant qu'il vous plaira.

Ceci n'est pas pour arriver à vous dire que Clesinger est laid. Non; vous verrez, si vous le visitez, un homme de haute stature, même taillé pour tous les exercices du corps, et mis comme tout le monde; ce qui est maintenant une vraie originalité des artistes.

Clesinger a été militaire pendant sept ou huit ans, je crois, et il a gardé de ce premier état qui, heureusement pour lui, n'était pas une vocation, les

allures franches, souples, altières qui siéent le mieux à l'homme.

Je ne sais pas de quel pays il est, mais il y a de l'Arabe en lui : cheveux courts, teint brun, profil net, barbe noire et sobre, voix sonore, métallique, langage simple, ne disant que ce qu'il veut dire. Les yeux sont bien ce qu'ils doivent être chez un homme incessamment occupé de la forme, et dont le regard doit saisir et arrêter d'un seul coup des lignes dans le vide. Si ces yeux-là ont jamais pleuré ou pleurent jamais, qu'on me pende! Ce sont deux rayons chauds mais secs; ils chauffent, ils éclairent, mais ils ne caressent pas.

Quand un homme écrit sur un autre des articles dans le genre de celui-ci, les lecteurs se disent :

On voit bien que c'est son ami.

Quelle erreur! Je ne suis pas l'ami de Clesinger. Je l'aime, ce qui est bien différent. Le talent se crée des partisans, des flatteurs, des parasites; des amis, jamais. L'amitié est le sentiment qui demande le plus l'échange. Or, jamais un grand homme n'a eu le temps d'être l'ami de quelqu'un. L'amitié est une servitude, une domesticité réciproque. Un ami est

un être à qui son ami a le droit de venir prendre sa bourse, son intelligence, son temps. Quel est le coquin qui oserait se permettre de venir demander tout cela à un homme de talent? quel est l'homme de talent qui ne flanquerait pas ce coquin à la porte? Il faut être un imbécile, pour être, dans le véritable sens du mot, l'ami d'un grand homme, et je ne suis pas un imbécile, du moins, je ne le crois pas.

En art, on est confrères, on n'est pas amis. L'amitié, dans ce monde spécial, c'est le travail de chacun. Faire une bonne chose, chacun de son côté, essayer de se prouver qu'on se vaut, c'est être l'ami de toutes les autres intelligences. Il n'y a même pas besoin de se connaître et de se serrer la main pour cela.

En arrivant dans l'atelier de Clesinger, qui doit avoir deux cents pieds de tour et quarante-cinq ou cinquante pieds de haut, dans lequel on peut entrer en voiture et où nous sommes entrés trois à cheval, ce jour où nous sommes allés le visiter, vous aurez sous les yeux le travail dans ce qu'il y a de plus vaste et de plus édifiant.

Sur un piédestal de six pieds de haut, fait de

poutres énormes, supportées par des madriers de fer, piaffe la statue équestre de François Ier. Le sabot du cheval a un pied de hauteur, jugez du reste. De la main gauche, le roi lettré retient son cheval, tandis qu'avec ce sourire royal qui ralliait tant d'artistes jadis à la cause des rois, il tend la main droite à ses bien-aimés grands hommes. Rien de plus noble que ce geste, rien de plus reconnaissant, pour ainsi dire, que le regard de ce souverain, remerciant le génie de vouloir bien le sacrer; car, il faut le dire encore une fois, et l'on ne saurait trop le répéter, il n'y a eu, dans l'histoire des monarchies du monde, de vrais rois que ceux qui se sont appuyés sur les intelligences.

Sans remonter à Périclès, à Auguste et à Léon X, auxquels nous pourrions appliquer aussi ce que nous allons dire, prenons Louis XIV, qui est plus près de nous; ôtons-lui Corneille, Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, La Bruyère, Pascal; déshabillons-le de toutes ces gloires qui ne sont pas les siennes, qu'admirerons-nous en lui? Est-ce le monarque digne qui se costume en Printemps et danse devant sa cour? Est-ce le roi

valeureux que, pendant la guerre du Rhin, *sa grandeur attache au rivage* du côté où l'on ne se bat pas? Est-ce le souverain absolu qui n'ose pas épouser la femme qu'il aime? Est-ce le prince intelligent qui condamne tout un siècle à porter les plus ridicules perruques du monde, parce qu'il a des loupes sur la tête? Est-ce le mystérieux geôlier de l'homme au masque de fer? Est-ce l'amant dominé qui épouse madame de Maintenon? Est-ce le roi gentilhomme qui lève la canne sur Lauzun? Est-ce le roi vieilli qui révoque l'édit de Nantes? Est-ce le roi hébété qu'on amuse avec de fausses ambassades de Perse? Est-ce le grand homme qui laisse la France pauvre, avilie, et dont la France casse le testament?

Qu'admirez-vous donc en lui?

Vous admirez les autres.

Il savait au moins protéger les grands hommes, me direz-vous; ce qui ne l'empêchait pas de faire mourir Racine de chagrin, parce que l'auteur de *Phèdre* avait dit que l'auteur du *Roman comique* n'avait pas de talent; ce qui ne l'empêchait pas de tenir en disgrâce perpétuelle La Fontaine, parce que l'auteur des *Fables* était resté fidèle à Fouquet.

Quant aux autres, il les encourageait, c'est vrai, mais il ne faisait que son devoir, et travaillait dans son intérêt.

Un regard de Louis enfantait des Corneilles!

a dit le poëte de Louis XIV. Allons donc! que de Louis il y a eus depuis celui-là, et il n'y a qu'un Corneille. Les Corneilles s'enfantent tout seuls, et il ne suffit pas d'un roi et d'une reine pour en faire.

Demandez à Napoléon, qui, lui aussi, s'était fait tout seul, demandez-lui ce qu'il aurait donné pour enfanter un Corneille capable de le chanter; et le regard de cet aigle valait bien le regard du soleil frisotté, cloué au ciel rayonnant du XVII^e^ siècle, et il n'a pu faire naître l'homme qu'il cherchait. Il est vrai qu'il était lui-même son poëte, et que sa grandeur ne l'attachait à aucun rivage.

Il faudrait en finir, avec cette mauvaise plaisanterie du grand roi, et bien savoir, une fois pour toutes, que les grands hommes viennent quand il plaît à Dieu, et non quand il plaît au maître, et qu'ils se révèlent, dans un temps, sans la permission du roi. Où est le roi qui a encouragé Homère? Où est le

prince qui a fait naître Jean-Jacques? Le monarque le plus puissant du monde à cette heure, c'est, dit-on, l'empereur de Russie; faites-moi voir un grand homme russe.

Cependant, sans leur en donner tout le mérite, rendons justice à ceux de nos rois qui ont compris cette nécessité de l'art en France. Parmi eux, François Ier est bien certainement le plus franchement artiste. Il aime l'art pour l'art, et il est vraiment le seul dont on puisse mettre la statue au milieu du Louvre, cet Olympe de nos vrais dieux, comme Clesinger est le seul qui puisse l'exécuter.

Il aura fait là une belle et vigoureuse réponse aux détracteurs qui prétendent qu'il n'est capable que de faire *joli;* qu'il prend la contorsion pour le mouvement, et que le succès de ses productions, jusqu'à ce jour, vient de la hardiesse et même de l'immoralité des poses. Il y a encore des gens qui croient à l'immoralité du marbre. Prenons des pioches alors, et cassons tous les antiques. Ainsi, parce que je ferai tressaillir le bronze, je serai inconvenant? parce que je ferai palpiter le marbre ou le plâtre comme une chair vivante, je serai immoral? Com-

ment, je serai à l'index parce que j'aurai mis la vie dans l'art? A quoi donc serviront les belles formes que la nature donne à ses créatures? à quoi sert que je les voie, si je ne sais pas les reproduire?

Avec ces idées-là, me direz-vous, nous ne pourrons plus mener nos femmes et nos filles dans les musées ni dans les théâtres.

D'abord, êtes-vous bien sûrs de mener vos femmes partout où elles vont? Quant à vos filles, ce n'est pas pour elles que les musées et les théâtres sont faits. Les rues mêmes devraient leur être interdites, si vous voulez les conserver chastes du cœur, de l'esprit et des yeux, jusqu'au moment où votre surveillance paternelle les confie à l'amour ou au calcul du mari que vous leur donnez.

Non; l'art véritable n'est jamais immoral, le beau n'est jamais dangereux. Du moment qu'une sensation humaine existe, j'ai le droit de la reproduire en vers, en prose, dans le marbre ou sur la toile. Libre à vous de ne pas la regarder.

Clesinger s'est fait tout seul, comme tous les hommes de ce temps-ci; comme Chateaubriand, comme Lamartine, comme Delacroix, comme De-

camp, comme Ingres, comme Balzac, comme tant d'autres qu'il est inutile de nommer, et dont François Ier peuplerait Rambouillet et Fontainebleau. Le ministre d'État lui demande un travail gigantesque; c'est une bonne et noble pensée, qui porte sa récompense avec elle, puisqu'un des quatre médaillons qui orneront le piédestal de la statue sera le médaillon du ministre intelligent. Les trois autres seront François Ier, l'empereur Napoléon III et Clesinger.

J'approuve ces quatre médaillons. La réunion d'un roi, d'un empereur, d'un ministre et d'un artiste a une crânerie qui me plaît. Cette égalité des têtes couronnées et du simple grand homme me séduit, et il n'est certainement rien là dont l'un ou l'autre puisse se plaindre. Nous le répétons, Clesinger a toutes les allures des maîtres d'autrefois, il ne lui en manque que le costume. C'est bien peu de chose.

Quand il me montra cette statue:

— Je voudrais la faire en marbre, me dit-il; ce serait un beau travail.

— Mais, le marbre, où le prendre?

— A Carrare.

— Comment l'amener ici, il n'y a pas de route?

— On en ferait une.

Qu'on mette ce mot sur le compte de Phidias, de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini ou de Puget, et dites-moi si vous ne l'admirerez pas.

— Qu'on amène au Champ de Mars quarante tombereaux de terre pour les membres de l'Institut, quarante tombereaux de terre pour moi tout seul, et j'aurai fini mes quarante statues avant qu'ils aient commencé l'esquisse des leurs.

Voilà ce que je lui ai encore entendu dire. C'est peut-être indiscret de le répéter; mais, comme il le ferait aussi facilement qu'il le dit, il ne m'en voudra pas.

Il se moque beaucoup de l'Institut. C'est la manie de tous les gens qui ont trop de talent pour en être, et quel est l'homme qui n'a pas sa manie? Il parle beaucoup de lui-même, il se dit beaucoup d'amabilités; mais on ne peut pas lui en faire de reproches, il les pense. Après tout, pourquoi un homme de talent ne dirait-il pas du bien de lui? Il y a toujours tant de gens qui l'attaquent sans savoir pourquoi! Et puis, en vérité, du côté de la louange, on n'est

jamais si bien servi que par soi-même. Il y a deux êtres bien distincts dans l'homme producteur, et qui n'ont aucun rapport ensemble : l'un a donc le droit d'admirer l'autre, car, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, il assiste aux créations de son esprit, en y aidant de ses sens, mais, en somme, sans bien comprendre comment elles se forment et se révèlent, et la preuve, c'est qu'il serait impossible au plus grand artiste qui vient de faire un chef-d'œuvre de le copier identiquement.

Cependant la masse s'effarouche volontiers de cette franchise que les hommes d'élite se permettent sur eux-mêmes. Elle a tort, la masse ; ces pauvres grands hommes ont si peu de distractions ! Croyez-vous donc qu'on produise en s'amusant ? L'art est une religion, et toutes les religions ont leurs disciplines, leurs abstinences, leurs jeûnes, leurs luttes secrètes, leurs cilices mystérieux, leurs macérations inconnues.

Que de choses il faut tuer autour de soi pour donner la vie à un livre ou à une statue ! Ne vous hâtez donc pas d'attaquer l'homme qui dévoue sa vie à ces effrayantes tentatives de l'esprit. On vous dira qu'il

est corrompu, qu'il s'enivre, qu'il est joueur; ne lui demandez que son œuvre, et jugez-le dessus. Demandez-vous à un commerçant de faire des tragédies comme Corneille ou des tableaux comme Raphaël ? Non. Alors, pourquoi demander à Raphaël et à Corneille d'avoir de l'ordre comme un commerçant? L'épicier du coin vous dira :

— Je vends le meilleur sucre de Paris, moi, monsieur.

Pourquoi défendre à l'artiste de dire :

— Je sais ce que je vaux?

Répétons-le donc, on peut excuser bien des choses chez l'homme qui forcera un jour l'histoire à s'occuper de lui; et, puisque j'ai pris Clésinger pour type, donnons-le pour exemple jusqu'au bout.

Son mérite incontestable, ce qui le met au-dessus de tous les autres aujourd'hui, c'est son travail incessant, éternel, infatigable. Rien ne l'arrête, rien ne le décourage, rien ne le rebute, rien ne l'abat. Demain sa statue se briserait, après-demain il se remettrait à l'œuvre. Dès l'aube, il est à son atelier, en juin comme en décembre. Il déjeune d'un petit pain et d'un verre d'eau comme un carabin à l'am-

phithéâtre. Le soir venu, il s'en va dîner au premier endroit venu; puis il rentre, et alors, à la lueur de sa lampe, dans sa chambre, quelquefois jusqu'à deux heures du matin, commence un autre genre de travail. Il étudie, il dessine d'après le premier modèle venu. Il demande au crayon le modèle que l'ébauchoir ou le ciseau lui donneront le lendemain. Il cherche le vrai patiemment, sincèrement, éternellement.

C'est dans ces nuits de travail calme que naissent ces merveilleux portraits dont ses cartons sont pleins, qu'il fait en une heure, qui sont solides à l'œil comme des bustes, et qu'il nous donne après le dîner qu'il nous a offert.

De temps en temps, une promenade à cheval par une matinée fraîche, une demi-journée de marche à travers la campagne avec ses praticiens, une vieille bouteille de sauterne, en fumant le soir, voilà ses excès.

Ce seraient des vertus chez les sots qui ne savent rien faire.

II

LECHESNE

En vous promenant sur le boulevard des Italiens, peut-être vous êtes-vous quelquefois arrêté devant la Maison-d'or, pour regarder les frises sculptées qui représentent une chasse enragée au milieu des grandes herbes et des arbres.

Quand vous avez passé dans la rue de Laval, peut-être avez-vous remarqué, à gauche en allant de la rue des Martyrs à la rue de Bréda, une ravissante maison, aux fenêtres toutes enguirlandées de sculptures représentant la naissance, les amours, les combats et la paternité, l'histoire ou plutôt le roman complet d'un loriot.

Quand vous avez monté la rue Fontaine-Saint-Georges, peut-être, en jetant un regard à droite, avez-vous poussé tout à coup un cri de surprise en voyant, au fond d'une cour, et comme défendue par deux pavillons qui font office d'ouvrage avancé, une charmante maison que l'on croirait une réduc-

tion, par le procédé Colas, du château d'Anet ou du palais de Chambord.

Eh bien, tout cela, c'est l'œuvre d'un seul artiste, et cet artiste s'appelle **Lechesne**.

Je le connais depuis dix ans, ce vaillant travailleur; je le rencontre d'année en année, et, chaque fois que je le rencontre, il me dit :

— Ah ! c'est vous, cher maître ! Il faut que je vous envoie un groupe de ma façon.

Et, le lendemain, je reçois le groupe, qui est toujours une charmante chose, pleine d'esprit et de sentiment. J'ai remarqué que, parmi les artistes, c'étaient toujours les plus pauvres qui donnaient le plus facilement.

Je l'ai rencontré l'autre jour sur la place Saint-Georges.

— Eh ! Lechesne, d'où sortez-vous ? lui criai-je.

Il se retourna.

— Ah ! c'est vous, cher maître ! Il faut vous dire que j'ai fait deux modèles d'épingle. Je vous en ferai fondre une, et je vous l'enverrai.

— Bon ! merci !... Mais je vous demandais d'où vous sortiez, cher ami.

— Eh bien, je sors de chez un brave garçon, je puis le dire.

— Alors je parie que vous sortez de la maison en face de celle de M. Thiers ?

— Justement ; je sors de chez M. Millaud. Vous le connaissez, vous aussi, hein ?

— Je crois bien que je le connais !

— Imaginez-vous que je reçois une lettre de mon notaire... Voyez-vous, toutes les fois que je reçois une lettre d'homme à lunettes, je frémis ; je reçois une lettre de mon notaire, je frémis... et je l'ouvre. J'avais raison de frémir. Ce tabellion me demandait les intérêts de cinquante mille francs que je redois sur ma maison de la rue Fontaine-Saint-Georges... Oh ! mon cher ami, ne faites jamais bâtir.

— Le conseil arrive trop tard.

— Holà ! mon Dieu !

— Alors, vous avez été chez Millaud ?

— Oui.

— Vous le connaissez donc?

— e ne l'avais jamais vu ; mais j'avais lu son nom dans votre journal. Je lui porte deux groupes de bronze... vous savez... mon *Chien de Terre-Neuve*...

— Qui défend un enfant nu contre un serpent?

— C'est cela.

— Le pendant, c'est l'enfant qui remercie le chien, n'est-ce pas?

— Vous y êtes... Je lui porte mes deux bronzes et ma facture, et je lui dis :

» — Je m'appelle Lechesne; c'est moi qui ai fait la maison renaissance, là, en face de la vôtre; j'ai besoin d'argent... voulez-vous me prendre ces bronzes-là pour le prix qu'ils me coûtent?

» — Combien vous coûtent-ils?

» — Voilà les factures... tenez, trois mille francs.

» — C'est bien, mon cher ami; faites-les porter à ma maison de la rue de la Chaussée-d'Antin, et venez demain chercher votre argent.

— Ah! je comprends... demain, c'est aujourd'hui. Vous n'avez pas dû trouver Millaud, ce n'est pas son heure?

— Non, en effet, il n'y était pas; mais j'ai trouvé...

— Les trois mille francs?

— Non, pas trois mille, mais trois mille cinq cents.

— Que je suis bête! je m'y laisse toujours

prendre, je devrais pourtant bien le connaître.

— Ah! maintenant, si seulement M. Fould voulait acheter mon groupe.

— Quel groupe?

— Le groupe du *Sanglier tenant aux chiens*, qui était à la dernière exposition.

— Nous voudriez le vendre au gouvernement?

— Je le crois bien! — Le connaissez-vous, mon groupe?

— Non.

— Voulez-vous venir le voir?

— Tout à l'heure; mais venez d'abord avec moi, Lechesne.

— Où cela?

— Au ministère d'État!

— Vous y allez?

— Non; mais j'irai si vous voulez venir avec moi.

— Qu'irez-vous faire?

— Recommander votre groupe.

— Au ministre?

— Oh! mon cher, je n'ai pas l'honneur d'être dans ces termes-là avec M. Fould; mais j'ai autour de lui une foule d'amis qui font semblant de faire de l'admi-

nistration, qui s'asseoient à des bureaux, et qui, sournoisement, font une foule de bonnes choses en faveur des artistes; ils s'appellent Camille Doucet, Albert Boulanger, Alfred Arago, Pelletier. Venez, je vous recommanderai à celui que je trouverai là.

Et j'emmenai Lechesne...

— La! maintenant, dit-il en sortant du ministère d'État, vous allez venir choisir vous-même votre épingle et voir mon groupe.

Nous remontâmes en voiture; dix minutes après, nous étions à l'atelier de Lechesne.

En route, ce qu'il n'avait pas fait encore, il m'avait raconté sa vie.

Vie de luttes, de déceptions, de douleurs, comme notre vie à tous. Chaque artiste souffre sa passion, et le génie est la croix sur laquelle on le cloue.

Seulement, ce ne sont pas les hommes qui le clouent à cette croix, c'est Dieu.

*
* *

Lechesne est né à Caen en 1815; c'est le compatriote de Mélingue.

Son père était serrurier en voitures, et demeurait rue Neuve-des-Carmes.

Jusqu'à quatorze ans, l'enfant aida son père, soufflant et forgeant non moins que le fils de saint Éloi.

Mais voici ce qui perdit le nouvel Oculi.

Dans l'atelier du père, il y avait de la terre glaise pour emboîter; au lieu de la lancer dans le moyeu comme les autres ouvriers, l'enfant la pétrissait, et, en la pétrissant, il s'apercevait que, sous ses doigts, elle prenait toute sorte de formes.

C'était bien plus amusant que de tirer le soufflet de la forge ou de manier le marteau.

Ce qui surtout était amusant au delà de toute expression, c'était de courir les champs, de battre les buissons, d'étudier les mœurs des oiseaux, amours, passions, combats, de dénicher leurs nids, de les élever par volées, et de sortir, suivi d'une trentaine d'oisillons tournant autour de la tête comme des abeilles autour d'une ruche.

Mais cela ne cambrait pas les roues et n'arrondissait pas le moyeu.

Il est vrai que, quand on abandonnait l'enfant à

lui-même, il faisait des voitures à lui tout seul. Un jour que son père lui avait reproché d'être incapable d'embotter une jante, il commença une petite voiture, et, en quinze jours, à lui tout seul, il en confectionna la charronnerie, la serrurerie, la peinture et la sellerie.

Le père crut au retour de l'enfant prodigue.

Quinze jours après, il fallut l'envoyer à la classe de dessin d'ornements, la même où nous avons vu débuter notre ami Mélingue.

Il y resta un an. Au bout d'un an, il était le troisième.

Tous les moments de récréation, il les passait chez son frère, ébéniste, et y faisait de la sculpture en bois.

Enfin, un sculpteur en bois, nommé Douin, le prit chez lui, lui donna la nourriture et vingt sous par jour.

L'enfant regarda sa fortune comme faite.

Ses premiers travaux d'artiste furent exécutés au couvent de mademoiselle d'Osseville, à la Délivrande.

Au bout de six mois, la nourriture, les vingt sous

par jour, les flots de cette grande mer qui se modelaient sous la main invisible de Dieu, ne lui suffisaient plus.

Il partit pour Paris, malgré les offres de son patron.

Le jeune homme était fier : il avait dix-huit francs dans sa poche.

Est-ce que le monde n'est pas à tout jeune homme qui a dix-huit francs dans sa poche et seize ans dans le cœur ?

Il descend chez son beau-frère, cherche des travaux, et, comme Mélingue, débute par la Madeleine.

Puis il travaille à l'arc de triomphe de l'Étoile.

Puis, en 1842 et 1843, il sculpte la Maison-d'or. C'est son véritable début.

A partir de ce moment, la réputation de Lechesne fut faite comme ornemaniste ; mais il n'était qu'à moitié chemin de son ambition. C'était sculpteur qu'il voulait être.

Oh ! Jean Goujon ! Jean Goujon !

Et cependant l'ornemaniste continuait son œuvre.

Il sculptait la maison renaissance de la place

Saint-Georges; — le charmant hôtel de la rue de Laval, représentant la vie d'un loriot, racontée par Théophile Gautier dans un feuilleton de *la Presse*, auquel je renverrai tous ceux qui aiment presque autant la sculpture dans le style que la sculpture sur pierre; — enfin, sa maison à lui, rue Fontaine-Saint-Georges.

Allez voir cela; c'est le château d'Anet en petit.

Oui, mais voilà où gît l'enseignement lugubre.

Lechesne, d'ouvrier, était devenu peu à peu artiste.

Lechesne, ouvrier, avait gagné assez d'argent pour acheter un terrain et y bâtir une maison.

Lechesne, artiste, ne gagna plus assez pour achever de payer cette maison, et, aujourd'hui, ce sont les intérêts de cette maison qu'il paye avec les bronzes qu'il vend à Millaud.

Mais il est artiste, mais il expose.

Et vous vous rappelez ce qu'il expose, n'est-ce pas? vous vous rappelez ce cadre en bois tout enguirlandé de feuillages, de lézards, de serpents, d'oiseaux? Une de ces œuvres qui ruinent un homme en lui prenant un an de son temps, et qu'on

ne sait à qui vendre quand les gouvernements ne les achètent pas; car quel particulier, fût-ce Rothschild, est assez riche pour payer un an de la vie d'un autre homme, surtout quand cet homme est artiste?

Vous vous rappelez ce drame tiré de la vie d'un pinson? Ce même drame, tiré de la vie humaine, ferait frémir les spectateurs qui y assisteraient.

Un pinson au printemps, au moment où l'amour revient avec les feuilles et le soleil, au moment où il vient de se choisir une jeune compagne pour la première couvée de l'année, au moment où elle lui a donné quatre œufs, puis quatre petits, le malheureux pinson tombe dans un piége et est fait prisonnier.

Hélas! qui vous dit que Richard Cœur-de-lion, prisonnier du duc d'Autriche, regretta plus sa reine Bérengère que le pinson sa femelle?

Un jour, par bonheur ou par malheur, on laissa sa cage ouverte; le pinson s'enfuit, ne fit qu'un vol jusqu'à l'endroit du bois où il avait laissé sa femelle et ses petits. Les petits étaient déjà grands et chantaient leur premier chant.

Sa femelle faisait son troisième nid.

Elle l'avait cru mort ; le deuil des oiseaux est court, elle s'était remariée à un autre pinson après un mois de veuvage, après avoir fait un second nid inutile, un nid dans lequel elle n'avait pas pondu.

Une femme, à moins d'être Arthémise ou Pénélope, n'aurait pas fait davantage.

Mais ce ne sont point des raisons à donner à un mari ; nous nous trompons : un mari les écouterait peut-être encore, mais un pinson ne les écoute pas.

C'est le combat du mari et du rival, du rival défendu par la pinsonne, qui ne veut pas reconnaître le vrai Martin Guerre, c'est cela que Lechesne a exposé.

L'année suivante, vous rappelez-vous avoir vu la *Femme endormie* à laquelle un aigle enlève son enfant ?

Car les oiseaux, ce sont les modèles de prédilection de Lechesne. Il les a surpris dans tous les moments de leur vie, au nid, recevant la becquée, épluchant leur jeune plumage dans un rayon de soleil, se rengorgeant, fashionables, emplumés, devant la maîtresse à laquelle ils veulent plaire, ai-

mant et aimés: — il n'y a dans la nature, on le sait, que l'homme et l'éléphant qui aient la pudeur de leurs amours; — donnant la becquée à leurs petits par l'intermédiaire de leurs femelles, dormant la tête sous l'aile. Ces douze épingles dont je vous parlais sont toute une histoire d'oiseau, un poëme en douze chants, merveille d'exécution sortie on ne sait comment de ces grosses mains, qui sont devenues des mains de sculpteur après avoir été des mains de carrossier.

Puis vous vous rappelez son *Chien de Terre-Neuve*, défendant un enfant contre un serpent?

Puis, tout haletant du combat, tout couvert de la bave venimeuse du reptile, le même chien, remercié par l'enfant qui le tient dans ses bras.

Puis, enfin, à la dernière exposition, le *Sanglier tenant aux chiens*, œuvre capitale, œuvre d'artiste, qui, pareille au groupe du taureau Farnèse, ne peut être achetée que par le gouvernement.

Si j'avais le côté reproducteur de Gautier, je vous raconterais ce groupe, dont j'ai la cire sous les yeux. Ce solitaire de quinze à dix-huit ans, l'œil sanglant, la bouche baveuse, le poil hérissé, tenant à de

grands et beaux chiens anglais qu'il déchire, qu'il écrase, qu'il éventre, tandis que d'autres le coiffent, le prennent au nez, aux pattes, partout où les dents peuvent mordre ; je vous dirais les phénomènes de la douleur, de la colère, de la haine ; je tâcherais qu'un homme comme M. de Luynes, qui a donné cent mille francs d'une peinture qu'il a été forcé depuis de couvrir d'un voile ; qu'un homme comme M. de Rothschild, qui a dans son palais dépensé pour un demi-million de dorures, donnassent, en fournissant le bronze, bien entendu, quinze ou vingt mille francs de ce groupe ; qu'un gouvernement en donnât trente ou quarante mille ; je tâcherais — mon Dieu, ce que je tâche dans ce moment-ci, — de mettre en lumière la création d'un artiste consciencieux, laborieux, patient, qui, le jour, porte la tête haute, et dit : « Je suis artiste comme Barye et comme David ! » et qui, peut-être, la nuit, baisse la tête et pleure en disant : « Pourquoi ne suis-je pas resté carrossier comme mon père ? »

LES GORILLES

— Qu'est-ce qu'un gorille? me demanderez-vous, chers lecteurs.

C'est le pendant d'un homme à queue, mais sans queue.

C'est l'animal, — si toutefois on peut appeler ce gaillard-là un animal, — c'est l'animal, disons-nous, qui, dans ce moment-ci, a l'honneur de partager avec les Niam-Niam l'attention des savants.

Peut-être, pendant que vous êtes en train de me faire des questions, me demanderez-vous ce que c'est qu'un savant?

Un savant est un homme qui commence par tout nier.

Les savants ont nié l'Amérique; ils ont nié le

mouvement de la terre; ils ont nié la circulation du sang; ils ont nié la vaccine; ils ont nié la vapeur; ils ont nié la girafe; ils ont nié le gorille, et ils sont en train de nier les hommes à queue.

Christophe Colomb a répondu en découvrant l'Amérique; Galilée, en prouvant que c'était la terre qui tournait; Hervey, en faisant reconnaître par le monde entier la vérité de son système; Jenner, en tuant la petite vérole; Fulton, en faisant marcher les bateaux à vapeur; Levaillant, en rapportant d'Afrique une girafe empaillée, et le capitaine X..., en envoyant au Musée un gorille conservé dans un tonneau de rhum.

Il est vrai qu'on ne connaissait, dans l'antiquité, le gorille que par Hannon, qui en fait une description terrible, déclarant que ces monstres sont si féroces, qu'il est impossible de les prendre vivants.

Ses compagnons en avaient tué trois dans une chasse, avaient rapporté leurs peaux à Carthage, et les avaient consacrées dans le temple de Vénus Astarté.

Chez les modernes, on ne connaissait les gorilles que par les traditions recueillies dans l'intérieur de

l'Afrique, et par les récits des nègres, qui affirmaient préférer la rencontre d'un lion ou d'un tigre à celle d'un de ces singes gigantesques.

Les nègres leur donnent le nom de *djinnas*, et disent que les tigres et les éléphants abandonnent à ces terribles adversaires les contrées qu'il leur convient de choisir, ayant reconnu l'inutilité de lutter contre eux.

Depuis quelque temps, de leur côté, plusieurs capitaines anglais, français et américains avaient signalé l'existence des djinnas et donné sur eux des renseignements plus précis. Ils avaient reconnu que c'était un singe de la plus grande espèce, portant près de six pieds de haut, ayant un demi-mètre de longueur de l'occiput au museau, armé d'une mâchoire pareille à celle du lion, avec des bras démesurément longs, une poitrine énorme, des cuisses et des jambes grêles, mais d'une agilité surprenante.

Des matelots de différents équipages avaient raconté à leurs capitaines que des djinnas, au lieu de fuir à leur approche, s'étaient élancés sur eux, leur avaient arraché des mains leurs fusils de munition

et les avaient tordus, bois et fer, comme des roseaux.

Bien plus, un djinna blessé avait reconnu dans la troupe qui le poursuivait l'homme qui avait tiré sur lui, l'avait été chercher au milieu de ses compagnons, l'avait pris sous son bras et emporté comme eût fait un commis marchand d'une valise.

On n'avait jamais revu ni le djinna, ni le matelot.

Enfin, un de nos amis, le capitaine P..., rapportait le fait suivant :

Remontant le Sénégal et ses affluents, il voulut vérifier la vérité de ces assertions et résolut de pousser jusqu'aux contrées habitées par les djinnas. Les naturels, alors, lui racontèrent bon nombre de faits semblables à ceux qu'il avait déjà entendu raconter et qui lui parurent si étranges, qu'il n'y pouvait croire. C'était au moment des récoltes surtout que les djinnas, selon les récits de ces nègres, étaient à craindre. Alors, ils descendaient par troupes des forêts, s'abattaient sur les maisons, venant jusqu'aux villages, dévastant tout, enlevant les femmes, les emportant entre leurs bras, sautant avec ce fardeau, qui ne paraissait pas leur peser, de branche en

branche ou de rocher en rocher, et mettant enfin en charpie les hommes assez insensés pour essayer de lutter contre eux.

Une chasse fut résolue. Des matelots expérimentés, conduits par des indigènes, s'approchèrent des bois fréquentés par les gorilles. Un contre-maître eut même la chance d'en rencontrer un endormi. Il lui introduisit aussitôt le canon de son fusil entre les dents et lâcha le coup.

Le coup lâché, le contre-maître, qui croyait son gorille exterminé, se retourna pour appeler du geste le capitaine et ses compagnons; mais le gorille, qui n'était pas mort et qui avait le réveil maussade, à ce qu'il paraît, frappa le contre-maître d'un coup de poing derrière la nuque, et l'étendit roide mort.

Les chasseurs accourus ne trouvèrent que des débris de mâchoire, du sang, et leur compagnon assommé. — Les savants continuaient à nier.

Mais voici qu'un animal de cette espèce (nous parlons des gorilles, et non des savants) a été envoyé au Jardin des Plantes par le capitaine X...

Les savants commencent à avouer que le gorille pourrait bien, en effet, exister.

LE TRIOMPHE DE LA PAIX

PAR EUGÈNE DELACROIX

L'école moderne a, dans le genre historique, donné quatre maîtres.

Je les nomme par rang d'âge, — je crois du moins :

Ingres,

Horace Vernet,

Delaroche,

Delacroix.

On peut contester les qualités, exagérer les défauts de chacun d'eux; mais on ne peut nier à aucun d'eux sa qualité de maître.

Ingres représente l'étude : voyez le *Saint Symphorien;*

Horace Vernet, le mouvement : voyez *la Smalah;*

Delaroche, la correction : voyez *l'Hémicycle ;*

Delacroix, le sentiment : voyez tout.

Delacroix est le seul de ces quatre maîtres qui ne soit pas de l'Institut.

C'est une injustice, direz-vous ; c'est plus que cela : c'est une niaiserie.

Cependant, il y a une raison : Delacroix est le plus original des quatre ; c'est celui qui a le plus de défauts ; mais aussi, c'est celui qui a les plus belles qualités.

En voulez-vous une preuve ?

Delacroix tue tout ce qui l'entoure.

Voyez, à Versailles, dans le salon des Croisades, son *Beaudouin entrant à Constantinople.*

Voyez, dans la grande galerie des Batailles, son *Combat de Taillebourg.*

Voyez, au Luxembourg, ses *Femmes d'Alger.*

Voyez, au Louvre, son plafond d'*Apollon.*

Enfin, voyez, à l'hôtel de ville, son *Triomphe de la Paix.*

Faites une chose, vous qui aurez lu cette appréciation du talent d'un des plus grands peintres, non-seulement qui existent, mais qui aient jamais existé :

commencez par regarder le gracieux plafond de Riesener; passez de là dans la grande galerie, et arrêtez-vous devant les correctes peintures de Lehmann; puis, lorsque vous aurez reconnu les qualités de l'un et de l'autre, entrez de plein bond dans le salon de la Paix, et levez les yeux.

Vous serez étonné d'abord.

Puis un doute vous viendra à l'esprit.

Il vous faudra un instant pour vous habituer à cette peinture, maniérée et brutale à la fois.

— Est-ce bon? est-ce mauvais? vous demanderez-vous.

Mais, quoique doutant, vous voudrez inutilement vous en aller. Un charme vous retiendra, surtout si vous êtes le moins du monde artiste.

Ce charme, c'est un ensemble harmonieux, dans lequel commenceront par disparaître tous les détails.

Puis, lorsque vous aurez en quelque sorte abreuvé vos yeux de lumière, les détails, à leur tour, sortiront un à un de l'ensemble.

C'est là que je vous attends comme éloge et comme critique.

Un des malheurs de la peinture de Delacroix, c'est que, facile à attaquer, elle est difficile à défendre.

Ses défauts sautent aux yeux, sont palpables, visibles, incontestables; un enfant les reconnaît et les signale.

Ses qualités, au contraire, toutes de sentiment, sont insaisissables... pour ceux qu'elles ne saisissent pas.

On sent que c'est bien, que c'est beau, que c'est grand ; on ne peut pas plus le prouver que Christophe Colomb ne pouvait prouver que la terre était ronde, et Galilée qu'elle tournait.

Vous frappez du pied, et, comme les raisons probantes vous manquent, vous vous écriez :

— C'est cependant bien beau !

Voici, néanmoins, ce que vous pouvez dire :

Tout le côté droit du ciel est merveilleux de limpidité et de profondeur; la Némésis s'y détache vigoureuse; le petit Amour, qui porte des fleurs dans une corbeille, y voltige brillant et léger lui-même comme une des fleurs qu'il sème sur la terre; les nuages s'y balancent avec la tranquillité de nuages

qui savent que la tempête est loin et ne reviendra pas ; la Terre, qui lève les bras et les yeux au ciel, est magnifique ; son torse est beau, nous ne dirons pas comme l'idéal, mais comme la plus belle nature.

Maintenant, discutez le reste.

Discutez le guerrier qui éteint la torche.

Discutez le Mars qui se couvre de son bouclier, et qui a le pied pris dans un nuage.

Discutez le Jupiter trop petit, trop peu important pour le rôle qu'il joue au ciel, pour l'idée qu'on s'en fait d'après la statue de Phidias.

Discutez la figure principale, la Paix ; discutez l'Abondance écrasée par la corne qu'elle porte ; discutez le petit Amour jouant à leurs pieds.

Tout cela est discutable.

Et tout cela, surtout, mérite tellement d'être discuté, qu'au bout d'une heure, d'un jour, de huit jours de discussion, chacun des discuteurs n'aura pas fait reculer d'un pas son adversaire.

Celui qui trouvera que c'est mauvais, n'aura rien accordé.

Celui qui trouvera que c'est beau, n'aura rien cédé.

*
* *

Maintenant, passez du plafond, auquel vous reviendrez, soyez tranquille, aux huit caissons qui l'entourent, et qui représentent Vénus, Bacchus, Mars enchaîné, Minerve, la Muse, Mercure, Neptune calmant les flots, et Cérès.

Cette fois, tâchez de vous isoler, regardez pour vous et pour vous seul, et, tout en regardant, écoutez ce qui se dit autour de vous.

— Voyez donc les chairs de cette Vénus, comme c'est beau !

— Oh ! cette jambe !

— Laquelle ?

— La jambe droite... A qui cette jambe-là ?

— A la Vénus, pardieu !

— Ah ! je l'en défie bien.

— Eh ! mon cher, qu'est-ce que cela prouve, une jambe plus ou moins bien attachée ?

— Cela prouve, en peinture, ce qu'une faute de français prouve en littérature, c'est-à-dire que celui qui fait la faute ne sait pas le français.

— Croyez-vous que Delacroix ne sache pas que cette jambe-là ne tient pas au corps ?

— S'il le sait, pourquoi ne l'y rattache-t-il pas?... Et ces colombes?

— Eh bien, ces colombes, ne voudriez-vous pas qu'il leur eût mis une faveur au cou?

— Mais c'est que ce ne sont pas même des colombes, ce sont des geais.

— Qu'est-ce que cela me fait, des geais ou des colombes ; sont-ils dans le ton, vos geais?

— Pourquoi n'y seraient-ils pas?

— Eh bien, c'est tout ce qu'il me faut, s'ils y sont.

Un autre groupe examine le Bacchus.

— Dites donc, vous prétendez que Delacroix ne dessine pas, voyez donc ce torse.

— Je le vois.

— Est-ce beau ! est-ce puissant ! est-ce fait pour entonner une futaille de vin ! Comme il doit respirer, ce gaillard-là !

— Oui, mais la cuisse.

— Quelle cuisse?

— La cuisse droite.

— Eh bien?

— Elle n'a pas d'épaisseur.

— Vous voyez bien que c'est qu'elle est dans la demi-teinte.

— Cela ne devait pas l'empêcher de tourner.

— Oh! mon cher, vous cherchez des défauts partout.

— Et vous trouvez tout superbe, vous.

— Enfin, est-ce harmonieux, oui ou non?

— Pas un écolier ne ferait ces fautes de dessin.

— Pas un maître, excepté Rubens ou Véronèse, n'a eu cette couleur.

Troisième groupe :

— C'est Minerve, cela?

— Le charmant bras! n'est-ce pas? les charmants pieds!

— Quel bras? Ce n'est pas le bras qui tient la lyre, j'espère?

— Non, le bras grauche.

— Il est trop long.

— Je m'en moque pas mal.

— Si vous vous en moquez, moi, je ne m'en moque pas.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'un bras ait deux ou trois centimètres de plus ou de moins!

— Avec ce système-là, il n'y a pas de raison pour qu'un bras n'ait pas trente-deux pieds de long, comme la queue des hommes de Fourier.

— Enfin, est-ce de la chair?

— Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que ce fût du bois.

— Eh! mon Dieu, presque tous les peintres en font ou en ont fait, du bois. Il n'y a que Delacroix qui fasse de la chair.

— Et Rubens, il n'en faisait pas! non!

— Ce n'est pas de la chair, Rubens, c'est de la viande.

— Bon! voilà qu'il abîme Rubens pour exalter Delacroix.

— C'est qu'aussi vous êtes trop difficile, sapristi!

— Et vous trop indulgent, sacrebleu!

***

Planons au-dessus de toutes ces misères.

Ceci, c'est de la critique d'atelier, de la discussion de rapin.

Ce n'est point de cette façon qu'il faut voir Delacroix.

— Comment faut-il le voir?

En regardant les autres après l'avoir vu.

Nous l'avons dit et nous le répétons, le plafond de Riesener est charmant.

Les peintures de Lehmann sont correctes.

Eh bien, quand vous aurez regardé une heure cette Paix, cette Vénus, ce Bacchus, ce Mars, cette Minerve, cette Muse, ce Mercure, cette Cérès, — ces onze sujets de la vie d'Hercule, qui sont aux caissons ce que les caissons eux-mêmes sont au plafond; quand vous aurez de l'essence de peinture plein les yeux, essayez, en vous en allant, de regarder ce plafond de Riesener, ces fresques de Lehmann.

Et vous verrez alors quel peintre c'est que Delacroix!

LE CARMEL

Vers la fin de 1836 ou le commencement de 1837, un beau moine se présenta un matin chez moi, avec le costume sévère des carmes.

Il me remit une lettre d'un de mes amis voyageant en Orient.

Cette lettre me le recommandait.

En quoi pouvais-je être bon à un moine?

Vous allez le savoir, chers lecteurs. Mais laissez-moi vous raconter d'abord l'histoire de ce moine.

La voici:

En 1819, frère Jean-Baptiste (1), qui habitait Rome, reçut mission du pape Pie VII de partir pour

(1) Son nom laïque était Cassini: c'était un cousin issu de germain du célèbre géographe.

la terre sainte, et de voir, en sa qualité d'architecte, quel moyen il y aurait à employer pour rebâtir le couvent du Carmel.

Le Carmel, comme on le sait, est une des montagnes saintes; ainsi que l'Horeb et le Sinaï, il a été visité par le Seigneur. Situé entre Tyr et Césarée, séparé seulement de Saint-Jean-d'Acre par un golfe, à cinq heures de distance de Nazareth et à deux journées de Jérusalem, lors de la division des tribus, il échut en partage à Azer, qui s'établit à son septentrion; à Zabulon, qui s'empara de son orient, et à Issachar, qui posa ses tentes au midi. Du côté de l'occident, la mer vient baigner sa base, qui s'avance, fait une pointe entre les flots, et se présente de loin, au pèlerin qui vient d'Europe, comme le point le plus avancé de la terre sainte sur lequel il puisse poser les deux genoux.

Ce fut sur le sommet du Carmel qu'Élie donna rendez-vous aux huit cent cinquante faux prophètes envoyés par Achab, afin qu'un miracle décidât, aux yeux de tous, quel était le véritable Dieu, de Baal ou de Jéhovah. Deux autels alors furent élevés sur le plateau de la montagne, et des victimes amenées

à chacun d'eux. Les faux prophètes crièrent à leurs idoles, qui restèrent sourdes. Élie invoqua Dieu, et à peine s'était-il agenouillé, qu'une flamme descendit du ciel et dévora tout à la fois, non-seulement le bois et la victime, mais encore la pierre du sacrifice. Les faux prophètes, vaincus, furent égorgés par le peuple, et le nom du vrai Dieu glorifié : cela arriva neuf cents ans avant le Christ.

Depuis ce jour, le Carmel est resté dans la possession des fidèles. Élie laissa à Élisée non-seulement son manteau, mais encore sa grotte. A Élisée succédèrent les fils des prophètes, qui sont les ancêtres de saint Jean. Lors de la mort du Christ, les religieux qui l'habitaient passèrent de la loi écrite à la loi de grâce. Trois cents ans après, saint Basile et ses successeurs donnèrent à ces pieux cénobites des règles particulières.

A l'époque des croisades, les moines abandonnèrent le rite grec pour le rite romain, et, de saint Louis à Bonaparte; le couvent, bâti sur l'emplacement même où le prophète dressa son autel, fut ouvert aux voyageurs de toute religion et de tout pays, et cela gratuitement, à la glorification de Dieu

et du prophète Élie, lequel est en égale vénération aux rabbins, qui le croient occupé à écrire les événements de tous les âges du monde, aux mages de Perse, qui disent que leur maître Zoroastre a été disciple de ce grand prophète ; et enfin aux musulmans, qui pensent qu'il habite une oasis délicieuse dans laquelle se trouvent l'arbre et la fontaine de vie qui entretiennent son immortalité.

La montagne sainte avait donc été vouée au culte du Seigneur pendant deux mille six cents ans, lorsque Bonaparte vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre ; alors le Carmel ouvrit, comme toujours, ses portes hospitalières, non plus aux pèlerins, non plus aux voyageurs, mais aux mourants et aux blessés. A huit cents ans d'intervalle, il avait vu venir à lui Titus, Louis IX et Napoléon.

Ces trois réactions de l'Occident contre l'Orient furent fatales au Carmel. Après la prise de Jérusalem par Titus, les soldats romains le dévastèrent ; après l'abandon de la terre sainte par les chrétiens, les Sarrasins égorgèrent ses habitants ; enfin, après l'échec de Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre, les Turcs s'en emparèrent, massacrèrent les blessés

français, dispersèrent les moines, brisèrent portes et fenêtres, et laissèrent le saint asile inhabitable.

Il ne restait donc du couvent que ses murs ébranlés, et de la communauté qu'un seul moine qui s'était retiré à Kaïffa, lorsque frère Jean-Baptiste, désigné par son général au pape, reçut de Sa Sainteté l'ordre de se rendre au Carmel, de voir dans quel état les infidèles avaient mis la sainte hôtellerie de Dieu, et quels étaient les moyens de la réédifier.

Le moment était mal choisi. Abdallah-Pacha commandait pour la Porte, et ce ministre du sultan portait une haine profonde aux chrétiens; cette haine s'augmenta encore de la révolte des Grecs. Abdallah écrivit au sublime empereur que le couvent du Carmel pourrait servir de forteresse à ses ennemis, et demanda la permission de le détruire; elle lui fut facilement accordée. Abdallah fit miner le monastère, et l'envoyé de Rome vit sauter les derniers débris de l'édifice qu'il était appelé à reconstruire. Cela se passait en 1821.

Il n'y avait plus rien à faire au Carmel, le frère Jean-Baptiste revint à Rome.

Cependant, il n'avait point renoncé à son projet. En 1826, il partit pour Constantinople, et, grâce au crédit de la France et aux instances de l'ambassadeur, il obtint de Mahmoud un firman qui autorisait la reconstruction du monastère. Il revint alors à Kaïffa et trouva le dernier moine mort.

Alors il gravit tout seul la montagne sainte, s'assit sur un débris de colonne byzantine, et, là, son crayon à la main, architecte élu pour la maison du Seigneur, il fit le plan d'un nouveau couvent, plus magnifique qu'aucun de ceux qui avaient jamais existé, et, après ce plan, le devis. Le devis montait à deux cent cinquante mille francs; puis, enfin, le devis arrêté, l'architecte miraculeux, qui bâtissait ainsi avec la pensée sans s'occuper de l'exécution, alla à la première maison venue demander un morceau de pain pour son repas du soir.

Le lendemain, il commença à s'occuper de trouver les deux cent cinquante mille francs nécessaires à l'accomplissement de son œuvre sainte.

La première chose à laquelle il pensa fut de créer un revenu à la communauté qui n'existait point encore. Il avait remarqué, à cinq heures de dis-

tance du Carmel et à trois heures de Nazareth, deux moulins à eau abandonnés, soit par les suites de la guerre, soit parce que l'eau qui les faisait mouvoir s'était détournée. Il chercha si bien, qu'à une lieue de là, il trouva une source que, par le moyen d'un aqueduc, il pouvait conduire jusqu'à ces usines. Cette trouvaille faite, et certain qu'il pouvait mettre ses moulins en mouvement, le frère Jean-Baptiste s'occupa d'acquérir les moulins. Ils appartenaient à une famille de Druses : c'était une tribu qui descendait de ces Israélites qui adorèrent le veau d'or; ils avaient conservé l'idolâtrie de leurs pères. Les femmes, aujourd'hui encore, portent pour coiffure la corne d'une vache. Cette corne, qui n'est relevée d'aucun ornement chez les femmes pauvres, est argentée ou dorée chez les femmes riches. La famille druse, qui se composait d'une vingtaine de personnes, ne voulut pas se défaire du terrain légué par ses ancêtres, quoique ce terrain ne rapportât rien; elle aurait cru faire une impiété. Le frère Jean-Baptiste lui offrit de louer ce terrain qu'elle ne voulait pas vendre. Le chef consentit à cette dernière condition. Le revenu des moulins devait être

divisé en tiers : un tiers aux propriétaires, et les deux autres tiers aux preneurs.

En effet, les preneurs devaient être deux : l'un apportait son industrie, et celui-là, c'était frère Jean-Baptiste ; mais il fallait qu'un autre apportât l'argent nécessaire aux frais de réparation des moulins et de construction de l'aqueduc. Le frère Jean-Baptiste alla trouver un Turc de ses amis qu'il avait connu dans son premier voyage, et lui demanda neuf mille francs pour mettre à exécution sa laborieuse entreprise. Le Turc le conduisit à son trésor ; car les Turcs, qui n'ont ni rentes ni industrie, ont encore à cette heure, comme dans *les Mille et une Nuits*, des tonnes d'or et d'argent. Le frère Jean-Baptiste y prit la somme dont il avait besoin, affecta au remboursement de cette somme le tiers de la rente des moulins ; et, grâce à cette première mise de fonds faite par un musulman, l'architecte put jeter les fondements de son hôtellerie chrétienne. D'intérêts, il n'en fut pas question, et cependant il fallait au moins douze ans pour que sa part dans la rente couvrît le bon mahométan de l'avance qu'il venait de faire ; quant au contrat, ce fut chose toute

simple, les conditions en furent arrêtées de vive voix, et les deux contractants jurèrent par leur barbe, l'un au nom de Mahomet, et l'autre au nom du Christ, de les observer religieusement.

Savez-vous rien de plus simplement grand que ce chrétien qui s'en va demander de l'argent à un Turc pour rebâtir la maison de Dieu, et rien de plus grandement simple que ce Turc qui le prête sans autre garantie que le serment du chrétien?

C'est que la réédification du Carmel était non-seulement une question de religion, mais encore une question d'humanité; c'est que le Carmel est une hôtellerie sainte, où sont reçus, sans payer, les pèlerins de toutes les croyances, les voyageurs de tous les pays, et où celui qui arrive n'a qu'à dire pour trouver un lit et un repas :

— Frère, je suis fatigué et j'ai faim.

Bientôt, le frère Jean-Baptiste partit pour sa première course, laissant le soin de l'exécution de son aqueduc et la réparation de ses moulins à un néophyte intelligent. En partant, il écrivit que ceux qui voulaient se réunir au supérieur des carmes d'Orient n'avaient qu'à venir, et que, dans quelque

temps, un monastère s'élèverait pour les recevoir. Alors il parcourut les côtes de l'Asie Mineure, de l'Archipel, et les rues de Constantinople, demandant partout l'aumône au nom du Seigneur, et, six mois après, il revint, rapportant une somme de vingt mille francs, suffisant aux premières dépenses de son édifice. Enfin, le jour de la Fête-Dieu, sept ans, heure pour heure, après qu'Abdallah-Pacha avait fait sauter les murs de l'ancien couvent, frère Jean-Baptiste posa la première pierre du nouveau.

Mais, avant la fin de l'année, cette somme fut épuisée ; alors le frère Jean-Baptiste partit pour la Grèce et pour l'Italie ; et, porteur d'une somme considérable, il revint une seconde fois, ramenant la vie au monument, qui continua de grandir, et qui déjà, à cette époque, était assez avancé pour donner l'hospitalité aux voyageurs. Lamartine, Taylor, l'abbé Desmazures, Champmartin et Dauzats y furent logés pendant leurs voyages en Palestine.

Et c'est ainsi que, sans se lasser de la fatigue, sans se rebuter des refus, offrant à Dieu ses dangers et ses humiliations, le frère Jean-Baptiste, quoique âgé aujourd'hui de soixante-trois ans, poursuivit

son œuvre. Il partit onze fois du Carmel et y retourna onze fois. Pendant dix ans que durèrent ses courses, il visita tout un hémisphère ; il alla à Jérusalem, à Damas, à Jaffa, à Alexandrie, au Caire, à Rama, à Tripoli de Syrie, à Smyrne, à Malte, à Athènes, à Constantinople, à Tunis, à Tripoli d'Afrique, à Syracuse, à Palerme, à Alger, à Gibraltar. Il pénétra jusqu'à Fez et jusqu'à Maroc ; il parcourut toute l'Italie, toute la Corse, toute la Sardaigne, toute l'Espagne, et une partie de l'Angleterre, d'où il revint par l'Irlande et le Portugal, si bien qu'à la dixième fois il était retourné au Carmel avec le complément d'une somme de deux cent cinquante mille francs. Mais son devis, comme tout devis doit être, se trouvait d'une centaine de mille francs au moins au-dessous de la réalité, de sorte qu'il arrivait, parti pour la douzième fois du Carmel, afin de faire une dernière quête en France, ayant gardé le royaume très-chrétien pour sa suprême ressource.

Et ce qu'il y avait d'admirable dans cet homme, c'est que, pendant dix ans qu'il avait fait la quête du Seigneur, pas une obole de ces deux cent cinquante mille francs qu'il avait recueillis ne s'était

détournée de la masse commune au profit de ses besoins personnels. S'il avait eu à franchir les mers, il avait reçu son passage gratis sur quelque pauvre bâtiment, qui avait espéré, par cette bonne œuvre, obtenir une mer calme et un vent favorable. S'il avait eu des royaumes à traverser, il les avait traversés, soit à pied, soit dans la voiture de pauvres rouliers qui lui avaient demandé pour toute récompense de prier pour eux; s'il avait eu faim, il avait demandé du pain à la chaumière, et, s'il avait eu soif, de l'eau à la fontaine; chaque presbytère lui avait prêté un lit pour son repos de quelques heures. Et ainsi parti du même lieu que le Juif errant, avec une bénédiction au lieu d'un anathème, il venait, après avoir vu presque autant de pays que lui, terminer ses courses par la France.

Maintenant, que pouvais-je faire pour cet homme?

Il me l'expliqua lui-même.

En 1836, en France, l'habit qu'il portait était insolite, presque inconnu.

Notre esprit caustique débutait presque toujours avec lui par quelque raillerie.

Il ne parlait qu'italien, et ne pouvait pas expli-

quer l'esprit merveilleux qui le faisait agir. Il lui fallait quelqu'un qui donnât de la publicité à sa mission. Il avait compté sur moi pour cette publicité.

J'allai trouver Girardin et réclamai de lui une colonne de son journal.

Il me l'accorda.

Alors l'œuvre m'inspira sans doute. Je racontai l'histoire de cet homme, sa mission sainte au milieu des peuples, son passage à travers les mers et les continents. Pour les fidèles, je fis valoir le côté religieux; pour les tièdes, le côté philosophique; pour tous, le côté humain.

Je donnai ma double aumône : l'aumône d'argent, pauvre et telle qu'elle pouvait sortir de la bourse d'un poëte; l'aumône de la parole, que Dieu fit plus riche que si elle était sortie de la bouche d'un roi.

En France, le père Jean-Baptiste recueillit près de trois cent mille francs.

Avec cette somme, il retourna au Carmel pour ne plus revenir.

Le Carmel fut achevé.

Le père Jean-Baptiste vit toujours, et, à chaque

occasion, me fait dire qu'il m'attend pour me recevoir dans le saint couvent que j'ai aidé à rebâtir, et qu'il espère bien ne pas mourir sans m'avoir embrassé encore une fois.

MON AMI COLBRUN

N'avez-vous pas remarqué, chers lecteurs, que, de même que des milliers de mondes différents roulent dans les profondeurs du ciel, chacun dans la voie que lui trace son divin Créateur, projetant sa lumière sur les autres mondes qui l'illuminent à son tour de ses clartés, sans jamais se rencontrer dans le même sillon aérien avec les mondes ses voisins et ses frères, de même il y a dans notre société des mondes différents, tournant chacun sur son axe, parcourant chacun son périple, et passant chacun, dans ses révolutions quotidiennes, près de ses voisins les autres mondes sans les toucher jamais?

Comptons ces différents mondes.

Il y a le monde des princes, le monde de l'aristo-

cratie, le monde militaire, le monde de la Banque, le monde des notaires, le monde des agents de change, le monde des boutiquiers, et le monde des artistes.

Il y a même le monde du dimanche, qui, éclos vers dix heures du matin, disparaît vers minuit, et tourne dans son orbite dominical, sans toucher le monde du samedi ni celui du lundi, qui sont encore deux autres mondes bien distincts.

Mais j'ai remarqué que, de tous ces mondes-là, le plus spirituel, le plus causeur, le plus amusant, était le monde des artistes.

Et dans le monde des artistes, je comprends les peintres, les statuaires, les comédiens, qui sont autant de mondes individuels emportés dans le tourbillon général.

Eh bien, en attendant que j'entreprenne l'intéressante monographie de ce monde d'artistes, il m'a pris le désir de vous en montrer un charmant petit spécimen : Eugène-Auguste Colbrun.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

D'abord, je pourrais vous dire que c'est par la même raison qui ferait qu'un naturaliste, ayant à

raconter le monde des oiseaux, au lieu de commencer par décrire le roc, le condor ou l'aigle, commencerait par le colibri ou l'oiseau-mouche.

Et puis j'ai peut-être encore, à part moi, une autre raison d'agir ainsi ; à une époque douloureuse de ma vie, quand beaucoup de ses confrères, de ses grands confrères, qui auraient dû être reconnaissants, étaient ingrats, peut-être lui, cette excellente petite nature, a-t-il, au contraire, été fidèle et dévoué et a-t-il fait tout ce qu'il a pu pour ronger de ses belles petites dents de rat le filet honteux qu'on avait jeté sur le lion...

En 1846, au moment où je m'occupais de la formation de la troupe du Théâtre-Historique, au moment où Raucourt conduisait chez moi madame Person, qui venait de jouer avec lui en province ; où mon fils m'amenait madame Lacressonnière, qu'il avait vue à Marseille ; où le prince de Monaco me recommandait mademoiselle Hardi ; Camille, le correspondant des théâtres, me parla un jour d'un petit bonhomme qui, selon lui, avait un talent remarquable.

Je me défie toujours des recommandations intéressées de MM. les correspondants ; cependant Ça-

mille revint si souvent sur son protégé, que, de guerre lasse, je lui dis un matin de me l'amener.

Le lendemain, il était à la maison avec un enfant qui paraissait avoir douze ou quinze ans au plus.

Cependant le petit bonhomme avait un chapeau, une redingote, une canne et une montre comme un homme aurait pu les avoir.

J'interrogeai le protégé de Camille sur ses antécédents; il arrivait à Paris après une tournée à l'étranger et en province. Il savait tout le répertoire de Bouffé et m'offrait de jouer *le Gamin de Paris* ou *les Enfants de Troupe* sur le petit théâtre de Saint-Germain, que je venais d'acheter à cette époque.

Je refusai. L'enfant m'avait paru si original, si spirituel; il avait, en se dressant sur ses ergots pour m'arriver à la ceinture, dialogué avec moi d'une voix de fausset si comique; il faisait si adroitement siffler sa petite canne; il regardait si coquettement l'heure à sa petite montre, que je commençais à être de l'avis de Camille, c'est-à-dire à croire que j'avais devant les yeux, non pas un de ces phénomènes que l'engouement proclame et que l'entêtement soutient, mais un artiste d'un véritable talent.

Or, j'avais peur que ce talent ne perdît de son originalité en se produisant dans un de ces rôles auxquels Bouffé a donné son empreinte. Il faut être deux fois fort comme l'homme qui a créé un rôle pour faire oublier cet homme quand on joue le même rôle que lui.

— C'est inutile, dis-je à l'enfant. Je vous verrai jouer dans un rôle de moi.

— Dans lequel voulez-vous me voir jouer? Dites, et je l'apprendrai.

— Le rôle dans lequel je vous verrai jouer, mon cher enfant, n'est pas encore écrit.

— Alors, vous me l'écrirez?

— Oui.

— Ce qui veut dire que vous m'engagez à votre théâtre?

— Parbleu!

— Fanfare, alors!

— Maintenant, le point principal?

— Du moment que je suis engagé, il n'y a plus de point principal.

— Si fait, il y a l'article des appointements.

— Oh! nous n'aurons pas de discussion là-dessus.

— N'importe, dites votre chiffre.

— Mais j'ai tant envie d'être à votre théâtre, que je jouerais pour rien.

— Ce n'est pas assez.

— Façon de dire.

— Voyons, combien veux-tu par mois?

— Tiens, voilà déjà que vous me tutoyez, ça diminue mes prétentions de moitié.

— Dis tes prétentions.

— Si je vous demandais soixante francs par mois, ce serait-il de trop?

— Non, certes; mais nous n'ouvrons que dans six mois, et, d'ici là...

— Eh bien, on retournera en province... et puis on a des économies.

Le bonhomme frappa sur la poche de son gousset et y fit sonner trois ou quatre pièces de cinq francs.

— Diable! tu es plus riche que moi.

— En voulez-vous?

Et il tira en riant les pièces de cinq francs de sa poche, et me les offrit.

— Peste! Et moi qui voulais te donner vingt francs

pour acheter un polichinelle à la foire des Loges.

— Donnez toujours, on l'achètera en pain d'épice; ce sera une économie de 90 pour 100, et l'on donnera le reste à la mère Choquet.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la mère Choquet?

— Une manière de grand'mère que j'ai; mais je n'ai pas encore l'honneur de vous connaître assez pour vous conter ce genre d'histoire-là. Où sont les vingt livres en question?

— Tiens.

Il les prit.

— Bon! me voilà à votre service. Vous ne pouvez plus me renvoyer qu'en me prévenant huit jours d'avance.

— Ainsi, c'est convenu, tu iras voir Hostein, et tu arrangeras l'affaire avec lui, à soixante francs la première année; ne signe que pour un an.

— Est-ce que vous voulez me diminuer à la seconde, par hasard?

— Non, mais je veux t'augmenter; ça te contrarie-t-il?

— Oh! pas au point de me faire rompre, soyez calme. Je dois donc voir M. Hostein?

— Oui, c'est lui que toutes les affaires matérielles regardent.

— Eh bien, alors...

Il fit le geste d'un homme qui écrit.

— C'est juste; va voir les singes, je vais donner la lettre à Camille. Venez, Camille.

Camille me suivit.

— Quel charmant moutard vous m'avez donné là, mon cher Camille.

— N'est-ce pas?

— Ma foi, oui; quel âge a-t-il?

— Vingt ans, je crois.

— Plaît-il?

— Dix-neuf ou vingt ans.

— Mais il ne grandira plus, alors?

— Très-peu.

— C'est miraculeux! et, s'il a du talent, comme vous dites...

— Plus que je ne vous dis.

— Je veux lui faire une réputation.

— Cela dépend de vous.

— Je ferai mon possible.

— Alors, j'ajouterai une chose qui va vous étonner

— Laquelle?

— C'est que, quand vous lui aurez fait une réputation...

— Il sera ingrat. Vous ne m'étonnez pas le moins du monde, mon cher Camille.

— Eh bien, non, tout au contraire; il vous sera reconnaissant.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— Alors, vous avez raison, Camille, vous m'étonnez... Sous quel nom dois-je l'introduire auprès d'Hostein.

— Eugène-Auguste Colbrun.

— Eugène-Auguste Colbrun, voici votre lettre, mon cher ami.

Le lendemain, Eugène-Auguste Colbrun était engagé au Théâtre-Historique moyennant le somme de soixante francs par mois, non pas pour remplir tel ou tel emploi, mais pour jouer les rôles de fantaisie.

Le premier qu'il joua fut celui de Friquet, dans *la Reine Margot*. Le rôle était assez joli; mais la pièce avait fini à trois heures et demie du matin. Il

fallut couper un tableau tout entier, et c'était justement dans ce tableau-là que se trouvaient les meilleures scènes de son rôle.

Mais, au lieu de bouder, de crier, de récriminer, il se contenta de secouer la tête.

— Pas de chance ! dit-il.

Et ce fut tout.

Sa résignation, moitié triste, moitié comique, me toucha. J'essayai de le consoler en lui promettant mieux pour une autre fois.

— Oh ! ce n'est pas cela, dit-il.

— Comment, ce n'est pas cela ?

— Non.

— Qu'est-ce donc ?

— Si votre prose, à vous, était comme celle des autres.

— Après ?

— Ça ne serait rien.

— Comment, ça ne serait rien ?

— Oui.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'on se referait un rôle.

— Comment cela ?

— Dame, en disant ce qui passerait par la tête.

— Essaye.

— Vous permettez?

— Je permets.

— Bon! me voilà votre collaborateur.

— Touche là!

— Ça me donne-t-il le droit de signer un billet pour demain?

— Non; mais je t'en signerai un.

— Attendez-moi là.

— Où vas-tu?

— Chercher une plume, de l'encre et du papier.

— Va.

Je lui signai son billet et n'entendis plus parler de lui.

Huit jours après, j'assistais, par hasard, à la représentation, et je vis, à mon grand étonnement, qu'il m'avait tenu parole, ou plutôt qu'il s'était tenu parole à lui-même.

Le drôle s'était refait un rôle, gai, spirituel, frétillant, plein de mots d'un bon et franc esprit, tout à fait dans ses moyens, et meilleur certainement que je ne le lui eusse fait moi-même.

Disons une chose en passant, c'est que je manque complétement de cette science qui fait quelquefois la réputation d'un ou d'une artiste, mais qui ruine l'art; faire un rôle pour un acteur.

Je fais une pièce pour moi; puis je fais les rôles pour la pièce; ils sont bons ou ils sont mauvais, peu m'importe, pourvu que chacun, dans sa sphère, concoure au but de l'ouvrage.

A mon avis, il n'y a pas de bons rôles dans une mauvaise pièce, et pas de mauvais rôles dans une bonne.

Après *la Reine Margot* vinrent *les Girondins*. Colbrun jouait dans ce drame, qui fit si peu d'effet à la lecture et tant d'effet à la représentation; Colbrun, dis-je, jouait le jeune sectionnaire.

Lucie, en mère Tison; Alexandre, en perruquier dénonciateur; et Colbrun, en tambour, eurent à eux trois tous les honneurs du tableau de la section.

Puis vint *Monte-Cristo*, où Colbrun joua Benedetto. Il ne paraissait que dans la seconde partie. Tous ceux qui l'ont vu se rappelleront le tableau de l'île et le tableau de la prison; c'était charmant d'esprit, de fantaisie et d'intelligence.

Après Benedetto, Colbrun joua Cicada, le gamin de Rome, le compagnon du soldat Valens et du mendiant Gorgo. Colbrun aurait vécu au siècle d'Auguste, aurait joué à la toupie sur les larges dalles de la voie Appienne ou sur les marches ébréchées de la prison Mamertine, qu'il n'aurait pas été plus Romain à Rome, l'an 3983 de la création du monde, qu'il ne l'était à Paris l'an de grâce 1848.

Après Cicada, il joua Boniface du *Chevalier d'Harmental*. Demandez à Laferrière si Colbrun l'a agacé avec le rire qui le suivait partout, devant le public comme derrière la toile, qui rentrait avec lui pour ne sortir qu'avec lui. C'était tout bonnement du talent, du plus vrai, du plus pur et du meilleur; — du comique comme il n'y a peut-être qu'un homme qui en ait à Paris, Boutin.

Puis, après Boniface, Colbrun créa le Castorin de *la Guerre des Femmes*. Vous rappelez-vous ce malheureux coureur du chevalier de Canolles, qui est toujours par monts et par vaux, que son cheval emporte incessamment de Bordeaux à Chantilly et de Chantilly à Bordeaux; qui, chaque fois qu'on le descend de cheval, marche les reins plus cambrés,

les jambes plus roides, jusqu'à ce qu'il ne marche plus du tout; qui, dès qu'on cesse de lui parler, s'endort; qui, dès qu'on le touche, jette un hurlement d'écorché, en criant d'une voix de plus en plus lamentable : « Touchez pas? »

Par malheur, ce fut la dernière création de Colbrun au Théâtre-Historique; le Théâtre-Historique ferma.

C'est à l'occasion de cette fermeture que Colbrun me prouva une telle reconnaissance, que ce fut à mon tour d'être reconnaissant à ce bon petit cœur de toutes ses délicatesses pour moi.

Un jour, je lui dis :

— Que diable pourrais-je donc faire pour toi, mon cher gamin?

— Promettez-moi une chose.

— Laquelle?

— Oh! mais promettez-la-moi.

— Je te la promets.

— Votre parole?

— Parole d'honneur.

— Eh bien, un jour... Mais bah! vous ne voudrez pas?

— Si fait.

— Un jour... Que je suis bête d'avoir l'idée de vous demander une pareille chose, à vous !

— Demande toujours.

— Non, une autre fois.

— Voyons, tout de suite.

— Un jour... Vous ne me donnerez pas un coup de pied quelque part, hein?

— Non.

— Un jour, quand je serai grand...

— Bon ! nous voilà remis aux calendes grecques.

— Allons, j'ai grandi de trois millimètres depuis cinq ans. Eh bien, un jour....

— Achève.

— Un jour, vous ferez ma biographie.

— Oui ; mais, d'abord, il faut que tu me racontes ton histoire.

— Je ne demande pas mieux.

— Est-ce triste, ou gai?

— Lamentable ! c'est-à-dire que l'histoire de Didier et d'Antony sont des récits folâtres à côté de celui que vous entendrez le jour où vous consentirez...

— Je consens tout de suite; mets-toi là et raconte.

— Vous m'en priez bien fort?

— Je t'en prie.

— Alors, tirez votre mouchoir de votre poche, et écoutez.

J'écoutai, me réservant de tirer mon mouchoir de ma poche quand le moment des larmes serait venu.

— Faut-il, demanda Colbrun, que je commence par l'histoire de mes parents?

— Cela ne ferait pas mal.

— C'est que je ne les connais pas.

— Comment, tu ne les connais pas?

— Mon Dieu, non!

J'ai pour tout nom Colbrun. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère; on me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église; une femme
Pauvre et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
M'éleva; puis mourut...

— Mais c'est du Didier tout pur que tu me dis là?

— Je crois bien! c'est moi qui ai posé pour Didier; seulement, la ressemblance s'arrête là. Il y a dans *Marion Delorme* :

En me laissant son bien,
Neuf cent livres de rente, à peu près, dont j'existe.

La mère Choquet ne m'a absolument rien laissé.

— Comment tout cela s'est-il passé ?

— Oh ! mon Dieu, de la façon la plus simple. Au moment où je suis venu au monde, ma mère m'a tout bonnement fait porter aux Enfants-Trouvés ; je suis resté là pendant treize mois sans le plus petit engagement. Au bout de treize mois, le patron de l'hôtel Meurice fait honte à ma mère de l'abandon où elle me laisse ; ma mère vient, me réclame, m'emporte, et me dépose chez la mère Choquet, — et voilà.

— Qu'est-ce que c'était que la mère Choquet, d'abord ?

— Pour moi, c'était la Providence ; pour les autres, c'était la femme d'un bonhomme de journalier, travaillant dans les serrures, et gagnant juste ce qu'il fallait pour nous nourrir.

— Mais ta mère ?

— Ma mère, nous n'en avons jamais entendu parler.

— Et où demeurait la mère Choquet ?

— Rue du Jour, à la Pointe-Saint-Eustache. — A sept ans, on m'a mis à l'école des Frères; à huit, à l'école mutuelle; à neuf, chez MM. Ruffiat et Thousery, — ceux-là m'adoraient; le résultat de cette adoration fut qu'ils ne crurent pas devoir cacher à la mère Choquet que j'étais le plus mauvais élève de la classe; en conséquence de cette déclaration, on me retira de la pension, et l'on me mit en apprentissage chez un colleur de papier. Au bout de trois mois, il fut reconnu, par le maître colleur, par le père et la mère Choquet, que le métier était trop fatigant pour mon âge. J'avais dix ans, à peu près. Je dis *à peu près*, parce que je suis comme Homère : on n'a jamais bien su mon âge.

— Mais, animal, tu m'as dit un jour que tu étais né le 20 mai 1828 ?

— Je dis cela par amour-propre; mais, quand je connais les gens comme je vous connais aujourd'hui, je leur avoue que je ne sais pas.

— Bon ! Alors, à dix ans, à peu près ?...

— On me mit chez un sculpteur sur bois. Ah ! par exemple, celui-là, c'est autre chose.

— Tu étais bien chez lui ?

—A l'exception qu'il me rouait de coups, oui, je n'étais pas mal.

— Et tu n'as pas eu l'idée de te sauver?

— J'allais m'en occuper sérieusement, quand M. Meyer, vous savez, l'ancien directeur de la Gaîté?

— Oui.

— Eh bien, il m'avait connu tout petit.

— Chez la mère Choquet ?

—Toujours. — Il apprit que mon patron me battait, et il dit à ma grand'mère : « Envoyez-le-moi, je le ferai débuter dans *le Sylphe d'or.* »

—Dans quel emploi ?

— Dans l'emploi de comparse, donc ! —Le jour de mes débuts, je jouais trois rôles : un Amour, un guerrier romain et un diable. J'avais cinq sous pour tout cela, et je dois dire que c'était payé plus que ça ne valait. Six mois après, on monta *le Massacre des Innocents.* Les dispositions que j'avais montrées, lors de mes débuts, firent que l'on me distribua l'Enfant intelligent.

— Qu'est-ce que l'Enfant intelligent?

— C'est un des personnages de la pièce.

— Parle-t-il ?

— Non, il agit.

— De quelle façon?

— Voici. — Au moment où le guerrier lève son glaive sur lui, la mère de l'Enfant intelligent mord le guerrier au bras; alors le guerrier lâche son glaive, l'Enfant intelligent le ramasse et le lui plonge dans le cœur.

— Très-bien!

— Ce fut dans cette pièce-là que M. Montigny m'apprit à faire ce qu'on appelle une entrée.

— Il donne de bons conseils, Montigny.

— Excellents, vous allez voir. J'entrais poursuivi par les assassins. Vous comprenez, je devais entrer effaré comme un moutard qui se sauve des sergents de ville; pas du tout, je faisais une entrée lymphatique, les mains dans mes poches.

M. Meyer m'invita deux ou trois fois à corriger cette entrée-là; puis, comme ça ne me faisait pas marcher plus vite :

» — Attends, lui dit M. Montigny, je vais lui montrer comme on fait une entrée. — Viens ici, petit.

» J'étais comme Joseph, plein d'innocence; j'y allai.

» Il me prit par les épaules, me plaça derrière le

troisième portant, et se mit à cinquante centimètres de moi.

» Puis, lorsque ma réplique fut arrivée, il m'allongea un effroyable coup de botte au derrière ; je poussai un hurlement et j'entrai en scène en courant et en regardant tout effaré derrière moi.

» — Très-bien ! dit M. Meyer.

» — Tu vois, me dit M. Montigny, ce n'est pas plus difficile que cela.

» Je lui ôtai ma casquette et le remerciai.

» Je venais de recueillir mes premiers applaudissements.

» A partir de ce jour-là, on me baptisa du nom de mon rôle; je fus appelé l'Enfant intelligent.

» Grâce à cette distinction, qui me séparait des autres comparses, j'attirai l'attention de M. Monval Saint-Hilaire, directeur du Gymnase-Enfantin, qui, me reconnaissant un grand avenir, me fit figurer dans *la Nacelle*, d'Adrien Lelioux.

» Je faisais un mousse.

» Un des effets de mise en scène sur lequel on comptait le plus était un passage sous la ligne ; on exécutait le baptême du bonhomme Tropique.

» Un immense baquet plein d'eau avait, à cet effet, été préparé sur le pont du bâtiment, qui n'était autre que le plancher du théâtre.

» C'était un nommé Lacombe qui faisait le rôle du capitaine, rôle majestueux, et dans lequel il n'y avait pas le plus petit mot pour rire.

» Quant aux mousses et aux matelots, ils faisaient toutes sortes de farces.

» Une des farces qu'on me faisait, à moi, c'était de me passer un crochet dans la ceinture de ma culotte, de m'enlever à l'aide d'une poulie, et de me faire prendre une leçon de natation à la sangle sèche.

» Vous comprenez que je ne me laissais prendre que lorsque je ne pouvais plus faire autrement, attendu que l'opération ne me procurait qu'un médiocre plaisir.

» Au reste, ma fuite avait, aux répétitions, été réglée dans tous les tours et tous les détours.

» Seulement, le jour de la première représentation, comme la cérémonie du baptême avait produit beaucoup d'effet aux répétitions, j'eus l'idée d'augmenter cet effet en passant entre les jambes du capitaine.

» Cette idée m'avait été inspirée par Lacombe, qui, amateur de la vérité théâtrale, se tenait les jambes écartées, comme s'il eût eu besoin de maintenir son équilibre au milieu du roulis et du tangage.

» Il va sans dire que je négligeai de prévenir Lacombe de ce changement de mise en scène.

» Le moment venu, je me lançai à toute volée dans la nouvelle route que j'avais résolu de parcourir.

» La surprise de Lacombe fut si grande, et le choc que je lui imprimai si inattendu, qu'il piqua une tête au beau milieu du baquet.

» Je compris que je payerais la majesté du grade compromis ; aussi j'essayai de me réfugier dans les hunes.

» Mais, au changement de décor, il me fallut descendre, et Lacombe m'attendait au pied du grand mât. Il me frappa beaucoup et longtemps.

» A mes cris, M. Monval Saint-Hilaire accourut et me tira de ses mains. Lacombe avait pris son rôle de capitaine au sérieux et donnait l'ordre de m'appliquer cinquante coups de garcette.

» Pour me consoler, M. Monval Saint-Hilaire me donna, dans une comédie intitulée *le Pot de confitures*, le rôle de l'enfant qui mange les confitures.

» J'eus un tel succès dans cette nouvelle création, que M. Monval m'accorda cinq francs par mois.

» De cinq francs en cinq francs, j'étais arrivé à vingt-cinq francs; j'allais en avoir cinquante lorsque, en 1842, le Gymnase-Enfantin brûla.

» Alors, M. Monval, pour nous utiliser, nous emmena tous en Angleterre.

» Ce fut le véritable théâtre de mes succès. Je devins chef d'emploi et jouai à Saint-James et à Covent-Garden tout le répertoire de Bouffé.

» Au moment de partir, j'eus une représentation soi-disant à mon bénéfice.

» Le bénéficiaire, c'était la poche gauche de M. Monval.

» Au moment où, rappelé par les applaudissements de toute la salle, je recueillais, comme on dit, les bravos d'un public idolâtre, une boîte en carton tomba à mes pieds.

» Dans la boîte, il y avait du coton, et, au centre du coton, une montre.

» La voici.

» Lisez, si vous pouvez, ce qui est écrit sur la boîte ; ma modestie m'empêche de vous y aider.

— Il y a : 20 *novembre* 1843, *hommage au talent ! A Colbrun, les Français résidant à Londres !*

— Eh bien, le premier jour que je l'eus, je laissai tomber la montre.

» Le second jour, je la mis au mont-de-piété.

» Le troisième jour, je perdis la reconnaissance.

» Elle resta juste au mont-de-piété le même temps que j'étais resté aux Enfants-Trouvés, treize mois.

» Je revins à Paris, et j'entrai chez M. Comte.

» J'avais enfin atteint le but de mon ambition. Je venais de signer un engagement d'un an à soixante francs par mois, quand le préfet défendit à M. Comte d'engager des enfants au-dessous de seize ans.

» Comme je n'avais que quinze ans et neuf mois, — j'avais eu la bêtise de déclarer que j'étais né le 20 mai 1828, — comme je n'avais que quinze ans et neuf mois, je dus quitter le théâtre du passage Choiseul, et aller chercher fortune en province.

» J'y allais bon train ; il y avait des soirées qui me rapportaient deux cents francs, lorsque j'eus l'im-

prudence, le 20 mai 1844, d'atteindre ma seizième année.

» M. Comte m'attendait à mon anniversaire. Il me réclama vingt-quatre heures après l'acomplissement de mes seize ans; force me fut de revenir faire neuf mois chez lui, à mon grand regret, et surtout à celui de la mère Choquet, à qui j'envoyais plus des trois quarts de ce que je gagnais, et qui disait à tout le monde que j'étais en représentation *en Cocagne*.

» Je la soupçonne d'avoir toujours confondu la Cocagne avec l'Espagne.

» Mon année finie, je demandai une augmentation à M. Comte, qui m'offrit de me diminuer.

» Comme nous ne pouvions rien arrêter sur ces bases-là, je retournai en province.

» Huit jours avant que je vous fusse présenté, j'étais arrivé à Paris.

» Il me semble que, comme j'approche de la fin, je puis lâcher le subjonctif, hein?

— Lâche.

— Camille me conduisit à Saint-Germain, me présenta à vous, je vous plus, et vous m'engageâtes... Vous savez le reste.

*
* *

On a vu la liste des rôles que joua Colbrun au Théâtre-Historique.

Le Théâtre-Historique fermé, il entra à la Gaîté, où il débuta dans le vicomte Hercule de Montbazon, de *Paillasse*.

Le lendemain de la première représentation, on s'aperçut que son rôle faisait longueur, et l'on en coupa les trois quarts.

Puis il joua le Champenois, dans *le Naufrage de la Méduse*, reprit le rôle de Pistol, dans *Kean*, et passa à la Porte-Saint-Martin.

Son rôle de début fut Pervenche, dans *la Poissarde*.

Puis il créa frère Linotte, des *Nuits de la Seine;* puis Colibri, de *la Faridondaine*.

Enfin, dans *les Sept Merveilles du monde*, il joua le phare de Saint-Cloud et l'Amour.

On se rappelle que c'est par l'Amour qu'il débuta dans *le Sylphe d'or*, il y a quinze ans.

A la première représentation, il avait créé, avec un immense succès, le rôle d'un hanneton.

Mais les hannetons furent coupés, probablement à la demande de Romieu, et le hanneton Colbrun fut compris dans la mesure générale.

Le père Choquet est mort du choléra en 1849, à l'âge de soixante et dix ans.

La mère Choquet est morte de vieillesse en 1853, à l'âge de soixante et douze ans.

Resté seul, Colbrun se maria.

Marié depuis six mois, Colbrun se désespère de ne voir poindre aucune postérité.

Mieux que personne, je puis, moi qui lui ai confié quatre ou cinq rôles, apprécier les qualités de Colbrun. Les principales sont une aisance parfaite en scène. Colbrun ne gêne jamais personne, et n'est jamais gêné par qui que ce soit.

Une conception extrêmement rapide de tous les moyens mécaniques qui peuvent venir en aide à l'exécution intellectuelle.

Une justesse de composition dans son rôle qui dispense l'auteur de lui donner aucun avis.

Un comique toujours joyeux, toujours mordant, toujours communicatif, et, chose inappréciable, toujours distingué.

Un esprit qui s'élève à la hauteur de l'œuvre, de telle façon que, si, par caprice, par fantaisie, par humour, il ajoute quelque chose à son rôle, l'auteur est toujours forcé d'applaudir à ce qu'il a ajouté.

Quand, dans une pièce, le hasard fait qu'il a une scène avec Boutin, on peut les laisser tranquillement répéter leur scène au foyer et s'occuper des autres; quand ils l'auront mise *au point*, comme on dit en termes de statuaire, ils reparaîtront tous les deux, et ce sera un grand hasard si leur scène n'est point, sinon la meilleure, du moins l'une des meilleures de la pièce.

Puis, à côté de tout cela, Colbrun est, je le répète, non-seulement un charmant talent, mais encore, ce qui ne gâte rien, un excellent cœur !

CAS DE CONSCIENCE

J'avais quitté la France le 11 décembre 1851, dans l'intention d'habiter Bruxelles.

A peine arrivé à l'hôtel de l'Europe, je tirai mon grand papier bleu de ma malle, — depuis vingt ans, j'écris sur le même papier, — je tirai mes plumes de leur botte, je les emmanchai dans leurs entes, et je me dis :

— Faisons un roman.

Quand on est un véritable romancier, voyez-vous, il est aussi facile de faire un roman ou même des romans, qu'à un pommier de faire des pommes.

Voici comment cela s'exécute :

On prépare, comme je l'avais fait, papier, plume et encre. On s'assied, le plus commodément possible,

à une table pas trop haute, pas trop basse. On réfléchit une demi-heure, on écrit le titre; après le titre : *Chapitre premier;* on met trente-cinq lignes à la page, cinquante lettres à la ligne, — pendant deux cents pages, si l'on veut un roman en deux volumes, — pendant quatre cents pages, si l'on veut un roman en quatre volumes, — pendant huit cents pages, si l'on veut un roman en huit volumes, et ainsi de suite.

Et, au bout de dix, de vingt ou de quarante jours, en supposant qu'on écrive vingt pages entre le matin et le soir, ce qui fait sept cents lignes ou trente-huit mille cinq cents lettres par jour, le roman est fait.

C'est ainsi que je procède, disent la plupart des critiques qui ont la bonté de s'occuper de moi.

Seulement, ces messieurs n'oublient qu'une chose.

C'est qu'avant d'apprêter l'encre, la plume et le papier qui doivent servir à la confection matérielle d'un nouveau roman, c'est qu'avant d'approcher un fauteuil de ma table, c'est qu'avant de laisser tomber ma tête dans mes mains, c'est qu'avant, enfin, d'écrire le titre et ces deux mots si simples : *Chapitre*

premier, j'ai parfois pensé six mois, un an, dix ans à ce que je vais écrire.

De là vient la limpidité de mon intrigue, la simplicité de mes moyens, le naturel de mes dénoûments.

En général, je ne commence un livre que lorsqu'il est fini.

Le jour où on laissera jouer au Théâtre-Français, ou à l'Odéon, ou ailleurs, une pièce de moi, et où j'en rendrai compte, je dirai comment je procède à l'endroit du théâtre, et je vous ferai assister, chers lecteurs, à la fabrication de cette toile d'araignée ou de cette toile d'amiante qu'on appelle une pièce de théâtre.

Quel était le titre que je venais d'écrire?

LA COMTESSE DE CHARNY.

Ce titre écrit, je me levai pour aller prendre, toujours dans ma malle, mon *Histoire de la Révolution française*, par Michelet.

C'est que Michelet, c'est mon homme à moi, mon historien à moi. On n'a pas encore pensé à me le donner comme collaborateur; eh bien, si on ne me le donne pas, je déclare, moi, que je le prends.

J'avais oublié mon *Histoire de la Révolution française*.

— Bon! me dis-je, heureusement que la Belgique est une grande bibliothèque.

Et je pris mon chapeau, et je m'en allai chez Meline, et je m'en allai chez Rozez, et je m'en allai chez Tarride.

Des Thiers et des Mignet partout.

Pas de Michelet.

Je ne sais rien faire sans Michelet, quand Michelet a écrit quelque chose sur le sujet que je traite.

C'est un homme qui a tant de cœur, qu'il a inventé d'en mettre jusque dans l'histoire.

Lisez les pages sur la fédération de 1789, et tâchez de lire un autre historien après.

Donc, pas de Michelet, pas de *Comtesse de Charny;* pas de *Comtesse de Charny*, pas de travail.

Si je ne devenais que bête quand je ne travaille pas, ce ne serait rien; mais je me sens tout près de devenir fou.

J'avais bien en tête la première idée d'un roman dans le genre, — pardon, cher George Sand, — d'un roman dans le genre de ceux de l'auteur de

Claudie et de *la Mare au Diable ;* mais il était bien loin d'être fini ; ce qui veut dire qu'il n'était pas près d'être commencé.

Dans ce moment, et comme j'écrivais à Paris qu'on m'envoyât mon Michelet poste pour poste, un de mes amis entra : Paul Bouquié, dont vous m'avez déjà entendu parler plus d'une fois.

Il avait appris mon arrivée, et venait m'offrir trois choses :

Sa bourse, sa maison, sa voiture.

Je vous réponds que, si j'eusse eu besoin de ces trois choses-là, chers lecteurs, je ne me fusse pas gêné, je les eusse prises et j'eusse fait plaisir à Paul Bouquié. Je le remerciai donc.

Après un voyage fait ensemble dans le pays des souvenirs, je m'aperçus qu'il tenait à la main un petit volume d'une centaine de pages.

Je le lui tirai machinalement des doigts. Je l'ouvris distraitement, et je lus en titre :

LE CONSCRIT,

PAR

HENRY CONSCIENCE.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Henry Conscience? lui demandai-je.

— C'est le premier de nos romanciers flamands.

— Il y en a donc un second? lui demandai-je en riant.

— Ah! les voilà bien, ces Français, me dit-il, et je les reconnais là, se figurant que la plante LITTÉRATURE ne pousse qu'en France, parce que tous les peuples ont la bêtise de parler leur langue, et qu'ils ont la paresse de ne parler la langue d'aucun peuple.

— Ne voulez-vous pas que nous apprenions le flamand?

— Pourquoi pas?

— Mais parce qu'il me semble que vous n'êtes que deux millions de Flamands, n'est-ce pas?

— A peu près.

— Et qu'il me paraît beaucoup plus court à trente-six millions de Français de faire apprendre le français à deux millions de Flamands, qu'à deux millions de Flamands de faire apprendre le flamand à trente-six millions de Français.

— Eh! mon Dieu, votre proposition est déjà

adoptée, ou à peu près; sur deux millions de Flamands, il y en a bien près d'un million qui parle le français, — tandis que, sur trente-six millions de Français, il n'y en a pas cinq cents qui parlent le flamand.

— Voyons, en supposant que je sache le flamand, à quoi cela me servirait-il?

— Cela vous servirait d'abord à lire Henry Conscience dans l'original.

— Est-ce la peine de l'apprendre pour cela? lui demandai-je en riant.

— Dame, — lisez la traduction de la petite nouvelle que vous avez entre les mains, qui est une des moins importantes de Conscience.

— Laissez-la-moi, — je la lirai.

— Gardez-la.

Et Bouquié me laissa la nouvelle.

Bouquié parti, j'ouvris le livre et je lus.

Dès les premières lignes, je reconnus dans l'auteur flamand trois qualités qui me parurent supérieures :

Une grande simplicité de style ;

Une grande puissance descriptive des localités champêtres ;

Une grande perception des poésies de la nature.

Avec ces trois qualités, on arrive à l'intérêt par des moyens d'une incroyable simplicité. *Le Conscrit* en était une preuve éclatante.

J'ai remarqué une chose qui vient admirablement en aide au système de Gall.

C'est que, lorsque j'ai un ouvrage dramatique à faire, je n'ai, pour adoucir les fatigues de l'invention et corroborer les puissances de la composition, qu'à ouvrir au hasard un *Shakspeare* ou un *Schiller*, et à lire sans choix le drame sur lequel je suis tombé. Cette lecture éveille en moi les organes de la constructivité; et, comme des ouvriers diligents qui prennent intérêt à la réussite de la fabrique, ces organes se mettent à travailler, tout seuls, et même en l'absence du maître.

Eh bien, ce que les drames font pour les drames, la nouvelle de Conscience le fit pour mon roman commencé.

Seulement, deux chapitres de la nouvelle de Conscience s'encadrèrent d'eux-mêmes dans ma composition, de manière qu'il me fut à peu près impossible de les en faire sortir.

Cela m'inquiéta d'abord. J'employai tous les moyens qui se présentèrent à mon esprit pour chasser les deux intrus de mon œuvre.

Mais, bah ! ils y étaient établis carrément, comme chez eux, assis les coudes sur les chapitres voisins, comme Méphistophélès sur le fauteuil de Faust.

Quand je les priais de sortir, ils me montraient les dents ; quand je menaçais de les chasser, ils me riaient au nez.

Puis il faut que j'avoue une chose, ces deux chapitres étaient si charmants, qu'en faisant semblant d'être bien en colère contre mes hôtes, je n'étais point fâché que mes hôtes me forçassent la main pour rester chez moi.

Je trouvai un terme moyen.

J'écrivis à Henry Conscience ce qui m'arrivait. Je lui demandai de me faire cadeau de ces deux chapitres ; je m'engageai à adopter les enfants de sa plume comme s'ils étaient les miens, et, tout en leur laissant leur air de famille, à les habiller à la française.

Conscience me répondit une lettre charmante. A l'entendre, je lui faisais bien de l'honneur en le vo-

lant. Au reste, pour mettre ma susceptibilité à couvert, il me faisait don plein et entier des deux chapitres.

Je ne savais comment remercier mon confrère flamand de sa générosité et de sa bonne grâce.

Je ne trouvai pas d'autre moyen que de baptiser mon livre tout entier de son nom; il avait bien, en effet, le droit d'en être le parrain.

Voilà comment fut fait le premier roman que je composai en Belgique.

Voilà pourquoi il est intitulé *Conscience l'innocent*.

S'il a pu rappeler de loin ou de près le drame de *Claudie* ou la nouvelle de *la Mare au Diable*, *Conscience l'innocent* est parfaitement satisfait!

UN POËTE ANACRÉONTIQUE

Un poëte est mort dernièrement, de la vraie famille des poëtes, un frère de Millevoye et d'André Chénier, un doux reflet d'Anacréon, de Tibulle et d'Horace.

On le nommait Denne-Baron.

Beaucoup de mes lecteurs répondront peut-être qu'ils ne le connaissent pas.

C'est possible. Denne-Baron était vieux; il avait soixante et quatorze ans.

Il avait vu changer le goût du public, sans avoir l'orgueil de se dire qu'il était un de ces hommes qui ne sont point soumis aux influences frivoles et superficielles de la mode; puis, chose rare chez un poëte, Denne-Baron était modeste, plus que mo-

deste, timide; nous donnerons tout à l'heure la preuve de cette modestie et de cette timidité.

Je l'avais vu quelquefois dans ma jeunesse au café des Variétés, à l'époque où le café des Variétés était le rendez-vous de notre pléiade inconnue. C'était alors un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, avec une figure douce, sereine, placide, de beaux yeux bleus, du plus pur azur, avec de longs cheveux blonds, bouclés et légèrement couverts de poudre, encadrant son visage; quelque chose, dans l'ensemble, de Benjamin Constant et d'Alfred de Vigny.

Puis, un jour, le travail, cet ange sévère avec lequel je lutte depuis vingt-cinq ans, me prit corps à corps, m'entraîna dans la solitude du cabinet, et je perdis de vue Denne-Baron, travailleur lui-même, solitaire et rêveur.

Je le perdis de vue, mais je ne l'oubliai point.

Quand je fus, dans mes *Mémoires*, à cette heureuse époque de la vie où l'on voit tout en beau, où l'espérance, comme dit Lamartine, n'a point encore replié ses ailes d'azur, je me rappelai, entre Théaulon et Nodier, cette douce et mélancolique figure

de poëte, presque passée dans mon souvenir à l'état de songe, et j'écrivis :

« Il y avait au milieu de tout cela un poëte charmant, un poëte dont tout le monde aujourd'hui peut-être a oublié le nom, excepté moi, qui ai juré de me souvenir.

» Nous publiâmes, de lui, Adolphe et moi, une pièce de vers intitulée *Zéphyre*, inspirée, à ce que je crois, par le tableau de Prudhon.

« La voici; dites si vous avez jamais rien vu de plus suave (1) :

» Il est un demi-dieu, charmant, léger, volage,
Il devance l'aurore et, d'ombrage en ombrage,
Il fuit devant le char du jour.
Sur son dos éclatant où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
Vous le prendriez pour l'Amour.

» C'est lui qu'on voit le soir, quand les heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit;
C'est lui qui donne encore une voix aux naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux dryades,
Et leurs frais parfums à la nuit.

(1) Depuis l'époque où nous publiâmes cette pièce, le poëte y a ajouté plusieurs strophes.

» Zéphyre est son doux nom; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoin que les airs.
D'un souffle du printemps, d'un soupir de l'Aurore,
Dans son limpide azur le ciel le vit éclore
Comme un alcyon sur les mers.

» Ce n'est pas un enfant, mais il sort de l'enfance,
Entre deux myrtes verts tantôt il se balance;
Tantôt il joue au bord des eaux,
Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde
Et le nid léger des oiseaux.

» Souvent sur les hauteurs du Cynthe ou d'Érymanthe,
Sous les abris voûtés d'une source écumante
Il lutine Diane au bain,
Et, quand aux bras de Mars Vénus dort affaiblie,
Sur leur couche effeuillant un rosier d'Idalie,
Il les cache aux yeux de Vulcain.

» Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre,
De la sauvage Écho, du sommeil et de l'ombre,
Du Lion il fuit les ardeurs;
Parfois dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, son chant et ses douleurs.

» Puisses-tu, beau Zéphyre, auprès de ton poëte,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
Caresser un jour mes vieux ans;
Et, si le sort le veut, puisse un jour ton haleine,
Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
Bercer mes épis jaunissants! »

Hélas! si modeste que fût le souhait du poëte, il n'a pas été exaucé. Denne-Baron est mort comme meurent les poëtes, sans domaine et sans épis jaunissants.

Mais, quelque temps avant de fermer pour toujours son œil rêveur, il eut une joie, le pauvre poëte, dont les cheveux blonds étaient devenus des cheveux blancs ; il vit qu'un autre poëte, qu'il avait à peine connu, ne l'avait point oublié. Il vit repasser sous ses yeux des vers de sa jeunesse, frais de rosée, comme s'ils étaient nés de la veille et qu'une seule aurore eût passé sur eux. Alors il releva la tête, reprit quelque confiance et eut l'idée de m'écrire pour me remercier et me confier sa position.

Voici sa lettre. *Il n'a point osé me l'envoyer ;* je vous disais bien qu'il était modeste et timide, pauvre grand homme, et que je vous donnerais une preuve de sa modestie et de sa timidité.

« Mon cher monsieur Dumas,

» J'ai mille remercîments à vous faire de ce que vous avez bien voulu

Me sauver de l'oubli, pire encor que la foudre !

» Oui, j'ai caressé ces belles Circés, ces divines enchanteresses qu'on appelle les Muses ; ces sœurs astucieuses m'ont souri, reçu dans leurs bras même, quand la Jeunesse et la Fortune voltigeaient sur ma tête ; la Fortune surtout, dont l'éclat leur est si agréable, — *amœnum*, pour me servir d'un mot charmant de leur mélodieux idiome ; mais, dès qu'elles m'ont vu nu, elles m'ont sinon dédaigné, du moins abandonné.

» Mon cher monsieur Dumas, je prends la liberté d'abuser de vos précieux instants en vous adressant cette petite pièce de vers intitulée *le Coquillage*. Les deux acteurs de cette idylle sont *lui* et *moi*. J'y ai fait la peinture de sa félicité non interrompue en comparaison de celle trop vraie de mes malheurs. Porter envie au bonheur d'un coquillage est un sort bien triste. Lisez-le, mon cher monsieur, à vos moments perdus, soit qu'il flotte à l'aventure entre les ondes, soit qu'il luise, pâle et doux, au cou d'une madone.

LE COQUILLAGE

IDYLLE MARITIME.

» Dis, d'où viens-tu, beau coquillage!
Grotte d'émail! palais vermeil
D'un être qui fit de l'orage
Sa grande joie en son sommeil,
Qui, des nuits humant la tempête,
A chaque éclair sortait la tête,
Croyant que c'était le soleil?

» Viens-tu de ces mers de l'Aurore,
Où son regard, comme des fleurs,
Peint les coquilles et les dore
Et les polit avec ses pleurs?
Ou viens-tu de ces bleus abîmes
Dont les vagues aux hautes cimes
Du soleil roulent les ardeurs?

» Peut-être as-tu vu les sirènes,
Filles blondes d'Achéloüs;
Ou brui sous les pieds des reines,
Aux bains rocheux d'Alcinoüs;
Ou décoré la grotte humide
D'une amoureuse néréide
Dont le flot baisait les pieds nus.

» Peut-être, rose broderie,
Des bords où, plus vils que le plomb,
Les blocs d'or que l'onde charrie
Gênent le soc en son sillon,
Des grands fleuves quittant la bouche,
Aux lieux où le soleil se couche,
Suivis-tu les mâts de Colomb?

» Dis, d'où viens-tu, frais ermitage
D'un être vivant qui n'est plus?...
Est-ce la question d'un sage,
O poëte aux mots superflus?
D'où vient le palmier ou la fraise?
Le crabe oblique en sa falaise?
Les hommes, d'où sont-ils venus?

» D'où vient l'imperceptible arène,
Avec ses angles radieux?
D'où vient le Caucase et sa chaîne?
D'où viennent les globes des cieux?
D'où sort l'atome, corps palpable,
Et la pensée insaisissable?
D'où sort la vie? où sont les dieux?

» De cela sais-tu quelque chose,
Luisant jouet des flots amers?
Sais-tu pourquoi brille si rose
Ton toit qu'ont vernissé les mers?
Pourquoi s'est roulée en volute
Ta maison qui navigue et lutte
Contre les écueils aux flancs verts?

» Pourquoi dans son beau lit de nacre
Ton hôte eut de si douces nuits,
Lorsque le sort de sa dent âcre
Rongeait le dais de mon pourpris?
Tu n'en sais rien... Sais-je moi-même
Quel jour me prendra la Mort blême?
Quelle voix m'a dit : « Nais et vis? »

» Oh! qu'à ton sort je porte envie!
Sur les grèves, au fond des mers,
Combien ont frappé ton ouïe

De bruits sublimes et divers?
Combien d'ineffables spectacles,
De trésors, d'étranges miracles,
Dus-tu voir aux gouffres amers?

» Là, de bleus parvis de turquoises,
Là, d'un volcan le soupirail;
Là, des monts de nacre que boise
Un taillis de rouge corail;
Plus loin, aussi vieux que la terre,
Un énorme poisson de pierre,
Faisant briller ses yeux d'émail.

» Là-bas, du cœur en feu du globe,
Lancé par l'esprit infernal,
A demi flot, surgit un lobe
De roc, de soufre et de métal,
D'où tonnent cent mille fusées,
Où, sur les laves embrasées,
La nuit, Belzébuth donne bal.

» Là gît couché, bloc de rocailles,
Un général Carthaginois,
De qui les longs brassards d'écailles
Aux poissons causent des effrois;
Là, changée en roc sous les lames,
Gît la nef aux cinq rangs de rames;
Là, la jonque d'or d'un Chinois.

» Là-bas, de tous ses charmes brille,
Restée en sa fraîche saison,
Svelte, une toute jeune fille
Du temps d'Europe ou de Didon.
Roche d'albâtre jusqu'aux hanches,
Sur un beau lit de perles blanches,
Elle dort d'un sommeil sans nom.

» Coquillage, du Sud à l'Ourse,
Porté sur la crête des flots,
Tu rattrapes loin dans leur course
Bricks, sloops, régates et canots;
Sans mâts, sans boussole et sans voiles,
Tu changes de cieux et d'étoiles,
L'algue est ta couche au fond des eaux.

» Qu'il éclaire, qu'il vente ou tonne,
Lorsque le noir écueil n'en peut,
Dansant au bruit qui t'environne,
Tu flottes, tu vas où Dieu veut;
Tu t'ébats le soir dans la brume,
Tu te réjouis dans l'écume,
Et, moi, je suis triste s'il pleut.

» Quoi ! de la trombe tournoyante
Qui broie une escadre en son sein,
Ta maison sort plus chatoyante
Que si ton flot était serein;
La tempête polit la tienne,
La tempête emporte la mienne,
Et me jette sur le chemin.

» Ta vie était un doux voyage,
La mienne était liée au seuil.
Ma chaîne est scellée au rivage;
J'y vis, assis sur mon cercueil;
En vain vers la belle Ausonie,
Vers ses golfes pleins d'harmonie,
Je tends les bras, je lève l'œil !

» Sur ce bord frappé du tonnerre,
D'où je soupire après les flots,
Le mousse craint de prendre terre,

Et passe en sifflant sur les eaux;
Il lui faut les bords où l'on chante,
Une île verte qui l'enchante,
Une baie où soit le repos.

» Jamais berger pour une Annette,
En ramenant ses blancs agneaux,
Dans ces lieux n'enfla sa musette;
Il sait bien qu'ils n'ont pas d'échos.
Là, pas un siége de fougère,
Pas une fleur pour la bergère,
Pas une herbe pour les troupeaux.

» Tout veiné d'or — c'est être un marbre
Tombé d'un fronton ruiné.
Vermeil de fruits — c'est être un arbre,
Sur son sol par les pieds miné;
Mieux vaut être un duvet qui tombe,
Un nom inscrit sur une tombe,
L'enfant conçu qui n'est pas né!

» Dauphin, que ne puis-je à la nage
Longer les harems d'un vizir!
L'Ionie et sa molle plage,
Sunium, aimé du zéphyr;
Aux mers d'Hellé me jouer d'aise,
M'ébattre aux bains moussus d'Éphèse,
Voir Athènes et puis mourir.

» Frégate, ou caïque, ou galère,
Au nom du ciel, emporte-moi
Vers l'un des grands lieux de la terre,
Qui met le poëte en émoi;
Où Saint-Pierre gonfle son dôme,
Où brûle et fume encore Sodome,
Où Sion fait jaillir la foi!

» Mais nul ne cingle vers ma grève,
Adieu harems, eunuques noirs.
Hélas ! je n'aurai vu qu'en rêve
L'Asie et ses splendides soirs ;
Adieu tout ! soyeuses gondoles,
Chants d'Arioste, barcarolles ;
Adieu Naple aux flottants boudoirs.

» O Liban, candide montagne,
Cèdres de Dieu, tentes des saints,
Ombreux géants, sur la campagne
Ouvrant vos verdoyantes mains ;
Jourdain, qui chantes ou murmures
Jéhovah dans ton cours, eaux pures,
N'ai-je ouï que vos noms divins ?

» Mais, quant à toi, beau coquillage,
Toujours par voie et par chemin,
Tu te mets en pèlerinage,
Hantant chapelle et chapelain,
Et pars, selon ton beau caprice,
Pour Compostelle et la Galice,
Sur l'épaule d'un pèlerin.

» Jusqu'à ce qu'au Jourdain bénie,
Relique si douce à baiser,
A cent grosses perles unies,
Collier que juif ne peut priser,
Ou dans Madrid ou dans Lisbonne,
Au col de lis d'une madone,
Lasse, tu viennes reposer.

» Maintenant que nous avons causé en vers, mon coquillage et moi — ce pauvre coquillage que je

vous envoie, — laissez-moi vous dire ce qu'il vous dirait en prose, s'il pouvait parler. Supposez, cher monsieur Dumas, que c'est moi qu'il désigne.

» Brisé par le sort... »

Ici, chers lecteurs, la lettre devient trop intime, et j'en saute deux paragraphes.

Puis je reprends au dernier :

« Si j'osais vous demander dix minutes de rendez-vous à vos heures accoutumées, j'aurais du moins l'honneur et le plaisir de vous voir, moi qui demeure si loin du cœur de la ville éternelle.

» Je vous salue d'âme et de reconnaissance.

» Votre affectionné et dévoué,

» DENNE-BARON.

» Rue Monsieur-le-Prince, 63, quartier de l'Odéon.

» Paris, ce 27 avril 1854. »

Eh bien, cette lettre écrite, comprenez-vous cela, chers lecteurs, — ce grand poëte, cet excellent homme n'a pas osé me l'envoyer.

Il est mort le 5 juin dernier, disant :

— Vous porterez cette lettre à Dumas.

Et, en m'apprenant la mort de son père, hier, le fils me l'a apportée.

* * *

Essayer d'écrire la vie de Denne-Baron, ce serait raconter l'histoire d'une de ces sources d'eau pure qui sortent des flancs d'un rocher, et qui vont, à travers les prés, les champs, les bois et les fleurs, se perdre dans un fleuve.

Les tempêtes qui passent n'ont d'autre influence que de secouer sur son cours les feuilles des arbres qui l'environnent; les nuages qui chargent les airs n'ont d'autre résultat que d'assombrir ses eaux, parce que ses eaux réfléchissent le ciel.

La tempête passée, les nuages évanouis, on s'aperçoit que le ruisseau, miroir mobile, s'est attristé de la tristesse du temps, mais est resté pur.

Denne-Baron, en effet, ne se mêla à aucune de nos tourmentes politiques. Riche, beau, plein de talent à vingt-trois ans — à vingt-trois ans, il avait hérité de trente mille livres de rente de son père — il montait et descendait, en habit bleu-barbeau et l'épée au côté, les escaliers des Tuileries, avec ces

artistes que réunissait autour de lui le nouvel empereur : Talma, Luce de Lancival, Arnault, toute la pléiade impériale, enfin.

Napoléon tomba.

Un seul souvenir reste important pour Denne-Baron dans cette chute, qu'il regretta en poëte, comme on regrette un grand chêne qui tombe, une haute tour qui croule.

Denne-Baron était capitaine de la garde nationale dans la onzième légion.

La veille de la prise de la ville de Paris, on lui confia le poste de la barrière d'Enfer.

Il rassembla ses hommes et leur fit un discours à la fois ferme et simple.

— Mes amis, leur dit-il, on ne sait pas encore de quel côté l'ennemi va attaquer Paris; s'il l'attaque de notre côté, je compte me faire tuer en défendant le poste qui m'est confié ; que ceux qui sont dans la même disposition d'esprit que moi, viennent avec moi, que les autres restent chez eux !

Tous suivirent Denne-Baron. L'ennemi attaqua Paris du côté opposé; le canon gronda toute la journée du lendemain, et ce fut le maréchal Moncey

qui, vers le soir, prenant Denne-Baron entre ses bras, lui annonça que Paris était rendu.

Denne-Baron resta capitaine de la garde nationale jusqu'en 1815.

Le soir de la fuite de Lavalette, il commandait le poste du pont Neuf.

Un officier d'ordonnance arrive au grand galop, s'arrête devant le corps de garde, demande le capitaine.

Le capitaine sort.

— Monsieur, dit l'officier d'ordonnance, M. de Lavalette, qui devait être exécuté demain, vient de s'enfuir de la Conciergerie. Voilà son signalement. Vous arrêterez et vous fouillerez toutes les voitures qui passeront sur le pont Neuf.

Et l'officier d'ordonnance part au galop pour porter le même ordre à un autre poste.

— Qu'y a-t-il, capitaine? demandent les gardes nationaux en se pressant autour de Denne-Baron, et quel est l'ordre que vient de vous donner cet officier?

— L'ordre de laisser circuler librement toutes les voitures, et défense de regarder dans aucune d'elles.

Ce qui fut ponctuellement exécuté, du moins sur le point où commandait Denne-Baron.

On comprend que cette façon d'interpréter les ordres du gouvernement devait nuire à l'avancement militaire du poëte ; aussi fut-il cassé de son grade de capitaine.

Cette déchéance, au reste, fut sa seule punition.

Nous avons dit que Denne-Baron était riche.

Cette opulence d'un poëte irritait la destinée ; elle résolut de faire cesser cette anomalie.

Denne-Baron, qui habitait place Saint-Sulpice, n°6, eut l'idée d'aller habiter *une maison de campagne* que lui avait laissée son père, au bout de la rue Hauteville, à l'endroit où est située aujourd'hui la rue Lafayette.

Il mit les ouvriers dans cette maison.

De là un procès, deux procès, trois procès.

Denne-Baron n'a jamais bien pu expliquer la cause de ces procès, ne l'ayant jamais bien comprise. Seulement, ces procès furent le grand trouble de sa vie.

Au lieu de passer son temps à aller étudier à la bibliothèque Sainte-Geneviève ou à se promener à

la Glacière en faisant des vers, il lui fallait aller consulter ses avocats, faire des visites à ses juges, descendre vers le Paris boueux au lieu de monter vers la plaine verdoyante ; au lieu de lire et de relire ses *Racines grecques*, son Homère, son Virgile, son Horace, son saint Augustin, son saint Jérôme, il lui fallait étudier le Code, qu'en sa qualité de puriste, il trouvait, relativement, bien mal écrit.

Il avait un chien caniche noir qui répondait au nom classique d'Azor.

Azor était le compagnon habituel de Denne-Baron.

Seulement, peu à peu, Azor avait vu détourner le cours de ses promenades ; il suivait son maître dans les rues tortueuses de la Cité, dans la froide salle des Pas-Perdus, dans les nauséabondes études des huissiers.

Cela déplaisait encore plus à Azor, qui n'avait aucun intérêt direct à ces courses, qu'à son maître Denne-Baron.

De temps en temps, seulement, il restait une heure au poëte, et le poëte s'envolait comme un oiseau du côté des boulevards neufs, battant de l'aile et chantant.

C'étaient non-seulement les heures de joie du poëte, mais encore celles du pauvre Azor.

Aussi, peu à peu, voici ce qui arriva :

Azor, ne reconnaissant aucunement l'utilité de sa présence au palais de justice, suivait son maître jusqu'au moment où il lui voyait descendre la rue du Petit-Lion ou celle des Canettes.

Là, il secouait la tête, s'asseyait un instant sur son derrière, pour voir si son maître renoncerait à sa fatale résolution, et, voyant qu'il y persistait, la tête basse, la queue entre les jambes, il revenait à la maison.

Si, au contraire, son maître montait vers le Luxembourg, il s'élançait devant lui tout joyeux, sautant, aboyant, gambadant, courant après les pierres que lui jetaient les enfants, et les rapportant à son maître.

Un jour, Denne-Baron rentra bien content. Il venait de perdre son dernier procès.

Il était complétement ruiné.

Il ne lui restait qu'une rente de cinq cents francs, viagère et insaisissable.

Il quitta son charmant logement de la place Saint-

Sulpice, qui avait vu tant d'années calmes et heureuses, et alla demeurer rue de la Bienfaisance.

Devinez qui l'abandonna? — Ses amis? — Non, ce serait banal. — Son chien!

M. Azor avait ses habitudes, ses amours peut-être place Saint-Sulpice; il y resta, élisant domicile chez le portier, — suisse de Charles X.

Cependant, il n'avait point abandonné tout à fait son maître. De temps en temps, il venait lui faire une petite visite. Puis il ne vint plus.

Denne-Baron avait si bonne opinion des hommes et des animaux, qu'il pensa que, du moment où Azor ne venait plus, c'est qu'Azor était trépassé.

Il se détourna un jour de sa route pour passer devant son ancienne maison.

Azor était assis sur le seuil de la porte; clignant les yeux au soleil.

Denne-Baron revint sur ses pas : il venait de perdre une illusion.

Le monde allait de mal en pis. Les chiens devenaient ingrats!

Puis aussi, disons-le, ce que nous qualifions légèrement d'ingratitude n'était peut-être qu'une

vieille rancune déguisée. Un jour, le poëte avait renié Azor.

On était venu le chercher pour faire une visite à Virginie, cette belle et dévouée créature qui était la maîtresse du duc de Berry.

A la porte, Denne-Baron s'aperçut qu'Azor, que nul cependant n'avait convié à cette visite, avait suivi sa voiture. — Il pleuvait. Azor était littéralement couvert de boue, et justifiait le fameux proverbe : *Il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.*

Mais Azor était à la porte, et, qui pis est, à la porte de la belle Virginie.

Denne-Baron ne vit qu'un parti à prendre. — Il convia Azor à monter dans le fiacre. Azor, qui avait pleine confiance en son maître, et qui ne se doutait pas que son geste amical cachait une trahison, Azor sauta dans le fiacre, que son maître referma sur lui.

Puis, bien tranquille désormais, il suivit son introducteur chez la belle et gracieuse jeune femme.

On était au plus beau de la causerie, lorsque la femme de chambre ouvrit la porte du salon où se tenaient les causeurs, et que, par cette porte ou-

verte s'élança un monstre fangeux qui n'avait, nous ne dirons point forme humaine, mais forme canine.

Denne-Baron jeta un cri de désespoir : il avait reconnu Azor.

Il s'élança pour mettre Azor à la porte ; mais Azor fit un détour qui lui permit de s'essuyer, du bout du museau à l'extrémité de la queue, sur la robe de Virginie, et avec un regard lancé à son maître qui voulait dire :

[redacted]h ! tu me trouves bon pour t'accompagner dans les sales études de tes huissiers, et tu ne me trouves pas bon pour te suivre dans les salons des belles dames... — Attends !

Et Azor s'élança sur le canapé, où, comme tout chien bien élevé doit faire avant de se coucher, il fit trois tours sur lui-même et se coucha.

Denne-Baron offrait de tuer Azor sur la place même où le crime avait été commis ; mais la bonne Virginie ne voulut pas même qu'on le dérangeât.

Notre impartialité de biographe nous force à citer cette anecdote, laissant nos lecteurs en tirer une moralité qui, nous l'espérons, viendra à la décharge d'Azor.

Denne-Baron était d'une propreté tout aristocratique. Il était impossible de voir des mains plus soignées qu'il ne les avait, une barbe plus consciencieusement faite que la sienne.

Jusqu'en 1830, il poudra ses beaux cheveux blonds, qui commençaient à grisonner lorsque je l'ai connu, en 1826. Tant qu'il fut riche, il en fut du coiffeur comme d'Azor : le coiffeur vint à lui.

Devenu pauvre, il fut forcé d'aller au coiffeur.

Le coiffeur tenait sa place dans la vie de Denne-Baron. Disons donc un mot de ses coiffeurs.

Son premier coiffeur, celui de son opulence, demeurait au bas de la rue de l'Odéon.

Tous les jours, à huit heures, il entrait dans la chambre à coucher de Denne-Baron, et, de même que le valet de chambre de Saint-Simon réveillait tous les jours son maître en lui disant : « Monsieur le comte, rappelez-vous que vous avez de grandes choses à faire! » l'artiste en chevelure réveillait le poëte en lui disant :

— Monsieur Denne-Baron, il faut vous coiffer.

Alors Denne-Baron ôtait le bonnet d'Astrakan orné d'un galon d'or avec lequel il couchait, et livrait

sa tête au coiffeur. L'opération durait une heure.

Un jour, Denne-Baron eut l'idée d'utiliser ce temps, qui lui paraissait un peu long, en apprenant le grec à son coiffeur.

Au bout de six mois, le coiffeur entendait le grec; au bout d'un an, il le baragouinait; au bout de deux ans, il le parlait, non pas comme Homère, mais comme Ajax.

La leçon de grec prise, Denne-Baron coiffé, l'artiste se retirait. Denne-Baron, au risque du dommage qui pouvait en résulter pour sa coiffure, remettait son bonnet d'Astrakan sur sa tête et se rendormait jusqu'à onze heures.

Denne-Baron ruiné, il en fut du coiffeur comme d'Azor. Azor avait oublié son maître, auquel il devait le pain du corps; le coiffeur oublia qu'il devait au poëte le pain de l'esprit.

Il ne voulut faire aucun rabais dans ses visites. Denne-Baron ne put le garder.

Alors il allait se faire coiffer au hasard.

Une des grandes douleurs du poëte avait été de ne plus faire de musique.

Denne-Baron, élève de Dupont, était excellent

violoncelliste. Il avait un violoncelle de Lupeau. Un jour, il dut s'en séparer. Le violoncelle lui avait coûté quinze cents francs; on lui en donnait mille.

Denne-Baron allait donc sans coiffeur et sans violoncelle, lorsqu'un jour, d'une boutique de coiffeur de la place Saint-Étienne-du-Mont, il entendit sortir les sons de son instrument bien-aimé.

Il s'arrêta, écouta, entra.

Peut-être le poëte n'avait-il pas grand besoin d'être coiffé, mais le musicien avait besoin de rejouer du violoncelle.

Il s'assit, livra sa tête au coiffeur, tout en lui demandant la permission de prendre le violoncelle entre ses jambes.

Le coiffeur, qui se croyait d'une force supérieure, y consentit, avec la condescendance de l'orgueil qui s'attend à un triomphe. Mais, au premier coup d'archet, M. Auguste reconnut un maître.

Le coiffeur s'appelait Auguste.

A partir de ce moment, il y eut sympathie entre les deux *artistes;* poëte et musicien s'entendirent, et la coiffure ne fut plus qu'un détail.

Denne-Baron alla tous les deux jours se faire coif-

fer chez Auguste, et, tous les deux jours, il eut la satisfaction de jouer pendant une demi-heure du violoncelle.

Il y a deux mois, pour cause d'utilité publique, on a abattu la maison de M. Auguste.

Que sont devenus le coiffeur et la basse? Je n'en sais rien ; seulement, je sais que M. Auguste changea de quartier et que cette dernière joie fut enlevée au poëte; car le poëte, comme il me le dit lui-même dans sa lettre, demeurait fidèle au culte de ces décevantes Circés qu'on appelle les Muses.

Partout il faisait des vers.

Un soir, en suivant sa rêverie, comme Horace, il s'était perdu dans la Cité, et, vers minuit, par un magnifique clair de lune, il était arrivé devant Notre-Dame.

La masse gigantesque se détachait en vigueur sur l'azur du ciel, illuminée qu'elle était à ses angles par l'orbe de la lune, qui montait derrière elle comme un bouclier d'or.

Denne-Baron s'arrêta, regarda le splendide spectacle, et les premières strophes d'une pièce de vers qu'il bâtissait lui vinrent à l'esprit.

Voici les strophes :

Le jour meurt : le clocher et sa flèche gothique
Dans la vapeur du soir s'effacent lentement.
La lune, qu'à mes yeux cachait leur masse antique,
Comme une lampe d'or s'élève au firmament.

A l'heure où tout se tait au fond du monastère,
Elle aime à se mirer dans les sombres vitraux,
Elle aime à pénétrer dans le chœur solitaire,
Elle aime à se jouer sur les noirs chapiteaux.

La voix du monde expire au pied de ces murailles...

Denne-Baron en était là quand il se sentit saisi violemment au collet, et quand une voix, au lieu d'expirer au pied des murailles de Notre-Dame, lui demanda violemment :

— Que faites-vous là?

Denne-Baron n'aimait pas à être dérangé quand il composait. Grand et vigoureux, il écarta de la main cette main trop familière et, à la question : « Que faites-vous là? » il répondit :

— Que vous importe ?

Puis il reprit :

La voix du monde expire au pied de ces murailles...

— Ce n'est pas tout cela, reprit la voix, il faut nous suivre.

Et la même main brutale ressaisit le poëte au collet.

— Vous suivre, et pourquoi?

— Parce qu'on ne stationne pas sans mauvaise intention, à une heure du matin, devant les tours de Notre-Dame.

— Ah çà! mais, vos tours de Notre-Dame, n'avez-vous pas peur que je ne les mette dans ma poche?

— Monsieur, vous insultez les agents de l'autorité!

— L'autorité est une sotte si elle empêche les poëtes de faire des vers au clair de la lune, et ses agents sont des niais; laissez-moi tranquille.

On comprend que le poëte venait de gâter complétement son affaire.

Les agents de l'autorité le conduisirent au corps de garde du Petit-Pont et le recommandèrent à l'officier du poste, comme un féroce perturbateur de la tranquillité publique.

L'officier du poste était, par bonheur, un homme du monde, poli et intelligent, il vit bien vite à qui il avait affaire.

— Monsieur, dit-il au poëte, je regrette d'être obligé de vous garder, jusqu'à ce que deux de vos amis

vous réclament ; vous pouvez les envoyer chercher tout de suite, s'il vous déplaît de passer la nuit ici ; si, au contraire, vous tenez à ne déranger personne, attendez à demain matin ; ma chambre sera la vôtre.

—Monsieur, dit Denne-Baron, je vous remercie de votre courtoisie ; mais j'aurais regret de déranger mes amis à une pareille heure ; en outre, je suis en train de faire une élégie qui vient assez bien, je voudrais la finir tranquillement, et le lieu me paraît favorable ; tandis qu'en sortant, je pourrais être arrêté une seconde fois et conduit à un poste dont le chef serait moins poli que vous.

— Monsieur, répondit l'officier en s'inclinant, je vous ai dit que cette chambre était la vôtre. Voici de l'encre, du papier et une plume qui ne se doutait pas qu'elle aurait, cette nuit, l'honneur de servir à un poëte.

Et l'officier se retira.

Denne-Baron avait, pendant qu'on l'arrêtait et qu'on le conduisait au corps de garde, fort avancé son élégie.

Aussi prit-il la plume, et écrivit-il sans interruption la pièce entière.

Quand le prisonnier écrivit le dernier vers, il faisait grand jour.

Il n'eut donc aucun scrupule d'envoyer chercher deux de ses amis : Étienne Jordan, quai des Grands-Augustins ; Ladvocat, au Palais-Royal.

Ladvocat était non-seulement l'éditeur, mais encore l'ami de ceux qu'il éditait. Ladvocat venait d'éditer la traduction en vers de Properce.

Il accourut avec Étienne Jordan ; ces messieurs répondirent de Denne-Baron, prouvèrent qu'il avait pignon sur rue, et le poëte leur fut rendu.

Tous deux l'accompagnèrent rue de la Bienfaisance, où il demeurait alors, afin d'attester à madame Denne-Baron de la chasteté de son absence nocturne.

Il y avait bien, comme témoignage, la pièce de vers que nous venons de citer ; mais madame Denne-Baron savait que son mari faisait des vers partout et en toute circonstance.

L'attestation des deux témoins n'était donc pas aussi inutile qu'on pourrait le croire.

Nous avons dit que Ladvocat avait imprimé la traduction de Properce. Quoique la générosité de

Ladvocat vis-à-vis des auteurs soit, et cela à juste raison, passée en proverbe, il n'avait pas dû payer cette traduction bien cher à notre poëte.

Par bonheur, sur la proposition de M. Sosthènes de la Rochefoucauld, dont on retrouve souvent le nom lorsqu'il est question d'actions pareilles, Charles X accorda quatre cents francs de pension à Denne-Baron.

Denne-Baron avait gardé un pieux souvenir de cette grâce qu'il n'avait point sollicitée, et, de 1827 à 1854, il ne manqua jamais une seule fois de mettre, au premier jour de l'année, son nom chez M. de la Rochefoucauld.

Quelques amis, au reste, lui étaient restés fidèles : Charles Devéria, Abel Hugo, James Rousseau; Chenavard, Villemarest, Saintine, Ferdinand Langlé, Viennet.

La révolution de juillet arriva.

Quoique vivement impressionné, comme tout poëte, par ce tremblement de trône, il était resté pendant les trois jours à Paris. Le jeudi matin, M. Lamorlière, son camarade de collége, ancien banquier, vint le voir, en lui disant que la journée serait terrible,

que le peuple devait piller, et que, quittant Paris avec ses filles pour se rendre à sa maison de campagne de Fleury, il l'invitait, lui, Denne-Baron, à sauver ce qu'il avait de plus précieux, et à venir le rejoindre à la campagne ; s'il prenait ce parti, il le priait d'aller chercher, au collége Henri IV, le jeune Lamorlière, son fils, et de l'amener avec lui à Fleury.

Denne-Baron crut à la lettre ce que lui disait son ami. Il envoya sa femme éveiller son fils Dieudonné, qui devait servir de compagnon et de défenseur à sa mère, et il courut au collége Henri IV éveiller et faire lever le jeune Lamorlière.

Tout le monde était réuni à la campagne, chacun ayant les yeux tournés sur Paris, quand on vit venir de loin, à pied, Denne-Baron et l'enfant.

Denne-Baron traînait l'enfant par une main, et portait de l'autre, dans une serviette, un paquet qu'il avait fait à la hâte des habits, des mouchoirs et des chemises de collége.

On courut au-devant d'eux, on se hâta de décharger Denne-Baron du paquet ; mais alors on s'aperçut qu'il ne restait plus que la serviette.

Denne-Baron, distrait comme un poëte, avait semé

par les chemins toute la garde-robe de l'enfant.

Quant à lui, les seules choses qu'il eût sauvées du pillage qui devait avoir lieu, c'était son Homère et une bouteille d'eau de Cologne.

Denne-Baron, tout pauvre qu'il était, avait, du temps de son luxe, gardé le goût des parfums.

Trois jours après, Denne-Baron revint à Paris. Le peuple n'avait pas pillé, et le poëte retrouva sa maison comme il l'avait laissée.

Son sort s'améliora même de cette révolution de 1830, qui l'avait tant effrayé.

Viennet, un des amis les plus dévoués, un des plus excellents cœurs qui existent sous des excentricités classiques, profita de sa situation à la cour pour faire augmenter à trois reprises différentes la pension de Denne-Baron.

Chaque fois augmentée de deux cents francs, la pension fut portée à mille. Il y avait encore loin de là à la médiocrité dorée d'Horace, et au repos qu'un dieu avait fait à Virgile. Mais Louis-Philippe n'était pas Auguste.

Il est vrai qu'il n'avait non plus jamais été Octave.

Avec ses cinq cents livres viagères, cela faisait à Denne-Baron quinze cents francs par an.

Eh bien, nul n'entendit jamais se plaindre cet homme qui avait eu trente mille livres de rente.

Une fois ou deux seulement, prêt à plier, craignant de rompre, il appela Dieu à son aide.

Voici un des cris de douleur et d'espérance à la fois qui lui échappèrent :

Comme une biche haletante
Tourne ses yeux vers le torrent,
Seigneur, mon âme est dans l'attente,
Écoutez son souffle expirant;
De votre présence altérée,
De votre demeure sacrée
Quand touchera-t-elle le seuil?
O Dieu vivant, bonté puissante,
Sur votre face éblouissante
Reposerai-je encore mon œil?

Sous ses maux mon âme courbée,
Nuit et jour gémit en un lieu
Où, dans sa souffrance absorbée,
On lui crie : « Où donc est ton Dieu? »
De pleurs nourrie, en sa détresse,
Elle rêve aux jours d'allégresse,
Quand, dans la maison du Seigneur,
Après des festins magnifiques,
Ma voix se mêlait aux cantiques
Que tout Sion chantait en chœur.

Pourquoi tomber en défaillance,
Mon âme? En Dieu mets ton espoir,
Mieux qu'aux temps de notre opulence
Nos yeux peuvent encor le voir!
Sa douce présence est ma vie;
C'est mon Seigneur! Gloire infinie,
Gloire à jamais à son saint nom!
Quand reverrons-nous les rivages,
La colline, les frais bocages
Du riant Jourdain et d'Hermon?

Seigneur, sur moi croule la cime
Des cieux brisés et rugissants,
Et l'abîme invoque l'abîme
Aux cris de tes flots mugissants.
De la sainte miséricorde
Qu'à ses élus le ciel accorde,
Je goûtais les précieux fruits;
Jours brillants d'amour et de joie,
Dans les ennuis où je me noie
Vous êtes-vous évanouis?

Non; du doux feu de la prière
Mon cœur sans cesse entretenu,
Dit à Dieu : « Vous êtes la pierre
Qui m'avez toujours soutenu;
Du sort ennemi qui m'opprime,
Faible et languissante victime,
Quand viendrez-vous briser mes fers?
Vous m'oubliez dans ma détresse,
Et cette voix me dit sans cesse
Où donc est le Dieu que tu sers? »

On entend sur ma triste couche
Mes os se briser de douleurs;

La mort livide est sur ma bouche,
Mes yeux sont éteints dans les pleurs.
O mon âme, reprends courage,
Rendons un solennel hommage
Au seul Dieu qui nous peut sauver ;
Nous reverrons son tabernacle
Et le saint temple où son oracle
Sur nous doit encore s'élever.

Dieu entendit le poëte et lui donna la force.

Voulez-vous lire les conseils que le saint vieillard donnait, il y a un an, à son petit-fils, au moment où il allait faire sa première communion ?

« Mon cher petit Émile,

» Ce nom qui t'a été donné est, sans que tu t'en doutes, un nom véritablement chrétien. Il est grec, et consacré par les Pères de cette Église dans laquelle tu vas entrer demain. Αἰμίλος, veut dire *beau, doux, prévenant.*

» Ce sacrement, appelé *communion*, est un pacte fait avec Dieu et les hommes : c'est la communauté divine et humaine. Conserves-en la mémoire, mon enfant ; lorsque tu n'auras plus de moi qu'un souvenir, ce sacrement te soutiendra dans la vie ; dans ton âge mûr, il t'apprendra à supporter ses chances

si aventureuses, soit prospérité, soit adversité. Déjà, vieux patriarche que je suis, j'étends ma main sur ta jeune tête et te bénis, et te mets sous la protection de ton Créateur, qui te regarde d'un œil si favorable, puisqu'il t'a rendu meilleur et t'a illuminé dans la première voie de ton existence. Dieu aime les petits enfants ; c'est son divin fils qui, baissant ses puissants et doux regards sur eux, a dit : « En » vérité, en vérité, je vous le dis, qui ne ressemblera » pas à l'un d'eux, n'entrera pas dans le royaume de » mon Père. »

» Je t'embrasse, mon cher enfant ; j'irai te voir au pied de l'autel où te sera donné, par son ministre, le pain de Dieu, qui seul rend bon et fort dans la route de l'existence, et qui donne enfin la vie que je te souhaite, la vie longue et heureuse. Sache bien qu'il n'y a sur terre qu'un ami, c'est Dieu; celui-là ne trompe jamais. Tu as un père et une mère qui t'aiment tendrement ; fais tout ce que ton jeune âge te permet pour leur rendre la pareille ; ne les afflige point par tes propos parfois inconvenants et même insensés ; aie sans cesse en ta mémoire ce jour où les rayons divins, où la raison d'en haut a fait

battre ton jeune cœur, et te suivra son flambeau à la main sur la route de la religion chrétienne, cette amie de l'homme, cette aimable consolatrice que la grâce a formée de ses ineffables mains.

» A demain, cher enfant! à demain, jour où je te verrai rayonnant de l'immortalité que donne ce pain céleste.

» DENNE-BARON. »

Au reste, Denne-Baron avait fini par s'isoler peu à peu; il n'y avait plus que deux endroits qu'il fréquentât: le Luxembourg, où tous les enfants le connaissaient et le saluaient; la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il avait son fauteuil.

A propos de fauteuil, il eut un jour une voix pour l'Académie. Il ne sut jamais qui lui avait fait ce don non sollicité.

Il soupçonna toujours Viennet.

Il faisait ses vers en se promenant, s'arrêtant comme Horace à regarder jouer des enfants, à voir voler un papillon, à ramasser quelque coléoptère aux vives couleurs.

La dernière fois que je le rencontrai, il y a quinze ans à peu près de cela, il était arrêté au Luxembourg,

et, d'un œil de satisfaction, suivait une bête du bon Dieu, qui suivait à petits pas la ligne de son doigt, ouvrant de temps en temps les ailes comme pour s'envoler, et les refermant pour continuer son chemin.

Je lui frappai sur l'épaule. Il tourna vers moi son doux et placide visage, et sourit en me reconnaissant.

— Que faites-vous là, mon grand poëte? lui demandai-je.

— Je regarde un de mes contemporains, dit-il.

Comme s'il n'eût attendu que ces mots, le contemporain ouvrit pour la troisième ou quatrième fois ses ailes et s'envola.

Alors, je pris le bras du poëte.

Je lui demandai de ses nouvelles.

— Ah! me dit-il, vous me voyez triste et gai tout à la fois.

— Comment cela?

— Parce qu'il m'est arrivé ce matin une aventure qui me fait à la fois plaisir et peine.

— Dites-moi l'aventure.

— Imaginez-vous que je me promenais sur le bou-

levard Montparnasse, lorsque je rencontre un vieillard de soixante et dix ans, qui me regarde et qui, s'approchant de moi, me dit :

» — Vous êtes M. Denne-Baron?

» — Oui, monsieur, répondis-je.

» — Vous ne me connaissez pas ?

» — Je n'ai point cet honneur, monsieur.

» — Je suis l'ancien maître de latin de madame Denne-Baron.

» Vous savez que ma femme sait le latin comme Cicéron ; elle a traduit Virgile.

— Je ne le savais pas. Et votre maître de latin ?

— Il me regardait sans rien dire ; mais je voyais bien qu'il voulait me dire quelque chose.

» — Monsieur, lui demandai-je, vous aviez un but en m'abordant ?

» — Je voulais vous avouer, monsieur, que je n'avais pas mangé depuis hier midi, et que j'ai très-faim.

» — Oh ! que c'est heureux ! m'écriai-je.

» — Comment, que c'est heureux ?

» — Oui, je n'ai pas déjeuné et j'ai cent sous sur moi ; nous allons déjeuner ensemble.

» Et, continua Denne-Baron, je l'ai emmené dé-

jeuner; ce qui m'a fait plaisir et peine en voyant la faim qu'il avait.

J'étais pressé, je serrai la main de Denne-Baron. Je ne l'ai pas revu depuis.

Cependant, quoiqu'il gardât toujours son charmant sourire, son placide esprit, ses courtoises manières, Denne-Baron allait s'affaiblissant.

Il y a quelques jours, il fut invité à dîner chez un de ses amis; depuis plus de trois mois, il ne mangeait plus que du potage.

Il en prit deux cuillerées et sentit que son estomac refusait d'en recevoir davantage.

Il se leva de table et se trouva presque mal. On le ramena chez lui.

Madame Denne-Baron était allée dîner de son côté; elle rentra vers huit heures et le trouva couché.

Il la rassura autant qu'il put, mettant son malaise sur le compte d'une indisposition passagère.

Le lendemain, en effet, il allait mieux.

Cependant, il ne put se lever; le soir, il lui prit un tremblement.

Le samedi, il y avait amélioration.

Le dimanche, la poitrine s'oppressa; son fils vou-

lut aller chercher un vieil ami de la famille, le docteur Delpech, un esprit savant, un grand cœur.

Delpech n'était pas chez lui.

M. Denne-Baron fils ramena un jeune médecin, qui voulut bien suppléer le docteur Delpech.

Le jeune médecin tâta le pouls du malade, prit Dieudonné à part, et lui dit :

— Si votre père a quelques affaires à régler, il n'a pas de temps à perdre.

Hélas ! le pauvre malade, n'ayant pour toute fortune que ses deux pensions viagères, l'une de mille, l'autre de cinq cents francs, n'avait, par malheur, aucune affaire à régler.

Le lundi matin, il demanda l'abbé Noël, prêtre très-pieux et très-instruit, neveu de l'ancien conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, M. Chevalier.

M. Noël n'était pas chez lui.

Lorsque Dieudonné rentra, il trouva son père les yeux fermés.

— Comment vous sentez-vous, mon père? lui demanda-t-il.

Denne-Baron rouvrit les yeux, et, souriant :

— C'est la fin, dit-il, et je trouve que c'est bien long.

Un instant après, une dame entra, qui venait demander de ses nouvelles.

— Mon ami, lui dit sa femme, c'est madame une telle.

Il rouvrit encore les yeux.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame, dit-il avec un mouvement de la tête et de la main.

Puis il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, sa main près de lui, leva les yeux au ciel et soupira.

Il était mort !

LA REVUE NOCTURNE

Je ne sais, chers lecteurs, si vous vous rappelez une admirable lithographie de Raffet, intitulée *la Revue nocturne.*

C'est tout simplement un chef-d'œuvre.

L'autre jour, en achetant des Flaxman chez Lecomte, boulevard des Italiens, n° 5, elle me tomba sous la main.

Je l'adjoignis à mes Flaxman. — Elle coûte soixante-quinze centimes, soit dit en passant, pour que vous voyiez bien que ce n'est point la peine de vous en priver.

Elle fut inspirée à Raffet par la ballade allemande de Sedlitz.

Je ne sais pourquoi l'idée me vint, en revoyant

cette lithographie, de mettre la ballade en vers français.

Quand une de ces idées-là me vient, je n'ai plus de tranquillité que la chose ne soit faite.

Par bonheur, elles ne me viennent pas souvent.

Je cherchai dans mes vieux papiers, et je trouvai un mot à mot en prose de la ballade de Sedlitz.

Voici la forme que je lui donnai; peut-être aurais-je aussi bien fait de lui laisser celle qu'elle avait.

Au reste, vous en jugerez.

Quand l'heure funèbre est venue,
Que minuit tinte à l'unisson,
Et que du bronze dans la nue
S'est éteint le dernier frisson,

Soulevant de son front livide
La froide pierre du tombeau,
S'éveille un tambour invalide,
Dans son uniforme en lambeau!

Il fait résonner sa baguette
Sur la caisse au bruit sans pareil,
Et, de ses deux mains de squelette,
Avant le jour bat le réveil.

Soudain, aux roulements qui grondent
Sur le fantastique tambour,

Tous les vieux soldats morts répondent
Et se réveillent à leur tour.

Ceux que la presqu'île italique
Ensevelit sous ses lauriers;
Ceux que l'Espagne catholique
Égorgea sous ses oliviers;

Ceux que l'Égypte, courroucée,
Sous son sable ardent calcina;
Ceux que, dans son onde glacée,
Engloutit la Bérésina!

Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes
Qui virent leurs combats géants,
S'élancent, saisissant leurs armes,
Hors de leurs sépulcres béants!

Alors, les belliqueux squelettes
Forment leurs sombres escadrons;
En tête marchent les trompettes,
Soufflant dans leurs muets clairons.

Voici, fourmillant dans les piques,
Les lanciers aux habits pourprés;
Voici les cuirassiers épiques
Aux manteaux blancs, de sang marbrés.

Voici les hussards qui menacent
L'ennemi qu'ils vont disperser;
Voici les lourds dragons qui passent,
Sans qu'on les entende passer.

Ils volent dans des flots de poudre,
De leurs sabres droits fendant l'air
Et, comme pour braver la foudre,
Chaque lame lance un éclair.

Puis voici les grenadiers mornes,
Marchant toujours du même pas;
C'étaient eux qui brisaient les bornes,
Limites des anciens États;

Eux qui, dans les sanglantes fêtes,
Traînant les rois par les cheveux,
Changeaient les couronnes de têtes
Quand le maître avait dit : « Je veux! »

Le maître, le voici. Silence!
Du tombeau le dernier il sort;
Sur son cheval blanc il s'élance;
— Salut, César imperator!

Redingote grise et râpée,
Habit vert et petit chapeau,
Au flanc gauche sa courte épée,
Sur son front l'ombre d'un drapeau!

C'est lui, tel qu'à l'éclair des glaives
Nos pères le virent, passant;
Et tel que nos fils, dans leurs rêves,
Le verront toujours grandissant,

O lune! sors de ton nuage,
Et verse sur lui tes rayons;
L'empereur au pâle visage
Vient manœuvrer ses bataillons.

— Halte, soldats! Présentez armes!
Il passe dans les rangs glacés,
Et l'on voit se mouiller de larmes
L'œil creux de tous ces trépassés.

Puis, quand du centre à ses deux ailes,
César est las de galoper,
Les rares chefs, restés fidèles,
Autour de lui vont se grouper.

Lors, au plus proche capitaine,
Le mot d'ordre est par lui jeté,
Et, de rangs en rangs, dans la plaine,
A voix basse il est répété.

Mais qui peut sur l'avenir sombre
Arrêter un regard certain?
— Austerlitz et Wagram! dit l'ombre;
— Waterloo! répond le destin.

Comme toute poésie allemande, même de poëte médiocre, la ballade de Sedlitz est pleine de ce sentiment vague et mystérieux qui fait des Allemands les premiers rêveurs du monde.

Nous espérons ne lui avoir rien ôté de sa couleur vaporeuse et fantastique.

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME

Je veux répondre à quelques interpellations autographes et imprimées qui m'ont été faites touchant le magnétisme, lors de la publication de mon roman de *Joseph Balsamo*.

Une de ces interpellations, — interpellation d'autant plus importante pour moi que je me l'étais faite à moi-même, — était celle-ci : « Le sujet dort il, ou fait-il semblant de dormir? » Ce qui pouvait se traduire par ces mots : « Y a-t-il compérage entre le magnétisé et le magnétiseur? »

La question était difficile à résoudre. Ce n'était ni au magnétiseur ni au magnétisé qu'il fallait faire cette question. Ils étaient trop intéressés dans la ré-

ponse pour que leur témoignage ne fût point attaquable au premier chef.

Aussi me disais-je tout bas : « Je ne croirai bien sincèrement que lorsque j'aurai endormi un somnambule moi-même, et sans qu'il sache que je l'endors. »

Le hasard vient de résoudre victorieusement la question.

Dimanche dernier, Alexis m'avait demandé à jouer *la Fiole de Cagliostro* sur le théâtre de Saint-Germain; il désirait se faire voir par moi dans un rôle d'amoureux. J'avais arrangé l'affaire avec le directeur du théâtre, et il avait été convenu qu'Alexis, dans la soirée du susdit dimanche, jouerait le rôle de Derval, et sa femme celui de Déjazet.

Le dimanche est le jour où je reçois plus particulièrement mes amis; et, dimanche, j'avais belle et bonne réunion. Cette réunion se composait de MM. Louis Boulanger, Séchan, Diéterle, Despléchin, Delanoue, Jules de Lesseps, Collin, Delaage, Bernard, Monge, Muller, etc.

M. Jules de Lesseps avait, en outre, amené deux de ses amis, à lui, qui, pour la première fois, me

faisaient l'honneur de me visiter. L'autre moitié du genre humain — la plus belle, eût dit M. Demoustier, — avait aussi ses représentants. Seulement, comme je vis tant soit peu en garçon, on me permettra de ne désigner ces dames que par des initiales, et au fur et à mesure des besoins de la narration.

Toute cette société était venue, chacun m'avait dit pour moi ; mais, aux questions qu'on m'avait faites sur Alexis et M. Marcillet, il était difficile de deviner que l'espoir d'une séance magnétique n'était pas absolument étranger à cette réunion, un peu plus nombreuse que de coutume.

Aussi le désappointement fut-il grand lorsque j'annonçai qu'Alexis jouant le soir, je n'avais pas cru devoir commettre l'indiscrétion de lui demander une séance le jour où il jouait.

A trois heures, toutes les espérances furent cependant ranimées par la nouvelle qu'Alexis était au jardin. On se précipita pour voir au moins le somnambule, puisqu'on ne pouvait voir le somnambulisme, et le dernier espoir s'évanouit quand on vit qu'Alexis était venu seul avec sa femme, et avait oublié M. Marcillet à Paris.

Alexis fut fort grondé de cet oubli, et surtout par moi. J'avais à remercier une fois encore M. Marcillet de sa dernière séance, et cette occasion m'était enlevée, au moins pour ce dimanche-là.

Les autres regrets, manifestés hautement et sincèrement, étaient un peu plus égoïstes que les miens. Je regrettais M. Marcillet pour lui-même; les autres, qui ne le connaissaient pas, le regrettaient pour Alexis.

Quelques gouttes d'eau tombèrent; on monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un si vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ses miracles, qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda; mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi.

— Endormez-le, me dit-il tout bas.

— Moi? Est-ce que je sais endormir les gens autre part qu'au théâtre et dans les bibliothèques? Est-ce que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie?

— Ne faites rien de cela; endormez-le par la simple force de votre volonté.

— Que faut-il faire, dans ce cas-là?

— Dites en vous-même : « Je veux qu'Alexis dorme. »

— Et il dormira?

— C'est probable; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

— C'est possible; mais alors j'ai de la volonté comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

— Essayez toujours.

— Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

— Cela ne fait rien.

— On se moquera de moi si je ne réussis pas.

— Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi?

— Ah! comme cela, je le veux bien.

Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

— Je veux qu'il dorme!

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

Il n'y avait point de doute, au moins pour moi ; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur ; en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque entièrement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur ; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

— Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir ; vous me tueriez.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

— Une grande secousse nerveuse ; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

— Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

— En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

— Ah ! dit-il, cela va mieux.

— Assez bien pour nous donner une séance ?

— Oui; seulement, ne me faites pas lire ; vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse, que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

— Jouerez-vous aux cartes?

— Oui, à merveille.

— Pourrez-vous reconnaître les objets, dire d'où ils viennent ?

— Oui.

— Pourrez-vous voyager, voir à distance?

— Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

— Eh bien, une partie de cartes avec Séchan, tenez ; c'est l'incrédule de la société.

— N'importe.

J'approchai Alexis de la table; Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le som-

nambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder une fois ses cartes ; il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

A la fin de la seconde partie, on tint Alexis quitte de cet exercice, si extraordinaire qu'il fût, tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et, tirant une bague de son doigt :

— Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, dites.

— Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

— Oui, c'est vrai.

— Vous avez fait monter la pierre un mois après.

— C'est encore vrai.

— Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans?

— C'est cela même. Maintenant, pouvez-vous me dire où est cette dame?

— Oui.

Il chercha quelques instants.

— Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer ; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la bague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fit Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

— Ce n'est donc pas l'Américaine? lui demandai-je.

— Non, en vérité; c'est une personne que tu ne connais pas.

— Et qui demeure?

— Rue Sainte-Appoline.

— Ah ! très-bien !

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

— Eh bien, dis-je à Alexis, nous sommes d'accord ; cherchez, maintenant.

— Ah ! je suis dans une rue qui longe le boulevard ; seulement, je ne la connais pas.

— Eh bien, lisez son indication à l'angle.

— J'aime bien mieux la lire dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit : « Saint-Appoline. »

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre, que l'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descendis et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

— Ah! lui dis-je, mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme; je voudrais en arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien : son immortalité!

— Et de quelle façon expérimentez-vous?

— Vous allez voir; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote, et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

— Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, qui est ce monsieur, et ce qu'il fait?

— Oui, à merveille, car monsieur a la foi; c'est même un excellent chrétien.

— Mais sa profession?

— Docteur.

— Vous vous trompez, Alexis.

— Oh! je m'entends; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

— Maintenant, demandai-je, pouvez-vous dire où monsieur exerce ses fonctions?

— A merveille. Oh! ce n'est pas loin; c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici. Tiens! je vois des jeunes gens en uniforme; ils sont boutonnés depuis le col jusqu'à la ceinture.

— Y en a-t-il beaucoup?

— Oui, beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collége militaire.

— Pouvez-vous dire lequel?

— Sans doute; le nom du collége est-il sur les boutons?

J'interrogeai M. Villette du regard.

— Oui, dit-il.

— Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

— Collége Saint-Cyr, dit-il.

La seconde révélation était peut-être encore plus miraculeuse que la première.

Diéterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

— Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il.

— Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

— Oui; ouvrez le papier, et dites-nous leur sexe et leur âge?

— Il y a les cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient; cependant, il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans, à peu près.

— Leurs noms?

— Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

— Et la fille?

— La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

— Êtes-vous fatigué?

— Oui, j'ai toujours les nerfs bouleversés.

— Que désirez-vous faire?

— Je désire voyager.

— Dans quel pays?

— Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe!

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

— Nous allons là-bas? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il.

Là-bas, dans mon esprit et dans celui de M. de Lesseps, c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

— Partons, dit-il.

— Ah! bien, dit Alexis, nous voilà dans un port de mer... A merveille! Nous nous embarquons... Oh! oh! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît... Il fait chaud.

— Justement, nous sommes en rade. Voyez-vous la rade?

— Parfaitement; elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite; ce n'est pas Alger, ce n'est pas Bone, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

— Que voyez-vous?

— Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah! nous suivons un canal; ah! voilà un pont. Baissons-nous.

Boulanger et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lequel Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées, que nous avions failli nous y tuer en passant.

— C'est cela, Alexis, très-bien. Continuons ! nous écriâmes-nous, M. de Lesseps, Boulanger et moi.

— Tiens ! nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah ! nous y voilà.

— Entrons-nous dans la ville, ou voyageons-nous dans les environs? demanda M. Lesseps.

— Comme vous voudrez.

— Au Bardo ! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

— Nous laissons la ville à gauche, et nous continuons notre route, dit M. de Lesseps.

— Oh ! que de poussière ! Nous faisons une lieue... une lieue et demie... Il me semble que nous passons sous une voûte... Ah ! je vois un monument... Oh ! quelle singulière architecture ! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent fort à des sépulcres.

— Entrez.

— Je ne puis : il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

— Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

— Ah! la voilà qui s'écarte. Nous sommes dans la cour, nous montons plusieurs marches... Où faut-il que j'aille maintenant?

— Dans le salon de réception.

— J'y suis.

— Décrivez-le.

— Il y a des arcades, il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement, la sculpture est peinte en certains endroits.

— Levez la tête au plafond; que voyez-vous?

— Un plafond sculpté, on dirait en bois.

— Est-il peint?

— Oui.

— De quelle couleur?

— En rouge et en bleu.

— Vous n'y voyez rien de particulier?

— Si fait, des rayons d'or qui partent du centre et s'étendent dans toutes les directions!

— C'est cela, dit M. de Lesseps. A un autre.

En effet, il était impossible de faire une description plus exacte du port de Tunis, du canal de la Goulette et du salon de réception du bey.

Delanoue s'approcha.

— Un instant, un instant, dit madame L. P***, c'est le tour des femmes. Voulez-vous me dire quelque chose à moi, monsieur Alexis?

— Tout ce que vous voudrez.

— Alors, dites-moi d'où me vient cette petite médaille?

Madame L. P*** tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.

Alexis l'appuya contre son front.

— Cette médaille est bénite, dit-il.

— Oui.

— Elle vous a été donnée en 1844.

— Oui.

— Au mois d'août.

— En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été

donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée?

— Elle vous a été donnée à quatre heures du soir.

— Par qui?

— Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom, tout bas à M. Dumas et je vous le dirai.

Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Charles, me dit madame P***.

— Allons, je sais le nom, dis-je à Alexis.

Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.

Alexis jouait le soir, comme je l'ai dit; l'heure était avancée.

— Allons, Alexis, lui dis-je, je crois qu'il est temps que je vous éveille?

— Eh bien, éveillez-moi.

— Comment cela? Je n'ai aucune idée de la façon dont on réveille.

— Comment m'avez-vous endormi?

— Par la force de ma volonté.

— Eh bien, éveillez-moi de même.

Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots : « Éveillez-vous! » et Alexis rouvrit les yeux.

Voilà comment s'est passée cette séance. J'ai nommé mes témoins; presque tous appartiennent aux arts ou à la diplomatie; l'un d'eux appartient à l'Église.

Tous sont prêts à affirmer que je ne me suis pas d'un seul mot écarté de la vérité.

ÉTUDE DE TÊTE, D'APRÈS LA BOSSE

Un de ces derniers soirs, comme j'étais dans un coin de ma chambre à coucher, en train d'achever un drame pour la Porte-Saint-Martin, j'entendis vibrer ma sonnette; puis, sur le mot « Entrez! » que je prononce à peu près cent fois par jour sans qu'une seule fois son intonation change, je vis ma porte s'ouvrir, et deux corps humains se mouvoir dans la pénombre.

A la vue de l'un de ces deux corps, qui me disait : « Bonsoir! comment vous portez-vous? Mais vous travaillez donc toujours? » je reconnus un de mes bons amis, un beau visage, un franc cœur, qu'on appelle Filippi.

J'aime toujours à le voir, parce qu'il est beau,

parce qu'il est bon, plus encore peut-être parce qu'il est beau.

Les beaux visages ont une énorme influence sur moi; je leur souris naturellement. Je suis bien heureux de n'avoir pas été beau; j'aurais passé ma vie à me regarder dans ma glace, et peut-être eussé-je fini comme Narcisse.

Triste fin!

— Ah! c'est vous, Filippi? Entrez, cher.

— C'est que je ne suis pas seul.

— Raison de plus.

— Je suis avec le docteur Castle.

— Entrez, docteur..

— Un de mes amis.

— Entrez, ami.

— Un des plus savants phrénologues de l'Europe, et même de l'Amérique.

— Entrez, maître.

Je me levai, je saluai, je m'apprêtai à pousser des chaises ou des fauteuils, ce que j'aurais eu sous la main enfin.

— Ne vous dérangez pas.

— Bon! mon cher, il y a des gens qui ne me

dérangent jamais, et vous êtes de ces gens-là.

— Non, au contraire, restez à votre place; le docteur désire vous palper la tête...

— Bien.

— Tandis que vous travaillerez. Il n'est pas fâché de voir la façon dont vous fauchez votre champ.

— Eh bien, cela tombe à merveille. J'en étais à une scène assez chaude que je ne suis pas fâché de terminer, sans lui laisser le temps de se refroidir.

— Allez, et ne vous inquiétez pas de nous. Notre affaire se fait complétement en dehors de la vôtre.

— Avez-vous besoin d'instruments quelconques?

— Nous avons besoin d'une plume, de papier et d'encre.

— Allez chercher tout cela dans la chambre à côté, et établissez-vous sur cette petite table.

— Nous y sommes.

— Marchons, en ce cas.

Je repris ma plume, je soudai au mot interrompu le mot qui devait suivre, et, au bout de quelques secondes, j'étais tellement réabsorbé dans mon travail, qu'à peine si je sentais les mains de l'illustre docteur qui fourrageaient dans mes cheveux.

Cela dura un quart d'heure, à peu près, pendant lequel j'écrivis une page de quarante lignes, et de cinquante lettres à la ligne : deux mille lettres environ.

Bon jour, mauvais jour, j'écris quelque chose comme vingt-quatre mille lettres dans mes vingt-quatre heures.

— C'est fait, monsieur, dit le docteur. Je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi.

— Si fait; car je suis très-content d'avoir tâté votre tête.

—Tant mieu x, docteur.

— Oui, elle est curieuse.

— Bravo! mais, moi aussi, je suis curieux. Ne pourriez-vous pas me parler un peu de ma tête?

— Non, je vous écrirai ce que j'ai à vous dire.

— Bon! j'en ferai part à mes lecteurs.

— Oh! vous n'oserez pas publier ma lettre.

— Et pourquoi?

— Je ne veux pas vous faire des compliments.

— Oh! cher docteur, croyez-vous donc que toutes les lettres que je reçois sont des compliments? Si vous croyez cela, détrompez-vous.

— Ma lettre, ce sera la vérité.

— Raison de plus pour que je la publie. Je ne sais quel sage a dit : « Si j'avais des vérités plein la main, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je dis tout le contraire : il n'y aura jamais assez de vérités en l'air, comme il n'y a jamais assez d'oiseaux dans les bois, et remarquez bien que tous les oiseaux ne sont pas des rossignols.

— Oh ! vous ne publierez pas ma lettre.

— Envoyez-la-moi toujours.

— A vous ou à Filippi ?

— Comme vous voudrez.

— J'aime mieux l'envoyer à Filippi. Je serai moins gêné.

— Docteur, vous qui venez de me tâter la tête, vous devez savoir qu'il n'est pas besoin de se gêner avec moi.

— N'importe, j'écrirai à Filippi, et Filippi vous fera passer la lettre.

— Quand cela? demandai-je à Filippi.

— Quand je l'aurai reçue, parbleu !

Et tous deux se retirèrent, me laissant entasser une nouvelle page sur les douze ou quinze pages,

filles éphémères de la journée. Le docteur tint parole à Filippi, en lui écrivant la lettre.

Filippi me tint parole, à moi, en me l'envoyant.

Et, moi, je leur tiens parole à tous deux en la publiant.

* * *

« Mon cher Filippi,

» Vous voudriez avoir, dans une courte analyse, une idée générale du caractère moral et intellectuel de l'homme distingué que l'Europe admire comme un des premiers écrivains du siècle. Arrivé en France depuis peu, j'ai eu hier pour la première fois le plaisir de voir Alexandre Dumas. Il a bien voulu me permettre d'examiner sa tête, et, au premier coup d'œil, je me suis trouvé heureux d'avoir à étudier une organisation aussi exceptionnelle. Si je vous dis que j'ai trouvé tout d'abord un talent littéraire opulent, une imagination intarissable, une infatigable puissance de travail, je ne vous apprendrai rien de nouveau, ni à vous, ni à personne. Vous voudriez savoir quelle est la combinaison d'organes

qui lui a permis de décrire avec tant de vérité une si grande variété de caractères, variété qui n'est nulle part plus frappante que dans *les Trois Mousquetaires* et *Vingt Ans après*. Il y a dans cet ouvrage des caractères que je considère comme types parmi ceux qui sont départis à l'humanité, et qu'il a dépeints avec une précision et une plénitude de détails qui constituent pour moi l'expression la plus absolue de la science psychologique dans ses deux grandes branches, les capacités primitives de l'homme et leurs manifestations dans des circonstances diverses.

» Je ne suis pas moins curieux que vous, mon cher Filippi, d'approfondir ce problème, et je crois qu'il doit intéresser au même degré tous ceux qui aiment l'étude de l'homme. Mais sa solution ne saurait être renfermée dans les limites d'une lettre. Le sujet est assez riche pour fournir un volume de monographie. Ce volume, je l'écrirai, si j'obtiens la permission de traiter le sujet avec l'*impartialité* philosophique dont je ne me départs jamais, et je le joindrai à la galerie phrénologique que j'ai déjà commencée des hommes illustres de notre époque.

» En attendant que je puisse me livrer à l'appréciation intégrale de ce caractère hors ligne, je vais vous en donner une simple esquisse, dégagée de tout appareil scientifique. Vous savez qu'il n'y a rien d'arbitraire dans mes appréciations, que je suis en état de fournir à qui le demandera des justifications positives, que je suis conduit à des inductions inévitables, et que je ne fais qu'écrire sous la dictée de principes et de faits que chacun peut reconnaître et observer comme moi.

» Je parlerai d'abord des facultés qui constituent le caractère affectif et moral, et ensuite des facultés intellectuelles.

» Voici ce que j'observe d'abord des purs effets de l'organisation cérébrale, indépendamment des modifications qu'ont pu amener les circonstances externes et les vicissitudes de la vie.

» Franc dans l'expression de ce qu'il éprouve et de ce qu'il pense; répugnant naturellement à prendre des voies obliques pour atteindre au but désiré : c'est la négation de l'instinct de l'intrigue.

» Expansif, affectueux, caressant, porté surtout à cette affection large qui s'étend à plusieurs, et qui,

dans un certain sens, est le besoin de camaraderie. Ce penchant à l'expansion amicale équivaut à l'absence d'exclusivisme en affection.

» Affection pour les êtres faibles, souffrants, ou plus jeunes que lui ; — et, par antithèse, tendance à aimer les personnes très-âgées.

» Confiance en soi-même, besoin d'approbation, désir de plaire et tendance à respecter les autres.

» On voit que ce caractère est sujet à un grand nombre d'impulsions contraires. Ces mouvements contradictoires doivent y produire des traits et des émotions intérieures, plus appréciables à celui qui les éprouve qu'à ceux qui croient le connaître le mieux.

» Besoin d'amour, besoin d'aimer et d'être aimé : ce besoin est primitivement en lui peut-être plus exigeant dans son essor matériel que dans son essor sentimental.

» Porté aux mouvements irritables plutôt qu'irascibles, et capable, par exception, d'une *colère violente* et aveugle.

» Porté aussi à la vindication, mais bien davantage à l'opiniâtreté dans la lutte. Cette opiniâtreté

donne plus d'apparence à la tendance vindicative; car il a dû fréquemment s'acharner contre la résistance, sans avoir aucune haine contre l'être qui lui résistait.

» Tendance à la convoitise, médiocrement marquée, mais sensible.

» Généralement porté à voir le bon côté des choses, à voir *tout en rose*.

» Pieux par instinct, religieux par intelligence.

» Plus brave que courageux, et plus résolu que brave. Je reviendrai sur cette distinction.

» Voilà, sans étude régulière, les linéaments principaux qui forment le caractère primitif de M. Dumas. Ce naturel, fortement trempé, a été moins altéré qu'il n'est ordinaire par la marche du temps et le frottement du monde; mais il n'a pu échapper entièrement aux modifications que produisent toujours des circonstances rarement propices au développement de ce qu'il y a de primitivement bon dans un caractère quelconque. Ce sont ces modifications que je dois maintement vous indiquer rapidement. Il a conservé, il aura toujours ce besoin d'épanchement, cette franchise d'expression, cette

indépendance de sentiments, qui lui viennent de la nature. Mais il y a maintenant un contre-poids à cette franchise et à cette indépendance : c'est une facilité exquise (que la théorie explique très-bien) de concevoir des moyens détournés pour arriver à un but, et, le cas échéant, la volonté de s'en servir. Puis arrive le moment, il méprise ces moyens, ne s'en sert pas et va droit au but. Je suis loin de dire que les qualités primitives aient été oblitérées par cette influence : elles ont acquis un trait qu'elles n'avaient pas autrefois, c'est une sorte de mépris, je ne dirai pas pour l'opinion en général, mais pour les individus pris en détail et pour les partis qui lui sont opposés.

» Il est moins sensible qu'autrefois aux expressions d'approbation et de sympathie ; il est même parfois indifférent aux marques d'improbation. Il passera dans le monde pour avoir une grande estime de lui-même : on croira même avoir vu grandir en lui cette tendance. Moi, je soutiens qu'i. l'a sentie s'affaiblir dans son for intérieur, et qu'il a dû éprouver plus d'une fois de véritables mouvements d'*humilité*. Tout homme organisé comme M. Dumas

doit être humble dans l'appréciation abstraite de son propre mérite; car une imagination puissante et lucide lui donne l'idéal de l'excellence, l'idéal qu'il aime, qu'il s'efforce sans cesse d'atteindre, et dont il se sent toujours loin. C'est par là qu'il peut admirer le vrai, le beau et le bon, toutes les fois qu'il est à même de le reconnaître dans autrui. Alors, le désir qu'il a de plaire lui permet de s'effacer, au moins pour le moment, devant la supériorité qu'il reconnaît.

» Mais, si cet être exceptionnellement doué se compare avec la masse des hommes, il peut bien se sentir relativement grand, sans une aveugle estime de soi. Il est donc vrai de dire qu'il a plus d'appréciation de lui-même que d'orgueil ou de vanité.

» C'est par là encore, et par l'action antithétique des propensions, qu'il éprouve cette tendance à respecter dont j'ai parlé, tendance qui pourra être contestée, même par quelques-uns de ses intimes, mais qui pourtant est si réelle, qu'elle va jusqu'à produire en lui un sentiment religieux. Enfant, il a pu ressentir la piété et participer au culte; car ses

tendances naturelles le portent à une religion fortement sentie.

» J'ai fait entendre que les deux ressorts du sentiment d'amour sont bien accusés en lui. Voici comment je conçois que ce sentiment ait pu se développer avec l'âge et influer sur sa vie. Au sortir de l'adolescence, les aspirations amoureuses, l'attrait du sexe, la vanité du triomphe, dominait généralement sur l'amour sentimental. Alors, le plaisir de la poursuite égalait pour le moins la jouissance de la possession. Le sentimentalisme de l'amour a diminué graduellement, et il en est venu à se passer et du besoin des conquêtes, et de sentimentalisme, sauf quelques rares exceptions qui fourniront un paragraphe assez curieux de sa monographie. Comme chez lui le besoin d'amour n'a jamais agi sans le désir de plaire, ces deux besoins réunis en ont fait naître un troisième, qui est un des traits dominants de ce caractère : le besoin de varier les émotions de l'amour. Si, par exemple, il était attaché à une femme pour ne pouvoir s'en séparer sans regret, il n'était pas pour cela incapable de sympathie pour une, ou même pour plusieurs

autres; et ce nouveau sentiment n'altérait en rien son affection pour la première.

» Si vous m'objectez que cela n'est point d'accord avec la morale, je vous répondrai que j'observe des faits, que je dis ce qui se passe, sans prescrire ce qui doit se faire. Possédant les éléments d'une active affection, il n'a pu cependant échapper à l'ennui de jouer quelquefois en amour le rôle passif, — plus dominé que dominant, plus capable de souffrir que de faire souffrir, plus dépendant que maître de l'objet aimé. Mais il n'a pu supporter longtemps ce rôle; la force de ses passions d'une part, et la fierté de l'autre, le portant toujours à l'indépendance.

» Il a pu croire avec une sorte de niaiserie à la sincérité d'une protestation d'amour; car son caractère l'éloigne de la défiance. Il admet difficilement quelque chose au désavantage de la femme qu'il aime, et il ne la soupçonnerait même pas de légèreté à des marques évidentes pour tout autre. Le manque d'égards personnels et la froideur l'auraient éclairé plus aisément, en blessant à la fois sa tendresse et sa vanité affectueuse.

» Cette candeur, et la générosité qui l'accompagne, ne sont qu'une application particulière d'un trait intégral du caractère, qui est la croyance dans le vrai absolu et dans le bien inhérent au vrai. Que cela ne vous étonne pas; les mouvements les plus élevés de notre âme sont solidaires de tous les autres; tout est groupé et lié dans l'organisme; rien n'agit isolément.

» Le chagrin causé par de telles désillusions pouvait être cuisant, mais non durable; il engendrait d'abord le dépit, les idées de vengeance; bientôt femme et rival devaient disparaître devant l'indifférence, le mépris ou l'oubli. Par l'étendue et la vivacité de ses affections, il donne beaucoup de prise au chagrin; par son énergie réactive et sa volonté fière, il s'efforce de le chasser; et il y parvient.

» De toutes les qualités qui distinguent M. Dumas, celle qui a le moins subi l'influence du temps et des circonstances, est certainement son courage; et c'est peut-être celle dont il me sera le plus difficile de vous donner une analyse satisfaisante. Vous regardez peut-être le courage (ainsi qu'on le fait communément) comme étant de la même nature chez

tous les hommes que l'on nomme courageux. Mais, d'après les observations sur lesquelles l'analyse humaine se fonde, le courage résulte au contraire de la combinaison variée de diverses facultés ; en sorte que, non-seulement il n'est pas de la même espèce chez tous les hommes, mais il se manifeste différemment chez le même individu, selon l'état de son âme et l'âge auquel on l'observe. Je ne puis me laisser entraîner ici au développement de cette théorie, qui est basée aussi solidement que quelque branche que ce soit de l'histoire naturelle de l'homme. Mais je ne me dispenserai pas de vous dire comment je conçois, dans le cas particulier de M. Dumas, que le courage se manifeste.

» A l'aspect d'un danger personnel, la prudence s'éveille aussitôt; mais elle est bientôt reléguée au second rang. Il craint le ridicule et la honte bien plus que le danger, sans être indifférent le moins du monde à ce qui le menace. Il évite donc, autant par réflexion que par instinct, toute difficulté dans laquelle il n'entrevoit point par avance des chances favorables pour lui. Mais, s'il se trouve engagé, soit par hasard, soit par un motif impérieux, il s'arme

d'une résolution que rien n'ébranlera. Éprouvant dans son intérieur une légère trépidation, parfois même plus peut-être, il s'en rend maître par un redoublement d'énergie qui n'exclut pas la prudence, mais qui la voile aux yeux de l'observateur même le plus fin, parce que rarement ou jamais on ne le verra perdre sa présence d'esprit.

» M. Dumas ne se refusera pas à reconnaître que, dans certaines positions difficiles, une première impulsion instinctive le porterait à la retraite. Il a aussi la conscience de l'effort qu'il a fait pour vaincre cet instinct, contraire à ses penchants élevés. Connaissant lui-même cette particularité, tranchons le mot, cette faiblesse, il s'est dès longtemps résolu à la combattre sans relâche. Sa fierté a dû être trop souvent blessée par la conscience qu'il a de ces mouvements craintifs, pour qu'il n'ait pas eu enfin plus de peur de la peur elle-même que du danger qui la causait. Sa résolution est, d'ailleurs, vivement appuyée par son intelligence; car, si son imagination lui exagère le péril, cette exagération est corrigée par sa faculté d'évaluer les avantages et les inconvénients de la résistance passive ou de l'attaque, et

par la perspicacité avec laquelle il discerne la valeur morale et jauge le courage de ses adversaires. Il est donc certain que son courage, à lui, s'accroît par la réflexion.

» Éprouvant aujourd'hui la crainte, il ne l'aura peut-être pas encore bannie demain, mais certainement assez vaincue pour qu'elle ne gêne point sa ligne de conduite.

» Le genre de courage que je viens d'esquisser, et qui dérive principalement de la fermeté, est plus estimable et souvent plus à redouter que le courage simplement impulsif. Le premier grandit à proportion des difficultés; le second s'en laisse user et enfin abattre. L'homme qui, par l'action calme de sa volonté, se conduit selon les conseils qu'il reçoit de son intelligence, doit s'appeler d'abord un homme résolu; mais on ne lui refusera pas le titre d'homme courageux.

» Il ne faut pas croire que l'influence que j'attribue à la fermeté soit exagérée. Nous voyons journellement des personnes, à bon droit réputées braves, c'est-à-dire aimant la lutte et courant à l'attaque par un instinct aveugle, reculer devant

des difficultés prolongées, tandis que d'autres puisent, dans des sentiments plus élevés que la fermeté appuie, la volonté et la force d'agir selon la circonstance. Turenne brille dans l'histoire comme un homme de courage; et pourtant il nous a avoué lui-même qu'il n'en possédait pas tous les éléments : il tremblait, dans cette partie inférieure de son être qu'il méprisait; mais il était invincible dans sa résolution, éclairée par ses principes d'honneur.

» C'est encore en grande partie à cette fermeté, si grande en celui que nous étudions, qu'il faut attribuer l'opinion indépendante qu'il est capable de professer, malgré une perception claire du danger où elle peut l'entraîner. C'est en ce champ surtout que sa hardiesse et sa résolution ont dû déployer leur activité. Si l'on attaque ses opinions, il les soutient sans réserve et sans rien céder, parce que son opiniâtreté se joint à la sincérité de son idée, pour laisser pleine carrière à sa franchise. Je vous dirai plus tard quelle est en ce point sa tendance naturelle et dominante.

» M. Dumas est-il ou non égoïste? Il faut d'abord nous entendre sur ce vilain mot.

» Les langues ont consacré, avec le tact infaillible de la conscience publique, des termes qui répondent exactement aux mouvements extérieurs et sensibles des passions. Tout Français entend nettement ce que c'est que courage, couardise, orgueil, modestie, égoïsme, générosité; tout Français est obligé d'employer ces mots dans le sens reçu, sous peine de parler mal et de n'être pas compris, sous peine de déraisonner : *Usus, arbitrium et norma.*

» Ils ont donc fait une faute de littérature et de bon sens, — un solécisme et un sophisme, — les philosophes qui ont présomptueusement tenté de réhabiliter le mot égoïsme pour l'appliquer à l'analyse des facultés du *moi*. La flétrissure que le langage lui impose est ineffaçable; elle est juste et salutaire : c'est la conscience humaine qui proteste incessamment, invinciblement contre ce triste individualisme, cette centralisation de chacun contre tout, ce grossier et sauvage isolement, cette vie de bête fauve où beaucoup d'hommes sont malheureusement poussés par le manque de développements intellectuels et moraux, effet du milieu encore mal dosé dans lequel la société s'agite à demi asphyxiée.

» L'égoïsme est et sera toujours un vice odieux ou ridicule, selon sa puissance d'action.

» Mais, bien au-dessus de ce triste défaut, il y a l'exercice régulier des forces personnelles, réparties à chaque homme pour sa conservation et son bien-être. Cette partie de l'organisme que l'on a nommée la personnalité, concourt, avec la partie affectueuse et sociale, à conduire l'homme à son but, qui est de vivre heureux, en contribuant, selon ses moyens, au bonheur des autres.

» Cette sage balance exige ordinairement un combat intérieur; car les forces antagonistes sont réparties à chaque homme dans des proportions différentes.

» Il faut donc bien distinguer entre l'égoïste et l'homme personnel. On hait l'égoïste, parce qu'il sacrifie à son propre désir le bonheur ou l'intérêt d'autrui. On craint l'homme personnel, parce qu'il ne s'adapte pas aux désirs et aux exigences des autres, surtout lorsqu'il est inquiet et intolérant de tout frein. La personnalité habite une région élevée où elle donne la main aux sentiments les plus nobles : la justice, le respect, la bienveillance, tous

les amours. L'égoïsme est seul dans un bas-fond fangeux. Il s'agit d'éviter la pente qui y mène, et où une personne à passions vives peut facilement faire un faux pas.

» Dans le cas spécial de M. Dumas, je conclus que l'égoïsme n'atteint pas à la hauteur de sa personnalité. Il est difficile qu'un homme richement organisé, possédant une grande vivacité, une grande énergie de caractère, c'est-à-dire *titré* de plusieurs passions fort actives, traverse la vie sans beaucoup souffrir, et, par conséquent, sans exercer beaucoup la partie la plus personnelle de son caractère. Mais ces exercices ne peuvent ébranler le règne constitutionnel de la bienveillance, faculté suprême, seule entièrement dégagée du sentiment de soi.

» Une grande source de son personnalisme est cette irritabilité que j'ai signalée, cette opiniâtreté contre tout genre de contrainte. Mais, étant naturellement bon, c'est-à-dire affectueux et généreux, il se trouve souvent engagé dans une sérieuse lutte avec lui-même, où la victoire reste tantôt à l'une, tantôt à l'autre des puissances qui le sollicitent. De là les jugements divers que l'on a dû porter de lui

sous ce rapport : pour quelques-uns, il peut être plus que personnel; pour d'autres, c'est un homme éminemment généreux. L'âge adoucit le choc de ces vagues ennemies; les élans de personnalisme, d'irritabilité, d'humeur heurtante, sont moins vifs, moins vives aussi peut-être, ou moins avidement écoutées que les passions généreuses. L'intelligence aspire à tout gouverner.

» Cette observation s'applique surtout à la fougue de sa plume, ainsi que j'aurai occasion de le démontrer tout à l'heure.

» Je place ici une remarque, mon ami, mais pour vous seul, car elle ne serait pas appréciée de beaucoup de gens. Il s'agit de ces mouvements exceptionnels de bonté que ressent notre prototype, et auxquels j'ai fait allusion plus haut. Il est capable d'actes de générosité, de délicatesse, et de ce que nous appelons en anglais *tenderness*, provenant ou de ses affections séparées de tout aloi égoïste ou du seul sentiment que nous nommons phrénologiquement *bienveillance*. Les émotions jaillissant de ces deux sources s'harmonisent avec son imagination, son intelligence, sa vénération et sa conscience ; et

cette puissante coalition de facultés l'inspire du besoin de protéger un être faible ou de reconnaître tacitement, c'est-à-dire hors des regards d'autrui, le mérite et les besoins de quelque être dont personne ne s'occupe.

» Quand je travaillerai ce caractère en la forme technique, je vous prouverai en quoi et comment il est capable de faire pour les autres de grands sacrifices dont il n'attend pour lui-même aucun fruit. Si cela est vrai, veuillez lui allouer de ce chef d'autant plus d'estime que ses passions personnelles sont d'une plus grande force.

» Maintes personnes moins sujettes aux contrastes de caractère, plus molles ou plus dissimulées, seront plus égoïstes que lui, mais plus habiles à cacher leur égoïsme. Ces peaux douces se distingueront surtout de notre prototype par une tendance ordinaire à garder dans le cœur des antipathies et des haines. M. Dumas n'a pas un vase à tenir longtemps l'odeur de la rancune. Si l'indifférence n'en emporte pas jusqu'au dernier atome, peu de temps suffit au moins pour en dissiper l'aigreur, mais il ne faut pas y verser du fiel. On

l'a vu souvent saisir la première occasion plausible d'excuser et de pardonner; il va même (surtout à l'égard de ses intimes et de ses amis) jusqu'à justifier spontanément des actes qui, la veille, avaient excité son animosité. C'est une autre contradiction de caractère que j'enregistre.

» Peut-être, tout en reconnaissant, dans le caractère soumis à mon scalpel, les contradictions que j'accuse, me direz-vous que de telles contradictions dans l'homme sont bien vieilles d'observation; que Racine pleurait déjà de trouver *deux hommes en lui*, l'homme de la nature et l'homme de la grâce, et que vous voyez seulement, par mon analyse, qu'au lieu de deux, il y en a plusieurs dans Alexandre Dumas, trois ou quatre hommes de la nature, et autant de la société (car c'est elle qui remplace la *grâce*). Vous voulez donc, au lieu d'une simple énonciation des contradictions révélées, en avoir l'explication par principes? Mais qu'attendez-vous là? A quoi vous exposez-vous? Vous êtes habitué au langage du monde; comment puis-je *encotonner* à vos oreilles une démonstration technique? Enfin, je me risque.

» Pour déterminer en quoi un caractère est intéressé ou désintéressé, la seule appréciation de l'organe d'*amour de la propriété* ne suffit pas. C'est le pont-aux-ânes des phrénologues. Eh bien, je vous ai fait voir autrefois des personnes chez lesquelles l'organe d'*acquisivité* était faiblement accusé, et qui pourtant avaient un assez vif sentiment d'intérêt personnel. C'est que chaque faculté est un foyer de désirs, et peut devenir un stimulant direct à l'acquisivité, puisqu'il faut toujours posséder quelque chose pour satisfaire un désir. Seulement, vous trouverez une tout autre physionomie à l'appétit d'argent quand il est suscité par l'action indirecte des autres passions, ou quand il sort directement de l'instinct exclusif de la propriété.

» L'homme instinctivement *acquisitif* ne vit que pour l'argent; il l'acquiert, il l'analyse, il l'entasse, il l'enserre, il ne le dépense ni pour lui ni pour les siens. Si (ce qui se peut rencontrer) il ressent l'impulsion de la *bienveillance*, il donne volontiers des conseils, il prend de la peine pour rendre service; il fera vingt milles à pieds plutôt que de donner une molécule d'or. Quels que soient sa fortune ou son

rang, tout son bien-être, tout son luxe, tout son lustre est dans sa cassette. O Molière, vrai savant !

» Chez l'homme pour qui l'argent est, non pas le but, mais le moyen de satisfaire ses désirs, qui est intéressé parce qu'il est ardent dans ses appétences, il y a aussi soif d'argent, mais c'est pour prodiguer. De plus, sa soif est intermittente; il lui arrive d'être apaisée; mais, chez l'avare, la soif dévore, dévore toujours.

» Voyez-vous maintenant sous quelle latitude et à quel degré l'instinct pécuniaire a pu être manifesté par Alexandre Dumas? Chez lui, le sentiment de l'intérêt personnel tend à être absorbé par l'insouciance, par les sentiments expansifs, par le besoin de plaire, et souvent par un sentiment de bonté. Des retours personnels, même parfois égoïstes, le jettent dans des épisodes de mercantilisme, et enfin l'appréciation de la valeur de l'argent par le besoin continu d'en avoir (besoin presque inséparable des caractères insouciants et étourdis comme le sien) peut avoir marqueté sur son caractère naturel quelques plaques de parcimonie, — parcimonie qui ne s'appliquera souvent qu'à des niaiseries, et qui,

dans tous les cas, disparaîtra au premier caprice ou à la velléité de jouir. Alors, il se percera à toutes veines, et il jettera tout ce qu'il a, — et davantage encore, — plutôt que de souffrir dans son désir un désappointement ou un retard.

» En un mot, son caractère doit présenter un contraste de rare parcimonie et de prodigalité presque perpétuelle, mais point de juste milieu.

» Que d'autres traits je pourrais relever encore ! que de curieuses combinaisons dans les coups de dés de cette riche organisation ! Mais je m'arrête *ne quid nimis*. — Traduisez : de peur de vous lasser.

» Docteur CASTLE. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

La retraite illuminée..... 1
Causerie culinaire..... 29
Romulus et Pizarre..... 49
Le cimetière Clamart..... 65
De la sculpture et des sculpteurs..... 85
Les gorilles..... 139
Le Triomphe de la paix..... 145
Le Carmel..... 155
Mon ami Colbrun..... 169
Cas de conscience..... 199
Un poëte anacréontique..... 209
La Revue nocturne..... 255
Une séance de magnétisme..... 259
Étude de tête d'après la bosse..... 277

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

AUG 7 - 1928